Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delamanireden02roll

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES-LETTRES

Par raport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Roial, & Associé à l'Academie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition.

A AVIGNON,

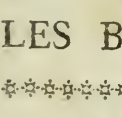
Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, à la place St. Didier.

M. DCC. LV.

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE TROISIÉME.

DE LA RHETORIQUE.



QUOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, & que quelquefois elles suffisent seules pour y réussir; on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puissent être d'un grand secours * à l'orateur soit pour lui servir de guides en lui donnant des régles sûres, qui apprennent à

* Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quæ natura, quæ studio, quæ exercitatione consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus, cùm quo referenda sint, didicerimus. *Cic. 2. de orat. n.* 232.

discerner le bon du mauvais, soit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

* Ces préceptes, fondés sur les principes du bon sens & de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, & réunies sous de certains chefs : ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais, que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par-là de comprendre que la rhétorique, sans la lecture des bons Ecrivains, est une science stérile & muette, & qu'ici, comme dans tout le reste, ** les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, & les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur

* Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti : sed, quæ sua sponte homines eloquentes facerent, ea quosdam observasse, atque id egisse. Sic esse non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. *de Orat.* n. 146.

** In omnibus ferè minus valent præcepta, quàm experimenta. *Quinctil. lib.* 2. *cap.* 5.

apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les régles qu'on leur a données, & à imiter les modéles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres, par raport à l'éloquence, se réduit à trois choses, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la composition.

Quintilien nous apprend que de son tems la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très long, & dans des questions très-épineuses, & souvent assez inutiles : & c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paroit en plusieurs endroits fort ennuieuse. Il avoit le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture des * auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au

* Ceterùm, sentientibus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt : quod & longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, &c. *Quintil. l. 2. c. 5.*

torrent, & il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, & à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRECEPTES DE RHETORIQUE.

LA BONNE manière d'apprendre la rhétorique, seroit de la puiser dans les sources mêmes, je veux dire dans Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs, surtout des Grecs, est beaucoup au dessus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les profes-

seurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particulière ; & se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien, où seront traitées les matières qu'ils leur expliqueront. Car il seroit ce me semble honteux, qu'on sortit de rhétorique sans avoir quelque idée & quelque connoissance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

Ce qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'usage. On peut connoitre le nombre des différentes parties du discours, celui des Tropes & des Figures, en savoir très exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la composition. Cela est utile, & nécessaire même jusqu'à un certain point, mais ne suffit pas : ce n'est là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoûte les observations qui rendent raison & qui montrent l'effet de chaque précepte, c'est un corps sans ame. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'est une des régles de l'Exorde, que l'orateur, pour se concilier la bien-

veillance des Juges, doit parler fort modeſtement de lui-même, ne point trop montrer ſon éloquence, & rendre même ſuſpecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce précepte eſt fort bon, & très néceſſaire : mais les réflexions que Quintilien y ajoute, ſont d'un bien plus grand prix,, * Il » eſt naturel, dit-il, qu'on ſe ſente porté » d'inclination pour ceux qui ſont les » plus foibles : & un Juge réligieux écoute » volontiers un avocat qu'il regarde comme incapable de ſurprendre ſa réligion, » & dont il ne croit point devoir ſe défier. De-là, ajoute-t-il, le ſoin qu'avoient les Anciens de cacher leur éloquence, bien différent de la vanité des » orateurs de notre ſiécle, qui ne ſongent qu'à la montrer & à l'étaler.

Il en raporte ailleurs une autre raiſon encore plus belle, puiſée dans la nature même, & fondée ſur la connoiſſance du cœur de l'homme. ** » Il ne » ſied jamais à perſonne, dit-il, de ſe

* In his quoque commendatio tacita, ſi nos infirmos & impares ingeniis contrà agentium dixerimus . . . . Eſt enim naturalis favor pro laborantibus ; & judex religioſus libentiſſimè patronum audit, quem juſtitiæ ſuæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio, multum ab hac noſtrorum temporum jactatione diverſa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

** Omnis ſui vitioſa jactatio eſt, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè ; affertque audientibus non faſtidium modò, ſed plerumque etiam o-

» vanter soi-même : mais un orateur sur-
» tout a mauvaise grace de tirer vanité
» de son éloquence. Cela rebute ses au-
» diteurs, & souvent même le rend
» odieux. Car il y a naturellement dans
» le cœur de l'homme, je ne sai quoi de
» grand, de noble, d'élevé, qui fait
» qu'il ne peut rien souffrir au-dessus de
» lui. C'est pourquoi nous relevons vo-
» lontiers ceux que nous trouvons aba-
» tus, ou qui s'abaissent eux-mêmes ; par-
» ce que cela nous donne un air de su-
» périorité, & que cet état d'abaissement
» ne laissant plus de lieu à la jalousie,
» un sentiment naturel de bonté en prend
» aussitôt la place. Au contraire, celui
» qui se fait trop valoir, blesse notre
» orgueil, en ce que nous croions qu'il
» nous rabaisse & nous méprise, &
» qu'il ne semble pas tant s'élever lui-
» même, que faire descendre les autres
» au-dessous de lui.

ON MET ordinairement la briéveté entre les qualités que doit avoir la Narration, & on la fait consister à ne dire que ce qu'il faut : *quantum opus sit.* Si ce

dium. Habet enim mens nostra sublime quiddam, & erectum, & impatiens superioris. Ideòque abjectos, aut summittentes se, libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur, & quoties discessit æmulatio, succedit humanitas. At qui se supra modum extollit, premere ac despicere creditur: nec tàm se majorem, quàm minores ceteros facere. *Quintil. l. 11. c. 1.*

précepte n'eſt dévelopé, il n'éclaire pas beaucoup l'eſprit, & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met dans tout ſon jour. * » Quand j'avertis que la briéveté conſiſte à ne dire que ce qu'il faut, je ne prétens pas » que l'orateur doive ſe borner à ce qui » ſuffit pour expoſer ſimplement le fait. » La narration, pour être courte, ne doit » pas manquer de graces : autrement elle ſeroit ſans art, & ennuieroit. Car le » plaiſir trompe & amuſe, & ce qui plait » paroit moins durer ; de même qu'un » chemin riant & uni, quoique plus » long, fatigue moins qu'un chemin » plus court qui ſeroit eſcarpé ou deſagréable.

On sent bien ** que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, & ſervent même à former & à nourrir le

* Quantum opus eſt autem, non ita ſolùm accipi volo, quantum ad judicandum ſufficit: quia non inornata debet eſſe brevitas, alioqui fit indocta. Nam & fallit voluptas, & minus longa quæ delectant videntur ; ut amœnum ac molle iter etiamſi eſt ſpatii ampliotis, minus fatigat quàm durum arduumque compendium. *Quint. lib. 4. cap. 2.*

** His omnibus admiſcebitur dicendi ratio... quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ poſſit. Nam plerumque nudæ illæ artes, nimia ſubtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid eſt in oratione generoſius, & omnem ſuccum ingenii bibunt, & oſſa detegunt. *Quintil. Proœm. l. 1.*

ſtile, au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une manière ſi nuë & ſi ſubtile, ne ſont propres qu'à deſſécher l'eſprit, & qu'à décharner le diſcours, en ne lui laiſſant ni force, ni agrément.

Mr. Herſan, ancien Profeſſeur au Collége du Pleſſis, ſous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entières, & qui a contribué à former pluſieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Univerſité, avoit compoſé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les Anciens. Mais il faudroit un tems trop conſidérable pour la dicter, ce qui eſt un grand inconvénient : & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroitroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la ſource même.

Il me ſemble donc que pour ménager le tems, qui eſt fort précieux dans les études, il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe ſervît dans l'Univerſité d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, préciſe ; qui donnât des définitions bien exactes ; qui joignît aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples ; & qui indiquât ſur cette matière les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, & même de Longin, dont on a une ſi bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la claſſe une partie de ces endroits,

& ils pourroient eux-mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année: & le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parens qui souhaiteront que leurs enfans fassent un solide progrès dans cette classe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie, quelque profession qu'ils doivent embrasser, c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moien en effet que des écoliers, presque encore enfans, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connoissance & dans l'usage de la langue latine, & pour l'ordinaire peu laborieux, puissent dans un espace si court saisir les préceptes d'un art si important?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand, la Jeunesse dont on prenoit quelque soin s'y appliquoit sérieusement, & passoit plusieurs années sous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès lors même, comme s'en plaint un Ancien, on se relâchoit quelquefois de cette excellente discipline; & des peres ambitieux, uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfans, les poussoient précipitamment dans le barreau avec des études

mal digérées, comme s'il étoit auſſi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait paſſer par les différens degrès des études ordinaires, s'ils leurs avoient laiſſé le tems de ſe mûrir l'eſprit par une lecture ſolide des auteurs, de ſe remplir des principes de la bonne philoſophie, de ſe former un ſtile exact & correct; ils les auroient mis en état de ſoutenir dignement tout le poids & toute la majeſté de l'éloquence.

CHAPITRE SECOND.

DE LA

COMPOSITION.

C'Est ſur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque choſe d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de ſoin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui eſt comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réuſſir, ils doivent avoir fait dans les autres claſſes, par la lecture des auteurs, un amas & une proviſion des termes & des manières de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en ſorte que, lorſqu'il s'agira d'exprimer quelque penſée, & de la revêtir

de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche tréſor, toutes les expreſſions dont ils auront beſoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matières de Compoſition.

LES MATIERES de compoſition ſont une eſpèce de plan que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire ſur le ſujet qu'on leur donne à compoſer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en propoſant dans la claſſe aux écoliers un ſujet à traiter ſur le champ, & les aidant à trouver des penſées, à les arranger, à les exprimer : ou par écrit, en dictant ſur quelque ſujet une matière de compoſition qui ſoit digérée, qui fourniſſe pluſieurs penſées, qui en preſcrive l'ordre, & qui ne demande preſque que d'être étendue & ornée.

De ces deux manières, la première eſt la moins pratiquée, mais elle n'eſt pas la moins utile; & je ſuis perſuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'eſſai, on reconnoitra par l'expérience que rien n'eſt plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire ainſi compoſer de tems en tems en ſa préſence, en les interrogeant de vive voix, & leur faiſant trouver ce que l'on peut dire ſur un ſujet. Je donnerai

dans la ſuite quelques modéles de ces ſortes de matières de compoſition.

IL EST naturel de commencer par les matières les plus faciles, & le plus à la portée des jeunes gens, telles que ſont les fables : & pour cela il ne ſera pas inutile de leur faire lire pendant les premières ſemaines celles de Phédre, qui ſont un modéle parfait pour cette ſorte de compoſition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de penſées qu'il n'y en a dans celles de Phédre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laiſſée ſur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera ſuccéder à ces fables de petites narrations, d'abord très ſimples, enſuite plus ornées : des lieux communs : des paralléles, ſoit entre de grands hommes d'un caractère différent dont on leur aura appris l'hiſtoire ; ſoit entre différentes profeſſions, comme on voit que Cicéron dans ſon plaidoier pour Muréna compare enſemble l'art militaire & la juriſprudence ; ſoit entre différentes actions, comme le même Cicéron, dans le beau diſcours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerrières de Céſar avec ſa clémence. Ces ſortes de matières fourniſſent beaucoup, & donnent lieu de trouver bien des penſées.

Les discours, les harangues, sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique; & par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

LES MATIÉRES de composition, soit latines, soit françoises, que le maître donnera, doivent être travaillées avec soin, & c'est de-là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur applanir dans le commencement toutes les difficultés, & leur donner des matières proportionnées à leurs forces, & qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la sorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainsi, sur la voie, & leur tracer légérement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls & sans secours. Ensuite on ne fera pas mal de les abandonner entiérement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de paresse & d'engourdissement, qui les empêche de faire aucun effort, & de rien trouver d'eux-mêmes. * C'est à peu près ce que nous voions

Quint. lib. 2. cap. 7.

* Cui rei simile quiddam facientes aves cernimus; quæ teneris infirmisque fœtibus cibos ore suo collatos partiuntur: at cùm visi sunt adulti, paululum egredi nidis, & circumvolare sedem illam

que font les oiſeaux. Tant que leurs petits ſont tendres & foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils ſont devenus un peu plus forts, la mere les accoutume à ſortir du nid, & leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin quand elle a eſſaié leurs forces, elle leur fait prendre l'eſſor, & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Profeſſeur de rhétorique, la manière de corriger les compoſitions des écoliers eſt un des plus importans, & n'eſt pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien ſur cette matière, ſont tout-à-fait judicieuſes, & peuvent beaucoup ſervir aux maîtres, ils y apprendront ſur-tout à éviter un défaut eſſentiel dans leur profeſſion, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'eſprit & de trop de délicateſſe, qui eſt de pouſſer trop loin l'exactitude & la ſévérité en corrigeant les compoſitions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux ſortes de narrations : l'une ſéche & ſans grace ; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. * C'eſt » un

præcedentes ipſ docent : tum experitas vires libero cœlo ſuæque ipſorum fiduciæ permittunt. *Quint. l. 2. c. 7*

* Vitium utrumque : pejus tamen illud quod ex inopia, quàm quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec ſperari poteſt : melior autem eſt indoles læta generoſique conatus, & vel plura juſto concipiens interim ſpiritus. Nec unquam me in his

» défaut, dit-il, de part & d'autre : le » premier pourtant, qui marque disette » & stérilité, est pire que le dernier, qui » est causé par trop d'abondance & de » richesse. Car il ne faut ni exiger ni » attendre un discours parfait d'un en- » fant : mais j'augurerai bien d'un esprit » fécond, d'un esprit qui sait produire de » lui-même, & faire de nobles efforts, » dût-il quelquefois se laisser emporter. » Je ne hai point que dans cette âge il » y ait quelque chose à retrancher. Je » veux même qu'un maître comme une » bonne nourrice, plein d'indulgence » pour ses tendres élèves, leur donne une » douce nourriture, & les laisse se rem- » plir de ce qu'il y a de plus agréable & » de plus fleuri comme d'un lait déli- » cieux ..... Permettons-leur de s'é- » gaier un peu, de prendre quelques » hardiesses, d'inventer, & de se plaire » dans ce qu'ils inventent, quoique leurs » productions ne soient encore ni châ- » tiées, ni justes. On remédie facilement » au trop d'abondance, mais la stérilité » est un mal sans remède.

discentis annis offendat, si quid superfuerit. Quin ipsis doctoribus hoc esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum molliùs alant, & satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patiantur..... Audeat hæc ætas plura, & inveniat, & inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis ficca & severa. Facile remedium est ubertatis : sterilia nullo labore vincuntur..... *Quintil. l. 2. c. 4.*

» * Ceux qui ont lu Cicéron, ajoûte » Quintilien, savent bien que je ne fais » ici que suivre son sentiment. Voici » comme il s'en explique au second livre » de l'Orateur: *Je veux*, dit-il, *qu'un* » *jeune homme donne carrière à son esprit*, » *& qu'il montre de la fécondité.* La sé- » chereſſe dans les maîtres n'eſt donc pas » moins à craindre, ſur-tout pour les » enfans, que ne le ſont des terres ari- » des & brulées pour des jeunes plantes. » Un jeune homme entre leurs mains » rampe toujours, & n'oſe rien hazarder » au-deſſus de la portée la plus commu- » ne. Ce qui n'eſt que maigreur, leur » paroit ſanté; & ce qu'ils appellent ju- » gement, eſt pure foibleſſe. Ils ſe per- » ſuadent qu'il ſuffit d'être exemt de dé- » fauts: mais par là même ils tombent » dans un grand défaut, qui eſt de man- » quer de perfections.

» ** Je dois avertir auſſi que rien n'ab-

* Quod me de his ætatibus ſentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit: *Volo enim ſe efferat in adoleſcente fœcunditas.* Quapropter imprimis evitandus, & in pueris præcipuè, magiſter aridus, non minùs quàm teneris adhuc plantis ſiccum & ſine humore ullo ſolum. Inde fiunt humiles ſtatim, & velut terram ſpectantes, qui nihil ſupra quotidianum ſermonem attollere audeant. Macies illis pro ſanitate, & judicii loco infirmitas eſt, & dum ſatis putant vitio carere, in id ipſum incidunt vitium, quòd virtutibus carent. *Ibid.*

** Ne illud quidem quod admonemus indignum eſt, ingenia puerorum nimiâ interim emendationis ſeveritate deficere. Nam & deſperant, & dolent, & noviſſimè

„ bat ſi fort l'eſprit des enfans, que d'a-
„ voir un maître trop ſévére & trop dif-
„ ficile à contenter. Car ils ſe chagri-
„ nent, ils déſeſpérent du ſuccès, & ils
„ prennent enfin l'étude en averſion:
„ ou, ce qui leur nuit autant, la fraieur
„ qu'ils ont de dire mal les glace à tel
„ point, qu'ils ne tentent pas même de
„ bien dire.

» Qu'un * maître, ſur-tout par raport
» à cet âge, s'applique donc particuliè-
» rement à ſe rendre agréable, afin
» d'adoucir par des maniéres inſinuan-
» tes ce qu'il y a de dur dans la correc-
» tion. Louer un endroit, trouver un
» autre ſupportable, changer celui-ci, &
» dire pourquoi il change; raccommo-
» der celui-là en y mettant un peu du
» ſien: voila comme il doit s'y prendre.
» La ** différence de l'âge en doit met-
» tre auſſi dans la manière de corriger
» les compoſitions, & l'on doit deman-
» der plus ou moins, ſelon que les éco-
» liers ſont plus ou moins avancés. Pour

oderunt: & quod maximè nocet, dum omnia timent nihil conantur. *Ibid.*

* Jucundus ergo tum maximè debet eſſe præceptor: ut, quæ alioqui naturâ ſunt aſpera, molli manu leniantur: laudare aliqua, ferre quædam, mutare etiam, reddita cur id fiat ratione: illuminare interponendo aliquid ſui. *Ib.*

** Aliter autem alia ætas emendanda eſt, & pro modo vitium exigendum & corrigendum opus. Solebam ego dicere pueris aliquid auſis licentius aut lætius, laudare illud me adhuc: venturum tempus, quo idem non petmitterem. Ita & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Ibid.*

» moi, quand je voiois des enfans qui » égaioient un peu trop leur ſtile, & » dont les penſées étoient plus hardies » que ſolides : Quant à préſent, leur » diſois-je, cela eſt bien : mais il vien- » dra un tems que je ne vous paſſerai » pas la même choſe. Par-là ils ſe trou- » voient flatés du côté de l'eſprit, & » n'étoient point trompés du côté du ju- » gement.

Je n'ai rien à ajoûter à de ſi excellentes réflexions, ſinon ce que Quintilien lui-même y ajoûte dans un autre endroit, où il traite des devoirs & des qualités d'un bon maître. * » Qu'il ne » refuſe point aux jeunes gens, dit-il, la » louange qu'ils méritent ; mais auſſi » qu'il ne la prodigue pas : car l'un jette » dans le découragement, & l'autre don- » ne une ſécurité dangereuſe. Quand il » trouvera quelque choſe à corriger, » qu'il ne ſoit ni amer, ni offenſant. » Rien ne leur donne tant d'averſion » pour l'étude, que de ſe voir conti- » nuellement repris avec un air cha- » gain qui ſemble venir d'un eſprit de » haine.

* In laudandis diſcipulorum dictionibus nec malignus, nec effuſus : quia res altera tædium laboris, altera ſecuritatem parit. In emendando quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimèque contumelioſus. Nam id quidem multos à propoſito ſtudendi fugat, quod quidam ſic objurgant, quaſi oderint *Quint. lib.* 2. *cap.* 2.

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai raporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compositions de ses écoliers, est de ne se pas contenter de blâmer les expressions & les pensées qui lui paroîtront mauvaises, mais d'en rendre en même tems la raison, & d'y en substituer d'autres; de leur fournir sur le champ quelques phrases, quelques périodes, qui relevent & embellissent leurs compositions; de les leur faire retoucher une seconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de tems en tems des matières corrigées au moins en partie, qui leur servent de modéles; & sur-tout de ne les point rebuter par un air trop sévère, mais de les animer & de les encourager par l'espérance du succès, par des louanges dispensées à propos & avec mesure, & par tous les moiens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation & l'amour du travail.

CETTE émulation est un des grands avantages des colléges: & Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

» Un * enfant, dit-il, ne peut ap-

* Adde quòd domi ea sola discere potest, quæ profi præcipientur: in schola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidie probari, multa corrigi: pro-

» prendre chez lui que ce qu'on lui en-
» seigne, mais dans les écoles il apprend
» encore ce qu'on enseigne aux autres.
» Il verra tous les jours son maître ap-
» prouver une chose, corriger l'autre,
» blâmer la paresse de celui-ci, louer
» la diligence de celui-là. Tout lui ser-
» vira : l'amour de la gloire lui donne-
» ra de l'émulation : il aura honte de
» céder à ses égaux : il voudra même
» surpasser les plus avancés. Voilà ce
» qui donne de l'ardeur à de jeunes es-
» prits : & quoique l'ambition soit un
» vice, on en peut tirer du bien, &
» la rendre utile.

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, & il ne manque pas de jetter à son ordinaire de l'agrément & de l'esprit dans des choses qui paroissent si petites & si communes.

» On * établissoit, dit-il, régulière-
» ment des examens pour juger du pro-
» grès des écoliers : & quels efforts ne

derit alicujus objurgata desidia, proderit laudata industria : excitabitur laude æmulatio : turpe ducet cedere pari, pulcrum superasse majores. Accendunt omnia hæc animos : & licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est, *Quint. l.* 1. *c.* 3.

* Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò classem multo pulcherimum. Nec de hoc semel decretum erat : tricesimus dies reddebat victo certaminis potestatem. Ita nec superior successu curam remittebat ; & dolor victum ad de-

» faisions-nous point pour remporter la » palme ? Mais d'être le premier de la » classe & à la tête des autres, c'étoit » sur-tout ce qui faisoit l'objet de notre » ambition. Au reste ce n'étoit point une » affaire décidée sans retour & pour tou- » jours. A la fin du mois, celui qui » avoit été vaincu pouvoit prendre sa » revanche, & renouveller la dispute, » qui n'en devenoit que plus échauffée. » Car l'un dans l'attente d'un nouveau » combat n'oublioit rien pour conser- » ver son avantage, & l'autre trouvoit » dans sa honte & dans sa douleur des » forces pour se relever de sa défaite. » Je puis assûrer que cela nous don- » noit plus de courage & d'envie d'ap- » prendre, que ni les exhortations de » nos maîtres, ni la vigilance de nos » surveillans, ni les vœux empressés de » nos parens.

Me seroit-il permis de méler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien ? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois, dont il parle ici, & qui ne doit jamais être négligées, même dans les classes les plus avancées, j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un

pellendam ignominiam concitabat. Id nobis acriores ad studia discendi faces subdidisse, quàm ex hortationes docentium, pædagogorum custodiam vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere possum, contendetim. *Ibid.*

grand

grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il faloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, & leur proposois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine : toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places : & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat, & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la manière dont on peut former les jeunes gens à la Composition, soit de vive voix, soit par écrit.

LE MOIEN le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matières traitées par de bons auteurs, soit latins, soit françois. Comme le maître aura bien lû auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours, & les expressions

il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la manière même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercés de vive voix pendant quelque tems, on leur donnera par écrit des matières de composition, tirées aussi, s'il se peut, des bons auteurs, pour les travailler au logis avec plus de loisir.

J'en proposerai quelques modéles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un seul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera plusieurs autres dans la suite. Le récit de l'avanture arrivée à Canius, cité au nombre VI. de l'Article premier, où l'on traite du Genre simple; & le combat des Horaces & des Curiaces, qui sera raporté Art. 11. du §. 11. où il s'agit des pensées, pourront servir de modèles pour les Narrations.

1. *Éloge de la clémence de César.*

Marcellus en toute occasion s'étoit déclaré contre César d'une manière tout-à-fait injurieuse, & sans garder aucun

ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il voulut bien, à la prière du Sénat, pardonner à Marcellus, & lui rendre ſes bonnes graces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il eſt aſſez naturel de la comparer avec les victoires de Céſar, & de lui donner la préférence. Ce ſera donc-là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun ſe raportera. *La clémence que Céſar vient de faire paroître en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup ſur toutes ſes victoires.*

Mais cette propoſition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicateſſe. On demande aux écoliers s'il n'eſt point à craindre que cette comparaiſon qui va, ce ſemble à diminuer l'éclat des victoires, ne bleſſe un conquérant fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de prévenir ce mauvais effet, eſt de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrières de Céſar. Et c'eſt ce que Cicéron fait d'une manière merveilleuſe. Cette régle de rhétorique ſera expliquée dans la ſuite ſous le titre de *Précautions oratoires.*

* *Nullius tantum eſt flumen ingenii*, *Pro Marcel. n. 4. 10.*

„ * Jamais l'éloquence „ avec toutes ſes richeſſes „ & toute ſa pompe, ja „ mais les plus beaux gé„ nies ne pourront, Cé„ ſar, ſoutenir la gran-

nulla dicendi aut scribendi tanta vis tantaque copia, quæ, non dicam exornare, sed enarrare C. Cæsar, res tuas gestas possit: tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his esse laudem ampliorem, quam eam, quam hodierno die consecutus es. Soleo sæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris usurpare sermonibus, omnes nostrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentissimorumque populorum, omnes clarissimorum Regum res gestas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec nume-

„ deur de vos exploits, „ loin d'y pouvoir ajou- „ ter un nouveau lustre „ par la manière de les „ raconter. J'ose cepen- „ dant assurer, & vous „ me permettrez de le „ dire ici en votre pré- „ sence, que parmi tant „ d'actions si éclatantes „ il n'en est point qui „ vous soit plus glorieuse „ que celle dont nous vé- „ nons d'être les témoins. „ Je pense souvent en „ moi-même, & je me „ fais un vrai plaisir de „ le publier, que les „ hauts faits de nos plus „ célébres guerriers, ceux „ des plus illustres Po- „ tentats, ceux des plus „ belliqueuses nations de „ l'univers, ne peuvent „ entrer en comparaison „ avec les vôtres, soit „ qu'on examine la gran- „ deur des guerres, ou la „ multitude des batail- „ les, ou la variété des „ pays, ou la rapidité du „ succès, ou la diversité „ des entreprises. Vous „ avez soumis par vos „ victoires un grand nom- „ bre de région séparées „ les unes des autres par „ de vastes espaces; & „ vous les avez parcou- „ rues en conquérant avec „ autant de viteſſe qu'au- „ roit pu faire un voia- „ geur. Il faudroit s'a- „ veugler volontairement „ pour ne pas convenir „ que de tels exploits „ ont une grandeur qui „ passe presque tout ce „ que nos idées nous en „ peuvent représenter. Il „ y a néanmoins encore „ quelque chose de plus „ grand & de plus admi- „ rable.

to præliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec dissimilitudine bellorum posse conferri: nec verò disjunctissimas terras citiùs cujusquam passibus potuisse peragrari, quàm tuis, non dicam cursibus, sed victoriis illustratæ sunt. (aliàs, *lustratæ sunt.*) *Quæ quidem ego nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cujusquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim: sed tamen sunt alia majora.*

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerrières de César avec la clémence qu'il a fait paroître en rétablissant Marcellus; & l'on préfére celle-ci aux autres par trois raisons, qui peuvent aisément venir dans l'esprit des jeunes gens, du moins les deux premières.

1. RAISON. Un Général n'a pas seul toute la gloire d'une victoire, au lieu que celle de la clémence que César vient de montrer, lui est propre & personnelle. Voila la proposition simple. L'éloquence consiste à l'étendre, à la développer, & à la mettre dans tout son jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux mêmes plusieurs choses qui partagent avec le Général la gloire des combats: & ils ajoûtent qu'il n'en est pas ainsi de celle que César s'est acquise en pardonnant à Marcellus.

* *Nam bellicas laudes solent quidam extenure verbis, easque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propriæ sint imperatorum. Et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multum juvant. Maximam verò partem quasi suo jure Fortuna sibi vindicat, & quicquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum.*

* *At vero hujus gloriæ, C. Cæsar, quam es paulo antè adeptus, socium habes neminem. Totum hoc, quantumcumgnon ni de concurrent qui puisse vous disputer, la gloire que votre clémence vient de vous acquérir. Quelque brillante qu'elle soit, & elle l'est infiniment, vous la possédez seul toute entière. Ni le soldat ni l'officier, ni les troupes de pié, ni celles de cavalerie, n'y peuvent prétendre. La Fortune même, cette fiére maitresse des événemens humains, ne peut rien vous dérober de cet honneur : elle vous le céde entièrement, & avoue qu'il vous appartient en tout & en propre : puisque la témérité & le hazard ne se trouvérent jamais où préfident la sageſſe & la prudence.*

* Car pour ce qui est des actions guerrières, il se trouve des gens qui prétendent en diminuer l'éclat, en soutenant que le soldat en partage la gloire avec le Chef, qui dès là ne peut se l'approprier. En effet la valeur des troupes, l'avantage des lieux, les secours des alliés, les armées navales, la facilité des convois, tout cela sans doute contribue beaucoup à la victoire. La Fortune sur-tout se croit en droit de s'en attribuer la plus grande partie, & se regarde presque comme la seule & unique cause des heureux succès.

* Mais ici vous n'avez point de compa-

que est, quod certè maximum est, totum est, inquam, tuum. Nihil sibi ex ista laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipsa rerum humanarum domina Fortuna, in istius se societatem gloriæ non offert. Tibi cedit : tuam esse totam & propriam fatetur. Numquam enim temeritas cum sapientia commiscetur, nec ad consilium casus admittitur.

2. RAISON. Il est moins difficile de vaincre des ennemis, que de surmonter ses passions.

* *Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes : sed tamen ea vicisti quæ & naturam & conditionem, ut vinci possent, habebant. Nulla*

„ * Vous avez soumis „ des peuples innombra- „ bles, répandus en beau- „ coup de pays différens, „ formidables par leur „ férocité, pourvûs abon- „ damment de tout ce qui „ est nécessaire pour se „ défendre. Mais après „ tout vous n'avez vaincu „ pour lors que ce qui „ étoit de nature & de „ condition à être vain- „ cu : car il n'est rien de „ si puissant ni de si re- „ doutable, dont le fer „ & la force ne puissent „ enfin venir à bout. „ Mais se dompter soi- „ même, étouffer son „ ressentiment, mettre „ un frein à la victoire ; „ relever un ennemi ab- „ batu, un ennemi con- „ sidérable par sa naissan- „ ce, par son esprit, par „ son courage, & non- „ seulement le relever, „ mais le faire monter à „ un plus haut point de „ fortune qu'il n'étoit „ avant sa chute : en user „ ainsi, c'est se rendre, „ je ne dis pas compara- „ ble aux plus grands „ hommes, mais pres- „ que semblable aux „ dieux.

est enim tanta vis, tanta copia, quæ non ferro ac viribus debilitari frangique possit. Verùm animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adversarium nobilitate, ingenio, virtute præstantem, non modò extollere jacentem sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem: hæc qui faciat, non ego eum cum sumis viris comparo, sed simillimum Deo judico.

3. RAISON. Il y a dans les combats quelque chose de tumultueux, qui même dans le récit qu'on en entend faire, cause je ne sai quel trouble : au lieu que les actions de bonté & de clémence flatent agréablement l'esprit & gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

* *Itaque, Cæsar; bellicæ tuæ laudes,*

„ * Vos conquêtes, Cé
„ sar, se liront à la véri-
„ té dans nos annales,
„ & dans celles de pres
„ que tous les peuples,
„ & la postérité la plus
„ reculée ne se taira ja-
„ mais sur vos louanges.
„ Mais lorsqu'on lit ou
„ qu'on entend le récit
„ des guerres & des ba-
„ tailles, il arrive je ne
„ sai comment que l'ad-
„ miration qu'elles exci-
„ tent, est en quelque
„ sorte troublée par le cri
„ tumultueux des soldats,
„ & par le son éclatant
„ des trompettes. Au con-
„ traire le récit d'une
„ action où paroissent la
„ clémence, la douceur,
„ la justice, la modération,
„ la sagesse, principale-
„ ment si elle est faite
„ malgré la colére toû-
„ jours ennemie des réfle-
„ xions, & dans la vic-
„ toire naturellement su-
„ perbe & insolente, le
„ récit, dis je, de cette
„ action même dans des
„ histoires qui sont fein-
„ tes, produit en nous
„ une si douce & si vive
„ impression d'estime &
„ d'amour pour ceux qui
„ en sont les auteurs, que
„ nous ne pouvons nous
„ empêcher de les chérir

celebrabuntur illæ quidem non solùm nostris, sed penè omnium gentium literis atque linguis; neque nulla unquam ætas de tuis laudibus conticescet: sed tamen ejusmodi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obstrepi clamore militum videntur & tubarum sono. At verò cùm aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundia præsertim quæ est inimica consilio, & in victoria quæ naturâ insolens & superba est, aut audimus aut legimus: quo studio incendimur, non modò in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos sæpe, quos nunquam vidimus, diligamus?

* *Te verò, quem præsentem intuemur, cujus mentem sensusque & os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? quæ*

„ quand bien même nous „ ne les aurions jamais „ connus.

„ * Vous donc, que „ nous avons le bonheur „ de voir de nos yeux, „ dont nous connoissons „ les dispositions & les „ sentimens les plus inti„ mes; vous, dont tous „ les desseins ne tendent „ qu'à conserver à la Ré„ publique tout ce que „ la fureur de la guerre „ a épargné: par quelles „ louanges, par quelles „ démonstrations de zéle „, & de respect pourrons„ nous vous témoigner „ notre reconnoissance? „ Oui, César, tout est „ sensible ici à une telle „ générosité, même ces „ murailles, qui vou„ droient, ce semble, „ marquer leur allégresse „ de ce que vous allez „ leur rendre leur ancien „ éclat, & rétablir le „ Sénat dans son ancien„ ne autorité.

benevolentia complectemur ? Parietes medius fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hujus curiæ tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.

MATIERE de Composition françoise donnée par écrit.

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroitre de piété & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un Général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, & ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons ont l'audace & l'impiété de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion & l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles rendent l'homme soumis à Dieu.

C'est dans ces occasions que M. de Turenne faisoit paroitre plus de piété. On l'a vû souvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue se prosterner par

terre pour adorer Dieu. Il faiſoit dire la Meſſe tous les jours dans ſon camp, & y aſſiſtoit avec une ſingulière dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le tems où le ſuccès paroiſſoit infaillible, & où de toutes parts on lui annonçoit une victoire aſſurée, il réprimoit la joie des Officiers, en leur diſant : Si Dieu ne nous ſoutient, & s'il n'acheve ſon ouvrage; il y a encore aſſez de tems pour être battus.

En faiſant relire cette matière, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des penſées.

MATIERE précédente traitée par M. Maſcaron dans l'oraiſon funébre de M. de Turenne.

„ NE PENSEZ PAS, Meſſieurs, que notre „ Héros perdît à la tête des armées, & „ au milieu des victoires, ces ſentimens „ de religion. Certes, s'il y a une occaſion „ au monde où l'ame pleine d'elle-même „ ſoit en danger d'oublier ſon Dieu, „ c'eſt dans ces poſtes éclatans, où un „ homme par la ſageſſe de ſa conduite, „ par la grandeur de ſon courage, par la „ force de ſon bras, & par le nombre de „ ſes ſoldats, devient comme le Dieu „ des autres hommes; & rempli de gloire „ en lui-même, remplit tout le reſte du

» monde d'amour, d'admiration,
» ou de fraieur. Les dehors même de
» la guerre, le ſon des inſtrumens,
» l'éclat des armes, l'ordre des trou-
» pes, le ſilence des ſoldats, l'ardeur de
» la mélée, le commencement, le pro-
» grès, & la conſommation de la vic-
» toire, les cris différens des vaincus &
» des vainqueurs, attaquent l'ame par
» tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce
» qu'elle a de ſageſſe & de modération,
» elle ne connoit ni Dieu, ni elle-même.
» C'eſt alors que les impies Salmonées
» oſent imiter le tonnerre de Dieu, &
» répondre par les foudres de la terre
» aux foudres du ciel. C'eſt alors que les
» ſacriléges Antiochus n'adorent que
» leurs bras & leurs cœurs; & que les
» inſolens Pharaons, enflés de leur puiſ-
» ſance, s'écrient: C'eſt moi qui me ſuis
» fait moi-même. Mais auſſi la religion
» & l'humilité paroiſſent-elles jamais plus
» majeſtueuſes, que lorſque dans ce
» point de gloire & de grandeur elles
» retiennent le cœur de l'homme dans la
» ſoumiſſion & la dépendance où la créa-
» ture doit être à l'égard de ſon Dieu?
» M. de Turenne n'a jamais plus vive-
» ment ſenti qu'il y avoit un Dieu au-
» deſſus de ſa tête, que dans ces occaſions
» éclatantes, où preſque tous les autres
» l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit
» ſes prières. On l'a vû même s'écarter

„ dans les bois, où la pluie sur la tête,
„ & les genoux dans la boue, il adoroit
„ en cette humble posture ce Dieu, devant
„ qui les légions des anges tremblent &
„ s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer
„ la victoire, faisoient porter l'Arche
„ d'alliance dans leur camp : & M. de
„ Turenne croioit que le sien seroit sans
„ force & sans défense, s'il n'étoit tous
„ les jours fortifié par l'oblation de la di-
„ vine victime qui a triomphé de toutes
„ les forces de l'enfer. Il y assistoit avec
„ une dévotion & une modestie capable
„ d'inspirer du respect à ces ames dures, à
„ qui la vûe des terribles mystères n'en
„ inspiroit pas.

„ Dans le progrès même de la victoire,
„ & dans ces momens d'amour propre,
„ où un Général voit qu'elle se déclare
„ pour son parti, sa religion étoit en
„ garde, pour l'empêcher d'irriter tant
„ soit peu le Dieu jaloux par une confian-
„ ce trop précipitée de vaincre. En vain
„ tout retentissoit des cris de victoire au-
„ tour de lui : en vain les Officiers se
„ flatoient, & le flatoient lui-même
„ de l'assurance d'un heureux succès.
„ Il arrêtoit tous ces emportemens de
„ joie, où l'orgueil humain a tant de
„ part, par ces paroles si dignes de sa piété :
„ *si Dieu ne nous soutient, & s'il n'acheve*
„ *son ouvrage, il y a encore assez de tems*
„ *pour être battus.*

MEME MATIERE tirée de M. Fléchier.

L'ORATEUR commencera par dire que M. de Turenne a montré par son exemple que la piété attire les bons succès, & qu'un guerrier est invincible, quand il a beaucoup de foi. Il raportoit à Dieu seul la gloire de ses victoires, & ne mettoit sa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme avec peu de troupes avoit attaqué toutes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire est assurée. M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez, notre sort n'est pas en nos mains, & nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise* : & levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu seul.

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il est difficile d'être victorieux, & d'être humble tout ensemble. Deux pensées, dont chacune sera tournée en différentes manières, & montrée sous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de graces, il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour

lui-même une partie de la gloire qui n'eſt dûe qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agiſſoit pas ainſi. S'il marche, s'il défend des places, s'il ſe retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, & lui raporte tout. Il faudra à chacune des parties mettre une penſée particulière.

„M. DE TURENNE a fait voir „ que le courage devient plus ferme, „ quand il eſt ſoutenu par des princi- „ pes de religion; qu'il y a une pieuſe „ magnanimité, qui attire les bons ſuccès „ malgré les périls & les obſtacles; & „ qu'un guerrier eſt invincible, quand il „ combat avec foi, & quand il préte des „ mains pures au Dieu des batailles qui les „ conduit.

Combat d'Entzen.

„ Comme il tient de Dieu toute ſa „ gloire, auſſi la lui raporte-il toute en- „ tière, & ne conçoit autre confiance „ que celle qui eſt fondée ſur le nom du „ Seigneur. Que ne puis-je vous repré- „ ſenter ici une de ces importantes occa- „ ſions où il attaque avec peu de troupes „ toutes les forces de l'Allemagne! Il „ marche trois jours, paſſe trois rivières, „ joint les ennemis, les combat, & les „ charge. Le nombre d'un côté, la va- „ leur de l'autre, la fortune eſt lontems „ douteuſe. Enfin le courage arrête la mul- „ titude, l'ennemi s'ébranle, & com- „ mence à plier. Il s'éleve une voix, qui

„ crie : Victoire. Alors ce Général suspend
„ toute l'émotion que donne l'ardeur
„ du combat ; & d'un ton sévére : *Arrê-*
„ *tez*, dit-il, *notre sort n'est pas en nos*
„ *mains ; & nous serons nous-mêmes vain-*
„ *cus, si le Seigneur ne nous favorise.* A
„ ces mots il leve les yeux au ciel, d'où
„ lui vient son secours ; & continuant à
„ donner ses ordres il attend avec soumis-
„ sion, entre l'espérance & la crainte, que
„ les ordres du ciel s'exécutent.

„ Qu'il est difficile, Messieurs, d'être
„ victorieux, & d'être humble tout en-
„ semble ! Les prospérités militaires lais-
„ sent dans l'ame je ne ne sai quel plaisir
„ touchant, qui la remplit & l'occupe
„ toute entière. On s'attribue une supé-
„ riorité de puissance & de force : on se
„ couronne de ses propres mains : on se
„ dresse un triomphe secret à soi-même :
„ on regarde comme son propre bien ces
„ lauriers qu'on cueille avec peine, &
„ qu'on arrose souvent de son sang. Et
„ lors même qu'on rend à Dieu de solen-
„ nelles actions de graces, & qu'on pend
„ aux voutes sacrées de ses temples des
„ drapeaux déchirés & sanglans qu'on a
„ pris sur les ennemis, qu'il est dangereux
„ que la vanité n'étouffe une partie de la
„ reconnoissance, qu'on ne méle aux vœux
„ qu'on rend au Seigneur des applaudis-
„ semens qu'on croit se devoir à soi-même,
„ & qu'on ne retienne au moins quelques

„ grains de cet encens qu'on va bruler sur „ ses autels !

„ C'est en ces occasions que M. de „ Turenne, se dépouillant de lui-mê- „ me, renvoioit toute la gloire à celui à „ qui seul elle appartient légitimement. „ S'il marche, il reconnoit que c'est Dieu „ qui le conduit & qui le guide. S'il dé- „ fend des places, il sait qu'on les défend „ en vain, si Dieu ne les garde. S'il se „ retranche, il lui semble que c'est Dieu „ qui lui fait un rempart, pour le met- „ tre à couvert de toute insulte. S'il „ combat, il sait d'où il tire toute sa for- „ ce ; & s'il triomphe, il croit voir dans „ le ciel une main invisible qui le cou- „ ronne.

J'AJOUTERAI ici quelques endroits tirés des meilleurs auteurs, & qui me paroissent fort propres à former le goût des jeunes gens, soit pour la lecture, soit pour la composition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des discours composés dans le genre démonstratif, sont les descriptions, les paralléles, les lieux communs. Pour en connoitre tout l'art & toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une manière commune & ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essaierai d'en donner quelques modéles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *VIE PRIVE'E de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations.*

PROPOSITION SIMPLE. Je souhaiterois pouvoir vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après les travaux du Palais, il alloit passer les vacations à Basville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture : tantôt méditant les discours qu'il devoit prononcer à la rentrée du Palais : tantôt accommodant dans quelque allée de son jardin les différens des payſans.

Oraiſon funébre de M. de Lamoignon par M. Fléchier.

„ QUE ne puis-je vous le représenter „ tel qu'il étoit, lorsqu'après un long & „ pénible travail, loin du bruit de la „ ville, & du tumulte des affaires, il al„ loit se décharger du poids de sa digni„ té & jouir d'un noble repos dans sa „ retraite de Basville ! Vous le verriez, „ tantôt s'adonnant aux plaisirs inno„ cens de l'agriculture, élevant son es„ prit aux choses invisibles de Dieu par „ les merveilles visibles de la nature. „ Tantôt méditant ces éloquens & gra„ ves discours, qui enseignoient & inspi„ roient tous les ans la justice, & dans „ lesquels formant l'idée d'un homme „ de bien, il se décrivoit lui-même sans „ y penser. Tantôt accommodant les

„ différens que la discorde, la jalou-
„ sie, ou le mauvais conseil font naître
„ parmi les habitans de la campagne ;
„ plus content en lui-même, & peut-
„ être plus grand aux yeux de Dieu,
„ lorsque dans le fond d'une sombre
„ allée, & sur un tribunal de gazon, il
„ avoit assuré le repos d'une pauvre fa-
„ mille, que lorsqu'il décidoit des for-
„ tunes les plus éclatantes sur le pre-
„ mier trône de la justice.

2. *MODESTIE de M. de Turenne : sa vie privée.*

PROPOSITION SIMPLE. Personne n'a parlé de lui-même plus modestement que M. de Turenne. Il racontoit ses victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eu de part. Au retour de ses campagnes les plus glorieuses, il fuioit les applaudissemens, & craignoit de paroître devant le Roi de peur d'en être loué. C'est alors que dans une condition privée, & parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il se cache, il marche sans suite & sans équipage : mais tout le monde le remarque & l'admire.

„ QUI FIT jamais de si grandes cho-
„ ses ? qui les dit avec plus de retenue ?
„ Remportoit-il quelque avantage : à
„ l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile,
„ mais l'ennemi s'étoit trompé. Ren-

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

„ doit-il compte d'une bataille: n'oublioit
„ rien, ſinon que c'etoit lui qui l'avoit
„ gagnée. Racontoit-il quelques-unes de
„ ces actions qui l'avoient rendu ſi célé-
„ bre : on eût dit qu'il n'en avoit été que
„ le ſpectateur, & l'on doutoit ſi c'é-
„ toit lui qui ſe trompoit, ou la re-
„ nommée. Revenoit-il de ces glorieu-
„ ſes campagnes qui rendront ſon nom
„ immortel : il fuioit les acclamations
„ populaires; il rougiſſoit de ſes victoi-
„ res; il venoit recevoir des éloges com-
„ me on vient faire des apologies, &
„ n'oſoit preſque aborder le Roi, par-
„ ce qu'il étoit obligé par reſpect de
„ ſouffrir patiemment les louanges dont
„ dont Sa Majeſté ne manquoit jamais
„ de l'honorer.

„ C'eſt alors que dans le doux repos
„ d'une condition privée, ce Prince ſe
„ dépouillant de toute la gloire qu'il
„ avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe
„ renfermant dans une ſociété peu nom-
„ breuſe de quelques amis choiſis,
„ s'exerçoit ſans bruit aux vertus ci-
„ viles : ſincére dans ſes diſcours,
„ ſimple dans ſes actions, fidéle dans
„ ſes amitiés, exact dans ſes devoirs,
„ réglé dans ſes déſirs, grand même
„ dans les moindres choſes. Il ſe ca-
„ che : mais ſa réputation le découvre.
„ Il marche ſans ſuite & ſans équipage:
„ mais chacun dans ſon eſprit le met

„ sur un char de triomphe. On compte, „ en le voiant, les ennemis qu'il a vain- „ cus, non pas les serviteurs qui le sui- „ vent. Tout seul qu'il est, on se figu- „ re autour de lui ses vertus & ses vic- „ toires qui l'accompagnent. Il y a je ne „ sai quoi de noble dans cette honnête „ simplicité ; & moins il est superbe, „ plus il devient vénérable.

3. *RÉCEPTION honorable de M. de Turenne par le Roi au retour de ses campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autre-fois sous les Empereurs, les plus grands Capitaines au retour de leurs campagnes étoient obligés d'éviter la rencontre de leurs amis, & de rentrer de nuit dans la ville, de peur de blesser la jalousie du Prince, qui les recevoit très froidement, après quoi ils demeuroient confondus dans la foule. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre sous un Roi qui le combloit de louanges, & l'auroit comblé de bienfaits, s'il l'avoit voulu souffrir. Il revenoit de ses campagnes comme un simple particulier qui retournoit d'une promenade. Les regards, les louanges, les applaudissemens de tout le peuple, ne faisoient aucune impression sur lui.

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Mascaron.

„ PERMETTEZ-MOI de rappel- „ ler dans votre mémoire ces siécles fu-

» neſtes de l'empire Romain, où il n'é-
» toit pas permis aux particuliers d'être
» vertueux & illuſtres, parce que les vi-
» ces des Princes ne laiſſoient ni vertu
» ni gloire impunies. Après avoir conquis
» des provinces & des roiaumes, bien
» loin d'aſpirer à l'honneur du triomphe,
» il faloit à ſon retour éviter la rencon-
» tre de ſes amis, prendre la nuit de
» peur de trop arrêter les yeux du public.
» Une embraſſade froide, ſans entretien
» & ſans diſcours, étoit tout l'accueil
» que le Prince faiſoit à un homme qui
» venoit de ſauver l'Empire. Du cabinet
» de l'Empereur où il ne faiſoit que
» paſſer, il étoit rejetté & confondu
Tacit. » dans la foule des autres eſclaves : *Ex-*
» *ceptuſque brevi oſculo, nullo ſermone,*
» *turbæ ſervientium immixtus eſt.*

» M. de Turenne a eu le bonheur de
» vivre & de ſervir ſous un Monarque
» dont la vertu ne laiſſe rien à craindre
» à celle de ſes ſujets. Il n'y a point de
» grandeur ni de gloire qui puiſſe faire
» ombre à celle du ſoleil qui nous éclai-
» re ; & l'importance des ſervices n'eſt
» jamais à charge à un Prince convaincu
» par ſa propre magnanimité qu'il les mé-
» rite. Ainſi les diſtinctions d'eſtime &
» de confiance de la part du Roi, va-
» loient à M. de Turenne la gloire d'un
» triomphe. Les récompenſes fuſſent al-
» lées auſſi loin que ces diſtinctions, ſi

» le Roi eût trouvé en lui un ſujet do-
» cile à recevoir des graces. Mais ce qui
» étoit l'effet d'une ſage politique dans
» les tems malheureux où la vertu n'a-
» voit rien tant à craindre que ſon éclat,
» étoit en lui l'effet d'une modeſtie na-
» turelle & ſans art.

» Il revenoit de ſes campagnes triom-
» phantes avec la même froideur & la
» même tranquillité que s'il fût revenu
« d'une promenade, plus vuide de ſa
» propre gloire, que le public n'en é-
» toit occupé. Envain les peuples s'em-
» preſſoient pour le voir. Envain dans
» les aſſemblées ceux qui avoient l'hon-
» neur de le connoître le montroient
» des yeux, du geſte & de la voix à ceux
» qui ne le connoiſſoient pas. Envain ſa
» ſeule préſence, ſans train & ſans ſui-
» te, faiſoit ſur les ames cette impreſſion
» preſque divine, qui attire tant de reſ-
» pect, & qui eſt le fruit le plus doux
» & le plus innocent de la vertu héroï-
» que. Toutes ces choſes, ſi propres à
» faire rentrer un homme en lui-même
» par une vanité rafinée, ou à le faire
» répandre au dehors par l'agitation
» d'une vanité moins réglée, n'altéroient
» en aucune manière la ſituation tran-
» quille de ſon ame; & il ne tenoit pas
» à lui qu'on oubliât ſes victoires & ſes
» triomphes. [Je crois qu'il faut, *qu'on n'oubliât*. Ce peut être une faute d'im-
preſſion.]

4. *FUITE de la Reine d'Angleterre sur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à se retirer de son roiaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vûe des vaisseaux des rebelles qui la poursuivoient de fort près. Ce voiage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsqu'elle alloit prendre possession du sceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui est contraire.

Oraison funèbre de la Reine d'Angleteere par M. Bossuet.

„ LA REINE fut obligée à se retirer
„ de son roiaume. En effet elle partit
„ des ports d'Angleterre à la vûe des
„ vaisseaux des rebelles, qui la poursui-
„ voient de si près, qu'elle entendoit
„ presque leurs cris & leurs menaces in-
„ solentes. O voiage bien différent de ce-
„ lui qu'elle avoit fait sur la même mer,
„ lorsque venant prendre possession du
„ sceptre de la Grande Bretagne, elle
„ voioit pour ainsi dire les ondes se
„ courber sous elle, & soumettre tou-
„ tes leurs vagues à la dominatrice des
„ mers ! Maintenant chassée, poursui-
„ vie par ses ennemis implacables, qui
„ avoient eu l'audace de lui faire son
„ procès : tantôt sauvée, tantôt presque
„ prise, changeant de fortune à chaque
„ quart d'heure, n'aiant pour elle que
„ Dieu & son courage inébranlable, elle
n'avoit

„ n'avoit ni assez de vents ni assez de „ voiles pour favoriser sa fuite précipitée.

PARALLÉLES.

J'appelle ainsi les endroits où l'orateur raproche & compare ensemble des objets contraires ou différens. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, & donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déja remarqué dans les descriptions précédentes : j'en raporterai encore quelques exemples.

1. *PARALLELE de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis ; M. le Cardinal de Bouillon convertissoit les hérétiques, & rétablissoit les temples.

Oraison funébre de M. de Turenne par M. Flechier.

„ QUELLE étoit sa joie, lorsqu'a- „ près avoir forcé des villes, il voioit „ son illustre Neveu, plus éclatant par „ ses vertus que par sa pourpre, ouvrir „ & réconcilier des Eglises ? Sous les or- „ dres d'un Roi aussi pieux que puissant, „ l'un faisoit prospérer les armes, l'au- „ tre étendoit la religion : l'un abattoit „ des remparts, l'autre redressoit des „ autels : l'un ravageoit les terres des

» Philistins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Israel. Puis unissant ensemble leurs vœux, comme » leurs cœurs étoient unis, le Neveu » avoit part aux services que l'Oncle rendoit à l'État, & l'Oncle avoit part à » ceux que le Neveu rendoit à l'Eglise.

2. *PARALLELE des maux violens, & des maladies de langueur.*

Oraison funèbre de M. de Montausier, par M. Fléchier.

» IL EST VRAI qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur » qui percent le corps, qui déchirent » l'ame, & qui épuisent en un moment » toute la constance d'un malade .... » Mais si la miséricorde de Dieu a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a augmenté la durée; & il n'a » pas falu moins de force à soutenir » cette longue épreuve, que si elle avoit » été plus courte & plus rigoureuse.

» En effet, dans les maux violens la » nature se recueille toute entière, le » cœur se munit de toute sa constance. » On sent beaucoup moins, à force de » trop sentir; & si l'on souffre beaucoup, » on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas lontems. » Mais les maladies de langueur sont » d'autant plus rudes que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter & les » maux, & les remèdes, aussi fâcheux » que les maux mêmes. La nature est

» tous les jours plus accablée : les forces » diminuent à tous momens, & la pa- » tience s'affoiblit auſſi bien que celui » qui ſouffre.

3. *PARALLELE. LA REINE ſervant les pauvres à l'Hôpital, & prénant part à la gloire & aux triomphes du Roi.*

Oraiſon funébre de la Reine, par M. Fléchier.

„ COMPAGNES fidéles de ſa piété „ qui la pleurez aujourd'hui, vous la „ ſuiviez quand elle marchoit dans cette „ pompe chrétienne ; plus grande dans „ ce dépouillement de ſa grandeur, & „ plus glorieuſe lorſqu'entre deux rangs „ de pauvres, de malades, ou de mou- „ rans, elle participoit à l'humilité & à „ la patience de JESUS-CHRIST, que „ lorſqu'entre deux haies de troupes vic- „ torieuſes, dans un char brillant & „ pompeux, elle prenoit part à la gloire „ & aux triomphes de ſon Epoux.

4. *PARALLELE d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant.*

Oraiſon funébre de M. de la Moign. par M. Fléchier.

„ IL AUROIT cru manquer à la „ partie la plus eſſentielle de ſon état, „ ſi, comme il ſentoit ſes intentions „ droites, il ne les rendoit éclairées. „ Auſſi diſoit-il ordinairement, qu'il y „ avoit peu de différence entre un Juge „ méchant, & un Juge ignorant. L'un „ au moins a devant ſes yeux les régles

„ de son devoir, & l'image de son injus-
„ tice : l'autre ne voit ni le bien ni le
„ mal qu'il fait. L'un péche avec con-
„ noissance ; & il est plus inexcusable :
„ mais l'autre péche sans remords, &
„ il est plus incorrigible. Mais ils sont
„ également criminels à l'égard de ceux
„ qu'ils condamnent ou par erreur, ou
„ par malice. Qu'on soit blessé par un
„ furieux, ou par un aveugle, on ne
„ sent pas moins sa blessure : & pour
„ ceux qui sont ruinés, il importe peu
„ que ce soit ou par un homme qui les
„ trompe, ou par un homme qui s'est
„ trompé.

LIEUX COMMUNS.

COMME j'en ai déja cité plusieurs, je n'en raporterai ici qu'un seul, où l'on fait voir combien l'emploi de Lieutenant de Police dans Paris est important & difficile.

„ LES citoiens d'une ville bien po-
„ licée jouissent de l'ordre qui y est éta-
„ bli, sans songer combien il en coute
„ de peines à ceux qui l'établissent ou
„ le conservent ; à peu près comme tous
„ les hommes jouissent de la régularité
„ des mouvemens célestes sans en avoir
„ aucune connoissance : & même, plus
„ l'ordre d'une Police ressemble par son
„ uniformité à celui des corps célestes,
„ plus il est insensible ; & par conséquent

„ il eſt toujours d'autant plus ignoré,
„ qu'il eſt plus parfait. Mais qui vou-
„ droit le connoître & l'approfondir,
„ en ſeroit effraié. Entretenir perpétuel-
„ lement dans une ville telle que Paris
„ une conſommation immenſe, dont
„ une infinité d'accidens peuvent tou-
„ jours tarir quelques ſources; réprimer
„ la tyrannie des marchands à l'égard
„ du public, & en même tems animer
„ leur commerce; empêcher les uſurpa-
„ tions mutuelles des uns ſur les autres,
„ ſouvent difficiles à déméler; recon-
„ noître dans une foule infinie tous ceux
„ qui peuvent ſi aiſément y cacher une
„ induſtrie pernicieuſe, en purger la ſo-
„ ciété, ou ne les tolérer qu'autant
„ qu'ils peuvent lui être utiles par des
„ emplois dont d'autres qu'eux ne ſe
„ chargeroient pas, ou ne s'acquitte-
„ roient pas ſi bien; tenir les abus né-
„ ceſſaires dans les bornes préciſes de
„ la néceſſité qu'ils ſont toujours prêts
„ à franchir, les renfermer dans l'obſ-
„ curité à laquelle ils doivent être con-
„ dannés, & ne les en tirer pas même
„ par des châtimens trop éclatans; igno-
„ rer ce qu'il vaut mieux ignorer que
„ punir, & ne punir que rarement &
„ utilement; pénétrer par des conduits
„ ſouterrains dans l'intérieur des famil-
„ les & leur garder les ſecrets qu'elles
„ n'ont pas confiés, tant qu'il n'eſt pas

„ néceſſaire d'en faire uſage ; être pré-
„ ſent par tout ſans être vû ; enfin mou-
„ voir ou arrêter à ſon gré une multi-
„ tude immenſe & tumultueuſe, & être
„ l'ame toujours agiſſante & preſque in-
„ connue de ce grand corps ; voilà qu'el-
„ les ſont en général les fonctions du
„ Magiſtrat de la Police. Il ne ſemble
„ pas qu'un homme ſeul y puiſſe ſuffire,
„ ni par la quantité des choſes dont il
„ faut être inſtruit, ni par celle des
„ vûes qu'il faut ſuivre, ni par l'appli-
„ cation qu'il faut apporter, ni par la
„ varieté des conduites qu'il faut tenir,
„ & des caractères qu'il faut prendre.
„ Mais la voix publique répondra ſi M.
„ d'Argenſon a ſuffi à tout.

ON ſent bien que des modèles ſi beaux, ſi parfaits dans leur genre, propoſés aux jeunes gens, ſoit pour objet de leur lecture, ſoit pour matière de leurs compoſitions, ſur tout quand ils ſont expliqués & dévelopés par un maître habile, ſont fort capables de leur élever l'eſprit, & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'eſt une des raiſons qui m'a porté à choiſir ces exemples dans le genre démonſtratif, qui eſt plus ſuſceptible d'ornemens.

Quand ils auront lû un nombre aſſez conſidérable de ces endroits choiſis des bons auteurs, il ſera utile de leur y faire remarquer la différence des ſtiles & des

caractères, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, soit pour le langage, soit pour le stile.

Je n'ai cité jusqu'ici que quatre auteurs; non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples: mais j'ai dû me borner à un certain nombre; & ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellens: mais aucun d'eux ne ressemble aux autres, & ils ont chacun un caractère particulier qui les distingue; & peut-être ne sont-ils pas exemts de tout défaut.

CE QUI domine dans M. Fléchier, est une pureté de langage, une élégance de stile, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination, & ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme sensibles & palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie & d'uniformité. Presque par tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithése saisit presque toutes ses pensées; & souvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du Roi Louis XIV. *Toujours Roi par autorité, & toujours Pe-* *Oraison funébre de M. le Tellier.*

re par tendreſſe. Quand elle roule ſur un jeu de mots, elle eſt moins eſtimable : *Heureux qui n'alla pas après les richeſſes ! Plus heureux qui les refuſa quand elles allérent à lui !* Elle peut même devenir ennuieuſe, quelque ſolide qu'elle ſoit quand elle eſt trop ſouvent répétée : *Qui ne ſait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne ſont pas encore connues : qu'elle eut de la ſageſſe en un tems où l'on n'a preſque pas encore de la raiſon... & qu'elle fut capable de donner des conſeils en un tems où les autres ſont à peine capables d'en recevoir !*

Oroiſon funébre de M. de Lamoig.

Oraiſon fucnébre de M. de Montauſier.

M. BOSSUET écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des graces légères du diſcours, & quelquefois même négligeant les régles génantes de la pureté du langage, il tend au grand, au ſublime, au pathétique. Il eſt vrai qu'il eſt moins égal, & ſe ſoutient moins; & c'eſt le caractère du ſtile ſublime : mais en récompenſe il enleve, il ravit, il tranſporte. Les figures les plus vives lui ſont ordinaires & comme naturelles.

Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre.

„ O mere, ô femme, ô reine admi-
„ rable, & digne d'une meilleure
„ fortune, ſi les fortunes de la terre
„ étoient quelque choſe ! Enfin, il faut
„ céder à votre ſort.

„ Elle vit avec étonnement, que quand
„ l'heure fut arrivée, Dieu alla prendre
„ comme par la main le Roi ſon fils

„ pour le conduire à ſon trône. Elle ſe
„ ſoumit plus que jamais à cette main
„ ſouveraine, qui tient du plus haut
„ des cieux les rénes de tous les empi-
„ res; & dédaignant les trônes qui peu-
„ vent être uſurpés, elle attacha ſon af-
„ fection au roiaume où l'on ne craint
„ point d'avoir des égaux, * & où
„ l'on voit ſans jalouſie ſes concurrens.

Il fait ainſi le portrait de Cromwel.

„ Un homme s'eſt rencontré d'une pro-
„ fondeur d'eſprit incroiable, hypocrite
„ rafiné autant qu'habile politique, ca-
„ pable de tout entreprendre & de tout
„ cacher, également actif & infatiga-
„ ble dans la paix & dans la guerre,
„ qui ne laiſſoit rien à la fortune de ce
„ qu'il pouvoit lui ôter par conſeil &
„ par prévoiance; mais au reſte ſi vigi-
„ lant, & ſi prêt à tout, qu'il n'a ja-
„ mais manqué les occaſions qu'elle lui
„ a préſentées: enfin un de ces eſprits
„ remuans & audacieux, qui ſemblent
„ être nés pour changer le monde.

Il décrit dans un autre endroit la manière dont la Princeſſe Henriette Anne d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles.

„ Malgré les tempêtes de l'océan, &
„ les agitations encore plus violentes de
„ la terre, Dieu la prenant ſur ſes ailes,

Oraiſon funèbre de Madame la Ducheſſe d'Orléans.

* Plus amant illud regnum, in quo non timent habere conſortes. *S. Aug.*

„ comme l'aigle prend ſes petits, la
„ porta lui-même dans ce roiaume; lui-
„ même la poſa dans le ſein de la Rei-
„ ne ſa mere, ou plutôt dans le ſein de
„ l'Egliſe Catholique.

raiſon nébre de Marie, Thereſe d'Autriche

„ Que dirai-je davantage ? Ecoutez
„ tout en un mot. Fille, Femme, Mere,
„ Maitreſſe, Reine, telle que nos vœux
„ l'auroient pu faire, plus que tout ce-
„ la Chrétienne, elle accomplit tous ſes
„ devoirs ſans préſomption, & fut hum-
„ ble non ſeulement parmi toutes les gran-
„ deurs, mais encore parmi toutes les
„ vertus.

„ Glaive du Seigneur, quel coup
„ vous venez de fraper ! Toute la terre
„ en eſt étonnée.

Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre.

Il emploie quelquefois les antithéſes, mais elles deviennent ſublimes dans ſon diſcours. „ Malgré le mauvais ſuccès de
„ ſes armes infortunées, (il s'agit de
„ Charles I. Roi d'Angleterre) ſi on a
„ pu le vaincre, on n'a pu le forcer : &
„ comme il n'a jamais refuſé ce qui
„ étoit raiſonnable étant vainqueur, il
„ a toujours rejetté ce qui étoit foible
„ & injuſte étant captif.

M. MASCARON tient quelque choſe du caractère des deux Auteurs dont je viens de parler, ſans pourtant leur reſſembler entièrement. Il a en même tems beaucoup d'élégance, & beaucoup de nobleſſe : mais il eſt, ce me ſemble, moins orné que l'un, & moins ſu-

blime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier, ce qui est un grand art; peut-être aussi la nature y est-elle moins riche & moins hardie que dans le second.

Oraison funèbre, de M. de Turenne.

„ Rome profane lui eût dressé des „ statues sous l'empire des Césars; & „ Rome sainte trouve de quoi l'admi- „ rer sous les Pontifes de la Religion „ de Jesus-Christ.

„ M. de Turenne vainqueur des en- „ nemis de l'Etat, ne causa jamais à „ la France une joie si universelle & si „ sensible, que M. de Turenne vaincu „ par la vérité, & soumis au joug de „ la foi.

„ Anges du premier ordre, Esprits „ destinés par la Providence à la garde „ de cette grande Ame, dites-nous „ quelle fut la joie de l'Eglise du ciel „ à la conversion de ce Prince, & avec „ quelles réjouissances furent reçus les „ premiers parfums des oraisons de ce „ nouveau Catholique, lorsque du pié „ des autels de l'Agneau sacrifié vous les „ portâtes au pié de l'autel de l'Agneau „ régnant dans la gloire.

„ Jamais homme ne fut plus propre à „ donner de grands spectacles à l'uni- „ vers: mais jamais homme ne songea „ moins aux applaudissemens des spec- „ tateurs.

„ Sa manière, sans avoir rien de dur,

„ mettoit pourtant ſur ſon viſage tout
„ le reſſentiment d'une modeſtie in-
„ dignée.

„ Auſſi éloigné dans ſes récits du faſ-
„ te de la modeſtie, que de celui de
„ l'orgueil.

„ Que ne peut pas un grand Maître,
„ lorſqu'il trouve un génie du premier
„ ordre à former ? A peine M. de Tu-
„ renne a-t-il donné ſes premiers con-
„ ſeils, qu'il ſe voit hors d'état d'en
„ donner d'autres, prévenu par les lu-
„ mières, par la pénétration, & par
„ l'heureuſe & ſage impétuoſité du cou-
„ rage de ce grand Monarque. (Louis
„ XIV.) Comme on voit la foudre
„ conçue preſque en un moment dans le
„ ſein de la nue, briller, éclater, fra-
„ per, abbattre ; ces premiers feux d'une
„ ardeur militaire ſont à peine allumés
„ dans le cœur du Roi, qu'ils brillent,
„ éclatent, frapent par tout

L'AUTEUR du lieu commun ſur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractère tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai raporté eſt d'un goût exquis, & doit paroître d'autant plus beau, que les beautés y paroiſſent moins affectées, quoique la matière fût fort ſuſceptible de ces tours brillans & fleuris, auſquels on a mieux aimé ſubſtituer la ſolidité des choſes & des penſées.

Les Eloges Académiques, composés par le même Auteur, étant dans le genre d'éloquence que les latins appellent *tenue & subtile*, le stile en est plus simple, comme il a dû l'être, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connoître, pour me servir des termes mêmes que l'Auteur emploie en parlant de l'un de ses confreres, que „ tout ce qu'il dit lui appartient : j'ajou„ terois volontiers, & la manière dont „ il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, & des descriptions très naïves, mais très vives.

„ M. Dodart, dit-il dans l'éloge de „ cet illustre Académicien, étoit né „ d'un caractère sérieux; & l'attention „ chrétienne avec laquelle il veilloit „ perpétuellement sur lui-même, n'é„ toit pas propre à l'en faire sortir. „ Mais ce sérieux, loin d'avoir rien „ d'austère ni de sombre, laissoit paroî„ tre assez à découvert un fonds de cet„ te joie sage & durable, qui est le „ fruit d'une raison épurée, & d'une „ conscience tranquille. Cette disposi„ tion ne produit pas les emportemens „ de la gaieté, mais une douceur égale, „ qui cependant peut devenir gaieté „ pour quelques momens, & par une

„ eſpèce de ſurpriſe. Et de tout cela en-
„ ſemble ſe forme un air de dignité qui
„ n'appartient qu'à la vertu, & que les
„ dignités mêmes ne donnent point.

„ M. DE VAUBAN mépriſoit cette
„ politeſſe ſuperficielle dont le monde
„ ſe contente, & qui couvre ſouvent
„ tant de barbarie : mais ſa bonté, ſon
„ humanité, ſa libéralité, lui compo-
„ ſoient une autre politeſſe plus rare,
„ qui étoit toute dans ſon cœur. Il ſeïoit
„ bien à tant de vertus de négliger des
„ déhors, qui, à la vérité, lui appar-
„ tiennent naturellement, mais que le
„ vice emprunte avec trop de facilité.

» A LA FORME de dialogue, &
» à cette manière de traiter la philoſo-
» phie, on reconnoit que Cicéron a ſer-
» vi de modèle : (il s'agit de la philo-
» ſophie de M. du Hamel.) Mais on le
» reconnoit encore à une latinité pure
» & exquiſe : &, ce qui eſt plus impor-
» tant, à un grand nombre d'expreſſions
» ingénieuſes & fines, dont ces ouvra-
» ges ſont ſemés. Ce ſont des raiſonne-
» mens philoſophiques, qui ont dépouil-
» lé leur ſéchereſſe naturelle, ou du
» moins ordinaire, en paſſant au travers
» d'une imagination fleurie & ornée, &
» qui n'y ont pris cependant que la juſte
» doſe d'agrément qui leur convenoit.
» Ce qui ne doit être embelli que juſqu'à
» une meſure préciſe, eſt ce qui coûte le
» plus à embellir.

» IL REGNE en cet ouvrage (la recherche de la vérité du Pere Mallebranche) » un grand art de mettre des vérités abſtraites dans leur jour, de les » lier enſemble, de les fortifier par leur » liaiſon.... La diction, outre qu'elle eſt » pure & châtiée, a toute la dignité » que les matières demandent, & toute » la grace qu'elles peuvent ſouffrir. Ce » n'eſt pas qu'il eût apporté aucun ſoin » à cultiver les talens de l'imagination : » au contraire il s'eſt toujours fort attaché à les décrier. Mais il en avoit naturellement une fort noble & fort vive, » qui travailloit pour un ingrat malgré » lui, & qui ornoit la raiſon en ſe cachant d'elle.

» LA BOTANIQUE n'eſt pas une » ſcience ſédentaire & pareſſeuſe, qui » ſe puiſſe acquerir dans le repos & dans » l'ombre d'un cabinet.... Elle veut que » l'on coure les montagnes & les forêts, » que l'on graviſſe contre des rochers » eſcarpés, que l'on s'expoſe aux bords » des précipices. Les ſeuls livres qui peuvent nous inſtruire à fond dans cette » matière, ont été jettés au hazard ſur » toute la ſurface de la terre ; & il faut ſe » réſoudre à la fatigue & au péril de les » chercher & de les ramaſſer.... Son inclination dominante (de M. de Tournefort) lui faiſoit tout ſurmonter. Ces » rochers affreux & preſque inacceſſibles

» qui l'environnoient de toutes parts *dans* » *les Pyrenées*, s'étoient changés pour » lui en une magnifique bibliothéque où » il avoit le plaisir de trouver tout ce » que sa curiosité demandoit, & où il pas- » soit des journées délicieuses.

L'auteur des Éloges fait emploier à propos certains traits d'histoire & d'antiquité, fort propres à apprendre aux jeunes gens l'usage sobre & raisonnable qu'on en doit faire dans la composition.

» On lui a reproché (à M. Parent) » d'être obscur dans ses écrits. Car nous » ne dissimulons rien, & nous suivons » en quelque sorte une loi de l'ancien- » ne Égypte, où l'on discutoit devant » des Juges les actions & le caractère » des morts, pour régler ce qu'on de- » voit à leur mémoire.

» Un Roi d'Arménie demanda à Né- » ron un acteur excellent, & propre à » toutes sortes de personnages, pour avoir » disoit-il, en lui seul une Troupe en- » tière. On eût pu dire de même avoir » en M. de la Hire seul une Académie » entière de sciences.

En parlant de M. Leibnitz qui avoit embrassé presque toutes les sciences : » Nous sommes obligés de le partager » ici & pour parler philosophiquement, » de le décomposer. De plusieurs Hercu- » les l'antiquité n'en a fait qu'un : & » du seul M. Leibnitz, nous ferons » plusieurs savans.

„ Il alla (M. Fagon) en Auvergne, „ en Languedoc, en Provence, ſur les „ Alpes & ſur les Pyrénées, & n'en re- „ vint qu'avec de nombreuſes colonies „ de plantes deſtinées à repeupler ce dé- „ ſert : „ c'eſt-à-dire, le Jardin Royal, qui étoit ſi dénué de plantes, que ce n'étoit preſque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourroit peut-être en ſoupçonner quelqu'une dans un certain tour de penſées un peu trop uniforme, quoique les penſées ſoient fort diverſifiées, qui termine la plûpart des articles par un trait court & vif en forme de ſentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poſte qui lui appartient à l'excluſion de tout autre.

Ce qui éleve l'eſprit, devroit toujours auſſi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Egliſe, l'en éloignoit.

La même cauſe qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vû, plus la raiſon voit elle-même.

Ce qu'il croioit, il le voioit ; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, &c.

Je craindrois qu'un modéle ſi autoriſé, ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces ſortes de traits, appellés dans Sénéque, *ſtimuli quidam & ſubiti ictus* Epiſt. 100.

sententiarum ; qui, selon le même auteur semblent par leur affectation étudiée mandier l'applaudissement, & qui étoient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos nondum captabatur plausibilis oratio.* Epist. 59.

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejettés : ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à craindre, & c'est cette raison qui m'oblige à insister souvent & fortement sur ce point.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'AI déja remarqué, en parlant des différens devoirs du Professeur de rhétorique par raport à l'éloquence, que l'explication des auteurs en étoit une des parties les plus essentielles, & qu'on pouvoit dire en un sens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet, c'est en expliquant les auteurs que le maître

fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes uſage dans la compoſition.

Les régles qui regardent l'explication des auteurs conviennent ſans doute juſqu'à un certain point à toutes les claſſes : mais cependant elles appartiennent d'une manière plus particulière à la Rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens aiant l'eſprit plus formé, ſont auſſi plus en état d'en profiter. Juſques-là on s'eſt plus appliqué à leur apprendre les règles & les principes de la grammaire, & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du langage. * Mais le devoir propre du Rhéteur, c'eſt de leur faire ſentir l'économie d'un diſcours, les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

» § Il fera obſerver comment dans

* Demoſtrare virtutes, vel, ſi quando ita incidat, vitia id profeſſionis ejus atque promiſſi, qui ſe magiſtrum eloquentiæ pollicetur maxime proprium eſt. *Quint. lib.* 2. *cap.* 5.

§ Quæ in procemio conciliandi Judicis ratio : quæ narrandi lux, brevitas, fides, quod aliquando conſilium & quàm occulta calliditas : (namque ea ſola in hoc ars eſt quæ intelligi niſi ab artifice non poſſit :) quanta deinceps in dividendo prudentia : quàm ſubtilis & crebra argumentatio : quibus viribus inſpiret, qua jucunditate permulceat, quanta in maledictis aſperitas, in jocis urbanitas : ut denique dominetur in affectibus, atque in pectora irrumpat, animumque judicum ſimilem iis quæ dicit efficiat. Tum in ratione

» l'exorde on ſe rend les auditeurs favo-
» rables : quelle clarté il y a dans la nar-
» ration, quelle briéveté, quel air de
» ſincérité, quel deſſein caché quelque-
» fois, & quel artifice ; car ici le ſecret
» de l'art n'eſt gueres connu que des
» maîtres de l'art : quel ordre enſuite
» & quelle juſteſſe dans la diviſion :
» comment l'orateur ſait trouver avec
» eſprit & entaſſer les uns ſur les au-
» tres un grand nombre de moiens &
» de raiſonnemens ; comment il eſt tan-
» tôt véhément & ſublime, tantôt au
» contraire doux & inſinuant ; quelle
» force & quelle violence il met dans
» ſes invectives, quel ſel & quel agré-
» ment dans ſes railleries : enfin com-
» ment il remue les paſſions, comment
» il ſe rend maître des cœurs, & tour-
» ne les eſprits ſelon qu'il lui plait. De-
» là paſſant à l'élocution, il leur fera
» remarquer la propriété, l'élégance, la
» nobleſſe des expreſſions : en quelle oc-
» caſion l'Amplification eſt louable, &
» quelle eſt la vertu oppoſée : la beau-
» té des métaphores, & les différentes
» figures : ce que c'eſt qu'un ſtile cou-
» lant & périodique, mais pourtant
» mâle & nerveux.

eloquendi, quod verbum proprium, ornatum, ſublime : ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei contraria : quid ſpecioſè tranſlatum : quæ figura verborum : quæ lenis & quadrata, virilis tamen compoſitio. *Quintil. l. 2. cap. 5.*

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un excellent abrégé des préceptes de Rhétorique, & des devoirs du maître en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la suite ne servira qu'à le développer & à le mettre dans un plus grand jour.

Je commencerai par donner une idée des trois génres ou caractères d'éloquence, & j'établirai dans cet article quelques régles générales de Rhétorique qui me paroîtront les plus propres à former le goût, ce qui est proprement le but que je me propose dans cet ouvrage. Je passerai ensuite aux observations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions sur l'éloquence du barreau, de la chaire, & sur celle de l'Ecriture sainte.

AVANT tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être superficielle & rapide. * Il faut revoir souvent les mêmes endroits, sur tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le sens & les beau-

* Optimus quisque legendus est, sed diligenter, ac penè ad scribendi solicitudinem... Repetamus autem, & tractemus : & ut cibos mansos ac prope liquefactos dimittimus, quo facilius digerantur ; ita lectio non cruda, sed multa iteratione mollita, & velut confecta, memoriæ imitationique tradatur. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

tés : ſe les rendre familiers preſque juſqu'à les ſavoir par cœur. Le moien le plus aſſuré de profiter de cette lecture, qu'on doit regarder comme la nourriture de l'eſprit, eſt de la digérer à loiſir, & de la convertir par là, pour ainſi dire, en ſa propre ſubſtance.

Pour cela * il ne faut pas ſe piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui ſont les plus eſtimés. On peut dire d'une trop grande lecture ce que § Sénéque dit d'une vaſte bibliothéque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'eſprit, elle ne ſert le plus ſouvent qu'à y jetter le déſordre & la confuſion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choiſis, & les étudier à fond, que de promener ſa curioſité ſur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'éfleurer & parcourir rapidement.

* Tu memineris ſui cujuſque generis actores diligenter eligere. Aiunt enim multùm legendum eſſe, non multa. *Plin. Epiſt 9. l 7.*

§ Quo mihi innumerabiles libros & bibliothecas ? . . Onerat diſcentem turba, non inſtruit : multoque ſatius eſt paucis te auctoribus tradere, quàm errare per multos, *Senec. de Tranq. an. c. 9.*

ARTICLE PREMIER.

DES TROIS DIFFERENS genres ou caractères d'éloquence.

COMME * il y a trois devoirs principaux de l'orateur, qui ſont d'inſtruire, de plaire, & de toucher; il y a auſſi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre ſimple, le genre ſublime, & le genre tempéré.

Le premier § paroit convenir plus

* Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. Probare neceſſitatis eſt; delectare, ſuavitatis: flectere, victoriæ . . . . . ſed quot officia oratoris, tot ſunt genera dicendi: ſubtile; in probando; modicum, in delectando; vehemens, in flectendo. *Orat. n. 69.*

§ Illo ſubtili præcipue ratio narrandi probandique conſiſtet. *Quintil. l. 12. c. 10.*

Ut mulieres eſſe dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipſum deceat, ſic hæc ſubtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo ſit venuſtius, ſed non ut appareat. Tum removebitur omnis inſignis ornatus, quaſi margaritarum; nec calamiſtri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris & ruboris omnia repellentur: elegantia modo & munditia remanebit. Sermo purus & latinus: dilucide planèque dicetur. *Orat. n. 78. 79.*

Verecundus erit uſus oratoriæ quaſi ſuppellectilis. *n 80.*

Figuras adhibet quidem hic ſubtilis, ſed paulo parciùs. Nam, ſic, ut in epularum apparatu, a magnificentia recedens, non ſe parcum ſolum, ſed etiam elegantem videri volet; eliget quibus utatur . . . Aberunt quæſitæ venuſtates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifeſtè deprehenſum appareat. *Ib. n. 84.*

particulièrement à la Narration & à la Preuve. Son caractère principal eſt la clarté, la ſimplicité, la préciſion. Il n'eſt pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut ſouffrir que de ſimples, & rejette ceux qui ſentent l'affectation & le fard. Ce n'eſt pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeſte, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en reléve encore le prix. La naïveté des penſées, la pureté du langage, & je ne ſai qu'elle élégance qui ſe fait plus ſentir qu'elle ne paroit, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui ſemblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en eſt de ce genre d'écrire comme de ces tables ſervies proprement & ſimplement, dont tous les mets ſont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout rafinement, toute délicateſſe étudiée, tout ragoût recherché.

* Il y a un autre genre d'écrire, tout

* Tertius eſt ille amplus, copioſus, gravis, ornatus: in quo profecto vis maxima eſt. Hic eſt enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere paſſæ ſunt, ſed hanc eloquentiam quæ curſu magno ſonituque ferreretur, quam ſuſpicerent omnes, quam admirarentur, quam ſe aſſequi poſſe diffiderent. Hujus eloquentiæ eſt tractare animos; hujus omni modo permovere. *Orat. n.* 97.

Nam & grandiloqui, ut ita dicam, fuerunt, cum ampla & ſententiarum gravitate, & majeſtate verborum; vehemen-

différent

différent du premier ; noble, riche, abondant, magnifique : c'eſt ce qu'on appelle le grand, le ſublime. Il met en uſage tout ce que l'éloquence a de plus rélevé, de plus fort, de plus capable de fraper les eſprits : la nobleſſe des penſées, la richeſſe des expreſſions, la hardieſſe des figures, la vivacité des mouvemens. C'eſt cette ſorte d'éloquence qui dominoit autrefois ſouverainement à Athénes & à Rome, & qui s'y étoit rendu maitreſſe abſolue des délibérations publiques. C'eſt elle qui enleve & qui ravit l'admiration & les applaudiſſemens. C'eſt elle qui tonne, qui foudroie, & qui *, ſemblable à un fleuve rapide & impétueux, entraîne & renverſe tout ce qui lui réſiſte.

Enfin il y a un troiſième § genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres : qui n'a ni la ſimplicité du pre-

tes, varii, copioſi, graves, ad permovendos & convertendos animos inſtructi & parati. *Orat. n.* 20.

* At ille qui ſaxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas ſibi faciat, multus & torrens, judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire quà rapit. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

§ Eſt quidam interjectus intermedius, & quaſi temperatus, nec acumine poſteriorum, nec fulmine utens ſuperiorum vicinus amborum, in neutro excellens ; utriuſque particeps, vel utriuſque, ſi verum quærimus, potiùs expers. Iſque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens præter facilitatem & æqualitatem. *Orat. n.* 20.

Uberius eſt aliquantoque robuſtius quàm hoc humile, ſummiſſus autem quàm illud ampliſſimum . . . . Huic omnia diſcendi ornamenta conveniunt, plurimumque

mier, ni la force du second : qui en approche, mais sans leur ressembler ; qui participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semblable à une belle rivière, dont l'eau est claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§. I.

Du Genre simple.

I. De ces trois genres d'écrire, le * premier, qui est le simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paroisse. Comme le stile qu'on y emploie est fort na-

est in hac orationis forma suavitatis. *ibid. n.* 91.

Medius hic modus & translationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis : lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque sylvis inumbratus. *Quintil. l.* 12, *c.* 10.

* Summissus est & humilis consuetudinem imitans, ab indisertis re plus quàm opinione differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere. Nam orationis subtilitas, imitabilis quidèm illa videtur esse existimanti : sed nihil est experienti minus. *Orat. n.* 76.

turel, & qu'il s'écarte peu de la manière commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir ; & quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquens se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe ; & pour s'en * convaincre, il ne faut qu'en faire l'essai : car après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir. § Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y sont le plus versés, reconnoissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse & solidité, & cependant d'une manière si simple & si naturelle, que chacun se flate d'en pouvoir faire autant.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'orateur, fait remarquer ¶ que dans

* Ut sibi quivis speret idem, sudet multum, frustraque laboret ausus idem. *Horat.*

§ Rem indicare sermonis quotidiani, & in quemcumque etiam indoctiorum cadentis esse existimant : cum interim, quod tanquam facile contemnunt, nescias præstare minus velint : an possint. Neque enim aliud in eloquentia cuncta experti difficilius reperient, quàm id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquam audierunt. *Quintil. lib. 4. c. 2.*

¶ In ceteris artibus id maxime excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum : in dicendo autem vitium vel maximum est, à vulgari genere orationis atque a consuetudine communis sensus abhorrere. *Lib. 1. de Orat. n. 12.*

les autres arts ce qui est le plus excellent, est le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matière d'éloquence, c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le stile de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui regne dans les conversations: mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de rafinement, ou par trop d'élévation, rendroient le discours obscur & intelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes. * Car ils sont, à peu de chose près, les mêmes de part & d'autre; & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source: mais l'orateur fait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur

* Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur: sed ea nos cum jacentia sustulimus è medio, sicut molliſſimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 177.

donne, les tirer, pour ainſi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particulière, qui cependant eſt ſi naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même ſorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui ſe trouve entre deux paſſages de Cicéron ſur la matière que nous traitons ici, fait une réflexion très judicieuſe. „ Cicéron, * dit-„ il, a écrit quelque part que la perfec-„ tion conſiſte à dire de ces choſes qu'il „ ſemble que tout le monde pourroit „ aiſément dire de même, à quoi néan-„ moins on trouve plus de difficulté „ qu'on ne penſoit quand on vient à le „ tenter. Et dans un autre endroit il dit „ qu'il ne s'eſt point étudié à parler „ comme chacun s'imagineroit pouvoir „ le faire, mais comme perſonne n'o-„ ſeroit l'eſpérer : en quoi il ſemble ſe „ contredire. Cependant l'un & l'autre

* Cicero quodam loco ſcribit id eſſe optimum, quod cum te facile credideris conſequi imitatione non poſſis. Alio verò, non ſe id egiſſe, ut ita diceret quomodo ſe quilibet poſſe confideret ſed quomodo nemo. Quod poteſt pugnare inter ſe videri. Verum utrumque, ac meritò laudatur. Cauſa enim modoque diſtat : quia ſimplicitas illa, & velut ſecuritas inaffectatæ orationis, mirè tenues cauſas decet ; majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero : ex quibus alterum imperiti ſe poſſe conſequi credent, neutrum qui intelliguni. *Quintil. l.* 11. *cap.* 1.

„ eſt fort juſte : car de l'un à l'autre il „ n'y a de diſtance que le ſujet que l'on „ traite. En effet cette ſimplicité, & cet „ air négligé d'un ſtile naturel ou il n'y „ a rien d'affecté, ſied admirablement „ bien aux petites cauſes ; & le grand, „ le merveilleux convient fort aux gran- „ des. Cicéron excelle en ces deux qua- „ lités : dont l'une, à ce qu'il ſemble aux „ ignorans, eſt fort aiſée à attraper ; „ mais au jugement des connoiſſeurs ni „ l'une ni l'autre ne l'eſt. „ On voit par là que le ſtile ſimple doit être emploié quand on parle des choſes ſimples & communes ; & qu'il convient ſurtout aux récits, & aux parties du diſcours où l'orateur ne ſonge qu'à inſtruire ſes auditeurs, ou à s'inſinuer doucement dans leurs eſprits.

IV. * De là venoit cette attention des Anciens à cacher l'art, qui ceſſe en effet de l'être s'il eſt viſible, bien différente de l'oſtentation & du faſte de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur eſprit. § De là certaines négligences qui ne choquent point, & ne déplaiſent point, parce qu'elles mar-

* Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio : multum ab hac temporum noſtrorum jactatione diverſa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

§ Habet ille ſtilus quiddam quod indicet non ingratam negligentiam, de re hominis magis quàm de verbis laborantis. *Orat. n. 77.*

quent un orateur plus occupé des choſes que des mots. * De là enfin cet air de modeſtie & de retenue que les anciens avoient ſoin ordinairement de faire paroître dans l'exorde & dans la narration, pour le ſtile, pour l'expreſſion, pour les penſées, pour le ton même & le geſte. L'orateur n'eſt pas encore admis dans les eſprits. On l'obſerve avec attention. Alors tout ce qui ſent l'art eſt ſuſpect à l'auditeur, & le met en défiance, en lui faiſant craindre qu'on ne veuille lui dreſſer des embuches. Dans la ſuite il eſt moins ſur ſes gardes, & laiſſe plus de liberté.

§ Cicéron remarque que Démoſthéne a ſuivi cette régle dans ſon beau plaidoier pour Ctéſiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeſte, & ne paſſe à ce ſtile vif & véhément qui régne dans la ſuite, qu'après s'être inſinué peu

* Frequentiſſimè proœmium decebit & ſententiarum, & compoſitionis, & vultûs modeſtia... Diligenter ne ſuſpecti ſimus in illa parte vitandum : propter quod minimè oſtentari debet in principiis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi .... Nondum recepti ſumus, & cuſtodit nos recens audientium attentio. Magis conciliatis animis, & jam calentibus, hæc libertas feretur. *Quintil. l. 4. c. 1.*

§ Demoſthenes in illa pro Cteſiphonte oratione longè optima, ſummiſſius à principio; deinde, dum de legibus diſputat, preſſius : poſt ſenſim incedens, judices ut vidit ardentes, in reliquis exultavit audaciùs *Orat. n. 26.* Principia verecunda non elatis intenſa verbis. *ibid. n. 124.*

à peu comme par degrès dans les esprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant, & * il releve dans Crassus ce caractère de modestie & de retenue, qui bien loin de nuire à son discours, rendoit l'orateur même plus aimable & plus estimable par l'idée avantageuse qu'il donnoit de sa personne.

Homére & Virgile, dont la poésie est si noble & si sublime, ont commencé l'un & l'autre leurs poémes par un début fort simple, & très éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raison dans un poéte de son tems.

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

§ Il est ridicule en effet de crier si haut & de promettre de si grandes choses dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être simple & sans affectation. ¶ Ce feu, cet éclat si vif, dégénérent souvent en fumée : au lieu qu'un stile plus simple d'abord & moins éclatant plait extrêmement quand il est suivi d'une grande lumière.

Cette régle, que l'exorde doit être

* Fuit mirificus quidam in Crasso pudor, qui tamen non modo non obesset ejus orationi, sed etiam probitatis commendatione prodesset, 1. *de Orat. n.* 122.

§ Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ? *Horat. de art. poet.*

¶ Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat. *ibid.*

simple & modeſte, n'eſt point générale, ni pour la proſe, ni pour la poéſie. Il y a des harangues dont le ſujet ſouffre, & demande même, que l'orateur commence d'un air noble & grand ; & le début le plus ſublime convient parfaitement à l'Ode, au lieu qu'il pourroit bleſſer ailleurs. M. de la Mothe, dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes, apporte une bonne raiſon de cette différence, pour ce qui regarde la poéſie. „ C'eſt, dit-il, que le poéme étant un „ ouvrage de longue haleine, il eſt dan„ géreux de commencer d'un ton diffi„ cile à ſoutenir : au lieu que l'Ode étant „ reſſerrée dans d'étroites bornes, on ne „ court aucun riſque à échauffer d'abord „ le lecteur qui n'aura pas le tems de ſe „ réfroidir par la longueur de l'ouvrage. „ Ainſi un homme qui auroit à faire une „ longue courſe, devroit ſe ménager „ d'abord, pour ne pas épuiſer trop tôt „ ſes forces : & au contraire, celui qui „ n'auroit à fournir qu'une petite carriè„ re, pourroit par un premier effort aug„ menter ſa légéreté naturelle, & en a„ chever plus rapidement ſa courſe.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de ſimplicité qui régne dans les Anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, & leur répéter ſouvent que la meilleure éloquence eſt celle qui eſt la plus

naturelle & la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici consiste dans une certaine naïveté & dans une élégance qui plait extrêmement par cette raison là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent * un nom qui est fort expressif : c'est ἀφελεια. Ἀφελὴς, se dit d'un genre de vie simple, frugale, modeste, honnête sans luxe, sans faste, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien aussi de superflu. C'est à peu près ce qu'Horace appelle *simplex munditiis* : une élégante simplicité.

VI. Le récit de l'avanture arrivée à Canius est de ce genre. Il se trouve dans le troisiéme livre des Offices de Cicéron: je le raporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Dubois.

§ *C. Canius, eques Romanus nec infacetus, & satis literatus, cùm se Syracusas, otiandi, ut ipse dicere solebat, non negotiandi causa, contulisset ; diclitabat se hortulos aliquos velle emere, quò invitare*

* Ipsa illa ἀφελεια simplex & inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum *Quint. l. 8. c. 3.*

„ * C. Canius, Chevalier Romain, homme agréable & de bon esprit, & qui n'etoit point sans etude, étant allé à Syracuse, non pour affaire, mais pour *ne rien faire*, comme il avoit accoutumé de dire, fit savoir qu'il seroit bien aise d'acheter une maison de plaisance proche de la ville, pour y aller quelquefois se divertir avec ses amis, & se dérober aux visites.

amicos, & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quelle élégance dans ces mots, *nec infacetus, & satis literatus* ! Le françois en rend très bien le sens, mais n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espèce de jeu de mots, *otiandi, negotiandi*, & dans ces diminutifs, *dictitabat, hortulos*, qui ne peut se transporter dans une langue étrangère.

* *Quod cum percrebuisset, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis: & simul ad cœnam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cùm ille promisisset, tum Pythius, qui esset ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus, piscatores ad se convocavit, & ab his petivit ut ante suos hortulos postridie piscarentur, dixitque quid eos facere vellet.* Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus.* Elle n'est pas si

„ * Ce bruit s'étant ré-
„ pandu dans la ville, un
„ certain Pythius, qui fai-
„ soit la banque à Syra-
„ cuse, lui dit qu'il en
„ avoit une qui à la vé-
„ rité n'étoit point à ven-
„ dre, mais qu'il la lui
„ offroit pour en user com-
„ me si elle étoit à lui, &
„ le pria d'y venir man-
„ ger le lendemain. Ca-
„ nius l'ayant promis,
„ l'autre, qui par son
„ commerce s'étoit acquis
„ toutes sortes de gens,
„ fit venir les pêcheurs,
„ les pria de venir le len-
„ demain pêcher devant
„ sa maison, & leur donna
„ quelques autres ordres
„ qui convenoient à son
„ dessein.

bien rendue dans le françois, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les personnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui est bien plus élégant, que s'il avoit mis, *illum*.

* *Ad cænam tempore venit Canius. Opiparè à Pythio apparatum convivium. Cybarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat, afferebat : ante pedes Pythii pisces abjiciebantur.* Le stile concis, où les verbes sont supprimés, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'est une beauté, dont notre langue est rarement susceptible. Il y a ce me semble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii pisces abjiciebantur*, une belle image de gens qui s'empressoient de jetter aux piés de Pythius une grande quantité de poissons. Je ne sai pourquoi le Traducteur y a substitué une autre pensée qui n'est point dans le latin.

§ *Tum Canius : Quaso, inquit, quid*

„ * Canius ne manqua „ pas au rendez-vous. Il „ trouva un festin magni„ fique, & toute la mer „ couverte de barques de „ pêcheurs, qui venoient „ l'un après l'autre ap„ porter à Pythius une „ grande quantité de pois„ sons, comme s'ils fus„ sent venus de les pren„ dre devant lui.

„ § Canius tout surpris „ de ce qu'il voioit: Quoi, „ dit-il à Pythius, y a-t'il „ donc ici tant de pois„ sons ; & y voit-on tous „ les jours tant de bar„ ques de pêcheurs ? Tous „ les jours, dit Pythius. „ Il n'y a que ce seul en„ droit autour de Syra-

est hoc, Pythi ? Tantumne piscium, tantumne cymbarum ? Et ille : Quid mirum, inquit ? Hoc loco est, Syracusis quidquid est piscium : hic aquatio : hac villa isti carere non possunt.

* *Incensus Canius cupiditate, contendit à Pythio ut venderet. Gravatè ille primò. Quid multa ? Impetrat : emit homo cupidus & locuples tanti, quanti Pythius voluit, & emit instructos : nomina facit : negotium conficit.* Rien n'est plus admirable que tout ce récit. Mais ces deux mots *homo cupidus & locuples* : sont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raisons qui déterminérent Canius à acheter si cher cette petite maison : c'est qu'il en avoit grande envie, & qu'il étoit fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot : *Canius, homme riche, qui aimoit son plaisir.* Ce n'est pas ce que signifie, *homo cupidus.*

* *Invitat Canius postridie familiares*

„ cuse, où l'on trouve du „ poisson, & où les pê- „ cheurs puissent même „ venir prendre de l'eau. „ & tous ces gens-là ne „ sauroient se passer de „ cette maison.

„ * Voilà Canius amou- „ reux de la maison Il „ presse Pythius de la lui „ vendre. Pythius paroit „ avoir bien de la peine „ à s'y résoudre : il s'en „ fait beaucoup prier ; „ enfin il y consent. Ca-

„ nius, homme riche, „ qui aimoit son plaisir, „ l'achette tout ce que „ l'autre voulut, & l'a- „ chette même toute „ meublée. On fait le „ contract : voilà l'affaire „ consommée.

„ § Canius prie de ses „ amis de l'y venir voir „ dès le lendemain. Il s'y „ rend lui-même de fort „ bonne heure. Mais il „ ne voit ni pêcheurs „ ni barques. Il deman-

suos : venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quod eos nullos videret. Nullæ, quod sciam, inquit ille : sed hic piscari nulli solent. Itaque heri mirabar quid acidisset. Stomachari Canius. Sed quid facerét ? Nondum enim Aquillius, Collega & familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas : in quibus ipsis, cùm ex eo quæreretur quid esset dolus malus, respondebat, cùm esset aliud simulatum, aliud actum.

Qu'on ôte à ce récit certains tours, & certain nombre de penſées & d'expreſſions, on ne changera rien au fonds, & l'on n'aura omis aucune des circonſtances néceſſaires, * mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicateſſe, c'eſt-à-dire, tout ce qui rend le diſcours orné.

VII. Je ne puis m'empêcher de ra-

„ de à quelque voiſin „ s'il étoit fête ce jour là „ pour les pêcheurs Nulle „ fête, que je ſache, dit „ le voiſin. Jamais on „ ne pêche ici : & hier „ je ne ſavois ce que tout „ cet appareil vouloit dire: Voila Canius en „ grande colére. Mais que „ faire? Car Aquillius mon „ collégue & mon ami „ n'avoit pas encore effa„ cé ſes formules contre „ le dol & la mauvaiſe „ foi. Or ce qu'on appelle *dol*, *mauvaiſe foi*, „ c'eſt, diſoit le même „ Aquillius, donner lieu „ à quelqu'un de s'attendre à une choſe, & en faire une autre.

* Caret ceteris lenociniis expoſitio ; & niſi commendetur hac venuſtate, jaceat neceſſe eſt. *Quintil. l. 4. c. 2.*

porter encore ici une petite hiſtoire que Pline le naturaliſte nous a conſervée, où l'on verra dans un ſeul mot, ce que c'eſt que cet ornement ſimple & naturel dont nous parlons. Un eſclave, qui s'étoit tiré de ſervitude, aiant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de ſoin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel ſuccès lui attira la jalouſie de tous ſes voiſins, qui l'accuſérent d'uſer de magie, & d'emploier des ſortiléges, pour procurer à ſon petit champ une ſi étonnante fertilité, & pour rendre leurs terres ſtériles. Il fut appellé en jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'aſſignation étant venu, il comparut. On ſait que l'aſſemblée du peuple ſe tenoit dans la place publique. * Il amena avec lui ſa fille, qui étoit une groſſe payſanne très laborieuſe, bien nourrie & bien vétue, dit l'hiſtorien de qui ce fait eſt tiré. Il fit apporter tous ſes inſtrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très peſans, une charrue bien équippée & bien entretenue, & fit auſſi venir ſes bœufs qui étoient gros & gras. Puis ſe tournant vers les Juges: Voilà, dit-il, mes ſortiléges, & la magie que j'emploie pour rendre mon *Plin. cap. 6.*

* Inſtrumentum ruſticum omne in forum attulit, & adduxit filiam validam, atque (ut ait Piſo) bene curatam ac veſtitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderoſos, boves ſaturos.

champ fertile. *Veneficia mea, Quirites hæc sunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit : *Nec possum vobis ostendere, aut in forum abducere, lucubrationes meas, vigiliasque & sudores.* Les suffrages ne furent point partagés, & il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui à la simple lecture de ce récit ne soit frapé de la beauté de cette réponse, *veneficia mea, Quirites, hæc sunt* : Voilà mes sortiléges. Mais en quoi donc consiste cette beauté ? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime ? Rien de tout cela. C'est la naïveté seule de cette réponse & une ingénieuse simplicité, puisée dans la nature même, qui plait & qui charme. Qu'on substitue à ce peu de paroles si simples & si peu recherchées le discours le plus spirituel & le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du payſan toute sa grace. C'est ainsi comme le raporte le même Pline, que Néron par un mauvais goût qui lui faisoit préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lysippe, en la faisant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il falut lui ôter cette dorure qui avoit altéré

Plin. lib. 34 cap. 8.

toute la beauté de l'art : *cum pretio periſſet gratia artis detractum eſt aurum* : & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la ſtatue recouvra ſon ancien prix.

§. II.

Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le merveilleux eſt ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainſi dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes : *Je croi*, dit-il *que le ſublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & préciſion.* Il rend enſuite raiſon de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, & renferme des réflexions fort judicieuſes. Je ne ſai pourtant ſi la dernière partie de cette définition eſt bien juſte : *exprimés avec élégance & préciſion.* Ces deux qualités ſont-elles donc ſi eſſentielles au ſublime, que ſans elles il ne puiſſe ſubſiſter ? Je croiois que *l'élégance*, bien loin de faire le caractère propre du ſublime, ſouvent lui étoit oppoſée ; & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un eſt de Moyſe : *Dieu dit, que la lumière ſe faſſe, & la lumiére ſe fit* ; l'autre d'Homére : *Grand Dieu, rends nous le jour, & combats contre nous.* Pour *la préciſion*, ou *briéveté*,

elle convient, quelquefois au ſublime, lorſqu'il conſiſte dans une penſée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens : mais il me ſemble qu'elle n'en fait pas l'eſſence. * Il y a dans Démoſthéne & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui ſont pourtant très ſublimes, quoique la briéveté ne s'y rencontre point. J'uſe de la liberté que M. de la Mothe donne à ſes lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expoſe ſimplement mes doutes, mais en les ſoumettant à ſes lumières. L'admirable traité de Longin ſur cette matière ſeroit ſeul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai preſque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui ſeront pour eux comme autant de régles & de principes.

M. Deſpréaux prétend que par ſublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le ſtile ſublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frape dans le diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime, dit-il, veut toujours de grands mots : mais le ſublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remar-

* *Ce n'eſt point apparemment cette eſpéce de ſublime qu'on définit ici.*

que qui souffre plusieurs difficultés, je me contente d'avertir que par sublime, j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue, & se trouve dans la suite du discours; & celui qui est plus court, & consiste dans des traits vifs & frapans : parce que dans l'une & dans l'autre espèce, j'y trouve également une manière de penser & de s'exprimer avec noblesse & grandeur, ce qui fait proprement le sublime.

I. Le stile simple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans son genre, & rempli de graces souvent inimitables, est bon pour instruire, pour prouver, & même pour plaire : mais il ne produit point ces grands effets, sans lesquels * Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples & naturelles n'ont rien de grand, & qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de stile n'échauffe & ne remue point l'ame. Au lieu que le genre sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du su-

Longin. ch. 2.

* Eloquentiam' quæ admirationem non habet, nullam judico. *Cic. in Epist. ad Brutum.*

blime. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enléve
Chap. 28. l'ame de quiconque nous écoute... Par ce ton de majesté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y régnent, il enléve l'auditeur, & le laisse comme abbattu & ébloui pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs.

II. C'est ce que * Quintilien remarque au sujet d'un endroit sublime & éclatant du plaidoier de Cicéron pour Cornelius
Pro Cornel. Balbo. n. 9. 16. Balbus, où il avoit inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non seulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu: ce qui ne seroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eu en vûe que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un stile

* Nec fortibus modò, sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii: qui non assecutus esset docendo judicem tantum, & utiliter demum ac latinè perspicuèque dicendo, ut populus Romanus admirationem suam non acclamatione tantum, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor & auctoritas, expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset prosecuta dicentem, si usitata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo qui aderant, nec sensisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, & quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

ſimple & élégant. Ce fut ſans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de ſon éloquence qui arrachérent à tout ſon auditoire ces cris & ces applaudiſſemens qui ne furent point libres & volontaires, ni la ſuite des réflexions, mais l'effet ſubit d'une eſpèce de raviſſement & d'enthouſiaſme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, ſans leur laiſſer le tems de ſonger, ni à ce qu'ils faiſoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voila proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre ſublime. Celui ci remue, agite, éléve l'ame au-deſſus d'elle-même, & fait d'abord ſur les lecteurs ou ſur les auditeurs une impreſſion, à laquelle il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter, & dont le ſouvenir dure, & ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le ſtile commun & ordinaire, quoique rempli de beautés & de graces, ne touche pour ainſi dire, que la ſurface de l'ame, & la laiſſe dans ſa ſituation tranquille & naturelle. En un mot, l'un plait & flate, l'autre ravit & tranſporte : C'eſt ainſi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparante, & utile même pour notre uſage : mais nous ſommes véritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin & l'Ocean ſur tout.

Longin. chap. 1.

Chap. 29.

IV. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément & impétueux. Le stile de Platon ne laisse pas d'être élevé, bien qu'il coule sans être
Chap. 10. rapide, & sans faire de bruit. Démosthéne est grand, quoique serré & concis; & Cicéron l'est aussi, quoique diffus & étendu. On peut comparer Démosthéne à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que comme un grand embrasement, il dévore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répend diversement dans ses ouvrages, & qui à mesure qu'il s'avance prend toujours de nouvelles forces. Au reste, continue Longin, le sublime de Démosthéne vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

Chap. 7. V. Le vrai sublime consiste dans une manière de penser noble, grande, magnifique; & il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes

idées, de sentimens généreux, & de je ne sai quelle noble fierté qui se faſſé sentir en tout. Cette élévation d'esprit & de stile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, répliqua ce Prince, *si j'étois Parménion.* N'est-il pas vrai qu'il faloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Je raporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté & le caractère que tous les préceptes.

Excudent alii spirantia molliùs æra . . . . .
Orabunt causas melius, &c.
Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, & debellare superbos.
Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.

Æn. l. 6. v. 847. &c.

Horat. Od. 1. lib. 2.

M. de Peliſſon dans l'éloge du Roi parle ainsi : *Ici il détruisoit le duel . . . . . Ici il savoit pardonner nos fautes, supporter nos foiblesses, descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres intérêts; tout à ses peuples, Général, Législateur, Juge, Maître, Bienfaiteur, Pere, c'est-à-dire, véritablement Roi.*

Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; & le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles.

Bossuet. hist. univ.

Il restoit environ cinq cens ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son fils de faire taire les Prophétes durant tout ce tems, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Rac. Esth.

Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les Rois de la terre ?
Envain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas.
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Cet autre trait du même poéte n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime vient de la noblesse & de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparoisse & s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés

Longin. ch. 5.

blés au hazard, & qui n'eſt, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'eſt pas moins vicieuſe dans le diſcours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe : mais au dedans elle eſt creuſe & vuide.... Ce défaut n'eſt pas facile à éviter. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons ſur tout d'être accuſés de ſéchereſſe ou de peu de force, il arrive, je ne ſai comment, que la plûpart tombent dans ce vice, fondés ſur cette maxime commune : Cap. 2.

Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arréter où il faut comme fait Cicéron, qui au raport de * Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut; ou comme fait Virgile, qui eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme.... Ces déclamateurs latins dont Sénéque le pere raporte les ſentimens dans la délibération que fait Alexandre pour ſavoir s'il doit pouſſer ſes conquêtes au delà de l'Océan, ſont outrés & exceſſifs. Les uns diſent, § qu'Alexandre ſe doit contenter d'avoir vaincu où l'aſtre

* Non ſupra modum elatus Tullius. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

§. Satis ſit hactenus vicisse Alexandro, qua mundo lucere ſatis eſt.

du jour se contente de luire ; * qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer : § les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde ; qu'Alexandre ¶ est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre ; † qu'il n'y a rien au delà d'Alexandre, non plus qu'au delà de l'Océan.

Ce que dit un Historien au sujet de Pompée n'est guéres moins outré. * *Telle fut*, dit-il, *la fin de Pompée : après trois Consulats & autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers ; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture.*

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus. Il parle de la pénitence de S. Pierre.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclattent :
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noiant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élement.

* Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere.

§ Eumdem fortuna victoriæ tuæ, quem natura, finem fecit.

¶ Alexander orbi magnus est, Alexandro orbis angustus est.

† Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ultra Oceanum. *Suasor.* 1.

* Hic post tres consulatus & totidem triumphos, domitumque ter-

Cet excellent poéte sort ici visiblement de son caractère, & nous montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand & du sublime. Cette piéce étoit sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe, que ses autres compositions semblent désavouer.

VII. Les figures ne sont pas une des moindres parties du sublime, & ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthéne, après la perte de la bataille de Chéronée, veut justifier sa conduite & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abbattus par cette défaite. *Non, Messieurs*, leur dit-il, *non vous n'avez point failli. J'en jure par les mânes de ces grands hommes, qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires & si nouveaux, il éléve ces anciens citoiens au dessus de la condition humaine, il inspire à ses auditeurs l'esprit & le sentiment de ces illustres morts, & il égale en quel- *Longin.* §. 14.

rarum orbem, vitæ fuit exitus: in tantum in illo viro à se discordante fortuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Velle. Paterc. lib.* 2.

que sorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juste colére des dieux qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une manière fort sublime, en apostrophant & les autels & les dieux, & emploiant les plus grandes figures de Rhétorique. * *Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam imploro atque obtestor, vosque Albanorum obrutæ aræ, sacrorum populi Romani sociæ & æquales, quas ille præceps amentia, cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat: vestræ tum aræ, vestræ religiones viguerunt, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo*

Pro Mil. n. 85.

„ * Je vous atteste & „ vous implore, Saintes „ Collines d'Albe, que „ Clodius a profanées: „ Bois respectables qu'il „ a abbattus : Sacrés „ Autels, lien de notre „ union & aussi ancien „ que Rome même, sur „ les ruines desquels cet „ impie avoit élevé ces „ masses énormes de bâ- „ timens : votre religion „ violée, votre culte abo- „ li, vos mystères pollus „ vos dieux outragés, „ ont enfin fait éclater „ leur pouvoir & leur „ vengeance. Et vous di- „ vin Jupiter Latial, „ dont il avoit souillé „ les lacs & les bois par „ tant de crimes & d'im- „ puretés; du sommet de „ votre sainte montagne „ vous avez enfin ouvert „ les yeux sur ce scélérat „ pour le punir. C'est à „ vous, & sous vos yeux, „ c'est à vous qu'une len- „ te mais juste vengean- „ ce a immolé cette vic- „ time dont le sang vous „ étoit dû.

edito monte, Latialis sancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque, sæpe omni nefario stupro & scelere maculârat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuisti. Vobis illæ, vobis, vestro in conspectu, seræ, sed justæ tamen & debitæ pœnæ solutæ sunt.

M. Fléchier décrit une mort différente d'une manière fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. *O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez & des vainqueurs, & des victoires! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frapez quand il vous plait, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois couronnées.* Cet endroit est grand certainement, & le seroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antithèses.

Oraison funébre de M. de Turenne.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frapé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorées.

§. III.

Du Genre Temperé.

ENTRE les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple & le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, & que nous pouvons appeller le genre orné & fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reste à faire sur cette sorte de stile quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités cidevant en parlant de la composition, & plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, & peuvent servir pour la matière que je traite ici.

I. On appelle ornement en matière d'éloquence, certains tours, certaines manières, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une manière toute simple, pourvû qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but est de convaincre & de tou-

cher : à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moien de plaire. Il veut aller à l'esprit & au cœur : mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures & des images, parce qu'elle n'est frapée & remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien * que le plaisir aide à la persuasion, & que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat : & c'est ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur satisfait en même tems l'esprit & l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité & la solidité des pensées & des preuves, qui est comme sa nourriture naturelle ; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions & des tours, qui sont plus de son ressort, & lui appartiennent plus particulièrement.

II. § Il y a des gens ennemis de tout

* Multum ad fidem adjuvat audientis voluptas. *Quinil l.* 5. *c.* 14. Nescio quomodo etiam credit facilius quæ audienti jucunda sunt, & voluptate ad fidem ducitur *Lib* 4 *c* 2.

§ Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ sit quotidiano sermoni simillima

ornement du discours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le stile simple & nud ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoûte à la pure nécessité, & qui croient que c'est deshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philosophes, ou devant des personnes exemtes de toute passion & de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi; & si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, & les entraîner par une douce violence, la justice & la vérité succomberoient souvent sous les efforts des méchans. * C'est ce qu'autrefois Ru-

ma... contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti & elaborati requirentes: quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, & ambitiosæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate. *Quintil. l.* 12. *cap.* 10.

Quòd si tibi, Crasse, pro P. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo licuisset dicere; quamvis scelerati illi fuissent, sicuti fuerunt pestiferi cives suppliciisque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisses vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dum causa ita dicitur, ut si in illa commentitia Platonis civitate res ageretur. *Orat. n.* 229. 230.

* Cùm esset ille vir (Rutilius) exemplum, ut scitis innocentiæ... noluit ne ornatiùs quidem aut liberiùs causam dici suam, quàm simplex ratio veritatis ferebat....

tilius, le plus juſte & le plus homme de bien qui fut à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui; parce que, comme s'il eût été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on emploiât d'autres armes pour ſa défenſe que celles de la ſimple vérité. Il n'en auroit pas été ainſi, dit Antoine à Craſſus dans un des dialogues de Cicéron, ſi vous l'aviez défendu, non à la manière des philoſophes, mais à la vôtre : & quelque corrompus que fuſſent ſes Juges, votre éloquence victorieuſe auroit ſurmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injuſtice un citoien, ſi digne d'être conſervé.

III. C'eſt cette habileté à orner & à embellir un diſcours, qui met de la différence entre un homme diſert, & un homme éloquent. * Le premier ſe contente de dire ſur une matière ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme diſert, c'eſt-à-dire, qui s'explique ſeulement avec clarté & ſolidité, laiſſe ſon auditeur froid & tranquille; & n'excite point en lui ces ſenti-

* M. Antonius ait (*l. 1. de Orat. n. 94.*) à ſe diſertos viſos eſſe multos, eloquentem autem neminem. Diſertis ſatis putat, diſcere quæ oporteat; ornate autem dicere, proprium eſſe eloquentiſſimi. *Quintil. Proœm l. 8.*

mens d'admiration & de surprise, qui, * selon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un discours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, & qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur, comme les discours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puissances, certains panégyriques, & d'autres piéces semblables; § où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frapantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur ¶ peut non seulement

* In quo igitur homines exhorrescunt? Quem stupefactum dicentem audiunt? .... qui distinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè & rebus & verbis dicunt: id est, quod dico ornatè. *L.* 3. *de Orat. n.* 53.

§ Illud genus ostentationi compositum solam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornamentumque orationis exponit .. . Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum, velut instituor quidam eloquentiæ, intuendum & penè pertractandum dabit. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

¶ In hoc genere permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet, non confiteri modo, sed ostenta-

le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, & dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

V. * Il est pourtant nécessaire, même dans ce genre, que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété & de sagesse, & l'on doit sur-tout y jetter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe, comme sur une des régles de l'eloquence les plus importantes. Il faut dit-il, choisir un

tare etiam hominibus in hoc advocatis. *Quintil. l. 2. c. 11*

* Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus; id non debet esse fusum æqualibiliter per omnem orationem, sed ita distinctum, ut sint quasi in ornatu dispositæ quædam insignia & lumina. Genus dicendi est eligendum, quod maxime teneat eos qui audiant; & quod non solùm delectet sed etiam sine satietate delectet... Difficile enim dictu est, quænam causa sit cur ea, quæ maximè sensus nostros impellunt voluptate & specie primâ acerrimè commovent, ab iis celerrimè fastidio quodam & satietate abalienemur.... Omnibus in rebus, voluptatibus maximis fastidium finitimum est: quo hoc minus in oratione timemus, in quâ vel ex poëtis vel ex oratoribus, possumus judicare, concinnam, distinctam, ornatam, festivam, sine intermissione sine reprehensione sine varietate, quamvis claris sit coloribus picta vel poësis vel oratio non posse in delectatione esse diuturna. Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam & recessum; quo magis id, quod erit illuminatum extare atque eminere videatur. *de Orat. n. 96. 97. 98, 100, 101.*

genre d'écrire, qui ſoit agréable & qui plaiſe à l'auditeur, de ſorte néanmoins que cet agrément & ce plaiſir ne viennent point enfin à lui cauſer du dégoût. Car c'eſt l'effet que produiſent ordinairement les choſes qui frapent d'abord les ſens par un vif ſentiment de plaiſir, ſans qu'on puiſſe trop en rendre la raiſon. Il en apporte pluſieurs exemples, tirés de la peinture, de la muſique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; & après avoir établi ce principe, que le dégoût & le raſſaſiement ſuivent de près les grands plaiſirs, & que c'eſt ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & inſipide, il en conclut qu'il n'eſt pas étonnant que ſoit en proſe, ſoit en vers, un ouvrage, quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il eſt trop uniforme, & toujours ſur le même ton, ne ſe faſſe pas lontems goûter. Un diſcours qui eſt par tout ajuſté & peigné, ſans mélange & ſans variété, où tout frape, tout brille; un tel diſcours cauſe plutôt une eſpèce d'éblouiſſement, qu'une véritable admiration: il laſſe & il fatigue par trop de beautés, & il déplait à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumière.

VI. Si cela eſt vrai, même dans ces

sortes de discours qui ne sont que pour l'apparat & pour la cérémonie, combien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses & importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire & celle du barreau? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, &, ce qui est bien plus considérable, du salut éternel; est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, & de chercher à faire paroître de l'esprit? * Ce n'est pas qu'on prétende bannir de ces discours les graces & la beauté du stile. Mais les ornemens qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères, § & partir plutôt du fonds de la matière même, que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. ¶ On ne peut trop le répéter: il faut que cette parure soit mâle, noble, & chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute afféterie; qui brille pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, &

* Neque hoc eò pertinet ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior & severior. *Q. l.* 8. *c.* 3.

§ Omnia potiùs à causa, quàm ab oratore, profecta credantur. *Quintil. l.* 4. *c.* 2.

¶ Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit: nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Quintil. l.* 8. *cap.* 3.

qui ne doive ſa beauté qu'à ſes forces. * Car il en doit être du diſcours, comme du corps humain, qui tire ſes véritables agrémens de ſa bonne conſtitution : au lieu que le fard & l'artifice ne ſervent qu'à gâter le viſage par le ſoin même qu'on prend de l'embellir.

VII. § C'eſt un grand principe, qui ſe vérifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choſes qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont auſſi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace. ¶ Qu'on faſſe quelque attention ſur la ſymétrie & l'arrangement des différentes parties qui compoſent un édifice ou un vaiſſeau, qui entrent dans la ſtructure du

* Corpora ſana, & integri ſanguinis & exercitatione firmata ex iiſdem his ſpeciem accipiunt ex quibus vires : namque & colorata, & adſtricta & lacertis expreſſa ſunt. Sed eadem ſi quis vulſa atque fucata muliebriter comat ; fœtiſſima ſint ipſo formæ labore *Quinti.* *Proœm. l* 8.

§ Ut in pleriſque rebus incredibiliter hoc natura eſt ipſa fabricata, ſic in oratione ut ea, quæ maximam in ſe utilitatem continerent eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel ſæpe etiam venuſtatis. 3. *de Orat. n.* 178.

¶ Singula hanc habent in ſpecie venuſtatem ut non ſolum ſalutis, ſed etiam voluptatis causâ inventa eſſe videantur. . . . Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis. . . . Capitolii faſtigium illud, & cæterarum ædium, non venuſtas ſed neceſſitas ipſa fabricata eſt, *n* 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè neceſſitatem, ſuavitas quædam ac lepos conſequatur. *n.* 181.

corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se lasse point d'y admirer; on reconnoîtra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité sembleroit avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours, dont la * vraie beauté n'est jamais séparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui sont faux & étrangers : il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. § Il y a un stile éblouissant, qui impose par le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides & puériles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux communs vuides de sens, ou qui brille de je ne sai qu'elles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine & ridicule

* Nunquam vera species ab utilitate dividitur. Q 8 . 3.

§ Vitiosum est & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat aut puerilibus sententiolis lasciviit aut immodico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casuris si leviter excutiantur floculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet. Q. l. 12, c. 10.

parure : & pour le bien faire ſentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte ſévérité des bons écrivains, ſoit anciens, ſoit modernes, qui ne ſortent point de leur ſujet, & n'outrent rien. * Car ces fauſſes graces & ces fauſſes beautés diſparoiſſent, quand on leur en oppoſe des ſolides.

IX. Je dirois volontiers des graces du ſtile fleuri par raport aux beautés d'un ſtile plus ſolide & plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. § La nature, dit-il, ſemble avoir voulu ſe jouer & comme s'égaier dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs & les jardins : variété incompréhenſible, & que nulle deſcription ne peut exprimer ; parce que la nature eſt bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle

* Evaneſcunt hæc atque emoriuntur comparatione meliorum : ut lana tincta fuco citra purpuram placet.... Si verò judicium his corruptis acrius adhibeas ; jam illud quod fefellerat, exuat mentitum colorem, & quadam vix enarrabili fœditate palleſcat. *Ibid* § Inenarrabilis florum varietas ; quando nulli poteſt facilius eſſe loqui, quàm rerum naturæ pingere, laſcivienti præſertim, & in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua uſus alimentique gratia genuit, ideoque ſæcula annoſque tribuit iis. Flores verò odoreſque in diem gignit magna (ut palam eſt) admonitione hominum, quæ ſpectatiſſimè floreant, celerrimè marceſcere. *Plin. hiſt. nat. l.* 21. *c.* 1.

ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme & aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, & quelquefois des siécles entiers ; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite, & perd bientôt sa vivacité & son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du stile dont nous parlons ici, auxquelles on sait que les orateurs donnent ordinairement le nom de * fleurs.

§. IV.

Réflexions générales sur les trois Genres d'Eloquence.

IL SEROIT inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puisqu'il doit les embrasser tous, § & que son habileté consiste à savoir les emploier à propos selon la différence des matières qu'il traite, de sorte qu'il puisse les tempérer

* Ut consperſa ſit ver-borum ſententiarumque floribus, id non debet eſſe fuſum æquabiliter per omnem orationem 3. *de Orat n.* 96

§ Magni judicii, ſummæ etiam facultatis eſſe, debebit moderator ille & quaſi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam & judicabit quid cuique opus ſit, & poterit, quoeumque modo poſtulabit cauſa dicere. *Orat. n.* 70.

l'un par l'autre, & méler également tantôt la force à la douceur, & tantôt la douceur à la force. * D'ailleurs ces trois genres, dans la diverſité de ſtiles qui les diſtingue, ont pourtant quelque choſe de commun qui les réunit, ſavoir un certain goût de beauté ſolide & naturelle, ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que cette éloquence fleurie & brillante, qui, pour ainſi dire, petille par tout d'eſprit, qui prodigue ſans meſure les graces & les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne aſſez ſouvent la préférence ſur toutes les autres, qui paroit ſi fort du goût de notre ſiécle, & qui étoit preſque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, eſt pourtant d'un très médiocre uſage, & renfermée dans des bornes très étroites. Cette ſorte d'éloquence n'eſt point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'eſt pas propre non plus pour les écrits de piété & de morale, pour les livres de controverſe, pour les diſ-

* Si habitum etiam orationis & quaſi coloreu aliquem requiritis, eſt pœna quædam, & tamen teres; & tenuis, & non ſine nervis ac viribus: & ea, quæ particeps utriuſque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris inſi ſere quidam venuſtatis non fuco illitus, ſed ſanguine diffuſus debet color. 3. de Orat. n. 199.

sertations savantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un stile si affecté; & il paroîtroit encore plus insuportable dans les lettres, dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc reduite cette éloquence si vantée? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits & les occasions où elle peut être raisonnablement admise, & de juger si elle mérite tous nos soins & toute notre estime.

Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement. Cicéron en est une grande preuve, & il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du stile épistolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remerciment, de louange. Quelques-unes sont gaies & enjouées, où il badine avec esprit; d'autres graves & sérieuses, où il examine des questions importantes: dans d'autres il traite des affaires publiques; & celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au Sénat & au peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouverne-

Epist. 2. & 4. lib. XV. ad Famil.

ment de sa province, sont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre, & de la précision qui doivent régner dans des mémoires & dans des rélations ; & l'on doit sur tout y remarquer la manière adroite & insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes graces de Caton, & pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuse lettre à Lucceius, où il le prie d'écrire l'histoire de son Consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument éclatant de son éloquence, aussi bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frere Quintus, où toutes les graces & toutes les finesses de l'art sont mises en usage. Ses traités de Rhétorique & de Philosophie sont des chef-d'œuvres dans leur genre ; & les derniers montrent comment les matières les plus subtiles & les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance & délicatesse. Pour ses harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de stiles, le simple, l'orné, le sublime.

Epist. 12. lib. V. ad Famil.

Que dirai-je des Auteurs Grecs ? Le caractère propre d'Homère n'est-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choses, & de joindre à une sublimité merveilleuse une simplicité qui n'est pas moins admirable ? Y

a-t-il un ſtile plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé, que celui de Platon? Eſt-ce ſans raiſon que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même tems à Athénes, * Démoſthéne a eu le premier rang, & a été regardé preſque comme la régle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens hiſtoriens, eſt-il un homme ſenſé qui ſe laſſe de la lecture de Plutarque? Or de tous ces auteurs ſi anciennement & ſi généralement eſtimés, y en a-t-il un ſeul qui ait donné dans ce goût de pointes, de penſées brillantes, de figures recherchées, de beautés entaſſées les unes ſur les autres? Et combien ce ſtile, qui eſt banni de preſque tous les diſcours ſérieux, doit-il paroître quelque choſe de petit, de mince, de puérile, en comparaiſon de cette noble ſimplicité, ou de cette ſage grandeur, qui ſont le caractère de tous les bons ouvrages, & qui ſont d'uſage pour toutes les matières, pour tous les tems, & pour toutes les conditions?

MAIS pour en juger ainſi, il ne faut que conſulter la nature. On ne peut nier que ces jardins ſi peignés, ſi ajuſtés, ſi enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant; ces parterres d'un goût ſi déli-

* Quorum longe princeps Demoſthenes, ac pene lex orandi fuit, *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

cat, ces jets-d'eau, ces cascades, ces bosquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oseroit-on comparer tout cela au magnifique spectacle que présente une belle * campagne, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer: ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté; ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse rendent comme vivantes & animées; ou ces gazons naturels qui semblent inviter au repos, § & dont l'éclatante verdure n'est point ternie par des ouvrages de marbre; ou ces riches coteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, presques aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui qui en est le créateur! Voila ce qu'est le stile le plus fleuri auprès de la grande & sublime éloquence.

* Terra vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo infatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas altitudines, saxorum asperitates, impendentium montium altitudines, immensitatesque camporum. *Lib.* 2, *de nat. deor. n.* 98.

§ Viridi si margine clauderet undas Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum. *Juven. l.* 3. *Satyr.* 3.

Le célébre Atticus, si connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, se promenant avec lui dans une île fort agréable près de l'une des maisons de campagne que ce fameux Orateur * aimoit plus que toutes les autres, parce que c'étoit le lieu de sa naissance; lui disoit, en admirant la beauté du payſage, que la magnificence des plus superbes maisons de campagne, ces sales pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vastes piéces d'eau qui faisoient l'admiration des autres, que tout cela lui paroissoit petit & mépriſable, quand il le comparoit avec cette île, ce ruisseau, cette campagne si riante qu'il avoit pour lors devant les yeux: & il remarque judicieuſement que ce ſentiment n'eſt point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il eſt dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'eſprit; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, pour les mettre en garde contre un mauvais goût de penſées bril-

* Hoc ipſo in loco..... ſcito me eſſe natum. Quare id eſt neſcio quid, & latet in animo ac ſenſu meo, quo me plus hic locus fortaſſe delectét. 2. *de Leg. n.* 3.

Equidem, qui nunc primum huc venerim, ſatiari non queo: magnificaſque villas, & pavimenta marmorea, & laqueata tecta contemno. Ductus verò aquarum, quos iſti tubos & euripos vocant, quis non eum hæc videat, irriſerit. Itaque, ut tu paulo antè de lege & jure differens, ad naturam referebas omnia; ſic in his ipſis rebus, quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur natura dominatur. *Ib. n.* 2.

lantes & de tours ingénieux & recherchés, qui semble vouloir prendre le dessus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. * Quintilien avoit raison de dire que s'il faloit nécessairement choisir entre la simplicité encore grossiére des anciens écrivains, & la licence démesurée des nouveaux, il préféreroit sans héſiter les premiers aux seconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un discours, que l'on peut, ce me semble, proposer comme un modéle achevé de cette éloquence noble & sublime, & en même tems naturelle & sans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par M. Racine dans l'Académie Françoise à la réception de deux Académiciens, dont l'un étoit Thomas Corneille, qui succédoit au célébre Pierre Corneille son frere. M. Racine après avoir comparé ce dernier aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athénes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même tems qu'eux, continue ainsi :

» Oui, Monsieur, que l'ignorance » rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquen-

* Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quam istam novam licentiam. *Quintil. l. 8. c. 5.*

ce

» ce & la poésie, & traite les habiles
» écrivains de gens inutiles dans les Etats ;
» nous ne craindrons point de le dire à
» l'avantage des lettres, & de ce corps
» fameux dont vous faites maintenant
» partie : du moment que des esprits
» sublimes, passant de bien loin les bor-
» nes communes, se distinguent, s'im-
» mortalisent par des chef-d'œuvres com-
» me ceux de Monsieur votre frere ; quel-
» que étrange inégalité que durant leur
» vie la fortune mette entre eux & les
» plus grands Héros, après leur mort cette
» différence cesse. La postérité, qui se
» plait, qui s'instruit dans les ouvrages
» qu'ils lui ont laissés : ne fait point de
» difficulté de les égaler à tout ce qu'il y
» a de plus considérable parmi les hom-
» mes, fait marcher de pair l'excellent
» Poéte & le grand Capitaine. Le même
» siécle qui se glorifie aujourd'hui d'a-
» voir produit Auguste, ne se glorifie
» guéres moins d'avoir produit Horace
» & Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges
» suivans on parlera avec étonnement
» des victoires prodigieuses, & de toutes
» les grandes choses, qui rendront no-
» tre siécle l'admiration de tous les siécles
» à venir, Corneille, n'en doutons point,
» Corneille tiendra sa place parmi tou-
» tes ces merveilles. La France se sou-
» viendra avec plaisir, que sous le régne
» du plus grand de ses Rois a fleuri le

» plus grand de ſes poétes. On croira mê-
» me ajouter quelque choſe à la gloire
» de notre auguſte Monarque, lorſqu'on
» dira qu'il a eſtimé, qu'il a honoré de
» ſes bienfaits cet excellent génie : que
« même deux jours avant ſa mort, &
» lorſqu'il ne lui reſtoit plus qu'un raion
» de connoiſſance, il lui envoia encore
» des marques de ſa libéralité ; & qu'en-
» fin les dernières paroles de Corneille
» ont éte des remercimens pour LOUIS
» LE GRAND.

A l'occaſion de M. Bergeret, Secretaire du Cabinet, qui fut reçu ce même jour à l'Académie Françoiſe, M. Racine fit un éloge magnifique de LOUIS XIV. dont j'inférerai ici une partie.

» Qui l'eût dit au commencement de
» l'année dernière, & dans cette même
» ſaiſon où nous ſommes, lorſqu'on
» voioit de toutes parts tant de haines
» éclater, tant de ligues ſe former, &
» cet eſprit de diſcorde & de défiance
» qui ſouffloit la guerre aux quatre coins
» de l'Europe : qui l'eût dit, qu'avant la
» fin du printems tout ſeroit calme ?
» Quelle apparence de pouvoir diſſiper
» ſitôt tant de ligues ? Comment accorder
» tant d'intérêts ſi contraires ? Comment
» calmer cette foule d'Etats & de Prin-
» ces, bien plus irrités de notre puiſſance,
» que des mauvais traitemens qu'ils pré-
» tendoient avoir reçus ? N'eût-on pas

» cru que vingt années de conférences
» ne suffisoient pas pour terminer toutes
» ces querelles ? La Diéte d'Allemagne,
» qui n'en devoit examiner qu'une par-
» tie, depuis trois ans qu'elle y étoit
» appliquée, n'en étoit encore qu'aux
» préliminaires. Le Roi cependant, pour
» le bien de la chrétienté, avoit résolu
» dans son cabinet qu'il n'y eût plus de
» guerre. La veille qu'il doit partir pour
» se mettre à la tête d'une de ses armées,
» il trace six lignes, & les envoie à son
» Ambassadeur à la Haie. Là-dessus les
» Provinces délibérent, les Ministres des
» Hauts Alliés s'assemblent : tout s'agite,
» tout se remue. Les uns ne veulent rien
» céder de ce qu'on leur demande : les
» autres redemandent ce qu'on leur a
» pris : mais tous ont résolu de ne point
» poser les armes... Le Roi cependant
» d'un côté fait prendre Luxembourg,
» de l'autre s'avance lui-même aux por-
» tes de Mons : ici il envoie des Généraux
» à ses Alliés, là il fait foudroier Gênes,
» il force Alger à lui demander pardon:
» il s'applique même à régler le dedans
» de son roiaume, soulage les peuples :
» & les fait jouir par avance des fruits
» de la paix : & enfin, comme il l'avoit
» prévû, voit ses ennemis, après bien
» des conférences, bien des projets,
» bien des plaintes inutiles, contraints
» d'accepter ces mêmes conditons qu'il

» leur a offertes, ſans avoir pu en rien re-
» trancher, y rien ajouter; ou pour mieux
» dire, ſans avoir pu, avec tous leurs
» efforts, s'écarter d'un ſeul pas du cercle
» étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du ſublime. Tout y plait, tout y frape; & ce n'eſt point par des graces affectées par des antithèſes bien meſurées, par des penſées éblouiſſantes: rien de tout cela ne s'y trouve. C'eſt la ſolidité & la grandeur des choſes mêmes & des idées qui enléve, ce qui fait le caractère de la vraie & de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démoſthéne. L'éloge du Roi eſt terminé par une image tout-à-fait noble, qui renferme une alluſion délicate à un fait célébre de l'hiſtoire Romaine, & laiſſe beaucoup plus à découvrir qu'elle ne montre. *Sans avoir pu s'écarter d'un ſeul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.* On s'imagine aſſiſter à l'entrevûe où le fier Romain Popilius aiant preſcrit de la part du Sénat des conditions de paix à Antiochus, & voiant que ce Roi cherchoit à éluder, l'enferma * dans un cercle qu'il traça autour

* Popilius virga quam in manu gerebat circumſcripſit regem, ac: *Priuſquam hoc circulo excedas*, inquit, *redde reſponſum, ſenatui quod referam.* Obſtupefactus tam violento imperio, parumper cum heſitaſſet: *Faciam*, inquit, *quod cenſet ſenatus.* *Liv. lib 45. n. 12.*

de lui avec la baguette qu'il avoit à la main, & l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont on laisse au lecteur le soin & le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grace, que si l'on avoit cité l'endroit d'où il est tiré.

ARTICLE SECOND.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.

JE RÉDUIRAI ces observations à sept ou huit chefs, qui sont le raisonnement & les preuves, les pensées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les passions. Je mélerai quelquefois à ces observations des exemples tirés des meilleurs Auteurs, qui serviront à éclaircir les préceptes, & apprendront l'art de composer.

§. I.

Du Raisonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres se raportent. Car les expressions, les pensées, les figures & toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlei

dans la ſuite, viennent au ſecours des preuves, & ne ſont emploiées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. * Elles ſont au diſcours ce que ſont au corps la peau & la chair, qui en ſont la beauté & l'agrément, mais non la force & la ſolidité; qui couvrent & embelliſſent les os & les nerfs, mais qui les ſuppoſent, & n'en peuvent tenir lieu. § Je ne diſconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, & encore plus à toucher : mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de ſuccès, lorſqu'on aura inſtruit & convaincu les auditeurs ; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raiſonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un diſcours, une harangue, un ouvrage, ſe rendent ſur tout attentifs aux preuves & aux raiſons; qu'ils les ſéparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient ſe laiſſer éblouir ; qu'ils les péſent & les

* Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis quibus cauſa continetur, adjiciunt ſuperinducti corporis ſpeciem. *Quintil. l. 5. c. 8.*

§ Nec abnuerim eſſe aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipſa plus valent, cùm ſe didiciſſe judex putat : quod conſequi niſi argumentatione aliaque omni fide rerum, non poſſumus. *Ibid.*

considérent en elles-mêmes : qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, & si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit ; & qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, & de dire sur chaque endroit : Ici il veut prouver telle chose, & il la prouve par telles raisons.

* PARMI les preuves il y en a de fortes & de convainquantes, sur chacune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légères ; qu'il faut entasser ensemble ; afin qu'elles se prêtent un mutuel secours, en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir sa succession : & voici les preuves qu'on en apportoit : *Hereditatem sperabas, & magnam hereditatem ; pauper*

* Firmissimis argumentorum singulis instandum infirmiora congreganda sunt : quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt appareant ; hæc imbecilla naturâ, mutuo auxilio sustinentur. Itaque si non possunt valere quia magna sunt, valebunt quia multa sunt. *Quintil. l. 5. c. 11.*

eras, & tum maxime à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus heres eras, & mutaturum tabulas sciebas. C'est-à-dire : » Vous espériez une succession, » & une grande succession : vous étiez » pauvre, & actuellement pressé par vos » créanciers ; vous aviez offensé celui qui » vous avoit nommé son héritier ; & vous » saviez qu'il devoit changer son testa- » ment. » * Ces preuves, considérées séparément, sont légères & communes, mais jointes ensemble elles ne laissent pas de fraper, non comme la foudre qui renverse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des choses qui ne le méritent pas : * car alors nos preuves, outre qu'elles sont ennuieuses, deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

Quintil. l. 5. c. 12. On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits ; ou à la fin, pour y laisser une plus forte

* Singula levia sunt & communia, universa verò nocent, etiamsi non ut fulmine, tamen ut grandine *Ibid.*

* Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis onerandus est judex : quia & tædium afferunt, & fidem detrahunt. *Ibid.*

impression ; ou partie au commencement partie à la fin, selon l'ordre de bataille que nous voions dans Homére ; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus foibles, afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce qu'on a de plus fort, & jetter entre deux ce qu'on a de plus foible : mais dans ses Partitions Oratoires * il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudroit, & qu'un Orateur sage & prévoiant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, & se régler sur leur goût. Quintilien aussi, sans rien décider, marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matières que l'on traite, de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, & ne finisse par de minces & de foibles raisons, après qu'on en a emploié d'abord de fortes.

Ili v. 1.

Cic de O 31. n.

La liaison des preuves entr'elles n'est pas une chose indifférente, & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse & de la délicatesse des transi-

* Semperne ordinem oratori prudenti & provido collocandi, quem volumus, tenere possumus ? Non sane. Nam auditorum aures moderandum & quod respuunt immutandum est. *In Partition. Orat. n.* 15.

tions, * qui ſont comme un nœud dont on ſe ſert pour unir des parties & des propoſitions, qui ſouvent paroiſſent n'avoir aucun raport, qui ſont indépendantes & comme étrangères à l'égard les unes des autres, & qui ſans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer enſemble. L'art de l'orateur conſiſte donc alors à ſavoir par de certains tours, & de certaines penſées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union ſi naturelle, qu'elles ſemblent faites les unes pour les autres, & que toutes enſemble elles forment, non des membres & des morceaux détachés, mais un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour-d'Auvergne, qui a mélé ſon ſang à celui des Rois & des Empereurs; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Il veut enſuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naître dans l'héréſie.

* Ita res diverſæ diſtantibus ex locis, quaſi invicem ignotæ, non colligentur, ſed aliqua ſocietate cum prioribus ac ſequentibus ſe copulaque tenebunt.. Ita ut corpus ſit non membra... Ac videbitur non ſolum compoſita oratio, ſed etiam continua. *Quintil. lib. 7. cap. 1.*

Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les Rhéteurs Correction, qui lui fournit une transition toute naturelle. » Mais que dis-je ? Il ne faut pas l'en » louer ici, il faut l'en plaindre. Quel- » que glorieuse que fût la source dont » il sortoit, l'hérésie des derniers tems » l'avoit infectée.

Il y a encore une observation plus importante. * Il ne suffit pas d'avoir trouvé des preuves solides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies ensemble : il faut savoir les développer, & leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage possible. C'est ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'est en cela que consiste principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur : & c'est en quoi Cicéron a sur tout réussi. J'en raporterai un seul exemple, tiré de son plaidoier pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du tems, & il demande s'il est vraisemblable qu'à la

* Quædam argumenta ponere satis non est, adjuvanda sunt. *Quintil. lib. 5. cap. 12.*

veille presque des assemblées du peuple Romain où se doivent donner les charges, Milon, qui songeoit à demander le Consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, Judices, cùm honoris amplissimi contentio & dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sensée : mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment dans une telle conjoncture on est circonspect & attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes graces & les suffrages des citoiens. » Je sai, dit Cicéron, jusqu'où » va la timidité de ceux qui briguent » les charges, & combien la demande » du Consulat entraîne avec elle de » soins & d'inquiétudes. Nous craignons, nonseulement ce qu'on peut » nous reprocher ouvertement, mais ce » qu'on peut penser de nous en secret » dans le fond du cœur. Le moindre » bruit, la fable la plus vaine & la moins » fondée nous allarme & nous déconcerte. Nous étudions avec inquiétude les » yeux, les regards, les paroles de tout » le monde. Car rien n'est si délicat, si » fragile, si incertain, ni si variable que » la volonté des citoiens à l'égard de

Pro Mil. n. 42. & 43.

» quiconque prétend aux charges publi-
» ques. Non-seulement ils s'irritent &
» s'offensent de la faute la plus légère :
» ils conçoivent même souvent de ca-
» pricieux & d'injustes dégoûts pour les
» plus belles actions. *Quo quidem tempore (scio enim quàm timida sit ambitio, quantaque & quam sollicita cupiditas Consulatûs) omnia, non modò quæ reprehendi palam, sed etiam quæ obscurè cogitari possunt, timemus : rumorem, fabulam fictam, falsam perhorrescimus : ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim est tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quàm voluntas erga nos sensusque civium, qui non modò improbitati irascuntur candidatorum, sed etiam in rectè factis sæpe fastidiunt.* Est-il possible de mieux peindre, d'un côté la bizare légéreté du peuple, de l'autre les craintes & les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ses suffrages ? Il conclud ce raisonnement d'une manière encore plus vive, en demandant s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si lontems de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple les mains encore fumantes du sang de Clodius, & portant sur son front & dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi spectatum atque exoptatum sibi proponens Mi-*

lo, cruentis manibus scelus & facinus præ se ferens & confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat ? Quàm hoc non credibile in hoc ! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecto Milone, regnaturum putaret !

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlevent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, & se défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal à propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop lontems sur les choses mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un sac, & ensuite jettés dans la mer. * L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'orateur par ses applaudissemens. En effet il est difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. §. Cependant Cicé-

Pro Rosc. Amer. 70, 72.

* Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum ! *Cic. in. orat. n.* 170.

§ Cum ipsa oratio jam nostra caneſceret, haberetque suam quandam maturitatem, & quasi senectutem, *Brut. n.* 8.

ron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une espèce de maturité, reconnut dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés solides & réelles, que dans l'espérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

C'EST, comme je l'ai déja remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver sur le champ ce qu'on peut dire sur ce sujet, en les interrogeant de vive voix, & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

Sext. Roscius, pour qui Cicéron plaida, étoit accusé d'avoir tué son pere, & l'accusateur n'apportoit aucune preuve solide contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut

Quæ nequaquam satis deferbuisse post liquando sentire cæpimus. Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quam spe & expectatione laudati. *Or.* n. 107.

Illa pro Roscio juvenilis redundantia. *Ibid.* n. 108.

que les preuves soient en grand nombre, bien convaincantes, & tout-à-fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de son pere : montrer dans sa vie précédente des déréglemens & des désordres qui préparent à croire un tel crime : & quand tout cela seroit démontré, produire des preuves certaines d'un fait si incroiable, marquer le lieu, le tems, les témoins, les complices ; sans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action si noire, qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire de deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué, & que les Juges renvoiérent absous, persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés : & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs meres, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes, & bien certaines. De-

jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons : & des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron, & les harangues de Tite-Live, peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la manière dont il faut lire les auteurs, & celle dont ils doivent composer.

EXPLICATION d'une harangue de Tite-Live

Je suppose qu'on donne à un jeune homme pour matière de composition le discours de Pacuvius à son fils Perolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, & malgré l'opposition de Magius qui tenoit pour les Romains, & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de sentimens, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie & en festins. Deux freres, qui étoient les plus considérables de la ville, donnérent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius seuls de tous les Capouans furent admis à ce repas ; & le

dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour son fils Perolla, dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la prière de son pere. Après le repas Perolla conduisit son pere dans un endroit écarté, & là tirant de dessous sa robe un poignard, il lui déclara le dessein qu'il avoit formé de tuer Annibal, & de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution. Ce discours, dans de telles circonstances, doit être fort court, & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le pere même, qui est resolu de se mettre entre Annibal & son fils, & qu'il faudra par conséquent percer le premier. Un troisiéme se tire de ce que la religion a de plus sacré, la foi des traités, l'hospitalité, la reconnoissance. Voila le premier pas qu'il faut faire en composant, qui est de trouver des preuves & des moiens, & c'est ce qui s'appelle en

Rhétorique *Invention*, & qui en est la première partie.

Après qu'on a trouvé des raisons, on songe à l'ordre qu'il faut leur donner : & cet ordre demande, dans une harangue aussi courte que celle-ci, qu'elles aillent toujours en croissant, & que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractère de celui dont il s'agit : c'est donc par là qu'il faut commencer. Son propre intérêt, son danger personnel, le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la seconde place. Le respect & la tendresse pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, passent tout ce qu'on peut imaginer : c'est donc par où il faudra finir. Voila ce qui s'appelle en Rhétorique *Disposition*, & qui en est la seconde partie.

Reste l'*Elocution*, qui fournit les expressions & les tours, & qui par la variété & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du discours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'EXORDE, est courte, mais vive & touchante. *

„ * Mon fils, je vous „ prie & vous conjure par „ tous les droits les plus „ sacrés de la nature & „ du sang, de ne point „ entreprendre de commettre sous les yeux de „ votre pere une action é„ galement criminelle en „ elle-même, & funeste „ par les suites qu'elle „ aura pour vous.

Per ego te, fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæsoque, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis. Cet arrangement confus, *per ego te* convient fort au trouble d'un pere qui eſt tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quæcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette propoſition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui repréſente le crime & les ſuites funeſtes d'un tel meurtre, eſt comme l'abrégé de tout le diſcours. Il pouvoit dire ſimplement, *ne occidere Annibalem in conſpectu meo velis*. Quelle différence !

I. MOTIF, tiré de la religion. Il ſe ſubdiviſe en trois autres, qui ne ſont preſque que montrés, mais d'une manière fort vive & fort éloquente, ſans qu'il y ait aucune circonſtance omiſe, ni aucun mot qui ne porte. 1. La foi des traités confirmée par le ſerment & les ſacrifices. 2. Les droits ſacrés & inviolables de l'hoſpitalité. 3. L'autorité d'un pere ſur ſon fils. * *Paucæ horæ ſunt, intra*

„ * Il n'y a que peu de „ momens que nous nous „ ſommes liés par les ſer- „ mens les plus ſolennels, „ que nous avons donné à „ Annibal les marques les „ plus ſaintes d'une ami- „ tié inviolable : & ſortis „ à peine de cet entretien, „ nous armerions contre „ lui cette même main, „ que nous lui avons pré- „ ſentée pour gage de no- „ tre fidélité ! Cette ta-

quas jurantes quicquid deorum est, dextræ dextras jungentes, fidem obstrinximus, ut sacratas fide manus digressi ab colloquio extemplo in eum armaremus ? Surgis ab hospitali mensa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitis sanguine? Annibalem pater filio meo potui placare ; filium Annibali non possum.

II. MOTIF. * *Sed sit nihil sancti ; non fides, non religio, non pietas : audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Ce n'est là qu'une transition : mais combien est-elle ornée ! Quelle justesse & quelle élégance dans cette distribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif! *fides*, pour le traité : *religio*, pour l'hospitalité : *pietas*, pour le respect qu'un fils doit à son pere. *Audeantur infanda*,

„ ble, où préfident les „ dieux vengeurs des „ droits de l'hospitalité, „ où vous avez été ad„ mis par une faveur que „ deux seuls Campaniens „ partagent avec vous, „ vous ne la quittez cette „ table sacrée que pour la „ souiller un moment a„ près du sang de votre „ hôte ? Hélas ! après a„ voir obtenu d'Annibal „ la grace de mon fils, „ seroit-il bien possible „ que je ne pusse obtenir „ de mon fils celle d'An„ nibal ?

„ * Mais ne respectons „ rien, j'y consens de „ tout ce qu'il y a de plus „ sacré entre les hommes: „ violons tout ensemble „ la foi, la religion, la „ piété : rendons nous „ coupables de l'action du „ monde la plus noire, si „ notre perte ne se trou„ ve pas ici infaillible„ ment jointe avec le „ crime.

si non perniciem nobis cum scelere afferunt. Cette pensée est fort belle, & conduit naturellement du premier motif au second.

* *Unus aggressurus es Annibalem ? Quid illa turba tot liberorum servorumque ? Quid in unum intenti omnium oculi ? Quid tot dextræ ? Torpescent-ne in amentia illa ? Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu sustinebis ?* Quelle foule de pensées, de figures, d'images ! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal, le peuple Romain même que ses regards font trembler, & un foible particulier ! *tu.*

III. MOTIF. * *Et alia auxilia desint,*

„ * Seul vous prétendez attaquer Annibal ? „ Mais quoi ! cette foule „ d'hommes libres & d'esclaves qui l'environnent „ tous ces yeux attachés „ sur lui pour veiller sans „ cesse à sa sureté ; tant de „ bras toujours prets à „ s'employer à sa défense : „ espérez-vous qu'ils demeurent glacés & immobiles au moment „ que vous vous porterez „ à cet excez de fureur ? „ soutiendrez-vous ce regard redoutable le regard d'Annibal redoutable, que ne peuvent „ soutenir les armées entières, & qui fait trembler le peuple Romain ? „ § Et quand même „ tout autre secours lui „ manqueroit, aurez-„ vous le courage de me „ fraper moi-même lorsque je le couvrirai de „ mon corps, & que je „ me présenterai entre

ne ipsum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis sustinebis ? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigendusque est.

Je n'admire pas moins la simplicité & la briéveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme seroit bien tenté d'ajouter ici quelques pensées, & d'étendre cet endroit. Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un pere ? arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un maître comme Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, & que vouloir l'amplifier, c'est l'affoiblir.

PERORAISON. * *Deterreri hîc sine te potiùs, quàm illic vinci. Valeant preces apud te meæ, sicut pro te hodie valuerunt.* Jusqu'ici Pacuvius avoit emploié les figures les plus vives & les plus pressantes : tout étoit animé & plein de feu : ses yeux, son visage, ses mains en disoient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit : il prend un ton plus tranquille, & finit par les prières, qui dans la bouche

„ lui & vos coups ? Car „ je vous le déclare, ce „ n'est qu'en me perçant „ le flanc que vous pou„ vez aller jusqu'à lui.

„ * Laissez-vous fléchir „ en ce moment plutôt „ que de vouloir périr „ dans une entreprise si „ mal concertée. Souffrez „ que mes prières aient „ sur vous quelque pou„ voir, après qu'elles „ ont été aujourd'hui si „ puissantes en votre fa„ veur.

d'un pere ſont plus fortes que toutes les raiſons. Auſſi le fils ne put-il tenir contre cette dernière attaque. Les larmes qui commencérent à couler de ſes yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baiſers du pere qui le tint lontems tendrement embraſſé, & ſes prières redoublées avec inſtance, achevérent de le perſuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complectitur, atque oſculo hærens, non antè precibus abſtitit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

§. II.

Des Penſées.

PENSÉE eſt un mot fort vague & fort général, qui a pluſieurs ſignifications bien différentes, auſſi bien que le mot latin *ſententia*. On voit aſſez que ce que nous examinons ici ſont les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, & qui en ſont une des principales beautés.

C'eſt ici proprement ce qui fait le fonds, & comme le corps du diſcours: * car l'élocution n'en eſt que le vétement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce

* Quorumdam elocutio res ipſas effeminat, quæ illo verborum habitu veſtiuntur. *Quintil. Proœm. l. 8.*

grand

grand principe, si souvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, * que les mots ne sont que pour les choses : qu'ils ne sont destinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos pensées, § que les expressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvûes de sens, ne doivent être regardées que comme un son vuide & mépriſable, qui n'a rien que de ridicule & d'insensé. Qu'au contraire il faut faire cas des pensées & des raisons solides, quoique destituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est toujours estimable ; en un mot que ¶ l'orateur peut donner quelque soin aux mots, mais qu'il doit sa principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leur discours, sont simples, naturelles, intelligibles : qu'elles ne sont point affectées ni recherchées, & comme amenées par force,

* Sit cura elocutionis quàm maxima, dum sciamus tamen nihil verborum causa esse faciendum, cùm verba ipsa rerum gratiâ sint reperta. *Quintil. Proœm. l.* 8.

Quibus (verbis) solum à natura sit officium attributum, servire sensibus. *Quint. l.* 12. *c.* 10.

§ Quid est tam furiosum quàm verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis, nulla subjecta sententia nec scientia. 1. *de Or. n.* 51.

¶ Curam ergo verborum, rerum volo esse sollicitudinem. *Quin. Proœm. l.* 8.

pour faire montre d'esprit, mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matière qui est traitée, dont elles paroissent si inséparables, qu'on ne voit pas comment les choses auroient pu se dire autrement, & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

COMBAT DES HORACES & des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat est, sans contestation, un des plus beaux endroits de Tite-Live, & des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles & ingénieuses. Pour en bien connoître l'art & la délicatesse, il ne faut que la réduire à un récit tout simple, en n'omettant aucune des circonstances essentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les mieux distinguer, & pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

Lib. I. n. 25.

1. *Fœdere icto trigemini, sicut convenerat,*
2. *arma capiunt. Statim in medium inter duas*
3. *acies procedunt. Considerant utrinque pro*
castris duo exercitus, in hoc spectaculum
4. *totis animis intenti. Datur signum infes-*

tisque armis terni juvenes concurrunt. Cum 5.
aliquandiu inter se æquis viribus pugnassent, duo Romani, super alium alius vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Illi superstitem Romanum circum- 6.
stiunt. Fortè is integer fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret. Jam aliquantum 7.
spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cùm respiciens videt magnis intervallis sequentes; unum haud procul ab sese abesse; in eum magno impetu redit, eumque interficit. Mox properat ad secun- 8.
dum, eumque pariter neci dat. Jam æquato 9.
marte singuli supererant numero pares, sed longe viribus diversi. Romanus exultans, DUOS *inquit* FRATRUM MANIBUS DEDI 10.
TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO.
Tum gladium supernè illius jugulo defigit: 11.
jacentem spoliat. Romani ovantes ac gra- 12.
tulantes Horatium accipiunt. Inde ex utraque parte suos sepeliunt.

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de penſées & d'images qui intéreſſent & qui frapent vivement le lecteur, & lui rendent cette action ſi préſente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ſes propres yeux, en quoi conſiſte la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que conſulter la nature; en bien étudier les mouvemens; exami-

ner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains ; & peindre chaque circonstance avec des couleurs si vives, mais si naturelles, qu'on s'imagine assister à ce combat. C'est ce que Tite-Live fait d'une manière merveilleuse.

Fœdere icto trigemini, sicut convenerat, arma capiunt. Cùm sui utrosque adhortarentur, Deos patrios, patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces & suopte ingenio & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens, & leur représentât que la patrie entière étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide & languissante. En lisant les derniers mots on croit voir ces généreux

„ 1. Le traité conclu, „ les trois freres de côté „ & d'autre prennent les „ armes comme on en „ étoit convenu.

„ 2. Pendant que chaque parti exhorte les „ siens à bien faire leur „ devoir, en leur représentant que les dieux, „ la patrie, leurs peres „ & leurs meres, tout „ ce qu'il y avoit de citoiens dans la ville & „ dans l'armée, ont les „ yeux attachés sur leurs „ armes & sur leurs bras; „ ces généreux Athlétes, „ pleins de courage par „ eux-mêmes, & animés „ encore par de si puissantes exhortations, „ s'avancent au milieu „ des deux armées.

combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

Conſiderant utrinque pro caſtris duo exercitus, periculi magis præſentis quam curæ expertes : quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna poſitum. Itaque ergo erecti ſuſpenſique in minimè gratum ſpectaculum animo intenduntur. 3. Rien ne convenoit mieux ici que cette penſée, *periculi magis præſentis quàm curæ expertes* : & Tite-Live en apporte auſſitôt la raiſon. Quelle image ces deux mots, *erecti ſuſpenſique*, peignent à l'eſprit !

Datur ſignum, infeſtiſque armis, velut 4.

„ 3 Elles étoient rangées de côté & d'autre „ autour du champ de „ bataille, exemptes à la „ vérité du péril préſent, „ mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agiſſoit de ſavoir lequel „ des deux peuples commanderoit à l'autre, „ & que la valeur d'un „ ſi petit nombre de combattans alloit décider „ de leur ſort. Occupés „ de ces penſées, & dans „ l'attente inquiette de „ ce qui alloit arriver, „ ils donnent donc toute „ leur attention à un „ ſpectacle qui ne pouvoit pas ne point les „ allarmer.

„ 4 On donne le ſignal: „ & ces braves héros marchent trois à trois les „ uns contre les autres, portans en eux ſix le courage de deux grandes „ armées. Inſenſibles de „ part & d'autre à leur „ propre péril, ils n'ont „ devant les yeux que la „ ſervitude ou la liberté „ de leur patrie, dont „ le ſort déſormais dépend uniquement de „ leur courage. Dès qu'on „ entendit le choc de „ leurs armes, & qu'on „ vit briller leurs epées, „ les ſpectateurs ſaiſis de „ crainte & d'allarme, „ ſans que l'eſpérance „ penchât encore de part „ ou d'autre, reſtèrent „ tellement immobiles,

acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his nec illis periculum suum, publicum imperium servitiumque obversatur animo; futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit; & neutro inclinata spe torpebat vox spirituque. On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattans. Ces trois freres étoient de part & d'autre comme des armées entières, & en avoient le courage : insensibles à leur propre péril, ils ne s'occupoient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques, & puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur, & de frissonnement, aussi bien que les spectateurs du combat ? Ici les expressions sont toutes poétiques ; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement & avec sobriété, étoient appellées par la grandeur même du sujet, & par la nécessité d'égaler par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne & triste silence, qui les tenoit tous comme suspendus & immobiles, se changea bientôt en cris de joie

„ qu'on eût dit qu'ils avoient perdu l'usage de „ la voix & de la respiration,

du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurérent sans espérance, mais non sans inquiétude. Allarmés & tremblans pour celui des Horaces qui restoit seul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de son péril. N'étoit-ce pas-là la véritable disposition des deux armées après la chute des deux Romains; & le tableau qu'en fait Tite-Live n'est-il pas copié d'après nature?

Confertis deinde manibus, cùm jam non 5. *motus tantum corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque & sanguis spectaculo essent; duo Romani super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cum conclamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimes vice unius quem tres Curiatii circumsteterant.*

„ 5 Ensuite, lorsqu'en „ étant venus aux mains, „ ce ne fut plus seule „ ment le mouvement „ des bras & l'agitation „ des armes qui servirent „ de spectacle, mais qu'on „ aperçut des blessures „ & qu'on vit couler le „ sang, deux Romains „ tombérent morts aux „ piés des Albains, qui „ tous trois avoient été „ blessés. A leur chute, „ l'armée ennemie poussa „ de grands cris de joie, „ pendant que de l'autre côté les légions Romaines demeurérent „ sans espérance, mais „ non sans inquiétude, „ tremblant pour le Romain qui étoit resté „ seul, & que les trois „ Albains avoient entouré.

Je raporterai le reſte de ce récit ſans preſque y faire aucune réflexion, pour éviter une ennuieuſe longueur. Je dois ſeulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, auſſi bien que de l'hiſtoire en général, ſelon la judicieuſe remarque de * Cicéron, c'eſt la merveilleuſe variété qui y régne par tout, & les divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'eſpérance, de joie, de déſeſpoir, de douleur, cauſés par des changemens ſubits & des viciſſitudes inopinées, qui reveillent l'attention par une agréable ſurpriſe, qui tiennent juſqu'à la fin l'eſprit du lecteur comme en ſuſpens, & qui par cette incertitude même lui procurent un plaiſir incroiable, ſur-tout quand le récit ſe termine par un événement intéreſſant & ſingulier. Il ſera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui ſuit.

Fortè is integer fuit; ut univerſis ſolus

* Multam caſus noſtri tibi varietatem in ſcribendo ſuppeditabunt, plenam ea juſdam voluptatis, quæ vehementer animos hominum in legendo ſcripto retinere poſſit. Nihil eſt enim aptius ad delectationem lectoris, quàm temporum varietates fortunæque viciſſitudines. . . . . Ancipites variique caſus habent admirationem, expectationem, lætitiam, moleſtiam, ſpem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundiſſimæ lectionis voluptate. *Cic. Ep.* 12. *l.* 5. *ad famil.*

„ 6. Heureuſement il „ étoit ſans bleſſure; ain„ ſi trop foible contre tous „ enſemble, mais plus „ fort que chacun d'eux, „ il uſe d'un ſtratagême „ qui lui réuſſit. Pour di-

nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret.

Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cum respiciens videt magnis intervallis sequentes: unum haud procul ab sese abesse. In eum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius cæso hoste victor secundam pugnam petebat.

Tum clamore, qualis ex insperato faventium solet, Romani adjuvant militem suum: & ille defungi prælio festinat. Prius itaque quam alter, qui nec procul aberat, consequi posset, & alterum Curiatium conficit. 8.

„ viser ses ennemis, il
„ prend la fuite, persua-
„ dé qu'ils le suivroient
„ plus ou moins vite, se-
„ lon qu'il leur restoit
„ plus ou moins de force.
„ 7. Déja il étoit assez
„ loin de l'endroit où
„ l'on avoit combattu,
„ lorsque tournant la tête
„ il voit les Curiaces à
„ une assez grande dis-
„ tance les uns des au-
„ tres, & l'un d'eux tout
„ proche de lui. Il re-
„ vient sur celui ci de
„ toute sa force : & tan-
„ dis que l'armée d'Albe
„ crie à ses freres de le
„ secourir, déja Horace,
„ vainqueur de ce pre-
„ mier ennemi, court à
„ une seconde victoire.
„ 8. Alors les Romains
„ animent leur guerrier
„ par des cris, tels que
„ le mouvement subit
„ d'une joie inespérée en
„ fait pousser, & lui de
„ son côté se hâte de met-
„ tre fin au second com-
„ bat. Avant donc que
„ l'autre qui n'étoit pas
„ fort éloigné, eût pu
„ l'atteindre, il combat
„ son ennemi par terre.

9. *Jamque æquato marte singuli supererant, sed nec spe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, & geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant; alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit.*

Quelle beauté d'expressions & de pensées ! Quelle vivacité d'images & de descriptions!

10. *Romanus exultans*, DUOS, *inquit*, FRATRUM MANIBUS DEDI : TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Malè sustinenti arma, gladium supernè jugulo defigit : jacentem spoliat.*

„ 9. Il ne restoit plus „ de chaque côté qu'un „ combattant : mais si le „ nombre étoit égal, les „ forces & l'espérance „ ne l'etoient pas. Le Ro„ main sans blessure, & „ fier d'une double vic„ toire, marche plein de „ confiance à ce troisié„ me combat. L'autre au„ contraire affoibli par le „ sang qu'il a perdu, & „ épuisé par la course, „ se traîne à peine, & „ déja vaincu par la „ mort de ses freres, com„ me une victime sans dé„ fense, présente la gorge „ à son vainqueur. Auſſi „ ne fut-ce point au com„ bat.

„ 10. Horace, triom„ phant déja par avance : „ J'ai immolé, dit-il, „ les deux premiers aux „ mânes de mes freres, „ j'immolerai le troisiè„ me à ma patrie, afin „ que Rome devienne „ maîtresse d'Albe, & lui „ fasse la loi. A peine „ Curiace pouvoit il sou„ tenir ses armes : il lui „ enfonce son épée dans „ la gorge, & ensuite le „ dépouille.

Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propius metum res fuerat. 11.

Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. 12.

Je ne sai s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des Auteurs & pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, & les reduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par là, comment il faut trouver des pensées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plûpart d'exemples latins & françois, & qui sont tirées de son livre sur la manière de bien penser.

DIFFÉRENTES RÉFLEXIONS.

sur les pensées.

I. LA VÉRITÉ est la première

„ 11. Les Romains reçoivent Horace dans „ leur camp avec une joie „ & une reconnoissance „ d'autant plus vives „ qu'ils avoient été plus „ près du danger.

„ 12. Après cela chacun parti songe à ensevelir les siens, mais „ avec des dispositions „ bien différentes, les „ Romains étant devenus maîtres de leurs „ ennemis, & les Albains „ se voiant soumis à une „ domination étrangere.

qualité, & comme le fondement des penſées. Les plus belles ſont vicieuſes, ou plutôt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'être, ne le ſont pas en effet, ſi ce fonds leur manque. *pag.* 9.

Les penſées ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées : & penſer, à parler en général, c'eſt former en ſoi la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont véritables, qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes. Ainſi une penſée eſt vraie, lorſqu'elle repréſente les choſes fidélement; & elle eſt fauſſe, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne ſont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui eſt indiviſible ailleurs, ne l'eſt pas ici. Les penſées ſont plus ou moins vraies, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appellons la juſteſſe de la penſée. C'eſt-à-dire que comme les habits ſont juſtes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils ſont tout à fait proportionnés à la perſonne qui les porte ; les penſées ſont juſtes auſſi quand elles conviennent parfaitement aux choſes qu'elles repréſentent : de ſorte qu'une penſée juſte, eſt, à parler proprement, une penſée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page.* 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre il faut supposer ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué; & ce que feint la poésie, qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito:
Hoc pereunte, fugis; hoc fugiente, peris

Auson.

Pauvre Didon, ou t'a * réduite
De tes maris le triste sort?
L'un en mourant, cause ta fuite:
L'autre, en fuiant, cause ta mort.

* *On a remarqué ici une faute contre la langue qui demande au masculin parce que le nominatif est après le verbe.*

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symmétrie, ni tant de jeu: il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. *pages* 41. 42.

Plutarque, qui étoit un esprit solide, condanne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Ephése: *Qu'il ne faloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eût été brulé la nuit méme qu'Alexandre vint au monde: parce que la déesse aiant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surpre-

nant que * Cicéron trouve cette penſée jolie, lui qui penſe & juge toujours ſainement. Mais il eſt encore plus ſurprenant que Plutarque, ce cenſeur ſi auſtére, ait oublié ſa ſévérité, en ajoutant que la réflexion de l'hiſtorien eſt ſi froide qu'elle ſuffiſoit pour éteindre l'incendie. *pages* 49. & 50.

Quintilien ſe moque avec raiſon de quelques Orateurs qui diſoient comme quelque choſe de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur ſource, & que les bons arbres portoient du fruit en naiſſant.* (Ces § comparaiſons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoit le faux.) *page* 72.

II. Pour penſer bien, il ne ſuffit pas que les penſées n'aient rien de faux. Les penſées, à force d'être vraies, ſont quelquefois triviales : & pour ce ſujet Cicéron louant celles de Craſſus, après avoir dit qu'elles ſont ſi ſaines & ſi vraies,

* Concinnè, ut mul- abfuiſſet domo. *De nat.* ta, Timæus : qui cum in *deor. l.* 2. *n.* 69.
hiſtoria dixiſſet quæ roc- § Quorum utrumque in-
te natus Alexander eſſet, iis eſt, quæ me juvene
eadem Dianæ Epheſiæ ubique cantari ſolebant :
templum deflagraviſſe : Magnorum fluminum na-
adjunxit, minimè id eſ- vigabiles fontes ſunt, &
ſe mirandum : quod Dia- generoſioris arboris ſta-
na, cùm in partu Olym- tim planta cum fructu eſt,
piadis adeſſe voluiſſet, *Quintil. l.* 8. *c.* 4.

ajoute qu'elles ſont ſi nouvelles & ſi peu communes : *Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ.* C'eſt-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'eſprit, il faut quelque choſe qui le frape & qui le ſurprenne... La vérité eſt à la penſée ce que les fondemens ſont aux édifices ; elle la ſoutient, & la rend ſolide. Mais un bâtiment qui ne ſeroit que ſolide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui ſe connoiſſent en architecture. Outre la ſolidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicateſſe dans les maiſons bien bâties : & c'eſt auſſi ce que je voudrois dans les penſées dont nous parlons. La vérité, qui plait tant ailleurs ſans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'eſt quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choſes. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire. De orat. l. 2. n. 188.

La mort n'épargne perſonne. Voilà une penſée fort vraie : mais c'eſt une penſée bien ſimple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainſi, comme vous ſavez :

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas.
Regumque turres. *Carm. lib.* 1. *Od.* 4.

» La mort renverſe également les pa-

» lais des Rois, & les cabanes des pau-
» vres. » Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Le tour du poéte latin est plus figuré, & plus vif; celui du poéte françois est plus naturel & plus fin: il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre. *pages* 75. 78. 79.

*. [Ce qui releve sur-tour un discours,] ce sont les pensées qui ont de l'élévation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la grandeur dans une pensée, est justement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la pensée convienne au sujet. Car c'est une régle générale, qu'il faut penser selon la matière qu'on traite; & rien n'est moins raisonnable § que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes. *p.* 80.

¶ *Vous n'avez reçu rien de plus grand de*

* Non ad persuasionem sed ad stuporem rapiunt grandia. *Long. de subli. sect.* 1.

§ A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in plano tumet. *Q. l.* 8 *c* 3.

¶ Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos. *Orat. pro Lig. n.* 38.

la fortune, que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire. C'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voici comme un historien parle de ce dernier: * *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénéque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que § *Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire.* pages 83. & 84.

Cicéron parle bien noblement de César, ¶ en disant qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemans; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *page* 87.

Pompée aiant défait Tigrane roi

* Omnia incrementa sua sibi debuit: vir ingenio maximus, qui effecit ne, quorum arma vicerat mus, eorum ingenio vinceremur. *Velleius Paterc. lib.* 2.

§ Illud ingenium quod solum populus Romanus par imperio suo habuit. *Controv. lib.* 1.

¶ Perfecit ille, ut, si montes resedissent, amnes exaruissent, non naturæ præsidio, sed victoria sua rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contra Fis.* n. 82.

d'Arménie, ne le souffrit pas lontems à ses piés, & lui remit sa couronne sur la tête. * *Il le rétablit en sa première fortune*, dit un historien, *jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des Rois, que d'en vaincre.* page. 88.

L'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orléans Henriette Anne d'Angleterre (par M. Bossuet,) sont pleines de ces pensées qu'Hermogéne nomme majestueuses.

» Son grand cœur a surpassé sa naissan-» ce: toute autre place qu'un trône eût été » indigne d'elle.

» Douce, familière, agréable autant que » ferme & vigoureuse, elle savoit persua-» der & convaincre aussi bien que com-» mander, & faire valoir la raison non-» moins que l'autorité.

» Malgré les mauvais succès de ses armes » infortunées, (*C'est de Charles I. roi* » *d'Angleterre dont parle l'auteur*) si on » a pu le vaincre, on n'a pas pu le for-» cer; & comme il n'a jamais refusé ce qui » étoit raisonnable étant vainqueur, il a » toujours rejetté ce qui étoit foible & in-» juste étant captif. *p.* 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles, entraînent com-

* In pristinum fortunæ habitum restituit, æquè & vincere reges, & facere. *Val. Maxim. l.* 5. *c.* 1. pulchrum esse judicans,

me par force notre jugement, remuent nos passions, & nous laissent l'éguillon dans l'ame.

2. Voilà donc une première espéce de pensées, qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables, qui surprennent & qui frapent quelquefois autant que les nobles & les sublimes; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité.... Les pensées sublimes sont aussi agréables, mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est comme en certaines peintures, quelque chose de doux, de tendre, & de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans ce que nous appellons plaisant, mais dans je ne sai quelle grace qu'on ne sauroit définir en général, & dont il y a plus d'une sorte. *p.* 131. *&* 132. *Satyr.* 10. *lib.* 1.

Les comparaisons tirées des sujets fleuris & délicieux sont des pensées agréables, de même que celles qu'on tire des grands sujets sont des pensées nobles. » Il me pa-» roit, dit Costar, que c'est un grand

» avantage d'être porté au bien ſans nuſ-
» le peine ; & il me ſemble que c'eſt un
» ruiſſeau tranquille, qui ſuivant ſa pen-
» te naturelle coule ſans obſtacle entre
» deux rives fleuries. Je trouve au contrai-
» re que ces gens vertueux par raiſon, qui
» font quelquefois de plus belles choſes
» que les autres, ſont de ces jets d'eau
» où l'art fait violence à la nature, & qui
» après avoir jailli juſques au ciel, s'arré-
» tent bien ſouvent par le moindre obſ-
» tacle. » C'eſt encore penſer joliment que de dire, avec Balzac d'une petite riviére : » Cette belle eau aime tellement ce pays, qu'elle ſe diviſe en mille bran-
» ches & fait une infinité d'iles & de tours
» afin de s'y amuſer davantage. *p.* 137. 138.

Les fictions ingénieuſes ne font point un moins bel effet en proſe qu'en vers. Ce ſont pour l'eſprit autant de ſpectacles divertiſſans, qui ne manquent point de plaire aux perſonnes éclairées... Pline le jeune exhortant par ſon exemple Corneille Tacite à étudier juſques dans la chaſſe, lui dit, * que l'exercice du corps réveille l'eſprit : que les bois, la ſolitude, le

* Mirum eſt ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique ſylvæ, & ſolitudo, ipſumque illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta ſunt.... Experientis non Dianam magis in montibus quàm Minervam inerrare. *Lib.* 1. *cap.* 6.

silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser : & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord * qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, revant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il raportât au moins ses tablettes pleines. Cela est pensé joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes. *pages* 139. 140.

L'agrément nait d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence, est très élégante. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mere inhumaine n'est pas mere : Sénéque, § qu'une

* Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen cerâ reportarem. *Ibid.*

§ Magna servitus est magna fortuna. *De Cons. ad Polyb.*

grande fortune eſt une grande ſervitude : Tacite, * qu'on fait quelquefois toutes ſortes de baſſeſſes & d'actions ſerviles pour régner. Horace § parle d'une folle ſageſſe, d'une pareſſe empreſſée, & d'une concorde diſcordante. Quelqu'un a dit, que les Rois ſont eſclaves ſur le trône; que le corps & l'ame ſont deux ennemis qui ne ſe peuvent quitter, & deux amis qui ne ſe peuvent ſouffrir. Selon Voiture, le ſecret pour avoir de la ſanté & de la gaieté, eſt que le corps ſoit agité, & que l'eſprit ſe repoſe. Le même dit, en parlant d'une perſonne de qualité qui avoit de l'eſprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : Je ne me trouve jamais ſi glorieux que quand je reçois de ſes lettres, ni ſi humble que lorſque j'y veux répondre. *page* 146.

Cependant il ne faut pas croire qu'une penſée ne puiſſe être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu : la ſeule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle conſiſte cette naïveté dans je ne ſai quel air ſimple & ingénu, mais ſpirituel & raiſonnable, tel qu'eſt celui d'un villageois de bon ſens, ou d'un enfant qui a de l'eſprit. *page* 150.

* Omnia ſerviliter pro dominatione. *Hiſt. lib.* 1.

§ Inſanientis dum ſapientiæ conſultus erro.... Strenua nos exercet inertia.... Rerum concordia diſcors. *Horat.*

3. Il y a une troisième espèce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles sont délicates... On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit.... Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par raport à celle des ouvrages naturels. Les * plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matière presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse. Tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vûe, selon l'auteur de l'histoire naturelle. *page* 158. & 160.

Disons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse à cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué. § Il semble

* Rerum natura nusquam magis, quàm in minimis tota. *Plin. lib.* 11. *c.* 2.

* In arctum coacta rerum naturæ majestas multis nulla sui parte mirabilior. *Idem l.* 37. *Proœm.*

§ Auditoribus grata sunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine suo delectantur & gaudent non quasi audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. l.* 8. *c.* 2.

d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine : ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout à fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature : il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystère est comme l'ame de la délicatesse des pensées : ensorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entières à la première vûe, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sçai quoi au sublime & à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. *pag.* 160. 161.

Pline le Panégyriste dit à son Prince, qui avoit refusé lontems le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : * *Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être Pere de la patrie, avant que de le devenir.* pag. 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile

* Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ esses, antequam fieres.

pas

par ſes inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoia des blés en abondance au ſecours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre. * *Le Nil*, dit Pline, *n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* page 163.

Le même auteur dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome : § *Les uns publioient après vous avoir vû, qu'ils avoient aſſez vécu ; les autres, qu'ils devoient encore vivre.* page 165.

Il y a beaucoup de délicateſſe dans la réflexion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant ſa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment : † *Folie pardonnable à la vérité, ſi les dieux des enfers ſavoient pardonner* ! pag. 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à Céſar : § *Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures.* page 209.

Outre la délicateſſe des penſées qui ſont purement ingénieuſes, il y en a une qui vient des ſentimens, & où l'af-

* Nilus Ægypto quidem ſæpe, ſed gloriæ noſtræ nunquam largior fluxit.

§ Alii ſe ſatis vixiſſe, te viſo, te recepto : alii nunc magis eſſe vivendum prædicabant.

¶ Cùm ſubita incautum dementia cæpit animantem : Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere manes. *Georg. l. 4.*

† Oblivíſci nihil ſoles, niſi injurias. *Orat. pro Lig. n. 35.*

fection a plus de part que l'intelligence. * *Je ne vous verrai plus jamais*, dit un poéte au ſujet de la mort d'un frere qu'il aimoit paſſionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie : mais je vous aimerai toujours.* Un autre parle ainſi d'une perſonne qui lui étoit extrêmement chere : § *Dans les lieux les plus ſolitaires & les plus déſerts vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'eſt plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue eſt entre un paſſant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidéle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'eſt lui, ce ſera ma douleur.

pag. 213. 216. & 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également ſenſée & ſpirituelle du Pere

* Nunquam ego te, vita frater amabilior, ſemper amabo *Catul.*
§ In ſolis tu mihi turba Aſpiciam poſthac: at certè locis. *Tibul.*

Bouhours, qui se trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSÉES INGENIEUSES. *Ce qu'il y a, dit-il, de plus délicat dans les pensées & dans les expressions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse (& de delicatesse) se perd quand on les veut mettre dans une autre Langue : à peu près comme ces essences exquises, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre.* page 195.

DES PENSÉES BRILLANTES.

IL Y A une sorte de pensées, peu connues chez les écrivains du bon siécle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une manière de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plait sur tout par une certaine pointe d'esprit, qui frape par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénéque contribua beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût : * & du tems de Quintilien il y étoit si général & si dominant, que les Orateurs se faisoient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît & se récriât.

* Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat autem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. Q. l. 8. c. 5.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. * Il ne condanne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent annoblir le discours, & lui donner en même tems de la force, de la grace, & de l'élévation : il en condanne seulement l'abus & la trop grande affectation. § Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours : & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. ¶ Il consent qu'on ajoute à la manière d'écrire des Anciens cette nouvelle grace, comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne manière de vivre une certaine propreté & une élégance, qu'on ne peut condanner, & dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. * Car, après tout, l'ancienne simplicité seroit encore plus estimable que cette nouvelle licence.

§ En effet, lorsque ces pensées sont

* Quod tantum in sententia bona crimen est ? Non causæ prodest ? non judicem movet ? non dicentem, commendat ; *Ibid.*

§ Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse credo : sed neque oculos esse toto corpore velim. *Ibid.*

¶ Patet media quædam via : sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Ib.*

* Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam.

§ Densitas earum obstat invicem, ut in satis omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adolescere potest, quod loco, in quem crescat, caret. Neq

en trop grand nombre, elles s'entre-nuisent & s'étoufent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres : & elles causent la même obscurité & la même confusion dans le discours, que la trop grande multitude de personnages dans un tableau.

* D'ailleurs, comme ces sortes de pensées, dont la beauté consiste à être courtes & vives, sont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un sens complet, il arrive de là que le discours est extrêmement coupé & concis, sans liaison & comme décousu, composé plutôt de piéces & de morceaux, que de membres & de parties qui fassent un tout. Or une telle composition paroit entièrement opposée au nombre & à l'harmonie du discours, qui demande plus de suite & plus d'étendue.

§ On peut dire aussi que ces pensées brillantes ressemblent moins à une flam-

pictura, in qua nihil circumlitum est, eminet : ideoque artifices etiam, cùm plura in unam tabulam opera contulerunt, spatiis distinguunt.... ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

* Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim omnis sententia, ideòque post eam utique aliud est initium. Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris, sed frustis collata, structura caret ; cùm illa rotunda & undique circumcisa insistere invicem nequeant. *Ibid.*

§ Lumina illa non flammæ, sed scintillis inter fumum emicantibus, similia dixeris. *ibid.*

me lumineuſe, qu'à ces étincelles de feu qui échapent au travers de la fumée.

* Enfin, comme on n'eſt attentif qu'à les entaſſer, on devient peu délicat dans le diſcernement & le choix, & il ne ſe peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénéque, on ſent bien que ce que je viens de dire eſt ſon portrait, & le caractère propre de ſes ouvrages : & Quintilien le marque clairement dans un autre endroit, § où après avoir rendu juſtice au mérite & à l'érudition de ce grand homme, & avoir reconnu qu'on trouve dans ſes écrits beaucoup de belles penſées & de maximes ſolides pour les mœurs, il ajoute que par raport à l'éloquence ils ſont d'un goût dépravé & corrompu preſque en tout, & d'autant plus dangereux qu'ils

§ Hoc quoque accidit, quod ſolas captanti ſententias, multas neceſſe eſt dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim poteſt eſſe delectus, ubi numero laboratur. *ibid.*

* Multæ in eo claræque ſententiæ, multa etiam morum gratiâ legenda : ſed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo pernicioſiſſima, quod abundant dulcibus vitiis. Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. Nam .... ſi non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur .... Multa probanda in eo, multa etiam admiranda ſunt, eligere modò curæ ſit : quod utinam ipſe feciſſet ! Digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit. *Quintil. l. 10. c. 1.*

ſont pleins de défauts agréables, & qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'eſt pourquoi il dit qu'il auroit été à ſouhaiter qu'un ſi beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, ſi riche, & ſi fertile pour l'invention, eut eu un goût plus épuré, & un diſcernement plus exact; qu'il eût été moins amoureux de toutes ſes productions; qu'il eût ſu en faire le choix, & ſurtout qu'il n'eût point affoibli l'importance des matières qu'il traite par un amas de petites penſées, * qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'eſprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je raporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puiſſent comparer ſon ſtile avec celui de Cicéron & de Tite-Live, & voir ſi le jugement qu'en porte Quintilien eſt fondé ſur de bonnes raiſons, ou s'il n'eſt que l'effet de ſa prévention contre Sénéque,

1. *Entretien de Démarate avec Xerxès.*

Cùm bellum Graciæ indiceret Xerxes, „ Xerxès, enflé d'orgueil „ & aveuglé par une vai- „ ne confiance en ſes for- „ ces, ſongeoit à porter „ la guerre contre la Gré- „ ce, tous les courtiſans „ qui l'environnoient tra-

Senec. de Benef. lib. 6. cap. 31.

* Pletique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excuſſæ riſum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quinctil. l. 8 c 5.*

„ § Dans le tems que

animum tumentem, oblitumque quàm caducis confideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nuncium belli, & ad primam adventus famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illa mole non vinci solum Gracia, sed obrui posset : magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent, & profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius, illi vix rerum naturam sufficere : angusta esse classibus maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria : vix patere cœlum satis ad emittenda omni manu tela.

Cum in hunc modum multa undique jac-

„ vaillerent à l'envi à le
„ pousser par des flateries
„ outrées dans le précipice
„ où son ambition l'en-
„ traînoit. L'un disoit que
„ la nouvelle seule de la
„ guerre jetteroit le trou-
„ ble parmi les Grecs,
„ & qu'au premier bruit
„ de sa marche ils pren-
„ droient la fuite : un
„ autre, qu'avec une ar-
„ mée si nombreuse il
„ étoit sûr, non seulement
„ de vaincre la Gréce,
„ mais de l'accabler : &
„ que tout ce qu'il avoit
„ à craindre étoit de trou-
„ ver à son arrivée les
„ villes désertes & les
„ campagnes réduites en
„ solitudes par la retraite
„ précipitée des habitan
„ & de n'avoir plus de
„ quoi employer de si
„ grandes forces. D'un
„ autre côté on lui faisoit
„ entendre qu'à peine la
„ nature entiére lui suffi-
„ roit-elle : que les mers
„ étoient trop étroites
„ pour contenir ses flotes;
„ que nul camp ne pour-
„ roit renfermer ses trou-
„ pes de pié, qu'il n'y
„ avoit point de plaine
„ assez étendue pour sa
„ cavalerie; & qu'à peine
„ l'air suffiroit-il pour les
„ traits qu'on auroit à
„ lancer.

„ * Parmi tous ces dis-
„ cours, si capables de
„ faire tourner la tête à

tarentur, quæ hominem nimia æstimatione sui furentem concitarent ; Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam illam quæ sibi placeret multitudinem, indigestam & gravem, metuendam esse ducenti ; non enim vires, sed pondus habere : immodica nunquam regi posse ; nec diu durare quicquid regi non potest.

* *In primo, inquit, statim monte La-*

„ un Prince déja enivré „ de l'idée de sa gran- „ deur, Démarate Lacé- „ démonien fut le seul „ qui osât représenter au „ Roi, que ce qui faisoit „ le sujet de sa confiance „ étoit ce qui devoit lui „ inspirer le plus de crain- „ te : Que ce vaste corps „ d'armée, cette masse „ énorme & monstrueuse, „ n'avoit que de la pesan- „ teur, & non de la for- „ ce : Qu'il n'est pas pos- „ sible de gouverner ce „ qui n'a ni borne ni me- „ sure, & que ce qui ne „ peut être gouverné, ne „ peut subsister lontems

„ * Une poignée de „ gens que vous rencon „ trerez d'abord à une „ premiére montagne „ vous fera connoître ce „ que sont les citoiens de „ Sparte. Trois cens Spar- „ tiates arrêteront ces „ millions d'homme- „ que vous trainez avec „ vous. Inébranlables dans „ le poste qu'on leur au- „ ra confié ils le dé- „ fendront jusqu'au der- „ nier soupir, & feront „ une barrière & un rem- „ par de leurs corps. „ Toutes les forces de „ l'Asie ne leur feront „ pas faire un pas en ar- „ rière Seuls ils soutien- „ dront le choc formida- „ ble de presque tout „ l'univers réuni contre „ eux. Après avoir forcé „ la nature à changer tou- „ tes ses loix pour vous „ ouvrir un passage, vous „ demeurerez tout court „ à un défilé Vous pour- „ rez juger des pertes que „ vous ferez dans la fui- „ te, par ce que vous „ aura coûté le passage „ des Thermopyles. En „ voiant qu'on peut vous „ arrêter, vous compren- „ drez qu'on pourra aussi „ vous mettre en fuite.

cones objecti dabant tibi sui experimentum. Tot ista gentium millia trecenti morabuntur: hærebunt in vestigio fixi, & commissas sibi angustias tuebuntur, & corporibus abstruent. Tota illos Asia non movebit loco. Tantas minas belli, & penè totius humani generis ruinam paucissimi sustinebunt. Cùm te mutatis legibus suis natura transmiserit, in semita hærebis, & ætimabis futura damna, cùm putaveris quanti Termopylarum angusta constiterint. Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri.

* *Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modò ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit: deinde hinc atque illinc coorientur, & tuis te viribus prement.*

** *Verum est quod dicitur, majorem belli apparatum esse, quam qui recipi ab his regionibus possit, quas oppugnare constituis. Sed hæc res contra nos est. Ob hoc*

„ * Vos armées, com-
„ me un torrent impé-
„ tueux dont rien ne peut
„ soutenir le premier ef-
„ fort, pourront d'abord
„ tout dissiper : mais
„ bientôt vos ennemis se
„ rallieront, & vous at-
„ taquant de divers côtés
„ vous détruiront par
„ vos propres forces
„ ** On dit vrai,
„ quand on avance que
„ le pays que vous vou-
„ lez attaquer n'a pas un
„ espace suffisant pour un
„ appareil de guerre si im-
„ mense : mais c'est pré-
„ cisément ce qui fait
„ contre nous. La Gréce
„ vous vaincra, parce
„ qu'elle ne peut vous
„ contenir. Vous ne pou-
„ vez faire usage que
„ d'une partie de vous-
„ même.

ipsum, te Gracia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.

* *Praterea, quæ una rebus salus est, occurrere ad primos rerum impetus, & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo ante vinceris, quàm victum esse te sentias.*

** *Ceterùm, non est quod exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudine sua causa.*

*** *Acciderunt quæ Demaratus prædi-*

„ *** D'ailleurs ce qui „ fait la sûreté & la res- „ source d'une armée, „ vous devient absolu- „ ment impraticable. Vous „ ne pourrez ni donner „ les ordres à propos, ni „ vous trouver à tems „ au premier mouvement, „ ni soutenir ceux qui „ plient, ni rassurer ceux „ qui commencent à s'é- „ branler. Vous serez „ vaincu lontems avant „ que d'être à portée de „ vous en appercevoir.

„ * Au reste ne vous „ flatez pas que vos trou- „ pes ne puissent rien „ trouver qui leur résiste, „ parce que le nombre „ prodigieux en est in- „ connu même à leur „ Chef. Il n'y a rien de „ si grand qui ne puisse „ périr : puisqu'au défaut „ de tout autre obstacle „ sa grandeur même est „ une cause de ruine.

„ * Tout ce que Dema- „ rate avoit prédit à Xer „ xès arriva. Ce prince „ qui se piquoit de sur- „ monter tous les obsta- „ cles que les dieux & „ les hommes mettoient à „ ses entreprises, qui „ changeoit & renversoit „ tout ce qui s'opposoit „ à son passage, fut ar- „ rêté par trois cens hom- „ mes : & bien-tôt Xer- „ xès, voiant les débris „ de ses formidables ar- „ mées répandus dans „ toutes les parties de la „ Grèce, comprit quelle „ différence il y avoit „ entre une foule d'hom- „ mes, & une armée.

xerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obstiterat, trecenti stare jusserunt; stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba distaret.

* *Itaque Xerxes, pudore quàm damno miserior, Demarato gratias egit, quòd solus sibi verum dixisset; & permisit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Asiæ civitatem, curru vectus intraret, rectam capite tiaram gerens : id solis datum regibus. Dignus fuerat præmio, antequam peteret. Sed quàm miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, qui non dicebat sibi!*

Il faut avouer que ce morceau de Sénéque est fort beau, & que le discours de Démarate est plein de sens & de réflexions solides : mais il me semble que le stile en est trop uniforme, & que l'antithése s'y montre trop souvent. Les pen-

„ * Alors ce Prince „ plus malheureux enco- „ re par la honte d'une „ si folle expedition, que „ par la perte qu'il y fit, „ remercia Démarate de „ ce que seul il lui avoit „ dit la vérité, & lui per- „ mit de lui demander „ telle grace qu'il vou- „ droit. Celui-ci deman- „ da d'entrer a Sardes, „ l'une des plus grandes „ villes d'Asie, monté sur „ un char portant la tia- „ re droite sur la tête, pri- „ vilège qui n'étoit accor- „ dé qu'aux rois. Il au- „ roit mérité cette ré- „ compense, s'il ne l'a- „ voit pas demandée. Mais „ que doit-on penser „ d'une nation où il ne „ se trouva personne pour „ dire la vérité au Roi, „ qu'un homme qui ne se „ la disoit pas à lui-mê- „ me ?

sées sont trop serrées & trop entassées. * Elles sont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raison rendent le stile trop concis & sautillant. § Une espèce de pointe finit presque chaque période. *Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri.... Ob hoc ipsum te Græcia vincet, quia non capit.... Multò antè vinceris, quàm victum esse te sentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit séparé; mais quand tout un ouvrage est sur ce ton, il est difficile d'en soutenir sans peine une lecture un peu longue & suivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un stile si coupé & si brusque peut-il être emploié dans les discours où il s'agit d'instruire & de toucher les auditeurs; & par cette raison convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces sortes de pensées qui terminent la période d'une manière courte & vive: mais il sait emploier avec discrétion & sobriété ces graces du discours, qui en font le sel & l'assaisonnement, & qui par cette raison ne doivent pas être prodiguées.

* *Leviculus sanè noster Demosthenes*, Lib. 5. Tusc. n. 103.

* Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata

§ Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem.

* Il faloit que Démosthéne que nous ad-

nui illo ſuſurro delectari ſe dicebat aquam erentis mulierculæ, ut mos in Græcia eſt, inſuſurrantiſque alteri : Hic eſt ille Demoſthenes. Quid hoc levius ? at quantus orator ! ed apud alios loqui videlicet didicerat, m multum ipſe ſecum. Cette penſée a eaucoup de raport avec celle de Séné- ue : *Quam miſerabilis gens, in qua ne- o fuit qui verum diceret regi, niſi qui on dicebat ſibi !*

Réflexion de Sénéque ſur une parole d'Auguſte.

Senéque raporte une parole d'Auguſ- e, qui ſe repentant extrêmement d'a- oir lui-même divulgué les déſordres de à fille, diſoit que cette imprudence ne ui ſeroit pas échapée, ſi Agrippa ou Mécéne euſſent vécu : *Horum nihil mihi acciditſſet, ſi aut Agrippa, aut Mecenas vixiſſet.* Sénéque pour relever cette parole, ajoute une réflexion très ſenſée : * *Adeo*

„ mirons tant, fût bien „ vain, d'être auſſi ſen- „ ſible qu'il avoue lui- „ méme qu'il l'étoit à „ ce petit mot flateur „ d'une porteuſe d'eau, „ qui le montrant au „ doit, diſoit à ſa voi- „ ſine ; Vois-tu bien ? „ C'eſt là ce Démoſthé- „ ne. Quelle petiteſſe ! „ Et cependant quel „ grand orateur que „ Démoſthéne ! Mais „ c'eſt qu'il avoit appris „ à parler aux autres, & „ qu'il ſe parloit rare- „ ment à lui même.

„ * Tant il eſt difficile „ de trouver parmi tant „ de millions d'hommes „ de quoi en remplacer „ deux ! Des légions ont „ été taillées en piéces, „ on en a bientôt levé „ d'autres ; une flotte a „ été briſée en peu de „ jours, on en bâtit une

tot habenti millia hominum, duos reparare difficile est! Casæ sunt legiones, & protinus scriptæ: fracta classis, & intra paucos dies natavit nova: sævitum est in opera publica ignibus, surrexerunt meliora consumptis. Tota vita Agrippæ & Mecenatis vacavit locus. Rien n'est plus beau ni plus solide que cette pensée, *Toutes les pertes se réparent excepté celle d'un ami*: mais il falloit en demeurer là.

** *Quid putem?* ajoute Sénéque. *Defuisse similes qui assumerentur, an ipsius vitium fuisse, qui maluit quæri, quàm quærere? Non est quod existimemus Agrippam & Mecenatem solitos illi vera dicere: qui, si vixissent, inter dissimulantes fuissent. Regalis ingenii mos est, in præsen-*

„ nouvelle : le feu a consumé des édifices publics, on en voit d'autres plus somptueux que „ les premiers sortir presque de terre. Mais, tant que vécut Auguste, la place d'Agrippa & de Mécène demeura toujours vacante.

„ ** Que penserai-je de cette parole d'Auguste ? Dois-je croire qu'en effet il ne restoit plus dans tout l'empire de tels hommes qu'il pût choisir pour amis, ou si c'étoit la faute du Prince, qui aimoit mieux se plaindre, que d'en chercher ? Il n'y a pas d'apparence qu'Agrippa & Mécène eussent coutume de lui dire la vérité ; & s'ils avoient vécu, ils auroient dans cette occasion gardé le silence comme les autres. Mais le caractère des Princes est d'aimer à dire du bien des morts pour faire honte & peine aux vivans ; & de louer dans les premiers une liberté courageuse de dire la vérité, dont ils n'ont plus rien à craindre.

tium contumeliam amissa laudare, & his virtutem dare vera dicendi, à quibus jam audiendi periculum non est.

Outre que rien n'est plus petit que ce jeu de mots, *maluit queri quàm quærere*, la seconde réflexion ruine absolument la prémière. Celle-ci suppose qu'il est fort difficile de remplacer de bons amis, & l'autre, dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Sénéque fait-il cette injure à Auguste, ou plutôt à ses deux amis, d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince, & qu'ils n'auroient pas osé le faire dans l'occasion dont il s'agit ? Mécéne étoit de tout tems en possession de lui parler librement ; & l'on sait que dans un jugement où Auguste paroissoit pancher vers la cruauté, ce favori ne pouvant approcher de lui à cause de la presse, lui jetta un billet où il avoit écrit : *Levez vous, & ne faites point le bourreau.* Pour Agripa, lorsqu'Auguste, maître de l'Empire, délibéra sur le parti qu'il devoit prendre, il osa bien lui conseiller de rétablir la République dans son ancienne liberté.

Surge tandem carnifex.

On voit par là que Sénéque manquoit d'une qualité essentielle à l'orateur, qui est de savoir se tenir dans les bornes du vrai & du beau ; & de retrancher impitoiablement tout ce qui est au delà du parfait, selon cette belle

régle d'Horace : *Recideret omne quod ultra Perfectum traheretur.* * Il étoit trop amateur de ſon propre génie : il ne pouvoit ſe réſoudre à perdre ni à ſacrifier aucunes de ſes productions : & ſouvent par de petites & minces penſées il affoibliſſoit la force & aviliſſoit la nobleſſe des choſes dont il parloit. Satyr. 10. lib. 1.

3. *Autre penſée de Sénéque ſur la rareté des vrais amis.*

On trouve dans le même endroit une autre penſée au ſujet des amis qui eſt fort belle. Sénéque parle de cette foule de perſonnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. * *Ad quemcunque iſtorum veneris*, dit-il, *quorum ſalutatio urbem concutit, ſcito, etiamſi animadverteris obſeſſos ingenti frequentia vicos, & commeantium in utramque partem cater-* Senec. de Benef. l. 6. c. 39.

* Si aliqua contempſiſſet... Si non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum quàm puerorum amore comprobaretur. *Quintil. l. 10. c. 1.*

„ * Si vous allez chez „ quelqu'un de ces grands „ Seigneurs chez qui tou„ te la Ville abonde pour „ leur faire la cour, ſa„ chez que bien que vous „ trouviez les rues aſſie„ gées & les chemins bour„ chés par une foule in„ nombrable de perſonnes „ qui vont & qui retournent, cependant vous „ venez dans un lieu rem„ pli d'hommes & vuide „ d'amis. C'eſt dans le „ cœur qu'il faut cher„ cher l'ami & non dans „ l'antichambre c'eſt là „ où il faut le recevoir „ & le retenir, & l'y „ mettre comme en dépot „ & en ſureté.

vis itinera compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quæritur. Illò recipiendus est, illic retinendus, & in sensus recondendus. On ne peut nier qu'il n'y ait une grande beauté & une grande vivacité dans cette pensée & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cause dans la ville ce concours incroiable de citoiens qui s'empressent d'aller chez les grands, & qui rempliſſent leur maiſon, cette oppoſition eſt fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum* : foule de courtiſans, ſolitude d'amis. Mais que ſignifie ce qui ſuit : *in pectore amicus, non in atrio quæritur.* » Il faut chercher l'ami » dans le cœur, & non dans l'anti- » chambre. » J'y voi une antithèſe, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le ſens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il faloit porter de cet auteur. » De tous les écri- » vains ingénieux, dit-il, celui qui ſait » le moins réduire ſes penſées à la me- » ſure que demande le bon ſens, c'eſt » Sénéque. il veut toujours plaire, & il » a ſi peur qu'une penſée belle d'elle- » même ne frape pas, qu'il la propoſe

» dans tous les jours où elle peut être » vûe, & qu'il la pare de toutes les » couleurs qui peuvent la rendre agréable : de sorte qu'on peut dire de lui ce » que son pere disoit d'un orateur de » leur tems : * *En répétant la même pensée : & la tournant de plusieurs façons, il la gâte : n'étant pas content d'avoir bien dit une chose une fois, il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien dite.* » Il cite un mot du Cardinal Palavicin, qui sent bien le stile Italien, mais qui a du sens. » *Sénéque* dit ce Cardinal, *parfume ses pensées avec un ambre & une civette qui » à la longue donnent dans la tête : elles » plaisent au commencement, & lassent » fort dans la suite.*

Un autre auteur fort célébre porte le même jugement de Sénéque ; & donne en peu de mots d'excellentes régles sur les pensées. *M. Nicole dans l'éducat. d'un Prince. 2. part. n. 39. & 40.*

» Il y a, dit-il, deux sortes de beautés dans l'éloquence, ausquelles il faut » tâcher de rendre les enfans sensibles. » L'une consiste dans les pensées belles & » solides, mais extraodinaires & surprenantes. Lucain, Sénéque, & Tacite » sont remplis de ces sortes de beautés. » L'autre, au contraire, ne consiste nul-

* Habet hoc Montanus vitium, sententias repetendo corrumpit : dum non est contentus unam rem semel bene dicere, efficit ne suas bene dixerit. *Controver. 5. lib. 9.*

» lement dans les penſées rares ; mais » dans un certain air naturel, dans une » ſimplicité facile, élégante, & délica- » te, qui ne bande point l'eſprit, qui » ne lui préſente que des images com- » munes, mais vives & agréables, & » qui ſait ſi bien le ſuivre dans ſes mou- » vemens, qu'elle ne manque jamais de » lui propoſer ſur chaque ſujet les objets » dont il peut être touché, & d'expri- » mer toutes les paſſions & les mouve- » mens, que les choſes qu'elle repréſen- » te y doivent produire. Cette beauté » eſt celle de Térence & de Virgile. Et » l'on voit par là qu'elle eſt encore plus » difficile que l'autre, puiſqu'il n'y a » point d'auteurs dont on ait moins ap- » proché que de ces deux là.

» Si l'on ne ſait méler cette beauté » naturelle & ſimple avec celle des » grandes penſées, on eſt en danger » d'écrire & de parler d'autant plus » mal, que l'on s'étudiera davantage à » bien écrire & à bien parler : & plus » on aura d'eſprit, plus on tombera » dans un genre vicieux. Car c'eſt ce » qui fait qu'on ſe jette dans le ſtile des » pointes, qui eſt un très mauvais carac- » tère. Quand même les penſées ſe- » roient ſolides & belles en elles-mê- » mes, néanmoins elles laſſent & acca- » blent l'eſprit, ſi elles ſont en trop » grand nombre, & ſi on les emploie

„ en des sujets qui ne les demandent
„ point. Sénéque, qui est admirable
„ étant considéré par parties, lasse l'es-
„ prit quand on le lit tout de suite; &
„ je croi que si Quintilien a dit de lui
„ avec raison, qu'il est rempli de dé-
„ fauts agréables, *abundat dulcibus vi-*
„ *tiis*, on en pourroit dire avec autant
„ de raison, qu'il est rempli de beau-
„ tés desagréables par leur multitude,
„ & par ce dessein qu'il paroît avoir eu
„ de ne rien dire simplement, & de
„ tourner tout en forme de pointe. Il
„ n'y a point de défaut qu'il faille plus
„ faire sentir aux enfans, lorsqu'ils sont
„ un peu avancés, que celui-là: parce
„ qu'il n'y en a point qui fasse plus per-
„ dre le fruit des études en ce qui re-
„ garde le langage & l'éloquence.

Cela * n'empêche pas que la lecture de Sénéque ne puisse être fort utile aux jeunes gens, quand ils commenceront à avoir le goût & le jugement formés par celle de Cicéron. Sénéque est un esprit original, propre à donner de l'esprit aux autres, & à leur faciliter l'invention. On peut tirer du traité de la clémence, & de celui de la briéveté de la vie, beaucoup d'endroits, qui accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-

*Verùm sic quoque jam robustis, & severiore genere satis firmatis, legendus, vel ideo, quod exercere potest utrinque judicium. *Quin, l.* 18. c. 10.

mêmes des penſées. Cette lecture leur ſervira auſſi à faire le diſcernement du bon & du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude, & ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Sénéque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractère de leur âge, & que d'ailleurs, comme nous l'avons déja remarqué, ils ſont melés de charmes capables de ſéduire les plus clairvoians.

§. III.

Du choix des Mots.

ON a vû dans tous les exemples que j'ai cités juſqu'ici, combien le choix des mots ſert à mettre les penſées & les preuves dans leur jour, & à en faire ſentir la beauté & la force. Ce ſont en effet les expreſſions qui donnent aux choſes une nouvelle grace, & qui leur prêtent ce vif colori ſi propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans, de ſorte que par le changement, & quelque fois par le dérangement ſeul des expreſſions, preſque toute la beauté du diſcours diſparoit & s'évanouit.

Il ſemble que le principal uſage que l'homme devroit faire de ſa raiſon, ſeroit de n'être attentif qu'aux choſes mêmes qu'on lui dit, ſans ſe mettre en pei-

ne de la manière dont elles lui ſont préſentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire : & c'eſt peut-être une des ſuites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les ſens, nous ne ſommes preſque touchés que de ce qui les frape & les remue, & que ſouvent nous ne jugeons des penſées auſſi bien que des hommes, que par le vêtement & la parure.

Ce n'eſt pas que je regarde comme un défaut en ſoi-même de préférer ce qui eſt orné & embelli à ce qui ne l'eſt pas. Nous portons en nous un attrait, non ſeulement pour le bon & le vrai, mais auſſi pour le beau. Et cet attrait, ce ſentiment, nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a preſque rien offert à nos yeux qui ne ſoit gracieux & aimable. Le déſordre conſiſte en ce que l'on eſt plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on eſt uniquement touché des embelliſſemens, ſans faire attention aux choſes mêmes. Mais il eſt dans l'ordre, & c'eſt le premier deſſein du Createur, que la beauté & l'agrément extérieur ſervent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs eſt bon & vrai.

C'eſt donc une néceſſité abſolue à l'orateur de donner un ſoin particulier à l'élocution qui le met en état de

produire ſes penſées au dehors, * ſans quoi tous ſes autres talens, quelque grands qu'ils fuſſent, deviendroient inutiles. Il faut que cette partie ſoit bien eſſentielle à l'éloquence, puiſqu'elle lui a donné ſon nom. § Auſſi voions-nous que c'eſt elle qui décide principalement du mérite des orateurs, qui fait la différence des ſtiles, d'où dépend pour l'ordinaire le ſuccès d'un diſcours, & qui eſt à proprement parler ce que nous enſeigne l'art : car le reſte dépend plus du génie & de la nature.

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots : il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'eſt une choſe merveilleuſe comment des mots qui ſont entre les mains de tout le monde, & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particulière, maniés avec art, & appliqués à certains uſages, acquiérent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il ſignifie *bâtir une maiſon*, eſt un mot fort ſimple. Quand le poéte l'emploie pour exprimer ces parures à diffé-

* Eloqui hoc eſt omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre : ſine quo ſupervacua ſunt priora, & ſimilia gladio condito, atque intra vaginam ſuam hærenti. *Quintil. in Proœm. l. 8.*

§ Hoc maxime docetur : hoc nullus niſi arte aſſequi poteſt : hoc maxime orator oratore præſtantior : hoc genera ipſa dicendi alia aliis potiora ; ut appareat in hoc & vitium & virtutem eſſe dicendi. *Ibid.*

rens,

rens étages, dont les dames ornoient leurs têtes :

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput :

c'eſt comme un diamant qui brille d'une vive lumière. M. Deſpreaux a bien ſu profiter de la penſée & de l'expreſſion de Juvenal :

Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice
Bâtit de ſes cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'eſt l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils ſont deſtinés pour exprimer les penſées, c'eſt d'elles qu'ils doivent naître : * car les bonnes expreſſions ſont ordinairement attachées aux choſes mêmes, & les ſuivent comme l'ombre ſuit ſic ut ſemper ſenſibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus ſequi. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

Plerumque optima rebus cohærent, & cernuntur ſuo lumine. At nos quærimus illa, tanquam lateant ſemper, ſeque ſubducant. Optima ſunt minimè accerſita, & ſimplicibus atque ab ipſa veritate profectis ſimilia. *Ibid.*

* Res & ſententiæ vi ſuâ verba parient, quæ ſemper ſatis ornata mihi quidem videri ſolent, ſi ejuſmodi ſunt ut ea res ipſa peperiſſe videatur. 2. *de Orat. n.* 146.

Rerum copia verborum copiam gignit. *Cic.* 3. *de Orat n.* 125.

Cum de rebus grandioribus dicas, ipſæ res verba rapiunt. *Lib.* 3. *de fin. n.* 19.

Verba erunt in officio,

le corps. C'eſt une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de ſon ſujet, comme ſi elles ſe déroboient à nous & qu'il falût leur faire une eſpèce de violence pour les emploier. Les plus naturelles ſont les meilleures. * Je ſuppoſe, comme je l'ai déja dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte & ſérieuſe des bons auteurs on s'eſt fait un amas de riches expreſſions, mais ſur tout qu'on s'eſt rempli l'eſprit de toutes les connoiſſances néceſſaires à l'orateur : pour lors la diction ne coute preſque rien. Quand on compoſe, il en eſt des mots comme des domeſtiques dans une maiſon bien reglée : ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils ſe préſentent d'eux-mêmes, & ſont toujours prêts au beſoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, & de ſavoir les emploier chacun dans leur place.

* Qui rationem loquendi primum cognoverit, tum lectione multa & idonea copioſam ſibi verborum ſupellectilem compararit... ei res cum nominibus ſuis occurrent Sed opus eſt ſtudio præcedente, & acquiſita facultate & quaſi repoſita. *Ibid.*

Onerandum complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum ſuavitate, copia, varietate. *Lib.* 3. *de Or. n.* 121.

Celeritatem dabit conſuetudo. Paulatim res faciliùs ſe oſtendent, verba reſpondebunt, compoſitio ſequetur : cuncta denique, ut in familia bene inſtituta in officio erunt.... ſic ut non requiſita reſpondere, ſed ut ſemper ſenſibus inhærere videant. *Quintil. l.* 10. *c.* 3. *& l.* 8. *in Proœm.*

Ce choix coute d'abord plus de tems & de peine, parce qu'alors il faut examiner, peser, comparer, mais dans la suite il devient si facile & si naturel, que * les mots s'offrent d'eux-mêmes, & naissent sous la plume, presque sans qu'on y pense. § Un soin scrupuleux & exact est bon pour les commencemens: mais il doit diminuer & disparoître à mesure qu'on avance. Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontens d'eux-mêmes & ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux, quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires; & qui perdent le tems à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot & presque avec chaque syllabe. ¶ Travail in-

* Verba omnia, quæ sunt cujusque generis maxime illustria, sub acumen styli subeant & succedant necesse est. *Lib.* 1. *de Orat. n.* 151.

§. Ista quærendi, judicandi, comparandi anxietas, dum discimus adhibenda est non cum dicimus... Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, & cum singulis penè syllabis commorandi: qui, etiam cùm optima sint reperta, quærunt aliquid quot sit magis antiquum, remotum, inopinatum... incredibile quidam, & de ingenio suo pessimè meriti qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

¶ Abominanda hæc infelicitas erat: quæ & cursum dicendi refrenat, & calorem cogitationis extinguit mora & diffidentia. *ibid.*

Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix

fructueux, délicateſſe mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'orateur malheureux! L'art de bien parler ne ſeroit pas ſort eſtimable, s'il coutoit toujours tant de peine, & s'il faloit être condanné toute ſa vie à l'ennuieuſe occupation de chercher, de peſer, d'ajuſter des mots. L'orateur, s'il eſt digne de ce nom, poſſédera tous les tréſors de l'éloquence; & les maniera en maître qui diſpoſe de ſon bien comme il lui plaît.

On trouvera dans l'article, où j'ai traité de l'élégance & de la délicateſſe du latin, pluſieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le ſiége de Veies pendant l'hiver, ſe ſert d'une comparaiſon tirée de la chaſſe, & il dit que le plaiſir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraîne les hommes malgré la rigueur des ſaiſons dans les lieux les plus âprés & les plus eſcarpés. *Obſecro vos, venandi ſtudium ac voluptas hominès per nives ac pruinas in montes ſylvaſque*

Liv. lib. 5 n. 5.

uſque ad ultimum ſolicitudo perſequitur, ac oratorem macerat & coquit, ægrè verba verrentem, & perpendendis cogmentandiſque eis in tabeſcentem. Nitidus ille, & ſublimis, & locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quintil. l. 12. c. 10.*

rapit : belli necessitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel luxus ac voluptas elicere solet ? Quelle force n'a point cette expression *rapit* ? pour la bien sentir, il ne faut que la comparer avec une autre expression que Sénéque emploie dans une pensée à peu près semblable. Il s'agit des marchands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs & dangéreux voiages par terre & par mer. *Alium mercandi præceps cupiditas circa omnes terras, omnia maria spe lucri ducit.* Ce mot, *ducit*, a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice : *præceps cupiditas.* *De Brevit. vitæ, c. 2.*

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, & en apporte la raison. *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe secundæ res sapientium animos fatiguant : ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant.* Est-il possible de marquer d'une manière plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à essuier dans la prospérité ? Elle les attaque, elle les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni tréve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu ; & si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les ar-

mes de fatigue & de laſſitude. *Secunda res ſapientiam animos fatigant.*

Annal. l. 6. & 48. Cette expreſſion m'en rapelle une autre de Tacite, qui n'eſt pas moins énergique. *An cùm Tiberius, poſt tantam rerum experientiam, vi dominationis convulſus & mutatus ſit, C. Cæſarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainſi ce paſſage. » Si Tibere, après une longue ex» périence, s'étoit laiſſé corrompre à ſa » fortune, que deviendroit Caligula, &c. Cette traduction énerve toute la force de la penſée, qui conſiſte dans ces deux mots, *convulſus*, & *vi dominationis. Convellere*, ſignifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire ſortir de ſa place par violence. Il y a dans l'autorité ſouveraine un faſte, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y réſiſter, en ſorte qu'arrachés à eux-mêmes, & à leurs bonnes inclinations, ils ſont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulſus & mutatus.*

Le même Tacite dans ſes hiſtoires parle de la proſpérité dans le même ſens que Salluſte, mais ſous une autre idée. *Fortunam adhuc tantùm adverſam tuliſti.* *Hiſt. l. 1. n. 13.* *Secunda res acrioribus ſtimulis animos explorant: quia miſeriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu*

quidem eâdem constantiâ retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio blanditiæ pessimum veri affectûs venenum, sua cuique utilitas. Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison en l'adoptant & l'associant à l'empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : » La fortune jusqu'ici t'a été contraire, » maintenant elle se change. Prens garde » de pouvoir aussi bien supporter ses fa- » veurs que ses injures. Car la prospé- » rité a des éguillons bien plus puissans, » que l'adversité : parce que nous cédons » aux uns, & que nous résistons aux au- » tres. Quand tu conserverois ta vertu, » ceux qui approcheront de toi perdront » la leur. La flaterie prendra la place » de la vérité, l'intérêt celle de l'affec- » tion, dont il est le poison & le venin : » Il y auroit bien de choses à dire sur cette traduction : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je remarque seulement qu'elle n'a point conservé la beauté de cette expression, *irrumpet adulatio.*

Elle signifie que quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la flaterie, elle saura bien, malgré toutes les barrières qu'on lui opposera, s'ouvrir une entrée, & comme forcer les passages, pour arriver jusqu'à lui. Le françois ne présente point cette idée : *La flaterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliſte attribue la ruine & la décadence des mœurs aux dépenſes énormes que fit Scaurus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleuſement cette penſée par un ſeul mot qui eſt tout-à-fait énergique. *Cujus neſcio an ædilitas maximè proſtraverit mores.* » Son » édilité acheva d'abattre & de renver» ſer les mœurs.

L. 36. c. 15.

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs françois, pour y trouver une foule de belles expreſſions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & pleines d'agrémens.

M. Fléchier. *Cet homme* (Maccabée) *que Dieu avoit mis autour d'Iſrael comme un mur d'airain où ſe briſérent tant de fois toutes les forces de l'Aſie, après avoir défait de nombreuſes armées... venoit tous les ans, comme le moindre des Iſraélites, réparer avec ſes mains triomphantes les ruines du ſanctuaire.*

On l'a vu (M. de Turenne) *dans la fameuſe bataille des Dunes, arracher les armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit ſur les vaincus.*

Il attacha par des nœuds de reſpect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſupplices..... Par quelle inviſible chaîne entraînoit-il ainſi les volontés?

Combien de fois eſſaia-t-il d'une main

impuissante d'arracher le fatal bandeau qui fermoit ses yeux à la vérité ?

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples que je viens de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du discours. Elles produisent sur-tout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles sont figurées & métaphoriques. *Discamus spes effrenatas & animum in futura eminentem velut in vinculis habere.... Vide quantum rerum per unam gulam transiturarum permisceat luxuria, terrarumque marisque vastatrix.* Le même Sénéque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gouverneur de province, parle ainsi : *Loquax & ingeniosa in contumelias præfectorum provinciæ, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum sanctitatis exemplum suspexit.* Cicéron dit quelque chose de pareil de son frere. *Quæ cum honesta sint in his privatis nostris quotidianisque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur necesse est.*

Senec. de tranq. anim.

idem. Ep. 95.

De consol. ad Helv. c. 17.

Epist. 1. ad Quintil. frat. lib. 1.

* Sans les épithètes le discours languit

* Talis est ratio hujusce virtutis, ut sine apparatis nuda sit, & incomposita oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam si longa & impedita, ut... eam judices similem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque : in quo & numerus est duplex, nec duplum vitium. *Quintil. l. 8. c. 6.*

& paroit presque sans ame & sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithétes dans le discours, comme des valets dans l'armée, qui la surchargeroient extrêmement, & ne serviroient qu'à l'embaraſſer, si chaque soldat avoit le sien : parce qu'alors on doubleroit le nombre sans doubler les forces.

§. IV.

De l'arrangement des Mots.

ONNE PEUT disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quelquefois même à la force du discours. * Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre & à la cadence : & pour introduire dans les langues cette espèce d'harmonie & de concert, il n'a falu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder & interroger pour ainsi dire, les oreilles, que § Cicéron appelle avec rai-

* Natura ducimur ad modos. *Quintil. l. 9. c. 4.*

Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quandam in se continet vocum omnium mensionem. Animadversum est eadem natura admonente esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum, *Orat. n. 177. 178.*

§ Graves sententiæ inconditis verbis elatæ offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat. n. 180.*

Aurium sensus fastidiosissimus. *Lib. 4. ad Heren. n. 32.*

son un juge fier & dédaigneux. En effet quelque belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée. * Une composition dure & rude la blesse, au lieu qu'elle est agréablement flattée de celle qui est douce & coulante. Si le nombre est mal soutenu, & que la chute en soit trop prompte, elle sent qu'il y manque quelque chose, & n'est point satisfaite. Si au contraire il y a quelque chose de traînant & de superflu, elle le rejette & ne le peut souffrir. En un mot il n'y a qu'un discours plein & nombreux qui puisse la contenter.

Une preuve que ce goût est naturel, § c'est qu'il est commun au savant & à l'ignorant : avec cette différence néanmoins, que ¶ le premier en connoit les

* Itaque & longiora & breviora judicat, & perfecta ac moderata semper expectat. Mutila sentit quædam, & quasi decurtata; quibus tanquam debito fraudetur : productiora alia, & quasi immoderatius excurrentia ; quæ magis etiam aspernantur aures. *Orat.* n. 177 178.

Optime de illa (compositione) judicant aures, quæ & plena sentiunt & parum expleta desiderant, & fragosis offenduntur, & lentibus mulcentur, & contortis excitantur, & stabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia & nimia fastidiunt. *Quintil. l. 9. c. 4.*

§ Unum est & simplex aurium judicium & promiscuè ac communiter stultis ac sapientibus à natura datum. *Cic. pro Font. n. 12.*

¶ Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. *Quinct. l. 9. c. 4.*

raisons, & que l'autre n'en juge que par le sentiment. Aussi * Cicéron ne comprend-il pas qu'on puisse être homme, & ne pas sentir le nombre & l'harmonie du discours : & il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvoit lui-même, que par ce qui arrivoit souvent à tout un peuple, qui charmé par des chutes nombreuses de périodes, témoignoit son contentement & son goût par des acclamations publiques & générales.

Il est donc très important que les jeunes gens soient formés de bonne heure à discerner dans les auteurs cet arrangement. ¶ Il faut leur faire admirer comment les mots sont dans la main de l'Orateur comme une cire mole & fléxible,

* Quod qui non sentiunt, quas aures habeant, aut quid in his hominis simile sit nescio. Meæ quidem, &c. Quid dico meas ? Conciones sæpe exclamare vidi cum aptè verba cecidissent. *Orat. n.* 168.

§ Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè sequatur quocumque ducas, quàm oratio.... Ea nos (verba) cum jacentia susstulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves sumus, tum subtiles, tum medium quiddam tenemus : sic instituram nostram sententiam sequitur orationis genus.... *Lib.* 3. *de Orat. n.* 176. 177.

Rebus accommodanda compositio, ut asperis asperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente aquè audientem exhorrescere. *Quintil. l.* 9. *c* 4.

Idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & vertitur. *ibid.*

qu'il manie & qu'il tourne comme il veut, & à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plaît, comment par la différente ſtructure qu'il leur donne, le diſcours tantôt marche avec une gravité majeſtueuſe, ou coule avec une prompte & légère rapidité : tantôt charme & enléve l'auditeur par une douce harmonie, ou le pénétre d'horreur & de ſaiſiſſement par une cadence dure & âpre, ſelon la différence des ſujets qu'il traite. On leur fera obſerver que cet arrangement a une vertu merveilleuſe non ſeulement pour plaire, mais encore pour faire impreſſion ſur les eſprits. * Car, comme le remarque Quintilien, il n'eſt guéres poſſible qu'une choſe aille au cœur quand elle commence par choquer l'oreille, qui en eſt comme le veſtibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plaît, § & il eſt conduit par le plaiſir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité & la meſure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainſi dire tout

* Nihil intrare poteſt in affectum, quod in aure velut quodam veſtibulo ſtatim offendit. *ibid.*

§ Voluptate ad fidem ducitur. *Quintil.*

¶ Collocationis eſt componere & ſtruere verba ſic, ut neve aſper corum concurſus, neve hiulcus ſit, ſed quodammodo coagmentatus & levis... Hæc eſt collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ cohærentem quæ levem, quæ æquabiliter fluentem. 3. *de Orat.* n. 171. 172.

taillés, ſon habileté conſiſte à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger enſemble de telle ſorte, que leur concours & leur union, ſans laiſſer aucun vuide, ni cauſer aucune rudeſſe, rendent le diſcours doux, coulant, agréable. Et il n'eſt point de mots, quelque durs qu'ils paroiſſent par eux-mêmes, qui placés à propos par une main habile ne puiſſent contribuer à l'harmonie du diſcours : * comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulières y trouvent leur place. Iſocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence : & nous verrons bientôt que Cicéron rendit le même ſervice à la langue de ſon pays.

Les règles que Cicéron & Quintilien ont données ſur cette matière, en marquant la nature des différens piés qu'on doit emploier dans le diſcours, peuvent ſervir aux jeunes gens, pourvû qu'on en faſſe un choix judicieux. Les obſervations de Sylvius, intitulées *progymnaſmata*, qui ſont à la fin de l'apparat de Cicéron, peuvent auſſi leur être d'un grand uſage. Mais le meilleur maître qu'ils puiſſent conſulter & étudier ſur cette matière, eſt Cicéron lui-même. Ce

* Sicut in ſtruſtura ſaxorum ruditum etiam ipſa enormitas invenit cui applicari, & in quo poſſit inſiſtere. *Quintil l. 9. c. 4*

fut lui qui le premier s'aperçut que la langue latine manquoit d'une beauté que les anciens Romains avoient abſolument ignorée ou négligée, & qui pouvoit cependant en relever beaucoup le prix & l'excellence. Comme il étoit extrêmement jaloux de l'honneur de ſa patrie, il entreprit en donnant au diſcours latin du ſon, de la cadence, & de l'harmonie, d'égaler, s'il ſe pouvoit, la langue de ſon pays à celle des Grecs, qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il eſt étonnant de voir comment en peu d'années il amena ſur ce point la langue latine à une ſouveraine perfection, qui n'eſt ordinairement le fruit que d'une longue expérience, & qui s'avance peu à peu par des accroiſſemens fort lents. C'eſt donc lui que les jeunes gens doivent ſe propoſer pour modèle en ceci comme dans tout le reſte. Ils trouveront dans les hiſtoriens de belles penſées, & de riches expreſſions : mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux & périodiques. * Le ſtile de l'hiſtoire, qui doit être aiſé, naturel, coulant ne s'accommode point de ces cadences graves & meſurées que demande la majeſté d'un diſcours oratoire.

* Hiſtoriæ, quæ curre-rere debet ac ferri, minus conveniunt interſtentes clauſulæ. *Quinct.* l. 9. c. 4.

Le moien le plus facile & le plus sûr de faire sentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, est de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'orateur en traitant cette matière : c'est-à-dire de choisir dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques, & d'en déranger l'ordre & la structure. * Les mêmes pensées & les mêmes expressions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force : & plus ces endroits brilleront par le sens & par la diction, plus ils deviendront choquans par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette sorte par une lecture assidue de Cicéron, & accoutumées à la cadence douce & harmonieuse de ses périodes, deviendront fines, délicates, difficiles à contenter ; &, comme il le dit de lui-même §, elles discerneront parfaitement une période pleine & nom-

* Quod cuique visum erit vehementer, dulciter, speciosè dictum, solvat & turbet : aberit omnis vis, jucunditas, decor.... Illud notasse satis habeo, quo pulcriora & sensu & elocutione dissolveris hoc, orationem magis deformem fore : quia negligentia collocationis ipsa verborum luce deprehenditur. *Ibid.*

§ Meæ quidem (aures) & perfecto completoque verborum ambitu gaudent & curta sentiunt, nec amant redundantia. *Orat. n.* 168.

breuſe, & elles ſentiront auſſi ſi quelque choſe y manque ou eſt de trop.

* Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tiſſu de la période, & que ce ſoit de cette union & de ce concert de toutes les parties que réſulte l'harmonie dont nous parlons, cependant on convient que c'eſt à la fin ſurtout qu'il paroit & ſe fait ſentir. Les oreilles, entraînées dans le reſte par la continuité des paroles, comme par un torrent, ne ſont en état de bien juger des ſons, que lorſque le cours rapide du diſcours s'arrêtant pour un moment leur laiſſe une eſpèce d'entrepos. Auſſi eſt-ce en cet endroit que l'admiration de l'auditeur, ſuſpendue juſques-là par un plaiſir enchanteur, éclate tout à coup par des cris & des applaudiſſemens publics.

§ Le commencement demande auſſi un ſoin particulier, parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aiſément les défauts.

* In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inſerta eſt (compoſitio.) Magis tamen deſideratur in clauſulis, & apparet Aures continuam vocem ſecutæ, ductæque velut prono decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cum ille impetus ſtetit, & intuendi tempus dedit. Hæc eſt ſedes orationis: hoc auditor expectat: hic laus omnis declamat. *Quinct. lib. 9. c. 4.*

§ Proximam clauſulis diligentiam poſtulant initia: nam & ad hæc intentus auditor eſt, *ibid.*

C'eſt donc ſur le commencement & ſur la fin de la période, que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens : & il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuſe variété que Cicéron a répandue dans ſes nombres, pour éviter l'ennuieuſe uniformité des mêmes cadences, qui laſſent & rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue ſi triviale, *eſſe videatur*, dont on lui a juſtement reproché l'affectation, & par laquelle il termine un grand nombre de ſes phraſes. Elle ſe trouve plus de dix fois dans la ſeule harangue *pro lege Manilia.*

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié, qui peut convenir aux diſcours d'appareil & de cérémonie, tels que ſont ceux du genre démoſtratif, * où l'auditeur n'étant point ſur ſes gardes contre les ſurpriſes de l'art, ne craint point qu'on tende des piéges à ſa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences meſurées & nombreuſes, il ſait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaiſir. Il n'en eſt pas ainſi quand il s'agit de matières graves & ſérieuſes, où l'on ne

* Cum is eſt auditor, qui non vereatur ne compoſitæ orationis inſidiis ſua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium ſervienti. *Orat. n.* 208.

cherche qu'à instruire & qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir aussi quelque chose de grave & de sérieux, * & il faut que cette amorce du plaisir qu'on prépare aux auditeurs soit comme envelopée & cachée sous la solidité des pensées & sous la beauté des expressions, dont ils soient tellement occupés, qu'ils paroissent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

EXEMPLES.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Quod si è portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere summo studio solent, & tempestatum rationem, & prædonum, & locorum, quòd natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti sumus, ingrediuntur: quo tandem me animo esse oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas reipublicæ tempestates esse subeundas! Rien *Pro Mur. n. 4.*

* Sic minimè animadvertetur delectationis aucupium, & quadrandæ orationis inductria, quæ latebit eo magis si & verborum & sententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & jucunda sibi censent, verba dico & sententias: eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus; qui tamen si abesset, illa ipsa delectarent. *ibid. n. 197.*

n'eſt plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement.

Ibid. n. 22. *Omnes urbanæ res, omnia hæc noſtra præclara ſtudia, & hæc forenſis laus & induſtria, latent in tutela ac præſidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit ſuſpicio tumultûs, artes illico noſtræ conticeſcunt.* Cette cadence finale, qui eſt un dichorée, eſt extrêmement nombreuſe: & c'eſt par cette raiſon même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'emploier trop ſouvent dans le diſcours; parce que l'affectation même dans les meilleures choſes, devient vicieuſe. *Animadverti, Judices, omnem* Pro Cluen. n. 1. *accuſatoris orationem in duas diviſam eſſe partes.* L'ordre naturel demandoit qu'on mît, *in duas partes diviſam eſſe.* Quelle différence! *Rectum erat, ſed durum & incomptum*, dit Quintilien, en faiſant remarquer cet arrangement.

Lib. 1. de Orat. n. 2. *Quam ſpem cogitationum & conſiliorum meorum, cùm graves communium temporum, tum varii noſtri caſus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis pleniſſimus fore videbatur, in eo maximæ moleſtiarum & turbulentiſſimæ tempeſtates extiterunt.* La muſique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuſe que l'eſt celle de ces périodes?

Verrin. 7. n. 87. *Hæc Centuripina navis erat incredibili celeritate velis.... Evolarat jam è conſpectu ferè fugiens quadriremis, cùm etiam*

tunc cetera naves in suo loco moliebantur. Tout contribue ici à la rapidité : le choix des mots, aussi bien que leur arrangement, & le choix des lettres mêmes presque toutes liquides & coulantes : *incredibili celeritate velis.* Cette cadence du commencement, *evolarat jam, &c.* est aussi promte & légère que le vaisseau même : au lieu que celle de la fin, composée d'un seul mot fort long & pesant représente merveilleusement les efforts d'une flote mal équipée : *moliebantur.*

Respice celeritatem rapidissimi temporis: cogita brevitatem hujus spatii, per quod citatissimi currimus. Il est visible que Sénéque a voulu ici marquer la rapidité du tems par celle des mots & des lettres. *Epist. 99.*

Servius agitat rem militarem : insectatur totam hanc legationem : assiduitatis, & operarum harum quotidianarum putat esse consulatum. On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels assez longs & de même terminaison, qui par tout ailleurs feroient un très mauvais effet, pour rendre plus mépriſable & plus dégoutante la profession que son adversaire prenoit à tâche de relever. Il paroit avoir copié cet endroit d'après Térence. *O faciem pulcram! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.* *Pro Mur. n. 11.* *Eunuch. Act. 2. sc. 3.*

Le même orateur, voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le dessein d'attaquer Clodius, décrit ainsi son équipage. *Cùm hic insidiator, qui iter illud ad cædem faciendam apparasset, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne sent pas à la simple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'emploier ici de longs mots, composés de plusieurs syllabes, & qu'il les a exprès entassés les uns sur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embarrasser qu'à servir dans un combat ?

D'une seconde sorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé jusqu'ici n'a pour but, à parler proprement que le plaisir de l'oreille, & se termine à rendre le discours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ses pensées de la grace, que de la force. Cet arrangement consiste à disposer de telle sorte certaines expressions, que le discours aille toujours en croissant, & que les dernières soient toujours les plus fortes, & ajoutent quelque chose à celles qui ont précédé. Quelquefois aussi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une éner-

gie particulière, & qui font la principale force d'une penſée ou d'une deſcription, afin que ſéparés pour ainſi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produiſent ſur l'eſprit tout leur effet. Cette ſorte d'arrangement n'eſt pas moins remarquable que la première, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés auſſi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui ſeules ſeroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

1, *Tu iſtis faucibus, iſtis lateribus iſta gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiæ nuptiis exhauſeras, ut tibi neceſſe eſſet in populi Romani conſpectu vomere poſtridie.* Quintilien péſe tous les mots de cette deſcription, *Quid fauces & latera*, dit-il, *ad ebrietatem? Minimè ſunt otioſa. Nam reſpicientes ad hæc poſſumus æſtimare quantum ille vini in Hippiæ nuptiis exhauſerit, quod ferre & coquere non poſſet illa gladiatoria corporis firmitate.* On ſent aſſez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus lateribus, gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croiſſant. On remarqueroit peutêtre moins la raiſon qui a porté Cicéron à rejetter à la fin ce mot *poſtridie*, ſi Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Sæpe eſt vehemens ali-* Philip. 2. n. 63. Quintil. l. 9. c. 4.

quis ſenſus in verbo : quod ſi in mediâ parte ſententiæ latet, tranſiri intentione, & obſcurari circumjacentibus ſolet, in clauſula poſitum aſſignatur auditori & infigitur, quale eſt illud Ciceronis : UT TIBI NECESSE ESSET IN CONSPECTU POPULI ROMANI VOMERE POSTRIDIE. *Transfer hoc ultimum, minus valebit. Nam totius ductûs hic eſt quaſi mucro, ut per ſe fœdæ vomendi neceſſitati, jam nihil ultrà expectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non poſſet* POSTRIDIE.

Mais écoutons Cicéron qui dévelope lui-même ſa penſée, & nous fait toucher au doigt tout ce qui y eſt renfermé. *O rem non modo viſu fœdam, ſed etiam auditu! Si hoc tibi inter cœnam in tuis immanibus illis poculis accidiſſet, quis non turpe duceret? In cœtu verò populi Romani, negotium publicum gerens magiſter equitum cui ructare turpe eſſet, is vomens fruſtis eſculentis, vinum redolentibus, gremium ſuum & totum tribunal implevit.* Il eſt viſible que les dernières expreſſions enchériſſent toujours ſur les premières. *Singula incrementum habent. Per ſe deforme, vel non in cœtu vomere; in cœtu etiam non populi: populi etiam non Romani: vel ſi nullum negotium ageret, vel ſi non publicum, vel ſi non magiſter Equitum. Sed alius divideret hæc, & circa ſingulos gradus moraretur: hic in ſublime etiam curvit, & ad ſummum pervenit non nixu, ſed*

Philip. 2. n. 63.

Quintil. l. 8. c. 4.

sed impetu. Voilà un beau modèle d'explication pour les maitres.

Au reste quelque belle que soit la description que fait ici l'orateur Romain du vomissement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne en avertissant d'abord de l'effet qu'elle doit produire : *O rem non modo visu fœdam, sed etiam auditu* : je ne crois pas que notre langue, délicate comme elle est sur les bienséances, pût souffrir ce détail de circonstances qui blessent & révoltent l'imagination ; & elle n'emploieroit jamais ces termes, *vomere, ructare, frustis esculentis.* * C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du génie des langues, & l'avantage incontestable que la notre a en cela sur la grecque & sur la latine.

2 *Stetit soleatus Prætor populi Romani cum pallio tunicaque talari muliercula nixus in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la pensée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raison, lorsque je tâcherai de développer la beauté de cette description, & je raporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit. *Verrin.* 7. n. 85.

3. *Aderat jam ex carceris, carnifex prætoris, mors terrorque sociorum & ci-* *Verrin.* n. 117.

* Peut-être la coutume de s'exciter exprès au vomissement après le repas, fut ordinaire pour lors, rendoit de ces expressions moins choquantes.

vium Romanorum, lictor Sextius. Qui mettroit *lictor Sextius* au commencement, gâteroit tout : il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute la beauté du discours, * qui doit, selon les régles de la Rhétorique & du bon sens, aller toujours en croissant. Cette régle cependant céde ici la délicatesse de l'oreille, qui auroit été blessée, si l'on eût mis *terror morsque sociorum*, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

§. V.

Des Figures.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune & simple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots, ou dans les pensées. Je renferme dans les premières ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des

* Crescere solet oratio verbis omnibus altiùs atque altiùs insurgentibus. *Quint. l.* 8. *c.* 4.

auteurs l'usage que la bonne éloquence fait faire des figures, le secours qu'elle en tire, non seulement pour plaire, mais aussi pour persuader & pour toucher; & comment sans elles le discours languit, tombe dans une espèce de monotonie, & presque comme un corps sans ame. Quintilien nous en donne une juste idée par une comparaison qui est fort naturelle. * Une statue, dit-il, toute unie & toute d'une pièce depuis le haut jusqu'en bas, la tête droite sur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroitroit immobile & comme morte. Ce sont les différentes attitudes des piés, des mains, du visage, de la tête, qui variées en une infinité de manières selon la diversité des sujets, communiquent aux ouvrages de l'art une espèce d'action & de mouvement, & leur donnent comme une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

* LA MÉTAPHORE est une figu-

* Recti corporis vel minima gratia est. Neque enim adversa sit facies & demissa brachia, & juncti pedes, & à summis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut sic dixerim motus, dat actum quemdam effictis. Ideo nec ad unum modum formatæ manus, & in vultu mille species... Quam quidem gratiam & delectationem afferunt figuræ, quæque in sensibus quæque in verbis sunt. *Quint. lib.* 2. c. 13.

§ Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem necessitas

re, qui à la place des mots propres qui manquent, ou ne sont pas assez énergiques, substitue des termes figurés qu'elle emprunte d'ailleurs par une espèce d'échange. Ainsi l'on a appellé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incensus irâ*, *inflammatus furore*, au lieu de dire *iratus*, *furens*, pour mieux peindre l'effet de ces passions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours : de même à peu près que les vêtemens ont été emploiés dans le commencement pour couvrir le corps, & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embellir & à l'orner. * Toute métaphore doit donc trouver vuide la place dont elle se saisit, ou dumoins, si elle

genuit inopiâ coacta primò & angustiis, post autem delectatio jucunditasque celebravit Nam ut vestis frigoris depellendi causâ reperta primò, post adhiberi cœpta est ad ornatum etiam corporis & dignitatem : sic verbi translatio instituta est inopiæ causa, frequentata delectationis .. Ergo hæ translationes quasi mutuationes sunt, cùm, quod non habeas, aliunde sumas. Illæ paullo audaciores, quæ non inopiam indicant, sed orationi splendoris aliquid accersunt. 3. *de Orat.* n. 155 156.

* Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 6.

en chaſſe un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle eſt ſubſtituée.

Cette figure eſt une de celles qui donnent le plus de grace, de force, & de nobleſſe au diſcours; & l'on a pu remarquer dans tous les paſſages que j'ai cités, que les expreſſions les plus exquiſes ſont preſque toutes métaphoriques, & qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet * elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien, de briller de ſa propre lumière dans le diſcours le plus éclatant, & de s'y faire diſtinguer. En ſubſtituant le figuré au ſimple, elle enrichit en quelque ſorte la langue d'une infinité d'expreſſions : elle jette une grande variété dans le diſcours : elle releve & annoblit les choſes les plus petites & les plus communes : § elle plaît extrêmement par l'ingénieuſe hardieſſe qu'il y a d'aller loin au chercher des ex-

* Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. *Quint. lib.* 8. *cap.* 6.

§ In ſuorum verborum maxima copia, tamen homines aliena multo magis, ſi ſunt ratione tranſlata, delectant. Id accidere credo, vel quòd ingenii ſpecimen eſt quoddam tranſilire ante pedes poſita, & alia longè repetita ſumere : vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima eſt delectatio... vel quòd omnis tranſlatio, quæ quidem ſumpta ratione eſt, ad ſenſus ipſos admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſenſus acerrimus. *Lib.* 3. *de Or.* n. 159. 160.

preſſions étrangères à la place des naturelles qui ſont ſous la main : elle fait une agréable illuſion à l'eſprit, en lui montrant une choſe, & lui en ſignifiant une autre : enfin elle donne du corps, pour ainſi dire, aux choſes les plus ſpirituelles, & les fait preſque toucher au doit & à l'œil par les images ſenſibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand ſoin de commencer toujours par l'explication du ſens ſimple & naturel, ſur lequel eſt fondé le ſens figuré, & ſans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moien le plus ſûr auſſi & le plus facile de faire ſentir la beauté de la métaphore, & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, eſt de ſubſtituer le ſimple au figuré, & de dépouiller une phraſe fort brillante de tous ſes ornemens, en la réduiſant à une propoſition toute ſimple. C'eſt la méthode que Cicéron lui-même a pratiquée : & quel meilleur modèle pouvons nous ſuivre ? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expreſſion métaphorique qui ſe trouve dans ces vers d'un ancien poéte :

Vive, Ulyſſes, dum licet :
Oculis poſtremum lumen radiatum rape.

Lib. 3. de Orat. n. 162. Voici comme il s'y prend : *Non dixit*

CAPE, *non* PETE ; *haberet enim moram sperantis diutius esse se se victurum : sed* RAPE. *Hoc verbum est ad id aptatum, quod antè dixerat, dum licet.* Horace emploie la même pensée :

Dona præsentis cape lætus horæ. *Od. 8. l. 3.*

Un habile Interpréte prétend qu'il faut lire *rape*, au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raison. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout soin & de toute inquiétude, & se flatant de l'espérance d'une longue vie, jouit paisiblement des plaisirs que chaque jour lui présente ; & le mot *cape*, convient fort à une telle situation : au lieu que chez l'ancien poéte on exhorte Ulysse à saisir le moment présent, de peur qu'il ne lui échape, & ne lui soit enlevé par une mort promte & imprévûe : *Postremum tumen radiatum rape.* Cicéron s'est servi d'un mot pareil, & non avec moins de grace. *Quo quisque est solertior & ingenioſior, hôc docet iracundiùs & laborioſiùs. Quod enim ipse celeriter arripuit : id cùm tardè percipi videt discruciatur.* *Pro Quinct. Rosc. n. 31.*

Il suffit d'avertir qu'il ne dit pas *facilè didicit*, mais *celeriter arripuit* : on en sent bien la différence.

Quand la métaphore est continuée, & qu'elle ne consiste pas en un seul mot, on l'appelle ALLÉGORIE. *Eosdem ceteras tempestates & procellas in il-*

lis duntaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse subeundas. On pouvoit dire simplement : *Equidem multa pericula in populi concionibus semper Miloni putavi esse subeunda.*

Fléchier. *Souvenez-vous du commencement & des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe.*

Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

*Ses vertus le firent connoître au public, & produisirent cette première fleur de réputation que répand son odeur * plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie.*

§ Il faut quand on emploie cette figure, avoir soin de demeurer toujours dans la même similitude, & ne pas sauter brusquement d'une image à une autre, ni par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers :

Et malè tornatos incudi reddere versus :

où il joint ensemble deux idées bien dif-

* Melius est nomen bonum, quàm unguenta pretiosa. *Eccles.* 7. 1.

§ Id imprimis est custodiendum, ut quo ex genere cœperis translationis, hoc desinas. Multi enim, cùm initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt; quæ est inconsequentia rerum fœdissima. *Quinct. lib. 8 cap. 6.*

férentes, le tour, & l'enclume. Mais quelques interprétes l'excusent. Je ne sai si l'on ne pourroit pas faire aussi justement le même reproche à Cicéron dans ce passage du second livre de l'Orateur: *Ut cùm in sole ambulem, etiamsi ob aliam causam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer: sic, cùm istos libros ad Misenum studiosius legerim, sentio orationem meam illorum quasi cantu colorari.* Comment concilier ces deux derniers mots, *cantu* & *colorari*? & quel raport *cantus* peut-il avoir avec un écrit? Lib. 2. de Orat. n. 60.

La Périphrase, ou Circonlocution. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire, comme lorsqu'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'exprimer par leurs noms, *ad requisita naturæ.* Souvent elle n'est emploiée que pour l'ornement, & cela est assez ordinaire aux poétes. Quelquefois on s'en sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paroitroit basse, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions qui blesseroient si elles étoient présentées nuement & simplement. Sallust.

1. *Pour l'ornement.*

Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'estime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine (M. de Turenne) *donne une place illustre à ses gle-* Masure.

rieuſes cendres parmi ces Maîtres de la terre, qui conſervent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes. Au lieu de dire ſimplement : *donne une place à ſes cendres dans le tombeau des Rois.*

Deſpr.

C'eſt-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
Où le Perſe eſt brulé de l'aſtre qu'il adore.

2. *Pour relever des choſes communes ou baſſes.*

Fléchier. *Déja prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes cet Aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effraié nos provinces.* C'eſt-à-dire, l'armée des Allemans. *Ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtés.* C'eſt-à-dire, les canons.

3. *Pour adoucir des propoſitions dures.*

Cicéron dans le plaidoier pour Milon, forcé d'avouer que ſes gens avoient tué Clodius, ne le dit pas ainſi ; *interfecerunt, jugularunt Clodium* : mais en uſant de périphraſe il cache l'horreur de ce meurtre ſous une idée qui ne pouvoit déplaire aux juges, & qui ſembloit même les intéreſſer. *Fecerunt id ſervi Milonis. (dicam enim, non derivandi criminis cauſa, ſed ut factum eſt) neque imperante, neque ſciente, neque præſente domino, quod ſuos quiſque ſervos in talibus facere voluiſſet.*

Pro Mil. n. 29.

Vibius Virius, lorsqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poison pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains, au lieu de dire que ce poison leur procurera une prompte mort décrit par une élégante périphrase les malheurs dont ce breuvage les délivrera & leur cache par cette figure les horreurs de la mort. *Satiatis vino ciboque poculum idem, quod mihi datum fuerit, circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu, animum à contumeliis, oculos, aures, à videndis audiendisque omnibus acerbis indignisque quæ manent victos, vindicabit.* Liv. lib. 26. n. 13.

Manlius savoit combien le nom seul de Roi étoit odieux aux Romains, & capable de les révolter : il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une manière adroite en se contentant de prendre le titre de Protecteur, mais en leur insinuant que celui de Roi, qu'il se donne bien de garde de nommer, le mettroit plus en état de leur rendre service. *Ego me patronum profiteor plebis, quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos, si quo insigni magis imperii honorisve nomine vestrum appellabitis ducem, eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.* Liv. lib. 6. n. 18.

On a remarqué avec raison * certains tours dont les anciens se sont servis pour

* Celebrata apud Græcos schemata, per quæ res asperas mollius significant. Quint. l. 9. c. 2.

adoucir des propositions dures & choquantes. Thémistocle voiant approcher Xerxès avec une armée formidable, conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville, mais il le fit en termes plus doux, & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *Ut urbem apud deos deponerent ; quia durum erat dicere, ut relinquerint.* Un autre étoit d'avis qu'on fît fondre des statues d'or dressées à la Victoire, pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il emploia un détour, & dit qu'il falloit faire usage des victoires. *Et qui victorias aureas in usum belli conflari volebat, ita declinavit, victoriis utendum esse.*

La Répétition est une figure assez commune, à laquelle on donne différens noms, parce qu'il y en a de différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractère des passions vives & impétueuses, telles que sont par exemple la colère & la douleur, qui s'occupent fortement d'une même chose, qui ne voient que cet objet, & qui par cette raison répétent souvent les termes qui le représentent. C'est ainsi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

L. 4. Georg. v. 465. Te dulcis conjux, te solo in littore secum ;
Te veniente die, te decedente canebat.

Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius.

lib. 2. ep. 1.

qui avoit été son tuteur, & qu'il regardoit comme son Pere. *Volui tibi multa alia scribere, sed totus animus in hac una contemplatione defixus est. Virginium cogito, Virginium video, Virginium jam vanis imaginibus, recentibus tamen, audio, alloquor, teneo.*

Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miseram me! (consumptis enim lacrymis tamen infixus animo haret dolor) bona, inquam, Cn. Pompeii acerbissimæ voci subjecta præconis.... Vivis, & vivis non ad deponendam, sed ad confirmandam audaciam.... Cadebatur virgis in medio foro Messanæ civis Romanus, Judices.... Cùm ille imploraret sæpius, usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & arumnoso, qui numquam istam potestatem viderat, comparabatur.* 2. Philip. n. 64. 1. Catil. n. 1. 7. Verr. p. 261.

Cette figure est excellente aussi pour insister fortement sur quelque preuve, sur quelque vérité. Pline l'ancien veut faire sentir la folie des hommes qui se donnent tant de peines pour s'assurer ici un établissement, & qui souvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir représenté la terre entière comme un petit point presque indivisible en comparaison de tout l'univers : Voilà, dit-il, où nous cherchons à nous établir & à lib. 2. c. 58.

nous enrichir : voilà où nous voulons être les maîtres & dominer : voilà ce qui agite le genre humain par de si violentes secousses : voilà ce qui est l'objet de notre ambition, la matière de nos disputes, la cause de tant de guerres sanglantes même entre des concitoiens & des freres. *Hæc est materia gloriæ nostræ, hæc sedes : hîc honores gerimus, hîc exercemus imperia, hîc opes cupimus, hîc tumultuatur humanum genus : hîc instauramus bella etiam civilia, mutuisque cædibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit consiste dans la répétition qui semble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourmens, jusqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore que leur en reste-t-il après leur mort qu'ils puissent occuper ? *Quota terrarum parte gaudeat ? vel, cùm ad mensuram suæ avaritiæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat !*

Racine.

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété,...
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,
De la chute des Rois funeste avant-coureur,...
Dieu des Juifs, tu l'emportes !...
David, David triomphe. Achab seul est détruit,...

Desfreaux.

L'argent, l'argent, dit-on sans lui tout est stérile.
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile,
L'argent en honnête homme érige un scélerat,
L'argent seul au palais peut faire un magistrat.

Quel carnage de toutes parts ! Racine.
On égorge à la fois les enfans, les vieillards ;
Et la sœur, & le frere ;
Et la fille, & la mere :
Le fils dans les bras de son pere.

Retrancher de tous ces endroits la répétition : c'est en effacer toute la beauté, en affoiblir toute la force, & ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

ANTITHÈSE, DISTRIBUTION ; & autres figures pareilles.

» Les Antithéses bien ménagées, » dit le pere Bouhours, plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles » y font à peu près le même effet que » dans la peinture les ombres & les jours » qu'un bon peintre a l'art de dispenser » à propos ; ou dans la musique les voix » hautes & les voix basses qu'un habile maître sait méler ensemble *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia.... Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit... Les Capitaines chrétiens doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes ; & adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.* Pro Cluent. n. 15. Pro Murena n. 76. Fléchier.

Il y a d'autres figures qui consistent principalement dans un certain arran-

gement & un raport de paroles, qui placées avec art & justesse & comme avec symétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les uns aux autres, & par cette espèce de concert étudié & mesuré flatent agréablement l'oreille & l'esprit.

* Cicéron n'a pas négligé cette grace du discours à laquelle quelques Anciens, comme Isocrate, s'étoient livrés sans réserve : & il nous a montré l'usage qu'on devoit faire de ces figures, en les emploiant rarement & avec sobriété, & aiant toujours pris soin de les relever par la force & la solidité des pensées, sans quoi elles seroient d'un léger mérite.

Pro Mil. n. 10. *Est enim hæc, Judices, non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verum ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti sed facti, non instituti sed imbuti sumus : ut, si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in tela aut latronum aut inimicorum incidisset, omnis honesta ratio esset expediendæ salutis.... Et sine invidia culpa plectatur, & sine culpa invidia ponatur.*

Pro Cluent. 5.

Senec. Ep. 5. Sénéque est plein de ces sortes de figures. *Magnus est ille qui fictilibus sic*

* Delectatus est his etiam M. Tullius : verum & modum adhibuit non ingratæ, nisi copiâ redundet, voluptati : & rem alioqui levem, sententiarum pondere implevit. *Quint. l. 9. c. 4.*

utitur, quemadmodum argento; nec ille minor est, qui sic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi est, pati non posse divitias.... Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quam alienas, tam diligenter quàm tuas, tàm religiose quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. De Brev. vitæ, c. 18.

Un homme grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété. Fléchier.

Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune changeoit de face; heureux sans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse.

On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir; & un homme de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel. Fontenelle.

Il avoit cette innocence & cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; & il n'avoit point cette rudesse, & une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes.

Un seul est frapé: & tous sont délivrés. Bossuet.

Dieu frape son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent.

Toutes ces pensées sont fort belles & fort solides par elles-mêmes : mais il faut avouer que le tour & la manière dont elles sont exprimées y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux sentir il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple & commune. C'est ce que je vais tâcher de faire observer dans deux beaux endroits de Cicéron, où paroit sur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à César, que les Princes n'ont rien par où ils puissent approcher de plus près des dieux, qu'en faisant du bien aux hommes. Il pouvoit ajouter simplement que sa fortune & son bon naturel lui procuroient ce glorieux avantage : c'est là le fonds de la pensée. Mais Cicéron l'exprime avec bien plus de noblesse & d'élégance, en marquant séparément par une espèce de distribution ce qui lui vient de la fortune, & ce qu'il faut attribuer à son bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien ; l'autre lui en donne la volonté : & c'est en cela que consiste la grandeur de sa fortune, & l'excellence de son naturel. *Nihil habet nec fortuna*

Pro Lig. n. 38.

tua majus quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos. Tous les mots se répondent ici avec une justesse merveilleuse. *Fortuna, natura : majus, melius : possis, velis.* Est-il possible de dire plus de choses en moins de mots, & d'une manière plus ornée ?

L'éloge de Roscius le comédien est du même goût. *Etenim cum artifex ejusmodi sit* (Q. Roscius) *ut solus dignus videatur esse qui scenam introeat ; tum vir ejusmodi est, ut solus videatur dignus, qui eò non accedat.* Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roscius, qui peut nous apprendre aussi comment la même pensée peut être tournée en différentes manières. *Qui medius fidius* (*audacter dico*) *plus fidei quàm artis, plus veritatis quam disciplinæ possidet in se : quem populus Romanus meliorem virum quàm histrionem esse arbitratur : qui ita dignissimus est scena propter artificium, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Ce double éloge se réduit à dire que Roscius est encore plus honnête homme, qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette pensée nous est-elle montrée ? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne. » Roscius est un si ex- » cellent acteur, qu'il paroit seul digne » de monter sur le théatre : mais d'un

Pro Quinct. n. 78.

Pro Quinct. Rosc. com. n. 17.

autre côté il eſt ſi homme de bien, qu'il » paroit ſeul digne de n'y monter ja- » mais. » Il n'y a pas moins de délica- teſſe dans le ſecond éloge. Le dernier membre auroit eu peut-être plus de grace, ſi au mot d'*artificium* on en eut ſubſtitué un qui ſe terminât comme *abſtinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont nous parlons ici, qui conſiſtent dans un arrangement étudié & meſuré, eſt que les mots ſe répondent non ſeulement pour le ſens, mais s'il ſe peut, pour le ſon & la cadence. *Ita digniſſimus eſt ſcena propter artis peritiam, ut digniſſimus ſit curia propter abſtinentiam.* Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du ſens par une expreſſion moins propre : & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien ſur l'uſage qu'il faut faire de ces ſortes de figures.

* Comme elles ne conſiſtent que dans certains tours & certain arrangement de paroles, & que les paroles ne doivent ſervir qu'à exprimer les penſées ; on ſent aſſez qu'il ſeroit abſurde de s'attacher à

* Sunt qui neglecto rerum pondere & viribus ſententiarum, ſi vel inania verba in hos modos depravarint, ſummos ſe judicent artifices, idcòque non deſinunt eas nectere quas ſine ſententia ſectari tam eſt ridiculum, quàm quærere habitum geſtumque ſine corpore. *Quint. l. 9. c. 3.*

Sed ne hæ quidem deſandæ ſunt nimis, *ibid.*

ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fonds même des penſées & des choſes. Mais quelque ſolide qu'on le ſuppoſe, ces figures doivent être emploiées rarement : parce que plus l'art & l'étude s'y montrent, plus l'affectation ſe fait ſentir, & devient vicieuſe.* Enfin il faut que la nature des choſes qu'on traite ſoit ſuſceptible de ces ſortes d'ornemens. Car, quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vûe des maux dont ils ſont menacés, d'exciter en eux une juſte indignation contre le crime, d'emploier des ſupplications vives & empreſſées, un orateur ne ſe rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes meſurées, par des antithéſes, & de pareilles figures qui ne ſont propres qu'à éteindre le feu des paſſions, & à faire ſentir la vanité d'un orateur occupé de lui ſeul & du ſoin de faire admirer ſon eſprit, lorſqu'il ne devroit ſonger qu'à tirer les larmes des yeux de ſes auditeurs, & à les remplir des ſentimens de crainte, de

* Sciendum imprimis quid quiſque in orando poſtulet locus, quid perſona, quid tempus.... Ubi enim atrocitate, invidia, miſeratione pugnandum eſt, quis ferat contrapoſitis, & pariter cadentibus, & conſimilibus, iraſcentem: flentem, rogantem: cum in his rebus cura verborum deroget affectibus fidem, & ubicumque ars oſtentatur, veritas abeſſe videatur. *ibid.*

colère, ou de douleur qu'il veut leur inſpirer ?

FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article qui regarde les figures des mots, ſans dire quelque choſe de celles qui conſiſtent dans une reſſemblance affectée, & dans une eſpèce de jeux de mots. *Amari jucundum eſt, ſi curetur ne quid inſit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arator factus.* Le ſeul nom de Verrès, qui en latin ſignifie *un porc*, en fournit pluſieurs. *Hinc illi homines erant qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore : quorum alii, ut audiſtis, negabant mirandum eſſe,* JUSTAM NEQUAM ESSE VERRINUM: *alii etiam frigidiores erant, ſed quia ſtomachabantur, ridiculi videbantur eſſe, cùm* SACERDOTEM *execrabantur, qui* VERREM TAM NEQUAM *reliquiſſet.* (Le Préteur à qui Verrès avoit ſuccédé s'appelloit *Sacerdos*) *Quæ ego non commemorarem (neque enim perfacetè dicta, neque porro hæc ſeveritate digna ſunt) niſi*, &c. *Ex nomine iſtius quid in provincia facturus eſſet perridiculi homines augurabantur.... ad* EVERRENDAM *provinciam venerat. Quod unquam, Judices, hujuſmodi* EVERRICULUM *ulla in provincia fuit* ? Cicéron, en raportant ces plaiſanteries, a ſoin de marquer combien elles lui paroiſſent froides

Verr. 3. n. 221.

Verr. 4. n. 18. & 19.

Verr. 6. n. 13.

& puériles ; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penſer, & les met en garde contre un mauvais goût, qui ſeroit aſſez de leur âge, & qui leur feroit trouver de l'eſprit dans ces ſortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les alluſions. Il y en a de véritablement ingénieuſes, qui donnent beaucoup de grace au diſcours: & elles doivent paroître telles, quand elles ſont pleines de ſens, & fondées ſur une penſée ſolide, & ſur une reſſemblance naturelle. Cicéron avoit raporté la manière juſte & déſintéreſſée dont Verrès s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion. *Eſt adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, ſed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum exiſtimationem? æquius ad levandam mulieris calamitatem? vehementius ad quæſtoris libidinem coercendam? Summè hæc omnia mihi videntur eſſe laudanda. Sed repentè è veſtigio* EX HOMINE, *tanquam aliquo Circæo poculo*, FACTUS EST VERRES. *Redit ad ſe, ad mores ſuos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad ſe vertit: mulieri reddit quantulum viſum eſt.* Il me ſemble que cette alluſion fondée ſur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux, (& c'eſt ce que ſignifie *Verr.* I. 57.

Verres en latin) est ici fort heureuse & fort naturelle.

Verr. 4. n. 186. &c. Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les cinq dernières lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit souvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en restoit que les quatre premières lettres, *Verr.* C'étoit un nom supposé sous lequel Verrès s'étoit caché pour exercer une criante usure. Cicéron produisit cette piéce dans le procès; *ut omnes mortales*, dit-il, *istius avaritiæ non jam vestigia, sed ipsa cubilia videre possint.* n. 190. n. 191. *Videtis Verrutium? videtis primas litteras integras? videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demersam esse in litura?* Peut-on condanner un tel jeu de mots, surtout dans une occasion où l'orateur croioit avoir besoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre Verrès ridicule & mépriſable.

Quelquefois la ressemblance des mots, ou le simple changement de prépoſition, ou le même mot pris en différens sens, produit une sorte d'agrément, qui n'est point à rejetter. *Hanc reipublicæ pestem* 1. Cat. n. 30. *paulisper reprimi, non in perpetuum comprimi posse.... non emissus ex urbe, sed* n. 27. *immissus in urbem esse videatur... Civis* Pro Cæl. n. 17. *bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien disoit d'un esclave qui voloit dans la maison, qu'il n'y avoit rien de fermé

mé pour lui : *Solum esse cui domi nihil sit nec obsignatum, nec occlusum* : ce qui convient aussi à un fidéle serviteur, à qui l'on se fie pleinement. 2. de Orat. n. 248.

FIGURES DE PENSÉES.

Je me contenterai d'en rapporter seulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, l'APOSTROPHE, l'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

Usque adeò ne mori miserum est ? C'est de ce ton que parle un homme près d'aller au combat : au lieu qu'un vieillard malade & près de mourir, diroit froidement : *Non est usque adeò miserum mori.* Æn. l. 12. v. 646.

Enée dans un récit remarque que si on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été prise :

Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres. Æn. l. 2. v. 56.

L'apostrophe fait sentir toute la tendresse d'un bon citoien pour sa patrie. Changez une lettre, *staret, maneret*, ce sentiment disparoit.

Cicéron termine ainsi le récit qu'il avoit fait du supplice d'un citoien romain : *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium nostræ civitatis ! O lex Porcia* ; Verr. 7. n. 161. & 162.

legesque Semproniæ! O graviter desiderata, & aliquando reddita plebi Romanæ, tribunitia potestas! Huccine tandem omnia recidérunt, ut civis R. in provincia populi R. in oppido fœderatorum, ab eo qui beneficio populi R. fasces & secures haberet, deligatus in foro virgis cæderetur! Voila le vrai langage de la douleur & de l'indignation.

Cicéron réunit presque toutes ces figures, & y en joint encore d'autres, dans un endroit qui est fort vif. *Quid enim Tubero, tuus ille districtus in acie Pharsalica gladius agebat? cujus latus ille mucro petebat? qui sensus erat armorum tuorum? quæ tua mens? oculi? manus? ardor animi? quid cupiebas? quid optabas?* Tout cela se réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de Pharsale, & qu'il avoit porté les armes contre César. Mais quelle force ne donnent point à cette pensée tant & de si vives figures, entassées les unes sur les autres? ne semblent-elles pas insinuer que l'épée de Tubéron alloit par tout dans la mélée chercher César? Car Cicéron avoit dit immédiatement auparavant: *contra ipsum Cæsarem est congressus armatus.*

Pro Ligar. n. 9.

Princesse dont la destinée est si grande & si glorieuse faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison? O Eternel, veillez sur elle. Anges

Bossuet.

saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande & si délaissée.

Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t elle fait couler jusqu'à vous ses consolations & ses aumônes, inquiete de vos besoins & de vos chagrins, & plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'etiez de cacher votre misère. *Fléchier.*

O fortuné séjour ! O champs aimés des cieux ! *Desyreaux.*
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seul, oublier tout le monde!
O rives du Jourdain! O champs aimés des Cieux! *Racine.*
Sacrés monts, fertiles valees
Par cent miracles signalees :
Du doux païs de nos ayeux
Serons nous toujours exilees ?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit plus de miracles. Joad plein d'une sainte indignation lui répond ainsi:

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir.
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ebranler ton cœur, fraperont tes oreilles ?

LA PROSOPOPÉE est une figure qui prête de l'action & du mouvement aux choses insensibles; qui fait parler les personnes soit absentes soit présentes, les choses inanimees, & quelquefois même les morts.

Il eſt ordinaire aux poétes de donner de l'indignation, & de l'admiration aux fleuves, aux arbres; de la triſteſſe aux bêtes, &c.

Virgile.

Atque indignatum magnis ſtridoribus æquor.
Pontem indignatur Araxes.
Miraturque novas frondes, & non ſua poma.
It triſtis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum.

Deſpr.

Sous les fougueux courſiers l'onde écume & ſe plaint. . . .
J'entens déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.

Pline l'ancien dans ſes deſcriptions approche ſouvent de la hardieſſe poétique. Il peint merveilleuſement par deux traits la douleur & la honte d'un pan, qui aiant perdu ſa queue ne cherche plus qu'à ſe cacher : *Caudâ amiſſâ pudibundus ac mœrens quærit latebram.* Dans un autre endroit il donne un ſentiment de joie à la terre qui ſe voioit autrefois cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un ſoc chargé de lauriers : *Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore.* Il dit ailleurs que les maiſons où étoient diſpoſées par ordre les ſtatues des héros d'une noble race, ſe ſentoient encore de leurs triomphes après avoir changé de maîtres, & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu conſacré par les monumens de la vertu &

l. 10. *c.* 20.

l. 18. *c.* 3.

de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipsæ domus ; & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* La traduction de cet endroit, qui est du pere Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuse briéveté de la dernière pensée. *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, & par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'est en parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, & des becs des vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vû ni entendu sous Pompée que de sage & d'honnête, & qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo vestra, & hostium spolia cùm aspexisti, domum tuam te introire putas ? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es ; tamen & te, & tua, & tuos nosti... Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum.* 2. Philip. n. 68. 69.

Quid enim unquam domus illa viderat nisi punicum, nisi ex optimo more & sanctissima disciplina? ... Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro triclinis popinæ sunt.

Cette figure, qui personifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Cicéron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette conclusion : *Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit puniendum putet, cùm videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus?* Il pouvoit dire simplement : *cùm videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il personifie les loix, & nous les représente comme si elles accouroient au secours d'un homme qui se trouve attaqué par des voleurs, & comme si elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour se défendre. Cela est tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quelques lignes après : *Silent enim leges inter arma, nec se expectari jubent : cum ei, qui expectare velit, antè injusta pœna luenda sit, quàm justa repetenda.*

Pro Mil. n°. 9.

n. 10.

Fléchier. *A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voutes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles :*

COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL ?

Vous savez que naturellement la victoire est cruelle, insolente, impie. Monsieur de Turenne la rendoit douce, raisonnable, & religieuse.

Depuis que la justice gémit sous un amas de loix & de formalités embarrassées, & qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu suffire à cette fonction.

Sa beauté n'a-t-elle pas toujour été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? Bossuet.

Je ne vous raconterai point la suite trop fortunée de ses entreprises. (de Cromwel) *ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue prospérité qui a étonné l'univers.*

La raison conduit l'homme jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la religion chrétienne : après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumière, non pas contraire, mais toute differente, & infiniment supérieure. Fontenelle.

IL EST une autre espèce de prosopopée, encore plus vive & plus hardie que la première. C'est lorsqu'on apostrophe des choses insensibles & inanimées, ou qu'on les fait parler elles-mêmes, ou qu'au lieu de raporter indirectement les discours de ceux dont il s'agit, on met ces discours dans leur propre bouche ;

ou enfin lorsqu'on va jusqu'à faire parler les morts.

1. *Apostropher des choses insensibles*

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particulière, dit que la religion même & les autels des dieux y ont été sensibles, & leur adresse ensuite son discours. *Religiones mehercule ipsæ, aræque, cùm illam belluam cadere viderunt, commovisse se videntur, & jus in illo suum retinuisse. Vos enim Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor, vosque Albanorum obrutæ aræ, &c.*

Pro Mil. n. 85.

Fléchier. *Sans cette paix, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scénes tragiques, tu aurois accru le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.*

Bossuet. *Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de fraper?*

2. *Faire parler des choses inanimées.*

1. *Catil.* n. 18. & 27. Cicéron dans l'une des Catilinaires introduit la patrie, & la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius dans le beau discours qu'il fait au sujet de la continuation du siége de Veies, introduit de même la République, qui représente aux soldats, que puisqu'elle les paie pour toute l'année,

ils lui doivent le service pour toute l'année. *An si ad calculos eum Respublica vocet, non meritò dicat : Annua æra habes, annuam operam ede ? An tu æquum censes militia semestri solidum te stipendium accipere ?* Tit. Liv. l. 5. n. 4.

3. Les discours mis dans la bouche même des personnes font tout un autre effet, que si on se contentoit de les raporter par un simple récit ; & ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron dans le dernier de ses plaidoiers contre Verrès peint la cruelle avarice d'un geolier qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faisoit acheter chèrement la triste consolation de voir & d'embrasser leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheureuses victimes de la cruauté de Verrès. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque sociorum & civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis : ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem filio tuo, quid dabis ? ne diu crucietur ? ne sapius feriatur ? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur ? Etiam ob hanc causam pecunia* Verr. 7. n. 117. 118.

lictori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem ! O gravem acerbamque fortunam ! Non vitam liberûm, sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.

Milon n'étoit pas d'un caractère qui lui permit de descendre à de basses supplications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur & de noblesse, & en même tems extrêmement tendre & touchant. *Valeant, inquit, valeant cives mei. Sint incolumes, sint florentes, sint beati. Stet hæc urbs præclara, mihique patria carissima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla Republica cives mei (quoniam mihi cum illis non licet) sine me ipsi, sed per me tamen, perfruantur. Ego cedam atque abibo, &c.* * L'effet de cette figure est de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler, & de faire qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes.

Pro Mil. n. 3

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, & en fait sortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoier de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter.

Pro Cæl. n. 33. 36.

D'autres fois il adresse son discours aux

* Non audire judex videtur aliena mala deflentes, sed sensum ac vocem auribus accipere miserorum; quorum etiam mutus aspectus lacrymas movet. *Quintil. lib. 6. cap. 1.*

Bossuet.

morts. *Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célébre ce Monarque : & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.*

* Ces sortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroiables, & qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au delà du vrai ; ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

§ L'HYPOTYPOSE est une figure qui peint l'image des choses dont on parle avec des couleurs si vives, qu'on s'ima-

* Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim & incredibilia natura necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt ; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quint. lib. 9. c. 2.*

§ ὑποτύπωσις dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potiùs videatur, quàm audiri. *Quintil. l. 9. c. 2.*

Magna virtus est, res, de quibus loquimur clare, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi judex, de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimi & oculis mentis ostendi. *Quint. lib. 8. cap. 3.*

gine les voir de ſes propres yeux, & non ſimplement en entendre le récit. Et c'eſt en quoi conſiſte principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point aſſez pleinement, & qui n'a pas tout le ſuccès qu'elle doit avoir, ſi elle frape ſimplement les oreilles, ſans remuer l'imagination, & ſans aller juſqu'au cœur.

1. Ces images ſe font quelquefois en peu de mots, & ce ne ſont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la conſternation de la mere d'Euryale au moment qu'elle apprit ſa mort :

Miſeræ calor oſſa reliquit:
Excuſſi manibus radii, revolutaque penſa.

[Æn. l. 9. v. 475.

Cicéron peint en deux lignes la colére, ou plutot la fureur de Verrès. *ipſe inflammatus ſcelere ac furore in forum venit. Ardebant oculi : toto ex ore crudelitas eminebat.*

[Verr. 7. n. 160.

Il fait ailleurs en auſſi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau, quoiqu'il frape moins d'abord : comme il eſt de certains tableaux, dont la beauté n'eſt aperçue que par les connoiſſeurs. *Stetit ſoleatus Prator populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari, muliercula nixus in littore.* Quintilien dévelope d'une manière admirable toute la force & toute l'énergie renfermée

Verr. 7. n. 85.

dans cette courte description. J'en rapporterai les paroles mêmes parce qu'elles peuvent servir de modèle aux maîtres pour entendre & pour expliquer les auteurs. *An quisquam*, dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abest, ut cum illa in Verrem legit*, STETIT SOLEATUS, &c. *non solum ipsum os intueri videatur, & locum, & habitum, sed quædam etiam ex iis, quæ dicta non sunt, sibi ipse astruat? Ego certè mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utriusque blanditias, & eorum qui aderant tacitam aversationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la description de Cicéron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *stetit Verres in littore... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de sa vivacité & de ses couleurs. La principale beauté consiste à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le représente Cicéron, appuié nonchalamment sur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, sont une peinture parlante, qui présente aux yeux & à l'esprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore* réservé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, & marque la licence effrénée de Verrès, qui paroissant en cette indigne posture sur le rivage, & aux yeux de tout le monde,

Quintil. l. 6. c. 3.

ſemble braver inſolemment la bienſéance & l'honnêteté publique.

Nos poétes ſont pleins de ces deſcriptions courtes & vives.

Deſpreaux.

Son courſier écumant ſous ſon maître intrépide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Et ailleurs :

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Mais rien n'eſt plus achevé que le portrait qui ſuit :

La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

2. Les deſcriptions que j'ai raportées juſqu'ici ſont courtes, & ne peignent qu'un ſimple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées, qui reſſemblent à ces tableaux où l'on repréſente pluſieurs perſonnages, dont toutes les attitudes frapent, & ſe font remarquer. Telle eſt cette deſcription d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'eſt pas parvenue juſqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim heſterna potatione oſcitantes. Verſabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, coronis languidulis & ſpinis cooperta piſcium.* Quintilien qui nous a conſervé ce beau

morceau, nous en fait sentir la beauté & le prix par un seul mot, mais plein de vivacité, & qui dit tout : *quid plus videret, qui intrasset* : Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron, qui n'échaperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs françois, soit poétes, soit orateurs, en peuvent fournir aussi un grand nombre. *Quintil. l. 8. cap. 3.*

Josabet dans Athalie décrit merveilleusement la manière dont elle sauva Joas du carnage.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit, *Racine.*
Revient à tout moment effraier mon esprit.
De Princes égorges la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort, frapa soudain ma vûe.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage :
Et soit fraieur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux peut servir de modèle dans ce genre : c'est dans l'oraison funébre de la Reine : *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ses misericordes publiques : dans ces lieux ou se ramassent toutes les*

infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; ou les gémiſſemens & les plaintes de ceux qui ſouffrent, rempliſſent l'ame d'une triſteſſe importune ; ou l'odeur qui s'exhale de tant de corps languiſſans, porte dans le cœur de ceux qui les ſervent le dégoût & la défaillance ; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeſte empire, & ou l'image de la miſere & de la mort entre preſque par tous les ſens : c'eſt-là que s'élevant au-deſſus des craintes & des délicateſſes de la nature pour ſatisfaire à ſa charité au péril de ſa ſanté même, on la vit toutes les ſemaines eſſuier les larmes de celui-ci, pourvoir aux beſoins de celui là, procurer aux uns des remèdes & des adouciſſemens à leurs maux, aux autres des conſolations de l'eſprit & des ſecours pour la conſcience.

Ces endroits ſont fort propres à former le goût des jeunes gens. * On doit les avertir que le moien le plus sûr de reuſſir dans ces ſortes de deſcriptions eſt de conſulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, en ſorte que chacun ſente en ſoi-même la vérité de ce qu'on dit, & trouve dans ſon propre fonds les ſentimens

* Naturam intueamur, hanc ſequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ eſt : ad ſe refert quisque quæ audit ; & id facillimè accipiunt animi, quod cognoſcunt. *Q. l.* 8. *c.* 3.

qui sont exprimés dans le discours. Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vit de ses propres yeux. § Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espèces de songes & de douces réveries où ils se forment mille projets chimeriques de fortune ou des richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, & en sont si fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, & en être les maîtres.

Il fournit lui-même un modèle de cette manière de faire une description,

* Per quas (φαντασίας) imagines rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentes habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt ὑποτυπωτὴν, qui sibi res, voces, actus secundùm verum optime finget. *Quintil. lib. 6. cap. 2.*

§ Nam si inter otia animorum, & spes inanes, & velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæ de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, prœliari, populos alloqui divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere: hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? *ibid.*

que je rapporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum quærar, non omnia quæ in re præsenti accidisse credibile est, in oculis habebo? Non percussor ille subitus erumpet? non expavescet circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbo? non animo sanguis, & pallor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus insidet?* Cet endroit paroit copié d'après Cicéron, qui décrit ainsi une pareille action : *Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, Judices? Non illum miserum ignarum casus sui, redeuntem à cœna videtis? non positas insidias? non impetum repentinum? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glaucia? Non adest iste Roscius? non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nuncium?*

Quint. l. 6. n. 2.

Pro Rosc. Amer. n. 98.

IMAGES.

Les derniers mots de la description que je viens de citer m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources des plus ordinaires des beautés du discours, qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps & de la réalité aux choses dont on parle, & à les peindre par des traits visibles qui frapent les sens,

qui remuent l'imagination, & qui montrent un objet sensible. Cette manière a quelque rapport à la figure précédente, qui est l'Hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum* ? ces mots, *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle, & présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers que j'ai déja cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manières de peindre ainsi les objets qu'on décris : j'en rapporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la régle que j'ai indiquée

Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices easdem, quas pro vobis Diis immortalibus tendere consuevit.... Prospicite ne ignis ille aternus, nocturnis Fonteiæ laboribus vigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis extinctus esse dicatur. *Pro M. Font. n. 37. 38.*

Hac magnitudo maleficii facit, ut, nisi penè manifestum parricidium proferatur, credibile non sit.... Penè dicam respersas manus sanguine paterno judices videant oportet, si tantum facinus, tam immane, tam acerbum crediturí sint. *Pro Rosc. Amer. n. 62.*

Quel peuple n'a pas ressenti les effets de sa valeur, & quel endroit de nos frontieres n'a pas servi de théatre à sa gloire? *Fléchier*

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des douces & secrettes espérances de sa solitude. D'une main il foudroioit les Amalécites, & il levoit déja l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions.

Quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, & que marchant sur ces remparts qu'il venoit de foudroier, il alloit lui offrir pour premier hommage au pié de ses autels renouvellés, les lauriers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, & je prens sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

Qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jetté sur ses actions?

Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge & de l'imposture, dont les cupidités humaines la couvrent.

Masear. *Est-ce dans la Cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque & sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités?*

Bossuet. *Vous croiez donc que les déplaisirs &*

les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre, ou qu'un roiaume est un remède universel à tous les maux ?

Il me semble que je voi encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un Prince enfant.

Quand tout cédoit à Louis, & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux sur la Reine, & croioient voir partir de son oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Sous un air serain & tranquille (il s'agit de Louis XIV.) *il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui sont encore sur le point d'éclater.* Pelisson.

Pour comble de prospérité
Il espere (*l'impie*) revivre en sa postérité :
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe. Racine.

AVANT que de finir cet article je dois avertir en général, * que l'usage

* Una in re maximè utilis, ut quotidiani & semper eodem modo formati sermonis fastidium levet, & nos à vulgari dicendi genere defendat. Quo si quis parcè, & cùm res poscet, utetur, velut asperso quodam condimento, jucundior erit. At qui nimiùm affectaverit, ipsam illam gratiam varietatis amittet.... Nam & secretæ, & extra vulgarem usum positæ, ideoque magis nobiles, ut novitate aurem excitant, ita copia satiant; nec se obvias fuisse dicenti, sed conquisitas, & ex omnibus latebris extractas congestasque declarant. Q. *lib. 9. c. 3.*

des figures demande beaucoup de discernement & de prudence. Elles servent comme de sel & d'assaisonnement au discours, pour relever le stile, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégoût que causeroit une ennuieuse uniformité; & dès lors elles doivent être emploiées avec mesure & discrétion. Car si l'usage en devient trop fréquent, elles perdent cette grace même de la variété qui fait leur principal mérite; & plus elles sont brillantes, plus elles choquent & lassent par une affectation vicieuse, qui marque qu'elles ne sont point naturelles, mais recherchées avec trop de soin, & comme amenées par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des figures qui sont devenues si communes, & si triviales, qu'elles ont perdu toute leur grace, surtout lorsqu'elles sont trop longues. *Miserum est exturbari fortunis omnibus : miserius est injuriâ. Acerbum est... acerbius. Calamitosum est... calamitosius. Funestum est... funestius. Indignum est... indignius. Luctuosum est... luctuosius. Horribile est... horribilius.* L'auditeur prévient la réponse, & est fatigué par cette espèce de refrein qui est toûjours sur le même ton. Il en est de même de cette autre figure, qui est encore plus ennuieuse : *Qui sunt qui fœdera sæpe ruperunt ? Carthaginienses. Qui*

Pro Quinct. 95.

Corvif. l. 4.

sunt qui in Italia crudele bellum gesserunt? Carthaginienses. Qui sunt, &c.?

§. VI.

Des Précautions Oratoires.

JE DONNE ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point blesser la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il se sert pour dire de certaines choses qui autrement paroîtroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *Précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art & une adresse propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la chose plus sensible.

Chrysogonus affranchi de Sylla avoit tant de crédit auprès de son maître, tout-puissant alors dans la République, qu'aucun avocat n'osa plaider contre lui en faveur de Roscius. Il n'y eut que Cicéron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de se charger d'une cause si délicate. Il a grand soin dans toute la suite de son plaidoier d'avertir en plusieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoissance de toutes les injustices de son affranchi; qu'on s'étoit fort

Pro Rosc. Amer. n. 21. & 22. 25. 91. 110. 127.

appliqué à les lui cacher : qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pu lui en donner avis ; qu'enfin il n'étoit pas étonnant que Sylla, chargé seul du soin de rétablir & de gouverner la République, eût ignoré ou négligé plusieurs choses, puisqu'il en échapoit beaucoup à la connoissac & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On sent bien que de telles précautions étoient absolument nécessaires.

E. 131.

Cicéron, dans le plaidoier intitulé *Divinatio in Verrem*, est obligé de montrer qu'il est plus digne que Cécilius de plaider contre Verrès. * Une telle cause, pour ne point choquer, devoit être maniée avec beaucoup d'adresse & d'habileté : car les louanges qu'on se donne à soi-même sont toujours odieuses ; sur-tout quand elles roulent sur l'esprit & sur l'éloquence. Cicéron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités nécessaires pour soutenir un plaidoier si important, n'a garde de se les attribuer à lui-même : une vanité si grossière auroit révolté tous les esprits. *

* Intelligo quàm scopuloso difficilique in loco verser. Nam cùm omnis arrogantia odiosa est, tum illa ingenii atque eloquentiæ multo molestissima. *n.* 36.

* Fortasse dices : Quid ? Ergo hæc in te sunt omnia ? Utinam quidem essent ! Verumtamen ut esse possent magno studio mihi à pueritia est elaboratum. *n.* 40.

Il dit seulement qu'il a travaillé toute sa vie pour les acquérir, & que si malgré un long travail il n'a pu en venir à bout, il n'est pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profession, en soit absolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à réfuter le témoignage de plusieurs Grecs qui avoient déposé contre sa partie. Pour le faire avec plus de succès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate sur ce qui regarde la bonne foi & la sincérité. Il ne commence pas brusquement par un reproche si dur. Il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle passion de quelques-uns de leurs compatriotes. Il donne ensuite de grandes louanges à la nation en général, dont il relève extrêmement le génie, l'habileté, la politesse, le goût pour les arts, & le merveilleux talent pour l'éloquence : mais il ajoute que cette nation ne s'est jamais piquée d'exactitude & de sincérité dans les témoignages. *Verumtamen hoc dico de toto genere Græcorum : tribuo illis literas ; do multarum artium disciplinam ; non adimo sermonis leporem, ingeniorum acumen, dicendi copiam ; denique etiam, si qua sibi alia sumunt, non repugno : testimoniorum religionem & fidem numquam* Pro Flacco n. 9.

ista natio coluit, totiusque hujus ce rei quæ sit vis, quæ auctoritas, quod pondus, ignorat.

On sait que Cicéron excelloit sur-tout à émouvoir les passions, & que par les discours tendres & touchans qu'il mettoit dans la bouche de ses parties, en finissant ses plaidoiers, il faisoit souvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur d'ame, & la noble fierté dont se piquoit Milon, ôtoient à son avocat cette ressource si puissante. * Mais Cicéron sut tirer avantage de son courage même pour lui gagner la faveur des Juges, & il prit sur lui le caractère & le personnage de Suppliant, qu'il ne pouvoit donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfans doivent à leurs peres & meres, lors même qu'ils en sont traités avec dureté & avec injustice, rend très-difficiles certaines conjonctures, où ils sont obligés de parler contr'eux; & c'est dans ces occasions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens, qui sans rien faire perdre des avantages de la cause, savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. * Il faut

* Ergo & ille captavit ex illa præstantiâ animi favorem, & in locum lacrymarum ejus ipse successit. *Quint. lib. 6. cap. 1.*

* Hoc illis commune remedium est, si in tota actione æqualiter appareat, non honor modò, sed etiam caritas: præ-

alors qu'on ſente qu'il n'y a qu'une néceſſité indiſpenſable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur voudroit ſupprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non ſeulement de reſpect, mais d'amour & de tendreſſe. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le plaidoier pour Cluentius, que ſa mere avoit traité avec une cruauté inouie. n. 12. & 17.

La régle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un ſupérieur qu'il doit reſpecter & honorer.

Il y a des occaſions, où des raiſons d'intérêt ou de bienſéance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis, * & où cependant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'oſons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner ſon procès ſans découvrir un crime dont ſon pere eſt coupable. § Il faut, dit

terea cauſa ſit nobis juſta ſic dicendi; neque id moderatè tantùm faciamus, ſed etiam neceſſario. *Q. l. 11. c. 1.*

* In quo per quamdam ſuſpicionem, quod non dicimus, accipi volumus. *Quint. l. 9. c. 2.*

§ Res ipſæ perducant judicem ad ſuſpicionem, & amoliamur cætera, ut hoc ſolum ſupereſſit: in quo multum etiam affectus juvant, & interrupta ſilentio dictio, & cunctationes. Sic enim fiet, ut Judex quærat illud neſcio quid, quod ipſe fortaſſe non crederet, ſi audiret: & ei, quod à ſe inventum exiſtimat, credat. *Ibid.*

Quintilien, que les choſes mêmes conduiſent inſenſiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire ; que tout autre motif étant écarté, il ſoit comme forcé à voir l'unique qui reſte, mais que le reſpect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le diſcours du fils ſuſpendu, entrecoupé, & interrompu de tems en tems comme par un ſilence forcé & par de vifs ſentimens de tendreſſe, faſſe connoître la violence qu'il ſe fait pour ne pas laiſſer échaper des paroles que la force de la vérité ſemble vouloir arracher de ſa bouche. Par là le Juge eſt porté à chercher ce je ne ſai quoi qu'il ne croiroit peut-être pas, ſi on le lui avoit découvert, mais dont il eſt pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a auſſi des perſonnes d'un caractère ſi reſpectable, & d'une réputation ſi univerſelle, que leur nom ſeul eſt un poids qui accable leurs adverſaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna ; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel * Cicéron, ſans toucher à la perſonne même de Caton, qui devoit être

* Quàm molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam ſummè admiratus, non ipſius vitio, ſed Stoicæ ſectæ, quibuſdam in rebus factam duriorem videri volebat ! Q. l. 11. c. 1.

pour lui comme sacrée, & qui certainement étoit inaccessible & invulnérable à la censure la plus maligne, sut pourtant lui ôter une partie de son autorité & de son crédit par le portrait qu'il fit de la secte des Stoïciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'esprit & d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier que celle dont Cicéron se chargea en osant se déclarer contre la loi Agraire. On appelloit ainsi la loi qui ordonnoit des distributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette loi avoit dans tous les tems servi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour se l'attacher. Elle paroissoit en effet lui être très-favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejetter par le peuple même, qui venoit de le nommer Consul avec une distinction qui étoit sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple se seroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir

pendant combien de tems il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune manière le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnoissance dont il étoit pénétré pour le bienfait signalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en relève avec soin toutes les circonstances, qui lui étoient si honorables. Il marque ensuite les devoirs & les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le Consulat. Il déclare que lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend bien & dans l'exercice de sa charge & pendant toute sa vie être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication : & après en avoir démêlé les différens sens ; après avoir découvert les secrettes intrigues des Tribuns qui couvroient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux ; après avoir loué hautement les Gracques zélés défenseurs de la loi Agraire, & dont la mémoire par cette raison étoit si chere au peuple Romain ; après s'être ainsi insinué peu à peu & par degrés dans l'esprit de ses auditeurs, & s'en être enfin rendu maître absolu, il n'ose pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agissoit, mais il se contente de pro-

teſter qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoiſſe pas que cette loi, ſous un dehors flateur, donne en effet atteinte à ſon repos & à ſa liberté, il ſe joindra à lui, & ſe rendra à ſon ſentiment. C'eſt ici un modèle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par inſinuation*, & il me ſemble qu'un ſeul endroit comme celui-ci eſt bien capable de former l'eſprit des jeunes gens, & de leur apprendre la manière adroite & reſpectueuſe avec laquelle ils doivent combattre le ſentiment de ceux à qui la reconnoiſſance & la ſoumiſſion ne leur permettent pas de réſiſter directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre, & le peuple, détrompé par l'éloquent diſcours de ſon Conſul, rejetta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius où l'on examine ce qu'il faloit penſer du parti de Pompée, demandoit d'être traité avec une extrême délicateſſe. Tubéron avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre Céſar. Cicéron releve & condamne la dureté de cette expreſſion ; & après avoir raporté les différens noms qu'on donnoit à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée ; erreur, crainte, cupidité, paſſion, prévention, entêtement,

témérité : » Pour moi, dit-il, si l'on » me demande quel est le propre, & » véritable nom que l'on doit donner à » notre malheur, il me semble que c'est » une fatale influence qui a aveuglé les » hommes, & les a entraînés comme » malgré eux ; en sorte qu'on ne doit » pas s'étonner que la volonté insurmon- » table des dieux l'ait emporté sur les » conseils des hommes. *Ac mihi quidem, si proprium & verum nomen nostri mali quæratur, fatalis quædam calamitas incidisse videtur, & improvidas hominum mentes occupavisse: ut nemo mirari debeat, humana consilia divina necessitate esse superata.* Il n'y avoit rien dans cette définition d'injurieux pour le parti de Pompée, & loin de devoir choquer César, elle étoit très flateuse pour lui.

Pro Ligar. n. 17.

Nos écrivains, quand ils ont eu à parler des dernières guerres civiles qui troublérent la France, semblent avoir eu en vûe l'endroit de Cicéron que je viens de raporter : mais ils ont bien enchéri sur leur modèle.

Mascaron dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne.

Hélas, malheureuse France ! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en restoit-il pas assez d'autres sans tourner tes mains contre toi-même ? Quelle fatale influence te porta à repandre tant de sang ?.... Que ne peut on effacer ces tristes années de la suite de l'histoire, & les dérober à la connoissance de nos neveux ! Mais puisqu'il

est impossible de passer sur des choses que tant de sang répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre, qui pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vûe ce défaut de lumière, & cette nuit funeste, qui formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Souvenez-vous, Messieurs, de ce tems de désordre & de trouble, ou l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise, ou les Astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fidéles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes, qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu : telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisement à soi ; & il y a dans la politique, comme dans la religion, une espece de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle. Fléchier dans l'Oraison funébre de M. de Turenne.

Que dirai-je donc ? Dieu permit aux

M. Fléchier dans l'Oraiſ. funebre de M. le Tellier.

vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva. Un air empoiſonné de factions & de revoltes gagna le cœur de l'Etat, & ſe répandit dans les parties les plus éloignées. Les paſſions que nos péchés avoient allumés rompirent les digues de la juſtice & de la raiſon ; & les plus ſages même, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, ſe trouvérent, ſans y penſer, hors des bornes de leur devoir.

§. VII.

Des Paſſions.

JE SEROIS extrêmement long, ſi j'entreprenois de toucher même légérement tout ce qui regarde cette matière, l'une des plus importantes qui ſoient dans la Rhétorique. On ſait que les paſſions ſont comme l'ame du diſcours, que c'eſt ce qui lui donne une impétuoſité & une véhémence qui emportent & entraînent tout : & * que l'orateur exerce par là ſur ſes auditeurs un empire abſolu, & leur inſpire tels ſentimens

* Tantam vim habet illa, quæ rectè à bono poeta dicta eſt *flexanima atque omnium regina rerum oratio*, ut non modò inclinantem erigere, aut ſtantem inclinare, ſed etiam adverſantem & repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere poſſit. *Lib. 2. de Orat.* n. 187.

qu'il lui plait, quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la disposition favorable qu'il trouve dans les esprits, mais d'autres fois en surmontant toute leur résistance par la force victorieuse du discours, & les obligeant de se rendre comme malgré eux. César ne put s'en défendre lorsqu'il entendit le plaidoier de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il se tînt fort sur ses gardes contre son éloquence : étant sorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoier les jeunes gens à la lecture des péroraisons de Cicéron, & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Cicéron & Quintilien nous ont laissés sur ce sujet. * Le plus important de tous est que pour toucher les autres, il faut être touché soi-même: & pour l'être, il faut se bien pénétrer du sujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en sentir toute la vérité & toute l'importance, se représen-

* Summa circa movendos affectus in hoc posita est, ut moveamur ipsi:. Primum est ut apud nos valeant ea quæ valere apud Judicem volumus, afficiamurque antequam afficere conemur.... Ubi miseratione opus erit, nobis ea de quibus querimur, accidisse creda-mus, atque id animo nostro persuadeamus. Nos illi simus; quos gravia, indigna, tristia passos queramur. Nec agamus rem quasi alienam, sed assumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in simili nostro casu dicturi essemus. Q. *l.* 6. *c.* 2.

ter fortement l'image des choſes dont on veut ſe ſervir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives & touchantes ; & elles ſeront telles, ſi l'on a bien ſoin d'étudier la nature, & de la prendre toujours pour guide. * Car d'où vient qu'on voit des perſonnes ignorantes s'exprimer ſi éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colère, ſinon parce que ces ſentimens ne ſont point étudiés, ni contrefaits, mais puiſés dans la vérité & dans la nature même ?

Plut. in vit. Demoſth. Un Athénien vint trouver Démoſthéne, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoien de qui il diſoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille & froid, ſans s'émouvoir, ſans s'échaufer : il n'eſt rien de tout cela, dit Démoſthéne ; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre en hauſſant la voix & paroiſſant tout ému ? je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé ? A ce ton Démoſthéne reconnut la vérité, & ſe chargea de la cauſe. * Cicéron raporte quelque choſe

* Quid enim aliud eſt cauſæ, ut lugentes utique in recenti dolore diſertiſſimè quædam exclamare videantur, & ira non nunquam indoctis quoque eloquentiam faciat, quàm quod illis ineſt vis mentis, & veritas ipſa morum ? *ibid.*

§ Hoc ipſum poſui pro argumento, quod ille tam ſolutè egiſſet..... tam leniter, tam oſcitanter,

de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi ! lui dit-il, s'il étoit vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir ? Est-ce là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives & animées ? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché soi-même, si l'on veut toucher les autres, & ressentir en soi les mouvemens qu'on veut leur inspirer. *Si vis me flere, dolendum est Primum ipsi tibi.* *Horat.*

LA PERORAISON, à proprement parler, est le lieu des passions C'est là que l'orateur pour achever d'abbattre les esprits, & pour enlever leur consentement, emploie sans ménagement, selon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre, & de plus affectueux. *Quintil.* l. c. 1.

Quelquefois il n'attend pas à la fin

Tu isthuc, M. Callidi, nisi fingeres, sic ageres? Ubi dolor? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium ingeniis elicere voces & querelas solet! Nulla perturbatio animi, nulla corporis.... Itaque tantum abfuit ut inflammares nostros animos: somnum isto loco vix tenebamus. *Brut. n.* 277. 278.

du discours pour exciter ainsi les mouvemens. Il les place après chaque récit quand la cause en a plusieurs ; ou après chaque partie du récit, quand il est trop long : ou enfin après la preuve de chaque fait : & c'est ce qu'on appelle amplification. Les Verrines en fournissent beaucoup d'exemples.

L'Orateur emploie aussi les mouvemens dans les autres parties du discours, * mais d'une manière plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réserve. *Omnes hos affectus... alia quoque partes recipiunt, sed breviores.* Et c'est ce qu'Antoine observa avec tant de succès dans son beau plaidoier pour Norbanus: *Ut tu illa omnia odio, invidia, misericordia miscuisti* ! dit Sulpicius, après avoir parcouru & indiqué toute la suite & toutes les parties de ce discours.

Ibid.

Cic. lib. 2. de Or. n. 203.

Quint. l. 4. c. 2.

» J'admire, dit Quintilien, ceux qui » prétendent que dans le récit on ne » doit point exciter de passions. Si par » là ils entendent seulement qu'on ne » doit pas s'y arrêter lontems, comme » on le fait dans la péroraison, ils ont » raison : car il faut y éviter les lon- » gueurs. Mais je ne vois pas pourquoi » en instruisant les Juges on ne songe- » roit point à les toucher, vû que, si » on a pu réussir dès-lors à leur inspirer

* Deguſtanda hæc (miſeratio) procœmio, non conſumenda. *Q. l. 4. c. 1.*

„ quelques sentimens de colère ou de
„ compassion, on les trouvera bien
„ mieux disposés à recevoir & à gouter
„ les preuves. C'est ainsi que Cicéron
„ en a usé en décrivant le supplice d'un *Verr. 7. n. 171.*
„ citoien Romain, & en raportant dans
„ un autre endroit la cruauté que Ver-
„ rès exerça sur Philodamus. *Quid? Philodami casum nonne* PER TOTAM EXPOSITIONEM *incendit invidia?* (paroles qui montrent que cette narration entière est touchante & pathétique.) „ En effet, * *Verr. 3. n. 76.*
„ d'attendre à la fin d'un discours pour
„ attirer la compassion sur des choses,
„ qu'on aura racontées d'un œil sec,
„ c'est s'y prendre un peu tard. « Un récit de choses graves & touchantes seroit très imparfait, s'il n'étoit vif & passionné.

L'ENDROIT du supplice de Gavius, *n. 157. 171.*
dans la dernière Verrine, suffit seul pour justifier les régles qu'on vient d'établir. Cicéron, après avoir préparé au fait par *n. 157. 158.*
une espèce d'exorde qui est fort animé, *n. 159.*
& avoir raconté comment & pourquoi Gavius fut amené à Messine devant Ver- *n. 160. 161.*
rès; vient à la description du supplice. Il insiste d'abord sur deux circonstances; sur ce qu'un citoien Romain a été frapé de verges au milieu de la place publique de Messine, & sur ce qu'il a été

* Serum est advocare his rebus affectum, quas secutus narraveris.

mis en croix. Ces circonſtances ſont racontées, non froidement & ſans paſſion, mais d'une manière extrêmement vive & touchante. *Cædebatur virgis in medio foro Meſſanæ civis Romanus, Judices, cum interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miſeri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur : niſi hæc* ; CIVIS ROMANUS SUM. *Hac ſe commemoratione civitatis omnia verbera depulſurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modo hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur : ſed cùm imploraret ſæpius uſurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & arumnoſo, qui numquam iſtam poteſtatem viderat, comparabatur.*

. 161. 167. Ce récit déja fort pathétique par lui-même, eſt ſuivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec ſon éloquence ordinaire fait ſentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium noſtræ civitatis! &c.*

a. 168. Il raporte une dernière circonſtance du ſupplice, & reproche à Verrès d'avoir choiſi exprès pour faire mourir ce citoien Romain un endroit, d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence enviſager l'Italie en expirant: *Ut ille, qui ſe civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum ſuam proſpicere poſſet.* Cette penſée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux li-

gnes, eſt auſſitôt après étendue & développée. *Italiæ conſpectus ad eam rem ab iſto electus eſt, ut ille in dolore cruciatuque moriens, peranguſto freto diviſa ſervitutis ac libertatis jura cognoſceret; Italia autem alumnum ſuum extremo ſummoque ſupplicio affectum videret.*

L'amplification ne manque pas de ſuivre, & elle met cette circonſtance dans tout ſon jour. *Facinus eſt vinciri civem Romanum, &c.* n. 169.

Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une dernière réflexion qui intéreſſe tous les citoiens, & qui ſemble tenir lieu d'épilogue, en diſant que s'il parloit dans une ſolitude, les rochers les plus durs ſeroient touchés du récit d'un traitement ſi indigne : combien donc à plus forte raiſon doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui par leur état & leur place ſont les protecteurs des loix, & les défenſeurs de la liberté Romaine ? *Si in aliqua deſertiſſima ſolitudine ad ſaxa & ſcopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tantâ & tam indignâ rerum atrocitate commoverentur, &c.* n. 170, 171.

Voilà un modèle parfait de la manière dont une narration peut être paſſionnée, ſoit dans le récit même, ſoit par les réflexions qui le ſuivent.

* UNE espèce de hazard fournit sur le champ à Crassus un trait d'éloquence très vif & très véhément. Cicéron nous l'a conservé dans le second livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Brutus, le convoi d'une Dame Romaine, parente de ce dernier, passa dans la place publique, où l'on fait qu'étoit le Barreau. Alors interrompant son discours : „ Quelle nouvelle vou-„ lez-vous, dit-il à Brutus, que cette „ morte aille porter à votre pere ? Que „ souhaitez-vous qu'elle dise à ces illus-„ tres Romains dont on porte ici les „ images, à vos ancêtres, à ce Brutus „ qui délivra le peuple de la domina-„ tion des Rois ? A quoi leur dira-t-elle „ que vous vous appliquez ? de quelle „ belle action, de quelle vertu, de „ quelle sorte de gloire leur apprendra-„ t-elle que vous vous piquez ? « Et

* Quas tragœdias egit idem (Crassus, cùm casu in eadem causa cum funere efferretur anus, Junia! Prò, dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis? quàm inexpectata? quàm repentina? cùm, conjectis oculis, gestu omni imminenti, summa gravitate & celeritate verborum : Brute, quid sedes? Quid illam anum patri nuntiare vis tuo? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? quid majoribus tuis? Quid L. Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? quid te facere? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti studere? Patrimonio, ne augendo, &c. Tu lucem aspicere audes? tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu? tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis? 2. *de Orat.* n. 225. 226.

après avoir fait un long dénombrement de tous ses défauts. „ Pouvez-vous en- „ core après cela, continua-t-il, sou- „ tenir la lumière du jour ? vous mon- „ trer dans cette ville ? vous présenter „ devant vos citoiens ? La vûe même de „ cette morte & de ces images, qui „ semblent vous reprocher tous vos dé- „ réglemens, ne doit-elle pas vous rem- „ plir de crainte & d'horreur ?

QUELQUEFOIS ce n'est qu'un trait & un sentiment jetté dans le discours, qui produit cet effet. Cicéron dans le court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius, pouvoit, selon la remarque de Quintilien, se contenter de dire : *Tum Ligarius nullo se implicari negotio passus est.* * Mais il y joint une image qui rend ce récit & plus vraisemblable, & plus touchant. *Tum Ligarius domum spectans & ad suos redire cupiens, nullo se implicari negotio passus est.* *Pro Lig. n. 3.*

Virgile en moins d'un vers, décrit d'une manière fort tendre la mort d'un jeune homme qui avoit quitté Argos, lieu de sa naissance, pour s'attacher à Evandre :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Ce § tendre regard d'un jeune homme

* Ita, quod exponebat, & ratione fecit credibile, & affectus quoque implevit. *Quint. l. 4 c. 2.*

§ Quid ? non idem poeta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut diceret, ET DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS ? *Ibid.*

mourant vers sa patrie qu'il ne reverra plus, & ce triste souvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait : *dulces... reminiscitur... moriens.*

Ces endroits sont fort touchans, parce que les images qu'ils expriment réveillent un sentiment d'amour & de tendresse pour la patrie que chacun porte dans son cœur ; & ils ont plus de raport à cette sorte de mouvemens dont il va être parlé.

* OUTRE cette première espéce de passions plus fortes & plus véhémentes, à laquelle les Rhéteurs donnent le nom de πάθος ; il y en a une autre sorte, qu'ils appellent ἦθος, qui consiste dans des sentimens plus doux, plus tendres, plus insinuans, mais qui n'en sont pas pour cela moins touchans ni moins vifs : § dont l'effet n'est pas de ren-

* Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque compositos esse dixerunt : in altero vehementer commotos, in altero lenes : denique hos imperare, illos persuadere : hos ad perturbationem, illos ad benevolentiam prævalere. *Q. l. 6. c. 3.*

§ H'θος id erit, quod antè omnia bonitate commendabitur : non solùm mite ac placidum, sed plerumque blandum, & humanum, & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo summa virtus ea est, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant & quodammodo agnoscantur. Quod est sine dubio inter conjunctas maximè personas, quo-

verſer, d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force; mais d'intéreſſer & d'attendrir; en s'inſinuant doucement juſqu'au fond du cœur. Ces paſſions ont lieu entre des perſonnes liées enſemble par quelque union étroite; entre un Prince & des ſujets, un pere & des enfans, un tuteur & des pupilles, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles conſiſtent, pour ceux qui ſont ſupérieurs & qu'on a offenſés, dans un certio quæritur, ſed ſæpe placida, ſummiſſa, lenis, quæ maximè commendat reos. . . . Horum igitur exprimere mores oratione, juſtos, integros, religioſos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet: & hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in perorando tantam habet vim, ſi eſt ſuaviter & cum ſenſu tractatum ut læpe plus quàm cauſa valeat. Tantum autem efficitur ſenſu quodam ac ratione dicendi, ut quaſi mores oratoris effingat oratio. Genere enim quodam ſententiarum, & genere verborum, adhibita etiam actione leni facilitateque ſignificandi, efficitur ut probi, ut bene morati, ut boni viri eſſe videantur. 2. *de Orat.* n. 181, 184.

ties perferimus, ignoſcimus, ſatisfacimus, monemus, procul ab ira, procul ab odio. . . . Hoc omne bonum & comen virum poſcit. *Quintil. l. 6. c. 3.*

Duo ſunt, quæ bene tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant: quorum alterum eſt quod Græci ἠθικὸν vocant, ad naturam, & ad mores, & ad omnem vitæ conſuetudinem accommodatum: alterum quod idem παθητικὸν nominant: quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud ſuperius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam paratum: hoc vehemens, incenſum, incitatum, quo cauſæ eripiuntur; quod cùm rapidè fertur ſuſtineri nullo pacto poteſt. *Orat. n.* 128.

Non ſemper fortis ora-

tain caractère de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui eſt ſans fiel & ſans aigreur, qui fait ſouffrir l'injure & l'oublier, & qui ne peut réſiſter aux prières & aux larmes ; & pour les autres dans une facilité à reconnoître leurs fautes, à les avouer, à en marquer leur douleur, à s'humilier, à ſe ſoumettre, & à donner toutes les ſatisfactions qu'on peut déſirer. Tout cela doit ſe faire d'une manière ſimple & naturelle, ſans étude & ſans affectation ; l'air, l'extérieur, le geſte, le ton, le ſtile, tout doit reſpirer je ne ſai quoi de doux & de tendre, qui parte du cœur, & qui aille droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent ſe peindre dans ſon diſcours ſans qu'il y penſe. On ſent bien que non ſeulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'eſt plus aimable qu'un tel caractère ; & l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier, & à l'imiter.

Homel. 20. On en trouve un bel exemple dans l'une des homélies de S. Jean Chryſoſtome au peuple d'Antioche. Comme cet endroit eſt fort éloquent, & fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me ſoit permis de m'y étendre un peu plus que ne ſemble peut-être demander la matière que je traite actuellement, & d'en faire une eſpèce d'analyſe & d'abrégé.

L'Empereur Théodoſe avoit envoié des officiers & des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle d'une ſédition, dans laquelle on avoit renverſé les ſtatues de l'Empereur & de l'Impératrice Flaccille ſa femme, qui pour lors étoit morte. Flavien Evêque d'Antioche, malgré la rigueur de la ſaiſon, malgré ſon extrême vieilleſſe, & la maladie d'une ſœur qu'il laiſſoit mourante, partit ſur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en faveur de ſon peuple. Quand il fut arrivé dans le palais, & qu'il fut en préſence du Prince, dès qu'il l'aperçut: il s'arréta de loin, baiſſant les yeux, verſant des larmes, ſe couvrant le viſage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-méme coupable. Voilà un exorde plein d'art, & un ſilence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pu emploier. Auſſi S. Chryſoſtome remarque-t-il que par cet extérieur lugubre & pathétique, ſon deſſein étoit de préparer une entrée à ſon diſcours, & de s'inſinuer peu à peu dans le cœur du Prince, pour y faire ſuccéder aux ſentimens de colère & de vengeance dont il étoit plein, ceux de douceur & de compaſſion dont ſa cauſe avoit beſoin.

L'Empereur le voiant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui

dit point: Quoi vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, & qui méritent les derniers ſupplices? mais prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avoit comblé la ville d'Antioche; & à chacun de ces bienfaits il ajoute; Eſt-ce donc là la reconnoiſſance » que j'en devois attendre? Quel ſujet » de plainte ſes citoiens avoient-ils contre » moi; Quel mal leur avois-je fait? Mais » pourquoi porter leur inſolence juſques » ſur les morts? En avoient-ils reçu quel- » que injure? Quelle tendreſſe n'avois- » je pas témoigné pour leur ville? Ne » ſait-on pas que je l'aimois plus que ma » patrie même, & que c'étoit pour moi » la joie la plus douce de penſer que » bientôt je ſerois en état d'y faire un vo- » yage.

Pour lors le ſaint Evêque ne pouvant ſoutenir plus lontems de ſi tendres reproches: „ Il eſt vrai, dit-il, en pouſ- „ ſant de profonds ſoupirs, la bonté „ dont vous nous avez honorés, Sei- „ gneur, ne pouvoit aller plus loin: „ & c'eſt ce qui augmente notre crime „ & notre douleur. De quelque manière „ que vous nous traitiez, vous ne pou- „ vez nous punir comme nous le méri- „ tons. Helas! l'état où nous ſommes „ eſt déja pour nous une cruelle puni-

tion

„ tion. Quoi ! toute la terre saura notre
„ ingratitude ?

„ Si les barbares avoient renversé no-
„ tre ville, elle ne seroit point sans res-
„ source & sans espérance, tant qu'elle
„ vous auroit pour protecteur. Mais à
„ qui maintenant aura-t-elle recours,
„ depuis qu'elle s'est rendue indigne de
„ votre protection ?

„ L'envie du démon ; jaloux de son
„ bonheur, l'a précipitée dans cet aby-
„ me de maux dont vous seul la pouvez
„ tirer. J'ose le dire, Seigneur : c'est vo-
„ tre affection même qui nous les a at-
„ tirés, en excitant contre nous la ja-
„ lousie de cet esprit malin. Mais, à
„ l'exemple de Dieu, vous pouvez tirer
„ un bien infini du mal qu'il a préten-
„ du nous faire.

„ Votre clémence dans cette occasion
„ vous fera plus d'honneur que vos vic-
„ toires les plus éclatantes. On a renver-
„ sé vos statues. Si vous nous pardon-
„ nez ce crime, on vous en élévera d'au-
„ tres, non de marbre ou d'airain, que
„ le tems fait périr, mais qui subsiste-
„ ront éternellement dans le cœur de
„ tous ceux qui entendront parler de
„ cette action.

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avoient défiguré une de ses

ſtatues à coup de pierres, ne fit que paſſer la main ſur ſon viſage, & leur répondit en ſouriant qu'il ne ſe ſentoit point bleſſé.

Il lui remet devant les yeux ſa propre clémence, & le fait ſouvenir d'une de ſes loix, dans laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvrît les priſons, & qu'on fît grace aux criminels dans le tems de la ſolemnité de Pâque, il avoit ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je puſſe de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts* ! Ce tems eſt venu, Seigneur : vous le pouvez maintenant, &c.

Il intéreſſe l'honneur de la religion dans cette affaire. » Tous les Juifs & les » Payens, lui dit-il, ont les yeux ouverts » ſur vous, & attendent l'arrêt que » vous allez prononcer. S'il nous eſt » favorable, pleins d'admiration ils s'é» crieront : Certes il faut que le Dieu des » chrétiens ſoit bien puiſſant. Il met un » frein à la colère de ceux qui ne re» connoiſſent point de maître ſur la ter» re, & des hommes il ſait en faire des » anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire ſur les ſuites fâcheuſes qu'il y avoit à craindre ſi ce crime demeuroit impuni ; & avoir montré que Théodoſe par un exemple ſi rare de clémence pouvoit édifier toute la

terre, & instruire tous les siécles à venir, il continue ainsi:

» Il vous sera infiniment glorieux, Seigneur, d'avoir accordé ce pardon à la » prière d'un ministre du Seigneur: & l'on » verra bien que sans faire attention à » l'indignité de l'ambassadeur, vous n'au- » rez respecté en lui que la puissance du » maître de la part de qui il vient.

» Car ce n'est pas seulement au nom » des habitans d'Antioche que je parois » ici. J'y viens de la part du souverain » Maître des hommes & des anges, vous » déclarer, que si vous pardonnez aux » hommes leurs fautes, le Pere céleste » vous pardonnera les vôtres. Souvenez- » vous, grand Prince, de ce jour terri- » ble, où vous paroîtrez devant le Roi » des rois, pour y rendre compte de vos » actions. Vous allez vous-même pro- » noncer votre jugement. Les autres am- » bassadeurs ont coûtume d'étaler devant » les Princes vers qui on les envoie des » présens magnifiques. Pour moi je ne » présente à votre majesté que le saint li- » vre des Evangiles; & j'ose vous exhor- » ter à imiter votre Maître qui tous les » jours ne cesse de faire du bien à ceux » qui l'outragent.

Enfin il conclut tout son discours, en assurant le Prince, que s'il refuse à cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais; & ne

considérera plus comme sa patrie une ville que le Prince le plus doux qui soit sur la terre regarde avec indignation, & à qui il n'aura pû se résoudre de pardonner.

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, & dissimulant autant qu'il pouvoit son émotion, il dit ce peu de mots au Patriarche : « Si Jesus-Christ, » tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifioient; » dois-je faire difficulté de pardonner à » mes sujets qui m'ont offensé, moi qui » ne suis qu'un homme mortel comme » eux, & serviteur du même Maître! » Alors Flavien se prosterna, & lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire. Et comme ce Prélat témoignoit quelque envie de passer la fête de Pâque à Antioche : » Allez, mon Pere, lui dit Théodose en » l'embrassant, & ne différez pas d'un » moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour, & par les » assurances que vous lui donnerez de la » grace que je lui accorde. Je sai qu'il » est encore dans la douleur & dans la » crainte. Partez, & portez lui pour la » fête de Pâque l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il béniſſe mes armes, » & soyez assuré qu'après cette guerre, » j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.

Le saint Prélat partit sur le champ, & pour avancer la joie de ses citoiens, il dépêcha un courrier plus promt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude & de l'allarme où elle étoit.

Je prie encore en finissant, qu'on me pardonne la longueur de cette espèce de digression. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvoit être aussi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y auroit beaucoup de réflexions à faire, principalement sur deux caractères, incompatibles en apparence, & qui se trouvent néanmoins réunis dans le discours de Flavien; l'humilité & l'abbaissement d'un suppliant, la noblesse & la grandeur d'un Evêque; mais qui sont tellement tempérées l'une par l'autre, qu'elles se prêtent toujours un mutuel secours. On le voit d'abord, tremblant, suppliant, & comme abbatu aux piés de l'Empereur. Puis vers la fin du discours il paroît revêtu de tout l'éclat & de toute la majesté du Maître dont il est le ministre, il commande, il menace, il intimide : toujours grand cependant dans son abbaissement, toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de la réflexion qui est naturelle au sujet qui m'a donné lieu de rapporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours de Flavien & de Théo-

doſe peuvent être propoſés comme un modèle excellent dans ce genre de paſſions douces & tendres. Je ne prétends pas par-là en exclurre les paſſions fortes & véhémentes qui y ſont quelquefois mêlées: mais ſi je ne me trompe, ce ſont les premières qui y dominent.

LIVRE QUATRIÉME.

DES TROIS GENRES D'ELOQUENCE.

CE Livre quatrième renferme des réflexions sur l'éloquence du Barreau, sur l'éloquence de la Chaire, & sur l'éloquence de l'Ecriture-Sainte.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉLOQUENCE du Barreau.

LES RÉGLES que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence étant presque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette honorable profession J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulières qui puissent

leur ſervir comme de guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modèles on doit ſe propoſer dans le Barreau pour ſe former un ſtyle qui y convienne. Je parlerai enſuite des moiens que les jeunes gens peuvent emploier pour ſe préparer à la plaidoierie. Enfin je ramaſſerai quelque choſe de ce que Quintilien a dit de plus beau ſur les mœurs & ſur le caractère de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modèles d'éloquence qu'il convient de ſe propoſer au Barreau.

SI nous avions les harangues & les plaidoiers de tant d'habiles orateurs, qui depuis un certain nombre d'années ont ſi fort illuſtré le Barreau françois, & de ceux qui y paroiſſent encore aujourd'hui avec tant d'éclat; nous pourrions y trouver des régles sûres & des modèles parfaits de l'éloquence qu'on y doit ſuivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces ſortes de pièces nous oblige de recourir à la ſource même, & d'aller chercher dans Athénes & dans Rome ce que la modeſtie de nos orateurs, peut-être exceſſive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

§. I.

Démosthéne & Cicéron modèles d'éloquence les plus parfaits.

DÉMOSTHÉNE & Cicéron, du consentement de tous les siécles & de tous les savans, sont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau : & l'on peut par conséquent proposer leur stile aux jeunes gens comme un modèle qu'ils peuvent sûrement imiter. Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractère, & de leur en faire sentir les différences. Cela ne se peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron sont entre les mains de tout le monde, & par cette raison assez connus. Il n'en est pas ainsi des discours de Démosthéne, & dans un siécle aussi savant & aussi poli qu'est le nôtre, il doit paroître étonnant que la Gréce aiant toujours été considérée comme la première & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on soit si peu soigneux, sur tout dans le Barreau, de consulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre; * & que, si l'on ne croit pas devoir

* Ego idem existimavi pecudis esse, non hominis, cùm tantas res Græci susciperent, profiterentur, agerent.... non admovere aurem, nec sibi palam audire eos non auderes, ne minueres apud

donner un tems considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité d'y prêter l'oreille comme en passant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs soit aussi merveilleuse qu'on le dit, & si elle répond plainement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, & ceux qui n'ont point étudié le grec, en état de se former quelque idée du stile de Démosthéne, je raporterai ici plusieurs endroits de ses harangues: qui ne suffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand Orateur, ni peut-être pour donner des modèles de son éloquence dans tous les genres; mais qui aideront au moins à le faire connoître en partie, & à faire sentir ses principaux caractères. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine son compétiteur & son rival prononça contre lui. Je me servirai de la traduction qu'en a fait M. de Tourreil: j'entens la dernière, qui est beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changemens, parce que d'un côté on y a laiſ-

tuos cives auctoritatem tuam, subauscultando tamen excipere voces eorum, & procul, quid narrarent, attendere. *Orat.* n. 153.

sé beaucoup d'expressions * basses & triviales, & que de l'autre le stile en est quelquefois § trop enflé & empoullé :

* *Ce que nous demandions tous à cor & à cri... Le soin qu'ils ont de vous corner aux oreilles.... Si vous continuez à fainéanter ... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes.... Vous ne cessez de m'assassiner de clabauderies éternelles.... Ils vous escamoteront les dix talens.... Vous amuser de fariboles.... Il se ménagea un prompt rapatriement... Que si le cœur vous en dit, je vous cede la Tribune.... Mais tout compté, tout rabattu... Non, en dussiez vous crever à force de l'assurer fausſement... Vous vomissez des charretées d'injures...* Je raporte ce peu d'exemple entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très estimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expression.

§ Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troisieme Philippique. *De là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flateur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté : mais que dans les conjonctures & dans les événemens vous courez les derniers périls.* Voici le texte de la premiere partie, qui seule souffre quelque difficulté. ἐκ τούτου συμβέβηκεν ὑμῖν ταῖς ἐκκλησίαις τρυφᾶν καὶ κολακεύεσθαι πάντα πρὸς ἡδονὴν ἀκούειν. Volfius le traduit ainsi : *Unde id consequimini, ut in concionibus fastidiatis, assentationibus deliniti, & omnia, quæ voluptati sunt, audiatis.* Ce qui est le véritable sens, & M. de Maucroy l'a suivi. *Vous vous rendez difficiles dans vos assemblées : vous voulez y être flatés, & qu'on ne vous tienne que des propos agréables. Cependant cette délicatesse vous a conduits sur le bord du précipice.* Ce qui a trompé M. de Tourreil, est le mot τρυφᾶν, qui signifie ordinairement, *deliciis abundare, diffluere, in deliciis vivere.* Quand il auroit eu ici ce sens, il n'auroit pas fallu l'exprimer par ces termes pompeux : *vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté :* qui joints aux précédens, *au bruit flateur d'une adulation continuelle*, forme un stile tout opposé à celui de Démosthène, dont l'é-

défauts directement opposés au caractère de Démosthéne, dont l'élocution réunit en même tems beaucoup de simplicité, & beaucoup de noblesse. Mr. de Maucroy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroit plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai emploiée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la première Philippique.

§. II.

EXTRAITS de Démosthéne & d'Eschine.

I. EXTRAITS de Démosthéne.

De la première Philippique.

Mr. DE TOURREIL met cette première Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

loquence mâle & austère ne souffre point de ces sortes d'ornemens. Mais les délices & la volupté n'étoient point alors le caractere des Athéniens : & d'ailleurs quel raport pouvoient-elles avoir aux assemblées publiques ? Au lieu qu'il étoit très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faisoient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis longtems à de telles flateries ; d'un côté fissent les importans dans leurs assemblées, & y prissent des airs fiers & dégaigneux pour un ennemi qu'ils mépriſoient : & de l'autre fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs orateurs leur dissent la vérité. Car je crois qu'ici τρυφὴν peut avoir ce double sens.

Démosthéne anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

» Si vous êtes résolus, MESSIEURS, » d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici » vous n'avez pas fait; si chacun veut » s'emploier de bonne foi pour le bien » public; les riches en contribuant de » leurs biens, les jeunes en prenant les » armes: enfin, pour tout dire en peu » de mots, si vous voulez ne vous at- » tendre qu'à vous-mêmes, & renon- » cer à cette paresse qui vous lie les » mains, en vous entretenant de l'espé- » rance de quelque secours étranger; » avec l'aide des dieux vous réparerez » bientôt vos fautes & vos pertes, & » vous tirerez vengeance de votre en- » nemi. Car, MESSIEURS, ne vous » imaginez pas que cet homme soit un » dieu qui jouisse d'une félicité fixe & » immuable. Il est craint, haï, envié, » & par ceux là même, qui paroissent » les plus dévoués à ses intérêts. En » effet, l'on doit présumer qu'ils sont » remués par les mêmes passions que le » reste des hommes. Mais tous ces sen- » timens demeurent maintenant comme » étoufés & engourdis, parce que votre » lanteur & votre nonchalance ne leur

» donnent point lieu d'éclater : & c'eſt
» à quoi il faut que vous remédiez.

» Car voiez, MESSIEURS, où vous
» en êtes réduits, & à quel point d'in-
» ſolence cet homme eſt monté. Il ne
» vous laiſſe pas le choix de l'action ou
» du repos. Il uſe de menaces : il parle,
» dit-on, d'un ton fier & arrogant. Il
» ne ſe contente plus de ſes premières
» conquêtes, il y en ajoute tous les
» jours de nouvelles : & pendant que
» vous temporiſez, & que vous demeu-
» rez tranquilles, il vous envelope &
» vous inveſtit de toutes parts.

» En quel tems donc, MESSIEURS,
» en quel tems agirez-vous comme vous
» le devez ? Quel événement attendez-
» vous ? Quelle néceſſité faut-il qui ſur-
» vienne pour vous y contraindre ? Eh !
» l'état où nous ſommes n'en eſt-il pas
» une ? Car pour moi je ne connois
» point de néceſſité plus preſſante pour
» des hommes libres, qu'une ſituation
» d'affaires pleine de honte & d'igno-
» minie. Ne voulez-vous jamais faire
» autre choſe qu'aller par la ville vous
» demander les uns aux autres : Que
» dit-on de nouveau ? Eh quoi, y a-
» t-il rien de plus nouveau, que de
» voir un homme de Macédoine ſe ren-
» dre maître des Athéniens, & faire la
» loi à toute la Gréce ? Philippe eſt-il
» mort ? dit l'un. Non il n'eſt que ma-

„ lade, répond l'autre. Mort ou mala-
„ de, que vous importe, Meſſieurs ?
„ puiſque s'il n'étoit plus, vous vous
„ feriez bientôt un autre Philippe par
„ votre mauvaiſe conduite. Car il eſt
„ bien plus redevable de ſon agrandiſ-
„ ſement à votre négligence qu'à ſa
„ valeur.

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

CETTE Olynthienne eſt ordinaire-ment la troiſième. Démoſthéne compare l'état préſent des Athéniens avec la gloi-re de leurs ancêtres.

„ Nos ancêtres, que leurs orateurs
„ ne flatoient point & n'aimoient pas
„ comme les vôtres vous aiment, com-
„ mandérent l'eſpace de ſoixante-cinq
„ ans à toute la Gréce du conſentement
„ unanime de la nation, amaſſérent
„ dans le tréſor public plus de dix mille
„ talens, exercérent ſur le Roi de Ma-
„ cédoine la domination qu'il ſied aux
„ Grecs d'exercer ſur un Barbare, dreſ-
„ ſérent de nombreux & de magnifi-
„ ques trophées pour des victoires qu'en
„ perſonne ils avoient remportées & ſur
„ terre & ſur mer : enfin, ſeuls de tous
„ les hommes ils tranſmirent par leurs
„ exploits aux races futures une gloire
„ ſupérieure aux traits de l'envie. Tels
„ ils furent ſur ce qui concernoit la
„ Gréce. Examinez maintenant quelle
„ étoit dans Athénes leur vie, ſoit pu-

„ blique, soit privée. Leurs magis-
„ tratures nous ont pourvûs de beaux
„ édifices, & ont décoré nos temples
„ de tant & de si riches ornemens, qu'à
„ l'avenir nul homme ne pourra jamais
„ enchérir sur leur magnificence. Pour ce
„ qui regarde leur conduite particulière,
„ ils vivoient si modestement, & persé-
„ véroient avec tant de constance dans
„ l'ancienne simplicité de nos mœurs,
„ que si par hazard quelqu'un de vous
„ connoît la maison qu'habitoient ou
„ Aristide, ou Miltiade, ou quelque
„ autre de leurs illustres contemporains,
„ il voit qu'en rien la moindre splen-
„ deur ne la distingue de la maison
„ voisine. Car ils croioient que dans la
„ conduite de l'Etat, ils devoient se
„ proposer l'agrandissement, non de
„ leur famille, mais de leur patrie. C'est
„ ainsi que par une fidéle attention au
„ bien général des Grecs, par une piété
„ exemplaire envers les dieux, par une
„ égalité modeste avec leurs concitoiens,
„ ils parvinrent, & avec raison, au
„ comble de la félicité. Voila quel fut
„ l'état de vos ayeux sous de si dignes
„ Chefs. Quel est aujourd'hui le votre
„ sous ces orateurs doucereux qui vous
„ gouvernent? Lui ressemble-t-il, & en
„ paroche-t-il le moins du monde? Je
„ ne veux point appuier sur ce paral-
„ léle, quoique le sujet m'ouvre un vaste
„ champ.....

„ Mais vous qui parlez, me répon-
„ dra-t-on, si les choses vont mal au
„ dehors, sachez qu'en récompense el-
„ les vont beaucoup mieux au dedans.
„ Et quelles preuves peut-on en allé-
„ guer ? Des crénaux reblanchis, des
„ chemins réparés, des fontaines cons-
„ truites, & d'autres bagatelles sembla-
„ bles ? Jettez, de grace, les yeux sur
„ les hommes à qui vous devez ces ra-
„ res monumens de leur administration.
„ Les uns ont passé de la misére à l'o-
„ pulence, les autres de l'obscurité à la
„ splendeur. Quelques autres ont bâti
„ des maisons particulières, dont la
„ magnificence insulte aux édifices pu-
„ blics : & plus la fortune de l'Etat
„ a descendu, plus la fortune de tels
„ gens a monté. A quoi donc imputer
„ ce total renversement, & pourquoi en-
„ fin cet ordre merveilleux qui régnoit
„ autrefois en tout, se dément-il en tout
„ de notre tems ? Parce qu'en premier
„ lieu le peuple, alors assez courageux
„ pour remplir lui-même les fonctions
„ militaires, tenoit les Magistrats dans
„ sa dépendance, & disposoit souve-
„ rainement de toutes les graces ; & que
„ chaque citoien s'estimoit heureux de
„ tenir du peuple & honneurs, & char-
„ ges, & bienfaits. Mais en ce jour au
„ contraire, les Magistrats dispensent les
„ faveurs, & ils exercent un pouvoir

„ despotique ; tandis que vous, pauvre
„ peuple, énervés & dénués soit de fi-
„ nances, soit d'alliances, vous ne jouez
„ plus que le personnage de valets, &
„ de canaille faite seulement pour le
„ nombre : trop contens de votre sort,
„ si vos Magistrats ne vous retranchent
„ ni les deux oboles pour le théatre, ni
„ la vile pâture dont ils vous régalent
„ dans vos jours de réjouissance. Et pour
„ comble de lâcheté encore, vous pro-
„ diguez le titre de vos bienfaiteurs à
„ des gens qui ne vous donnent que
„ du vôtre, & qui après vous avoir
„ comme emprisonnés dans l'anceinte
„ de vos murailles, ne vous amorcent
„ & ne vous apprivoisent de la sorte
„ que pour vous dresser au manége de
„ la sujettion.

DE LA HARANGUE SUR LA QUERSONNESE.

LES PENSIONNAIRES que Philippe avoit à Athénes ne cessoient de porter le peuple à la paix. Démosthéne découvre leur artifice & leur trahison.

Vers la fin „ J'observerai seulement qu'aussitôt
de „ qu'on entame le discours sur Philippe,
„ quelqu'un de ces mercénaires se leve,
„ & s'écrie : *Qu'il est doux de vivre en*
„ *paix ! Qu'il est dur d'avoir à nourrir*
„ *une nombreuse armée ! On en veut à nos*
„ *finances* : & ils vous tiennent d'autres

„ ſemblables propos par leſquels ils ra-
„ lentiſſent votre ardeur, & ménagent
„ à Philippe le tems de faire à ſon aiſe
„ ce qu'il veut.... Ce n'eſt point à
„ vous qu'il faut perſuader de vivre en
„ paix ; à vous, dis-je, qui pleins de
„ cette perſuaſion demeurez ici les bras
„ croiſés, mais à cet homme, qui ne
„ reſpire que la guerre.... D'ailleurs
„ il faut regarder comme dur, non ce
„ que nous aurons dépenſé pour notre
„ ſalut, mais ce que nous aurons à
„ ſouffrir au cas que nous ne voulions
„ pas y pourvoir. Quant à la diſſipation
„ de nos finances, on doit y remédier
„ en propoſant les moiens les plus pro-
„ pres à la prévenir, non en vous por-
„ tant à l'abandon total de vos propres
„ intérêts.

„ Pour moi je me ſens rempli d'indi-
„ gnation, MESSIEURS, lorſqu'au
„ ſujet de la déprédation de vos finan-
„ ces, qu'il ne tient qu'à vous de ré-
„ primer en puniſſant d'une façon ex-
„ emplaire les déprédateurs, quelques-
„ uns de vous pouſſent les hauts cris,
„ parce qu'il s'agit de leur intérêt par-
„ ticulier ; & qu'au ſujet de Philippe,
„ qui pille ſucceſſivement la Gréce en-
„ tière, & la pille à votre préjudice,
„ ils ne proférent pas un ſeul mot. D'où
„ peut venir, MESSIEURS, que
„ tandis qu'aux yeux de l'univers Phi-

„ lippe déploie ſes étendarts, qu'il exer-
„ ce des violences, & qu'il envahit des
„ places, nul de ces gens-là ne s'aviſe
„ une ſeule fois de dire que cet hom-
„ me commet des injuſtices & des hoſti-
„ lités ; & que ſi on vous conſeille de
„ ne pas ſouffrir de pareils outrages, &
„ d'arrêter le cours de ſemblables entre-
„ priſes, ces mêmes gens crient auſſi-
„ tôt qu'on veut rallumer une guerre
„ éteinte.

„ Eh quoi ! dirons-nous encore, que
„ vous conſeiller de vous défendre,
„ c'eſt rallumer la guerre ? Si cela eſt, il
„ ne vous reſte donc plus que l'eſcla-
„ vage. Car point d'autre milieu, ſi d'un
„ côté nous ne voulons point repouſſer
„ la violence, & que de l'autre l'enne-
„ mi ne veuille point nous donner de
„ tréve. Or le péril que nous courons
„ eſt fort différent de celui que coururent
„ les autres Grecs. Car Philippe ne veut
„ pas ſimplement aſſervir Athénes, il
„ veut l'anéantir : puiſqu'il ſait ſure-
„ rement que vous ne voulez point vous
„ apprivoiſer avec la ſervitude, & que
„ quand vous le voudriez, vous ne le
„ pourriez pas. Car chez vous le com-
„ mandement a tourné en habitude. Et
„ de plus, à la première occaſion dont
„ il vous plaira de vous prévaloir, vous
„ pourrez lui ſuſciter plus de traverſes
„ que tous les autres hommes enſemble.

„ Il faut donc poſer comme un princi-
„ pe certain, qu'il y va de notre ruine
„ totale; & que vous ne pouvez trop
„ déteſter ni flétrir les mercénaires qui
„ ſe ſont vendus à cet homme. Car il
„ n'eſt pas poſſible, non il ne l'eſt pas,
„ de vaincre vos ennemis étrangers,
„ tant que vous ne châtierez point vos
„ ennemis domeſtiques qui ſont à ſes
„ gages : mais de néceſſité, tant que
„ vous heurterez contre ceux-ci comme
„ contre autant d'écueils, vous n'agi-
„ rez contre ceux-là qu'après coup.

De la troisiéme Philippique

„ Faites, je vous prie, cette réfle-
„ xion. Vous jugez que le droit de
„ tout dire appartient ſi fort à quicon-
„ que reſpire l'air d'Athénes, que vous
„ ſouffrez qu'au milieu de vous les
„ étrangers & les eſclaves s'expliquent
„ ſans façon ſur quelque matière que
„ ce puiſſe être, enſorte que les domeſ-
„ tiques parlent ici plus librement, que
„ ne font les citoiens dans quelques au-
„ tres républiques. Il n'y a que cette
„ Tribune d'où vous avez totalement
„ banni la liberté de la parole. De
„ là il arrive que dans vos aſſemblées
„ vous devenez extraordinairement fiers
„ & difficiles. Vous voulez y être fla-
„ tés, & n'entendre que des choſes

„ agréables. Et c'eſt cette délicateſſe &
„ cette fierté qui vous ont conduits ſur
„ le bord du précipice. Si donc aujour-
„ d'hui encore vous perſiſtez dans cette
„ diſpoſition, je n'ai qu'à me taire. Mais
„ ſi vous pouvez vous réſoudre à ſouf-
„ frir qu'on vous expoſe ſans flaterie ce
„ qui convient à vos intérêts, me voila
„ prêt à parler. Car malgré le train dé-
„ plorable des affaires, & leurs divers
„ dépériſſemens par notre négligence;
„ tout cela, pourvû qu'enfin vous vous
„ déterminiez à vous acquitter de vos
„ devoirs, peut encore ſe réparer....

„ Au reſte vous le ſavez: tout ce que
„ les Grecs eurent à ſouffrir ou des La-
„ cédémoniens, ou de nous, au moins
„ le ſouffroient-ils de gens qui étoient
„ Grecs auſſi bien qu'eux. Enſorte que
„ l'on pouvoit comparer nos fautes à
„ celles d'un fils, qui, né dans le ſein
„ d'une opulente famille pécheroit con-
„ tre quelque régle de la bonne & ſa-
„ ge économie. Tel fils encouroit juſte-
„ ment le reproche & l'accuſation de
„ diſſipateur: mais qu'il envahît une
„ ſucceſſion étrangère, ou qu'il ne fût
„ pas l'héritier légitime, c'eſt ce qu'on
„ ne pourroit point avancer. Mais ſi un
„ eſclave, ou un enfant ſuppoſé, s'a-
„ viſoit d'engloutir & d'abſorber des
„ biens qui ne lui appartiendroient en
„ façon quelconque; juſte ciel, l'énor-

„ mité du cas ne révolteroit-elle pas
„ tout le monde, & ne s'écrieroit-on
„ pas d'une commune voix, qu'elle mé-
„ riteroit une punition exemplaire? Ce
„ n'eſt pourtant point de cet œil qu'on
„ regarde Philippe & ſes actions préſen-
„ tes; Philippe, qui non ſeulement n'eſt
„ point Grec, qui non ſeulement ne
„ tient au Grecs par aucun endroit,
„ mais qui entre les barbares mêmes ne
„ ſe diſtingue que par être ſorti d'un
„ lieu indigne qu'on le nomme; mais
„ qui miſérable Macédonien par ſa naiſ-
„ ſance, reçut le jour dans ce vil coin
„ du monde, où juſqu'à préſent ne s'a-
„ cheta jamais un bon eſclave. Que
„ manque-t-il néanmoins à l'indignité
„ avec laquelle il vous traite? N'eſt-elle
„ pas montée au comble? Non con-
„ tent, &c.

LES EXTRAITS qui vont ſuivre, étant tirés des harangues d'Eſchine & de Démoſthéne ſur la Couronne, il eſt néceſſaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le ſujet. Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avoit mis à la tête de ces deux harangues en les traduiſant, & c'eſt le ſeul morceau qui nous reſte de cet excellent ouvrage.

On avoit commis à Démoſthéne le ſoin de réparer les murs d'Athénes. Il s'acquitta noblement de cette commiſſion, & généreuſement y mit beaucoup

du sien. Ctésiphon à ce sujet lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théatre dans l'assemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'on récompensoit le zèle & la probité de cet orateur. Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les loix par ce décret... » * Une cause » si extraordinaire excita la curiosité de » toute la Gréce. On accourut de de » toutes parts, & l'on accourut avec rai- » son. Quel plus beau spectacle que de » voir aux mains deux orateurs, excel- » lens chacun en leur genre, formés » par la nature, perfectionnés par l'art, » & de plus animés par une inimitié per- » sonnelle !

II. Extraits de la harangue d'Eschine.

ESCHINE, après avoir exposé dans le commencement de l'Exorde les désordres qu'on a introduits dans la République, & qui en troublent le bon ordre, continue ainsi :

» Dans une telle situation, & dans » de pareils désordres, dont vous vous » apercevez vous-mêmes ; l'unique mo- » ien, si je ne me trompe, de sauver le » le débris du gouvernement, c'est de

* Ad hoc judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum in gravissimâ causâ, accurata & inimicitiis incensa contentio ? *Cic. de opt. gen. Orat. n.* 22.

laisser

» laiſſer le champ libre aux accuſations
» contre les infracteurs de vos Loix. Que
» ſi vous le fermez, ou ſi vous ſouffrez
» que d'autres le ferment ; je vous pré-
» dis qu'imperceptiblement, & dans peu,
» vous tomberez ſous une domination
» tyrannique. Car, MESSIEURS, vous
» le ſavez : les hommes ne diſtinguent
» que trois eſpèces de gouvernement ; la
» Monarchie, l'Oligarchie, & la Dé-
» mocratie. Quant aux deux premières,
» elles ne ſe gouvernent qu'au gré de
» qui régne dans l'uné ou dans l'autré ;
» au lieu que les Loix établies rég-
» nent ſeules dans l'Etat populaire.
» Qu'aucun de vous n'ignore donc,
» mais qu'au contraire chacun ſache
» avec une entière certitude, que le jour
» qu'il monte au Tribunal pour diſcuter
» une accuſation ſur le violement des
» Loix, ce même jour il va prononcer
» ſur ſa propre indépendance. Auſſi le
» Légiſlateur, convaincu qu'un Etat li-
» bre ne peut ſe maintenir qu'autant
» que la majeſté des Loix y domine, preſ-
» crit avant toutes choſes aux Juges cet-
» te formule de ſerment : *Je jugerai ſelon*
» *les loix*. Il faut donc que ce ſouve-
» nir, profondément gravé dans vos
» eſprits, vous inſpire une juſte hor-
» reur pour quiconque oſe par de té-
» méraires décrets les tranſgreſſer ; &
» que loin de vous figurer jamais une

„ pareille transgression comme une fau-
„ te légére, vous la regardiez toujours
„ comme un forfait énorme & capital.
„ Ne permettez donc point, que sur
„ un tel principe personne vous ébran-
„ le.... Mais ainsi qu'à l'armée chacun
„ de vous rougiroit de quitter le poste
„ où l'auroit placé le Général; que pa-
„ reillement chacun de vous rougisse
„ aujourd'hui d'abandonner dans le sein
„ de la République le poste où la Loi
„ vous place. Quel poste? Celui de pro-
„ tecteurs du gouvernement.

Cette comparaison, fort belle & fort noble par elle-même, a ici une grace particulière, en ce qu'elle présente comme deux faces. Car au même tems qu'elle intéresse les Juges, elle pique vivement la poltronerie de Démosthéne contre qui elle renferme un trait d'autant plus délicat & plus malin, qu'il paroit plus éloigné de toute affectation. On sait qu'à la bataille de Chéronée cet orateur avoit abandonné son poste & pris la fuite. Cette judicieuse observation est de M. de Tourreil.

„ Faut-il en votre personne (il s'adres-
„ se à Démosthéne) couronner l'auteur des
„ calamités publiques, ou l'exterminer?
„ En effet quelles révolutions imprévues,
„ quelles catatrophes inopinées n'avons-
„ nous pas vû arriver de notre tems?....
„ Le Roi de Perse, ce Roi qui s'ouvrit

„ un passage au travers du mont Athos,
„ qui enchaîna l'Hellespont, qui man-
„ da impérieusement aux Grecs qu'ils
„ eussent à le reconnoître pour Souve-
„ rain de la terre & de la mer, qui
„ dans ses dépêches osoit se qualifier le
„ maître du monde depuis le couchant
„ jusqu'à l'aurore, combat aujourd'hui,
„ non pour dominer sur le reste des
„ humains, mais pour sauver sa propre
„ personne. Ne voions-nous pas revêtus
„ & de la gloire dont brilloit autrefois
„ ce Roi puissant, & du titre de Chefs
„ des Grecs contre lui, ceux-là mêmes
„ qui signalérent leur zéle à secourir le
„ temple de Delphes? Quant à Thébes,
„ qui confine avec l'Attique, ne l'avons-
„ nous pas vû en un seul jour disparoi-
„ tre du sein de la Gréce?... Quant
„ aux malheureux Lacédémoniens, pour
„ avoir d'abord touché légérement au
„ pillage du temple, eux, qui s'arro-
„ geoient jadis la prééminence dans la
„ Gréce, ne vont-ils pas maintenant en-
„ voier à la Cour d'Alexandre des Am-
„ bassadeurs, traîner le nom d'otages à
„ sa suite, & devenus un spectacle de
„ misére, fléchir les genoux devant le
„ Monarque, se mettre à sa discrétion,
„ eux & leur patrie, & subir la loi telle
„ qu'un vainqueur, & un vainqueur
„ qu'ils ont attaqué les premiers, vou-
„ dra la leur prescrire? Athénes elle-

» même, le commun azile des Grecs,
» Athénes autrefois peuplée d'Ambaſſa-
» deurs, qui venoient en foule réclamer
» ſa protection toute-puiſſante, n'eſt-elle
» pas réduite à combattre aujourd'hui,
» non pour la prééminence ſur les Grecs,
» mais pour la conſervation de ſes
» foiers? Tels ſont les malheurs où nous
» a plongé Démoſthéne, depuis qu'il
» s'eſt mélé du gouvernement.....

» O vous, de tous les mortels le
» moins propre à vous diſtinguer par de
» grandes & de mémorables actions,
» mais en même tems le plus propre à
» vous ſignaler par de téméraires diſ-
» cours, oſerez-vous bien à la vûe de
» cette auguſte aſſemblée ſoutenir qu'en
» vous on doive paier d'une couronne
» l'auteur de la déſolation publique? Et
» cet homme, s'il l'oſe, le ſouffrirez-
» vous, MESSIEURS, & la mémoire de
» ces grands hommes qui ſont morts en
» combattant pour la patrie mourra-
» t-elle avec eux? Ah, de grace, pour
» quelques momens, tranſportez-vous
» en idée du Tribunal au Théatre, &
» imaginez-vous voir le héraut qui s'a-
» vance, & qui proclame la couronne
» décernée à Démoſthéne. Sur quoi
» croiez-vous que les proches de ces ci-
» toiens, qui donnérent leur ſang pour
» vous, doivent plus verſer de larmes,
» ou ſur les tragiques avantures des hé-

„ ros qu'enſuite l'on repréſentera, ou ſur
„ l'énorme ingratitude d'Athénes ? ....
„ Ne r'ouvrez pas les plaies profondes
„ & incurables des malheureux Thébains,
„ par lui fugitifs, & recueillis par vous
„ dans Athénes... Mais puiſque vous
„ n'avez point aſſiſté en perſonne à leur
„ cataſtrophe, tâchez au moins de vous
„ en former une image, & figurez-vous
„ une ville priſe, des murailles raſées,
„ des maiſons réduites en cendre, des
„ meres & des enfans traînés en eſcla-
„ vage, de vieux hommes & de vieilles
„ femmes réduits ſur la fin de leur vie
„ à ſervir, fondant en larmes, implorant
„ votre juſtice, éclatant en reproches,
„ non contre les exécuteurs, mais con-
„ tre les auteurs de la barbare vengean-
„ ce qu'ils ont éprouvée, vous deman-
„ dant avec inſtance, que loin de cou-
„ ronner en aucune façon le deſtructeur
„ de la Gréce, vous vous gardiez de la
„ malédiction & de la fatalité inſépara-
„ blement attachées à ſa perſonne.....
„ Vous donc, MESSIEURS, lorſqu'à *Peroraiſon.*
„ la fin de ſa harangue il invitera les
„ confidens & les complices de ſa lâche
„ perfidie à ſe ranger autour de lui :
„ Vous, de votre côté, MESSIEURS, fi-
„ gurez-vous voir autour de cette Tri-
„ bune où je parle, les anciens bienfai-
„ teurs de la République rangés en ordre
„ de bataille, pour repouſſer cette trou-

» pe audacieuſe. Imaginez-vous entendre » Solon, qui par tant d'excellentes loix » prit ſoin de munir le gouvernement » populaire, ce Philoſophe, ce Légiſlateur » incomparable, vous conjurer avec une » douceur & une modeſtie dignes de ſon » caractère, que vous vous gardiez bien » d'eſtimer plus les phraſes de Démoſthé- » ne, que vos ſermens & vos loix. Ima- » ginez-vous entendre Ariſtide, qui fut » avec tant d'ordre & de juſteſſe répar- » tir les contributions impoſées aux Grecs » pour la cauſe commune, ce ſage diſ- » penſateur, lequel en mourant ne tranſ- » mit à ſes filles d'autre ſucceſſion que » la reconnoiſſance publique qui les do- » ta; imaginez-vous, dis-je, l'entendre » déplorer amérement l'outrageuſe façon » dont nous foulons aux piés la juſtice, » & vous adreſſer la parole en ces ter- » mes: Eh quoi! parce qu'Arthmius de » Zélie, cet Aſiatique qui paſſoit par » Athénes, où il jouiſſoit même du droit » d'hoſpitalité, avoit apporté de l'or » des Médes dans la Gréce; vos peres » ſes portérent preſque à l'envoier au » dernier ſupplice, & du moins le ban- » nirent, non de la ſeule enceinte de » leur ville, mais de toute l'étenduë des » terres de leur obéiſſance: & vous à » Démoſthéne, qui véritablement n'a » pas apporté ici de l'or des Médes, » mais qui de toutes parts a touché tant

» d'or pour vous trahir, & qui maintenant jouit encore du fruit de ses » forfaits ; vous, dis-je, vous ne rougirez point d'adjuger à Démosthéne une » couronne d'or ? Pensez-vous que Thémistocle & les Héros qui moururent » aux batailles de Marathon & de Platée, pensez-vous que les tombeaux » mêmes de vos ancêtres n'éclatent point » en gémissemens, si vous couronnez un » homme, qui de son propre aveu n'a » cessé de conspirer avec les barbares à » la ruine des Grecs ?

» Pour moi, ô Terre ! ô Soleil ! ô » Vertu ! & vous, sources du juste discernement, Lumiéres naturelles & acquises, par où nous démêlons le bien » d'avec le mal, je vous en atteste ; j'ai » de mon mieux secouru l'Etat, & de » mon mieux plaidé sa cause. J'aurois » souhaité que mon discours eût pu répondre à la grandeur & à l'importance de l'affaire. Du moins je puis me » flater d'avoir rempli mon ministère » selon mes forces, si je n'ai pu le faire » selon mes désirs. Vous, MESSIEURS, » & sur les raisons que vous venez d'entendre, & sur celles que suppléera » votre sagesse, prononcez en faveur de » la patrie un jugement, tel que l'exacte justice le prescrit, & que l'utilité » publique le demande.

III. Extraits de la harangue de Démosthéne pour Ctésiphon.

Exorde.

» JE COMMENCE par prier tous les » dieux & toutes les déesses ensemble, » que dans cette cause, MESSIEURS, ils » vous inspirent pour moi une bienveil- » lance proportionnée au zèle constant » que j'ai toujours eu pour la Républi- » que en général, & pour chacun de » vous en particulier. Ensuite, ce qui » vous importe souverainement, à vous, » à votre conscience, à votre honneur, » je le demande aussi à ces mêmes dieux: » savoir que sur la manière dont vous » devez m'entendre, ils vous fixent dans » la résolution de consulter, non pas » mon accusateur, (car vous ne le pour- » riez sans une partialité injuste) mais » vos loix & votre serment, dont la » formule entre autres termes, tous di- » ctés par la justice, renferme ceux-ci: » *Ecoutez également les deux parties.* Ce » qui vous impose l'obligation, non seu- » ment d'apporter au Tribunal un esprit » & un cœur neutres, mais encore de » permettre * qu'à son choix & qu'à » son gré chacune des deux parties » puisse librement arranger ses raisons » & ses preuves.

* *Eschine avoit prétendu prescrire à Démosthéne l'ordre qu'il devoit garder dans son plaidoier.*

» Or, MESSIEURS, entre plusieurs dé- » savantages que j'ai dans cette cause, » deux sur-tout, & deux bien terribles,

„ rendent ma condition beaucoup plus
„ mauvaise que la sienne. L'un, que
„ lui & moi nous courons un risque
„ fort inégal. Car maintenant je risque
„ bien plus à déchoir de votre bienveil-
„ lance, que lui à succomber dans l'ac-
„ cusation : puisqu'il y va pour moi
„ de.... Mais je ne veux pas que dès
„ l'entrée de mon discours il m'échape
„ un seul mot, qui présage rien de si-
„ nistre. Lui au contraire il m'attaque
„ de gaieté de cœur, & sans nécessité.
„ L'autre désavantage, c'est que tout
„ homme naturellement écoute avec plai-
„ sir quiconque accuse & invective,
„ tandis qu'il n'entend qu'avec indigna-
„ tion quiconque se glorifie & se vante.
„ Lui donc il a pour sa part ce qui plait
„ universellement ; au lieu que ce qui
„ révolte presque tout le monde, me
„ reste seul en partage. Que si d'un côté
„ la crainte d'encourir l'indignation,
„ attachée au récit de nos propres louan-
„ ges, me réduit à taire mes actions,
„ je paroitrai ne pouvoir ni réfuter qui
„ m'impute des crimes, ni justifier qui
„ me décerne des récompenses. D'autre
„ part, si je viens à traiter les services
„ que j'ai rendus dans mon adminis-
„ tration, je me verrai contraint à parler
„ souvent de moi. Je vais donc dans ce
„ violent état essaier de me comporter
„ avec toute la modération possible :

„ mais ce qu'exigera de moi la néceſſi-
„ té de me défendre, ne doit en bon-
„ ne juſtice s'imputer qu'à l'aggreſſeur
„ qui me l'a volontairement impoſée...
„ Cependant malgré ces faits incon-
„ teſtables, & comme certifiés par l'or-
„ gane de la vérité elle-même, Eſchine
„ a tellement renoncé à toute pudeur,
„ que non content de me déclarer l'au-
„ teur d'une telle paix, il oſe me taxer
„ encore d'avoir empéché que la Ré-
„ publique ne la concertât avec l'aſſem-
„ blée générale des Grecs. Mais vous,
„ ô... (de quel nom doit-on juſtement
„ vous qualifier?) vous, lorſqu'en vo-
„ tre préſence je rompois les accords de
„ cette harmonie, lorſqu'à vos yeux je
„ dépouillois la République des avan-
„ tages de cette confédération, dont
„ aujourd'hui vous exaltez l'importance
„ avec les derniers efforts de votre voix
„ de * théatre; laiſſâtes-vous alors écha-
„ per contre moi le moindre ſigne d'in-
„ dignation? Montâtes-vous dans la
„ Tribune? Eûtes vous ſoin de dénon-
„ cer, de développer une ſeule fois ces
„ crimes, dont il vous plait maintenant
„ de me charger? Or certainement, ſi
„ pour exclure les Grecs de toute par-
„ ticipation à la paix, j'avois pu m'ou-
„ blier au point de me vendre à Philip-
„ pe, le parti qui vous reſtoit à pren-
„ dre, c'étoit, non de vous taire, mais

* *Eſchine avoit été comédien.*

„ de crier, de proteſter, de révéler mes
„ prévarications à ceux qui m'entendent.
„ Cependant jamais vous n'agîtes de la
„ ſorte, ni jamais perſonne qui vive ne
„ vous ouït articuler un ſeul mot, qui
„ tendît à cette fin.

„ Que ſi ſans nulle exception Phi-
„ lippe ne ceſſoit de ravir à tous les
„ peuples honneur, prérogatives, liber-
„ té, ou plutôt d'abolir autant de Ré-
„ publiques qu'il fut en ſon pouvoir;
„ vous, MESSIEURS, par votre déféren-
„ ce à mes conſeils n'embraſsâtes-vous
„ pas le parti, ſans contredit, le plus
„ glorieux? Dites-nous, Eſchine, com-
„ ment devoit ſe comporter Athénes à
„ la vûe de Philippe, mettant tout en
„ œuvre pour établir ſon empire & ſa
„ tyrannie ſur les Grecs? Ou moi qui
„ rempliſſois la fonction de miniſtre,
„ quels conſeils & quels décrets devois-
„ je propoſer, ſur-tout dans Athénes?
„ (car la circonſtance du lieu mérite
„ une attention particulière.) Moi, dis-
„ je, qui dans mon ame ſavois que de
„ tout tems juſqu'au jour que je mon-
„ tai la première fois dans la Tribune,
„ ma patrie avoit perpétuellement com-
„ battu pour la prééminence, pour
„ l'honneur, & pour la gloire; & que,
„ par une noble émulation, elle ſeule
„ avoit ſacrifié plus d'hommes & d'ar-
„ gent à l'avantage commun des Grecs,

„ que nul autre des Grecs n'en ſacrifia
„ jamais à ſes avantages particuliers.
„ Moi, qui d'ailleurs voiois ce même
„ Philippe, avec qui nous diſputions de
„ la ſouveraineté & de l'empire, qui
„ le voiois, quoique couvert de bleſ-
„ ſures, œil crevé, clavicule rompue,
„ main & jambe eſtropiés, réſolu pour-
„ tant à ſe précipiter encore au milieu
„ des hazards, & prêt à livrer à la for-
„ tune telle autre partie de ſon corps
„ qu'elle voudroit, pourvû qu'avec ce
„ qui lui reſteroit il pût vivre dans la
„ gloire & dans l'honneur Or certai-
„ nement nul homme n'oſeroit dire
„ qu'à un barbare élevé dans Pella,
„ lieu alors vil & obſcur, appartenoit
„ d'avoir l'ame aſſez haute pour déſi-
„ rer & pour entreprendre de ſubju-
„ guer les Grecs; mais qu'à vous, tout
„ Athéniens que vous êtes, qu'à vous,
„ auxquels chaque jour, ſoit vos ora-
„ teurs dans la Tribune, ſoit ſur la
„ ſcéne vos acteurs, retracent la vertu
„ de vos ancêtres, il convenoit de pouſ-
„ ſer la baſſeſſe d'ame & la lâcheté juſ-
„ qu'à abandonner & livrer volontai-
„ rement à Philippe la liberté de la
„ Gréce. Non, encore une fois, hom-
„ me qui vive n'auroit le front d'avan-
„ cer une propoſition ſi étrange. Atta-
„ quez-moi, Eſchine, ſur les avis que
„ je donnai; mais abſtenez-vous de me

„ calomnier ſur ce qui arriva. Car c'eſt
„ au gré de l'Intelligence ſuprême que
„ tout ſe dénoue & ſe termine ; au lieu
„ que c'eſt par la nature des avis mê-
„ mes qu'on doit juger de l'intention
„ de celui qui les donne. Si donc par
„ l'événement Philippe a vaincu, ne
„ ne m'en faites point un crime, puiſ-
„ que c'étoit Dieu qui diſpoſoit de la
„ victoire, & non moi. Mais qu'avec
„ une droiture, qu'avec une vigilance,
„ qu'avec une activité infatigable & ſupé-
„ rieure à mes forces, je ne cherchai pas,
„ je ne mis pas en œuvre tous les moiens
„ où la prudence humaine peut atteindre,
„ & que je n'inſpirai pas des réſolutions &
„ nobles, & dignes d'Athénes, & né-
„ ceſſaires ; montrez-le moi, & alors
„ donnez carrière à vos accuſations.
„ Que ſi un coup de foudre ou de tem-
„ pête ſurvenu vous terraſſa, MESSIEURS,
„ & non ſeulement vous, mais tous les
„ autres Grecs enſemble, que faire à
„ cela ? Faut-il tomber ſur l'innocent ?
„ Si le propriétaire d'un vaiſſeau l'avoit
„ équipé de toutes les choſes néceſſai-
„ res, & prémuni pleinement contre
„ les hazards de la mer, & qu'enſuite
„ il ſurvînt une tourmente qui en rom-
„ pît & briſât les agrès, l'accuſeroit-on
„ en ce cas d'avoir été cauſe du naufra-
„ ge ? Mais je ne gouvernois pas le vaiſ-
„ ſeau, diroit-il. Moi non plus, je ne

„ commandois pas l'armée, je ne dis-
„ posois pas de la fortune: au contrai-
„ re, c'étoit la fortune qui disposoit de
„ tout.

„ Or puisqu'il appuie si fort sur les
„ événemens, je ne crains pas d'avan-
„ cer une espèce de paradoxe. Que nul
„ de vous, au nom de Jupiter & des
„ autres dieux, ne s'effarouche de l'hy-
„ perbole apparente, mais qu'il exa-
„ mine équitablement ce que je vais
„ dire. Car, si par une lumière plus
„ qu'humaine tous les Athéniens avoient
„ démêlé les événemens futurs, & que
„ tous les eussent prévûs, & que vous,
„ Eschine, qui ne lâchâtes pas un seul
„ mot, vous les eussiez prédits & cer-
„ tifiés avec votre voix de tonnerre:
„ Athénes, même en ce cas, ne devoit
„ point se départir d'un tel procédé,
„ pour peu qu'elle respectât sa gloire,
„ ou ses ancêtres, ou les jugemens de
„ la postérité. Car maintenant, Athé-
„ nes paroit au plus avoir échoué; gen-
„ re de malheur commun à tous les mor-
„ tels, lorsqu'il plait ainsi au Souverain
„ Etre. Mais une République qui se ju-
„ geoit alors digne de la prééminence sur
„ tous les autres Grecs, ne pouvoit se dé-
„ sister d'un pareil droit, sans encourir
„ le juste reproche de les avoir tous li-
„ vrés à Philippe: puisqu'en cas que
„ sans coup férir elle eût abandonné

„ une prérogative qu'au prix de tout
„ danger ſans réſerve nos ancêtres
„ avoient acheté, de quelle honte, vous
„ Eſchine, n'auriez-vous pas été couvert?
„ car à coup ſûr cette honte n'eût pu
„ retomber ni ſur la République, ni
„ ſur moi. De quel œil, grand Dieu,
„ ſoutiendrions-nous la vûe de cette
„ multitude innombrable d'hommes qui
„ viennent de toutes parts à Athénes,
„ ſi par notre faute les affaires avoient
„ dépéri au point où l'on les voit; ſi
„ l'on eût élu Philippe pour le Chef
„ & pour l'arbitre de la Gréce entière;
„ ſi nous avions ſouffert que d'autres
„ ſans nous euſſent hazardé le combat
„ pour détourner un tel malheur; ſur
„ tout nous diſant citoiens d'une ville,
„ qui de tout tems aima mieux affron-
„ ter de glorieux hazards, que de jouir
„ d'une honteuſe ſureté. Car quel eſt
„ le Grec, quel eſt le Barbare, qui ne
„ ſache que les Thébains, & devant
„ eux encore les Lacédémoniens parve-
„ nus au plus haut dégré de puiſſance,
„ & enfin le Roi de Perſe, auroient ac-
„ cordé volontiers à la République, non
„ ſeulement la poſſeſſion de ſes propres
„ Etats, mais encore tout ce qu'elle
„ auroit voulu, pourvû qu'elle eût pu
„ ſe réſoudre à recevoir la loi, & ſouf-
„ frir qu'un autre dominât ſur les Grecs?
„ Mais par des Athéniens, ainſi qu'il y

„ parut, tel ſentiment ne pouvoit s'ad-
„ mettre, ni comme héréditaire, ni
„ comme ſupportable, ni comme natu-
„ rel. Et depuis qu'Athénes exiſte, per-
„ ſonne n'a jamais pu l'induire à plier
„ lâchement ſous des puiſſances, à la
„ vérité ſupérieures, mais tyranniques;
„ ni à s'acquérir par de ſerviles complai-
„ ſances une indigne ſureté. Au con-
„ traire, dans une poſſeſſion immémo-
„ riale de combattre pour la principau-
„ té, pour l'honneur, & pour la gloire,
„ elle a perſévéré dans tous les tems à
„ braver les plus grands périls... Si
„ donc je tentois d'inſinuer que mes
„ conſeils vous déterminérent à penſer
„ en dignes fils de vos prédéceſſeurs,
„ je ne ſache perſonne qui ne pût légi-
„ timement me taxer d'arrogance. Mais
„ je déclare ici, que ſi vous prîtes de
„ ſemblables réſolutions, la gloire vous
„ en appartient, & je reconnois que
„ lontems avant moi la République pen-
„ ſoit avec cette magnanimité. Je ne
„ me vante uniquement que d'avoir auſ-
„ ſi coopéré pour ma part à tout ce qui
„ ſe fit alors dans le miniſtère.

Peroraiſon. „ Au reſte, MESSIEURS, il faut
„ que le citoien naturellement vertueux
„ (car en parlant de moi je me reſ-
„ trains à ce terme, pour moins irriter
„ l'envie) poſſéde ces deux qualités: ſa-
„ voir, dans les exercices de l'autorité

„ un courage ferme & inébranlable ,
„ pour maintenir la République en ſa
„ prééminence ; & de plus , dans cha-
„ que conjoncture & dans chaque ac-
„ tion particulière un zéle à toute
„ épreuve. Car ces ſentimens * dé-
„ pendent de nous , & la nature nous
„ les donne : mais pour le pouvoir &
„ la force , ils nous viennent d'ailleurs.
„ Or ce zéle , vous trouverez abſolument
„ qu'il ne ſe démentit jamais en moi ;
„ jugez-en par les œuvres : ni lorſque l'on
„ demandoit ma tête , ni lorſque l'on
„ me traduiſoit au tribunal des Am-
„ phictyons , ni lorſque l'on s'efforçoit
„ de m'ébranler par des menaces , ni
„ lorſque l'on tentoit de m'amorcer par
„ des promeſſes , ni lorſque l'on lâchoit
„ ſur moi ces hommes maudits comme
„ autant de bêtes féroces ; jamais en
„ aucune façon je ne me ſuis départi
„ de mon zéle pour vous. Pour ce qui
„ regarde le gouvernement , dès que
„ je commençai à y avoir part , je ſui-
„ vis la droite & juſte voie de conſer-
„ ver les prérogatives , les forces , la gloi-
„ re de ma patrie ; de les accroître , &
„ de me conſacrer entiérement à ce ſoin.
„ Auſſi lorſque d'autres puiſſances proſ-
„ pérent , on ne me voit point me pro-
„ mener avec un viſage content & ſerein
„ dans la place publique , étendre une
„ main careſſante , & d'une voix de

* *C'eſt ainſi que penſoient les Stoiciens.*

„ congratulation annoncer la bonne
„ nouvelle à gens que je croi qui la
„ manderont en Macédoine ; ni au ré-
„ cit des événemens heureux pour Athé-
„ nes, on ne me voit point trembler,
„ gémir, baiſſer les yeux vers la terre,
„ à l'exemple de ces impies, qui diffa-
„ ment la République ; comme ſi par
„ de telles manœuvres ils ne ſe diffa-
„ moient pas eux-mêmes. Ils ont tou-
„ jours l'œil au dehors ; & lorſqu'ils
„ voient quelque Potentat profiter de
„ nos malheurs, ils font valoir ſes proſ-
„ pérités, & publient qu'on doit mettre
„ tout en œuvre pour éterniſer ſes ſuccès.
„ Dieux immortels, qu'aucun de vous
„ n'exauce de ſemblables vœux : mais
„ rectifiez plutôt l'eſprit & le cœur de
„ ces hommes pervers. Que ſi leur ma-
„ lice invétérée eſt incurable, pourſui-
„ vez-les ſur terre & ſur mer, & exter-
„ minez-les totalement. Quant à nous
„ autres, détournez au plutôt de deſſus
„ nos têtes les malheurs qui nous mena-
„ cent, & accordez-nous une pleine ſû-
„ reté

Succès des deux harangues.

ESCHINE ſuccomba, & paia de l'exil une accuſation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiécles. Il

commença ſes leçons par lire à ſes auditeurs les deux harangues qui avoient cauſé ſon banniſſement. On donna de grands éloges à la ſienne ; mais quand ce vint à celle de Démoſthéne, les battemens de mains & les acclamations redoublérent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot ſi louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Eh que ſeroit ce donc, ſi vous l'aviez entendu lui-même* ? *Valer. Max. l. 8. c. 8*

EN RAPORTANT, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eſchine & de Démoſthéne, je n'ai pas prétendu qu'ils fuſſent ſuffiſans pour donner une juſte idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus eſſentielle de l'eloquence, & qui en eſt comme l'ame, manque néceſſairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le deſſein, le plan, l'économie, la ſuite du diſcours : la force, la liaiſon, l'arrangement des preuves : cet art merveilleux, par lequel l'orateur ſait tantôt s'inſinuer avec douceur dans les eſprits, tantôt y entrer comme par violence, & s'en rendre abſolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puiſſe rendre cette pureté, cette élégance, cette fineſſe, cette délicateſſe de l'Atticiſme, dont la ſeule langue grecque eſt ſuſceptible, & que Démoſthéne avoit portées au ſouverain degré de per-

fection. Mon deſſein n'a été en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque en état de pouvoir ſe former quelque idée du ſtile de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les tems les plus habiles Écrivains, ſerviront encore davantage à faire connoître leur caractère, & pourront peut-être inſpirer le déſir de voir de plus près, & de connoître par ſoi-même des hommes d'un ſi rare mérite, & dont on dit tant de merveilles. M. de Tourreil en a ramaſſé pluſieurs; j'en raporterai ici une partie.

§. III.

Jugemens des Anciens ſur Démoſthéne.

L. 10. c. 1. QUINTILIEN, eſtimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes * „ Une foule d'orateurs vient en„ ſuite, Démoſthéne à leur tête, le mo„ déle auquel doit § néceſſairement s'aſ-

* Sequitur oratorum ingens manus,... quorum longè princeps Demoſthenes ac penè lex orandi fuit. Tanta vis in eo, tàm denſa omnia, ita quibuſdam nervis intenta ſunt tam nihil otioſum, is dicendi modus, ut nec quod deſit in eo, nec quod, redundet invenias. Plenior Æſchines, & magis fuſus, & grandiori ſimilis, quo minus ſtrictus eſt. Carnis tamen plus habet, lacertorum minùs...

§ *Quintilien n'a pas oſé dire abſolument que les écrits de Démoſthéne fuſſent la régle de l'éloquence, il a adouci cette penſée:* penè lex orandi fuit,

„ ſujettir quiconque aſpire à la véritable
„ éloquence. Son ſtile a tant de force,
„ il eſt ſi ſerré, ſi * nerveux : tout s'y trou-
„ ve dans une telle juſteſſe & dans une pré-
„ ciſion ſi exacte, qu'il n'y a rien de trop
„ ni de trop peu. Eſchine eſt plus étendu
„ & plus diffus. Il paroit plus grand, parce
„ qu'il eſt moins ramaſſé ; il a plus d'em-
„ bonpoint, & moins de nerfs.

Denis d'Halicarnaſſe dans le livre intitulé Τῶν ἀρχαίων κρίσις *cap. 5.*

„ Ce qui caractériſe l'éloquence de
„ Démoſthéne, c'eſt la violence des mou-
„ vemens, le choix des paroles, & la
„ beauté de l'ordonnance, qui ſoutenuë
„ juſqu'au bout, & juſqu'au bout ac-
„ compagnée de force & de douceur,
„ attache & fixe continuellement l'eſprit
„ des Juges. Eſchine véritablement n'a
„ pas tant d'énergie : mais néanmoins il
„ ſe ſignale par la diction, que tantôt il
„ orne des plus nobles & des plus magni-
„ fiques figures, & que tantôt il aſſai-
„ ſonne des traits les plus vifs & les plus
„ piquans. L'art & le travail ne s'y font
„ point ſentir. Une facilité heureuſe, que
„ la nature ſeule peut donner, régne par
„ tout. Il eſt brillant & ſolide : il étend,
„ & il amplifie, mais ſouvent il ſerre &
„ preſſe ; en ſorte que ſon ſtile, qui au pre-

* Tam denſa omnia : ita quibuſdam nervis intenta ſunt. „ *Il eſt ſi ſerré, ſi nerveux. Je ne ſai ſi la métaphore ici eſt tirée des nerfs du corps, ou d'un arc, dont la corde extrêmement tendue* (nervi) *pouſſe les traits avec une force & une impétuoſité extraordinaire.*

„ mier coup d'œil ne paroit que coulant
„ & doux, ſe trouve lorſqu'on vient à le
„ regarder de plus près, énergique &
„ véhément. En quoi le ſeul Démoſthéne
„ le ſurpaſſe de façon, que ſans contredit
„ Eſchine tient le ſecond rang entre les
„ orateurs.

„ * Je me ſouviens, dit Cicéron, d'a-
„ voir préféré Démoſthéne à tous les ora-
„ teurs. Il remplit l'idée que j'ai de l'é-
„ loquence. Il atteint à ce degré de perfec-
„ tion que j'imagine, mais que je ne trou-
„ ve qu'en lui ſeul. On n'a jamais vû dans
„ aucun orateur ni plus de grandeur
„ & de force, ni plus d'art & de
„ fineſſe, ni plus de ſageſſe & de
„ ſobriété dans les ornemens.....
„ Il excelle dans tous les genres de l'é-
„ loquence..... § Pas une des qua-
„ lités qui conſtituent l'orateur ne lui man-

* Recordor me longè omnibus unum anteferre Demoſthenem, qui vim accommodarit ad eam quam ſentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipſe cognoverim. Hoc nec gravior extitit quiſquam, nec callidior nec temperatior... Unus eminet inter omnes in omni genere dicendi. *Or. n.* 23. & 104.

§ Planè quidem perfectum, & cui nihil admodum deſit, Demoſthenem facilè dixeris. Nihil acutè inveniri potuit in eis cauſis quas ſcripſit, nihil (ut ita dicam) ſubdolè, nihil verſutè, quod ille non viderit; nihil ſubtiliter dici, nihil preſsè, nihil enucleatè, quo fieri poſſit aliquid limatius: nihil contrà grande, nihil incitatum, nihil ornatum vel verborum gravitate, vel ſententiarum, quo quidquam eſſet elatius: &c. *Brut n.* 35.

„ que, il eſt parfait. Tout ce que la péné-
„ tration d'eſprit, tout ce que le rafine-
„ ment, tout ce que l'artifice, pour ainſi
„ dire, & la ruſe peuvent fournir ſur un
„ ſujet, il le trouve, & il ſait le mettre
„ en œuvre avec une juſteſſe, une pré-
„ ciſion, une netteté qui ne laiſſent rien
„ à déſirer. Faut-il de l'élévation, de
„ la grandeur, de la véhémence ? il effa-
„ ce tous les autres par la ſublimité des
„ penſées, & par la magnificence des
„ expreſſions. Il prime inconteſtablement:
„ nul ne l'égale. Hypéride, Eſchine,
„ Lycurgue, Dinarque, Démade n'ont
„ que le mérite d'en avoir le plus ap-
„ proché.

„ * Cette harangue (dit-il ailleurs en
„ parlant de la cauſe pour Ctéſi-
„ phon) répond de telle ſorte à l'idée
„ que j'ai dans l'eſprit de la parfaite
„ éloquence, qu'on ne peut rien déſirer
„ de plus achevé.

AVANT que de paſſer au caractère de l'éloquence de Cicéron, je croi devoir ajouter ici quelques réflexions ſur celle de Démoſthéne.

Il faudroit, ce me ſemble, renoncer au bon ſens & à la droite raiſon, pour révoquer en doute le mérite ſupérieur de l'orateur grec, après le ſuccès in-

* Ea profectò oratio in eam formam, quæ eſt in-ſita in mentibus noſtris, includi ſic poteſt, ut major eloquentia non quæratur, *Orat.* n. 133.

croiable qu'il a eu de son tems, & les éloges magnifiques que les plus habiles connoisseurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il parloit * devant le peuple le plus poli qui fût jamais, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matière d'éloquence, si sensible aux beautés & aux graces du discours, & à la pureté du langage, que ses orateurs n'osoient hazarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque manière que ce fût, blesser des oreilles si fines & si épurées. D'ailleurs il vivoit dans un siécle, où le goût du beau, du vrai, du simple régnoit souverainement: siécle * heureux, qui produisit en même tems une foule d'orateurs, dont chacun auroit pu être regardé comme un modèle achevé, si Démosthéne par une force de génie & une supériosité de mérite extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la

* Atheniensium semper fuit prudens sincerumque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire & elegans. Eorum religioni cùm serviret orator nullum verbum insolens, nullum odiosum ponere audebat. Ad atticorum aures teretes & religiosas qui se accommodant, si sunt existimandi Atticè dicere. *Orat. n.* 25. & 27.

§ Sequitur oratorum ingens manus, cùm decem simul Athenis ætas una tulerit: quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quint. lib.* 10. *cap.* 1.

justice

juſtice que ſon ſiécle même ne lui avoit pas refuſée. Mais le jugement ſeul qu'en a porté Cicéron, devroit fixer celui de tout homme ſenſé & raiſonnable. Ce n'eſt point un ſtupide admirateur qui ſe livre ſans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démoſthéne en tout genre, * il avoue néanmoins qu'il ne le ſatisfaiſoit pas en tout, & qu'il lui laiſſoit encore quelque choſe à déſirer, tant il étoit délicat ſur ce point, & tant l'idée qu'il s'étoit formée d'un orateur parfait étoit élevée & ſublime. Il ne laiſſe pas pourtant de donner ſes harangues, & ſur-tout celle pour Ctéſiphon qui étoit ſon chef d'œuvre, comme le modèle le plus accompli que l'on puiſſe ſe propoſer.

Qu'y a-t-il donc dans ces harangues de ſi admirable, & qui ait pu enlever ſi univerſellement & ſi unanimement les ſuffrages de tous les ſiécles ? Démoſthéne eſt-il un orateur qui s'amuſe ſimplement à flater l'oreille par le ſon & l'harmonie des périodes, ou qui faſſe illuſion à l'eſprit par un ſtile fleuri & des penſées brillantes ? Une telle éloquen-

* Uſque eò difficiles ac morosi ſumus, ut nobis non ſatisfaciat ipſe Demoſthenes : qui, quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non ſemper implet aures meas, nia ſunt avidæ & capaces, & ſemper aliquid immenſum infinitumque deſiderant. *Orat. n.* 104.

ce peut bien dans le moment même éblouir & charmer : mais l'impreſſion qu'elle fait n'eſt pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démoſthéne, c'eſt le plan, la ſuite, l'économie du diſcours : c'eſt la force des preuves, la ſolidité du raiſonnement, la grandeur & la nobleſſe des ſentimens & du ſtile, la vivacité des tours & des figures, enfin * un art merveilleux de mettre dans tout leur jour & de faire paroître dans toute leur force les matières qu'il traite ; en quoi, ſelon Quintilien, conſiſte principalement la ſolide éloquence, qui ne ſe contente pas de repréſenter les choſes telles qu'elles ſont réellement & en elles-mêmes, mais qui y ajoute par la véhémence du diſcours des traits vifs & animés, ſeuls capables de toucher & d'émouvoir les auditeurs. Mais ce qui caractériſe encore plus que tout cela Démoſthéne, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, eſt un oubli ſi parfait de lui-même, une exactitude ſi ſcrupuleuſe à ne faire jamais parade d'eſprit, un ſoin ſi perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cauſe & point du tout à

* In hoc eloquentiæ vis eſt, ut judicem non ad id tantùm impellat, in quod ipſe à rei natura ducere-tur : ſed aut qui non eſt, aut majorem quàm eſt, faciat affectum. Hoc eſt illa quæ δεινότης vocatur ; rebus indignis, aſperis, invidioſis addens vim oratio : qua virtute præter alios plurimum Demoſthenes valuit. *Quintil. l.* 6. *cap.* 2.

l'orateur, que jamais il ne lui échape une expreſſion, un tour, une penſée, qui n'ait pour but ſimplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette ſobriété, dans un auſſi beau génie qu'étoit Démoſthéne, dans des matières ſi ſuſceptibles de grace & d'élégance, met le comble à ſon mérite, & eſt au deſſus de toutes les louanges. La traduction de M. de Tourreil, quoique très exacte pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conſerver ce caractère inimitable, & elle a quelquefois prété au texte des ornemens qui ne s'y trouvent pas.

ON NE ME ſaura pas mauvais gré ſi, pour appuier ce que je viens de dire du ſtile de Démoſthéne, je raporte ici ce qu'en ont penſé deux illuſtres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des Anciens.

Le premier eſt de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ſes Dialogues ſur l'éloquence, livre très propre à former le goût par les ſages & judicieuſes réflexions dont il eſt rempli. Voici comme il y parle de Démoſthéne, en le comparant à Iſocrate. „ On ne voit „ dans celui-ci que des diſcours fleuris „ & efféminés : que des périodes faites „ avec un travail infini pour amuſer „ l'oreille, pendant que Démoſthéne

„ émeut, échauffe, & entraîne les „ cœurs. Il eſt trop vivement touché des „ intérêts de ſa patrie, pour s'amuſer à „ tous les jeux d'eſprit d'Iſocrate. C'eſt „ un raiſonnement ſerré & preſſant: ce „ ſont des ſentimens généreux d'une „ ame qui ne conçoit rien que de grand: „ c'eſt un diſcours qui croît & qui ſe „ fortifie à chaque parole par des rai- „ ſons nouvelles: c'eſt un enchaînement „ de figures hardies & touchantes. Vous „ ne ſauriez le lire, ſans voir qu'il por- „ te la République dans le fond de ſon „ cœur. C'eſt la nature qui parle elle- „ même dans ſes tranſports. L'art y eſt „ ſi achevé, qu'il n'y paroit point. Rien „ n'égala jamais ſa rapidité & ſa véhé- „ mence. „ Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénelon encore plus beau, où il compare démoſthéne à Cicéron.

Mon ſecond témoin eſt M. de Tourreil, qui avoit étudié aſſez lontems Démoſthéne pour en bien connoître le caractère. „ Je conviens, dit-il, qu'Eſ- „ chine n'a pas cet air de droiture, ce „ ſtile impétueux, ce ton de vérité ſu- „ prême, qui entraîne l'eſprit par le „ poids de la conviction: talent qui tire „ Démoſthéne du pair, & dont il uſe „ d'une façon ſingulière. Vous calme „ ou vous agite-t-il? vous ne ſentez „ rien qui vous dérange; vous penſez

„ obéir à la nature. Vous persuade ou
„ vous dissuade-t-il ? vous ne sentez rien
„ qui vous violente : vous croiez obéir
„ à la raison. Car il parle toujours com-
„ me la raison & comme la nature. Il
„ n'a proprement que leur stile. C'est à
„ ce coin qu'il marque tout ce qu'il dit.
„ Il écarte jusqu'à l'ombre du superflu.
„ Point d'ornemens recherchés, point
„ de fleurs. Il n'aime que le feu & la
„ la lumière. Il veut non des armes bril-
„ lantes, mais des armes sûres. Voila,
„ si je ne me trompe, ce qui fonde cet-
„ te véhémence victorieuse qui domtoit
„ les Athéniens, & qui place Démos-
„ thène au dessus de tout ce qu'il y eut
„ jamais d'orateurs.

„ Une énergie qui lui est propre le
„ caractèrise, & le tire de pair, dit le
„ même auteur dans un autre endroit.
„ Son discours est un tissu d'inductions,
„ de conséquences, & de démonstra-
„ tions, formé par le sens commun. Son
„ raisonnement, dont la force augmen-
„ te toujours, monte par degrès & avec
„ précipitation jusques où il veut le pous-
„ ser..... Il attaque à découvert, il
„ presse & réduit enfin à ne pouvoir
„ plus reculer. Mais en cet état l'audi-
„ teur, loin d'avoir honte de sa défaite,
„ sent le plaisir de se rendre à la raison.
„ *Isocrate*, disoit Philippe, *s'escrime avec*
„ *le fleuret*, *Démosthéne se bat avec l'é-*

» *pée*. . . On voit un homme qui n'a » d'autres ennemis que ceux de l'état, » ni d'autre passion que l'amour de l'or- » dre & de la justice : un homme qui » ne prétend pas éblouir, mais éclairer ; » qui ne cherche pas à plaire, mais à » servir. Point d'ornemens, qui ne nais- » sent de son sujet : point de fleurs, s'il » ne les rencontre sur son chemin. On » diroit qu'il n'aspire qu'à se faire en- » tendre, & que sans dessein il se » fait admirer. Non qu'il n'ait des gra- » ces, mais il n'en a que d'austères, » que de compatibles avec la candeur » & la franchise dont il faisoit profes- » sion. La vérité chez lui n'est point » fardée : il ne l'efféminе point, sous » prétexte de l'embellir. . . . Nulle sorte » d'ostentation : nul retour sur lui-mê- » me. Il ne se montre, ni ne se regarde. » Il regarde, il montre uniquement sa » cause : & sa cause, c'est toujours ou le » salut ou l'avantage de sa patrie.

§. IV.

De l'Eloquence de Cicéron, comparée avec celle de Démosthène.

IL SE PEUT faire que * deux ora-

* In his oratoribus illud animadvertendum est, posse esse summos, qui inter se sint dissimiles. . . Ita dissimiles erant inter se, statuere ut tamen non posses utrius te malles similiorem, *Brut.* n. 204 & 148.

teurs, quoique très différens pour le ſtile & pour le caractère, ſoient néanmoins également parfaits, enſorte qu'il ſeroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux reſſambler. Peut être cette régle, que Cicéron nous fournit, pourra nous ſervir dans le Jugement que nous aurons à porter de lui & de Démoſthéne.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils ſavoient, ſelon la diverſité des matières, diverſifier leur ſtile : tantôt ſimples & ſubtils * dans les petites cauſes, dans les récits, dans les preuves ; tantôt tempérés & ornés, lorſqu'il faloit plaire ; tantôt élevés & ſublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. C'eſt Cicéron qui fait cette remarque : & il en cite des exemples pour Démoſthéne & pour lui-même. *In orat. n. 101. 103. & 110. 111.*

On trouve dans Quintilien un beau paralléle de ces deux orateurs. § » Les qualités, dit-il, qui regardent le » fond de l'éloquence leur étoient com- » munes : le deſſein, l'ordre, l'écono-

* *Je me ſers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le* ſubtilis *des Latins.*

§ Horum ego virtutes pleraſque arbitror ſimiles : conſilium, ordinem; dividendi, præparandi, probandi rationem, omnia denique quæ ſunt inventionis. *Q. l. 10. c. 1.*

» mie du discours, la division, la ma-
» nière de préparer les esprits, de prou-
» ver ; en un mot tout ce qui est de l'in-
» vention.

» * Quand au stile, il y a quelque
» différence. L'un est plus précis, l'au-
» tre plus abondant. L'un serre de plus
» près son adversaire : l'autre pour le
» combattre se donne plus de champ.
» L'un songe toujours à le percer, pour
» ainsi dire, par la vivacité de son stile,
» l'autre souvent l'accable aussi par le
» poids du discours. Il n'y a rien à re-
» trancher à l'un, rien à ajouter à l'au-
» tre. On voit en Démosthéne plus de
» soin & d'étude, en Cicéron plus de
» naturel & de génie.

» § Pour ce qui est de la manière de
» railler, & d'exciter la commisération,
» deux choses infiniment puissantes,
» Cicéron l'emporte sans contredit.

» ¶ Mais il lui céde d'un autre côté,

* In eloquendo est aliqua diversitas Densior ille, hic copiosior Ille concludit astrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille * acumine semper, hic frequenter & pondere. Illi nihil detrahi potest, huic nihil adjici Curæ plus in illo in hoc naturæ.

* *Le Traducteur a rendu ainsi cet endroit* : L'un est toujours subtil dans la dispute, &c. *Je ne crois pas qu'il s'agisse ici de subtilité. La Métaphore, ce me semble, est tirée d'une épée.*

§ Salibus certè & commiseratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus.

¶ Cedendum vero in hoc quidem, quod & ille prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. Nam mihi videtur Marcus Tullius,

» en ce que Démosthéne a été avant lui,
» & que l'Orateur Romain, tout grand
» qu'il est, doit une partie de son mé-
» rite à l'Athénien. Car il me paroît que
» Cicéron, aiant tourné toutes ses pen-
» sées vers les Grecs pour se former sur
» leur modèle, a composé son caractère
» de la force de Démosthéne, de l'abon-
» dance de Platon, & de la douceur
» d'Isocrate. Et non seulement il a extrait
» par son application ce qu'il y avoit de
» meilleur dans ces grands originaux,
» mais la plupart de ces mêmes perfec-
» tions, ou pour mieux dire toutes, il
» les a comme enfantées de lui-même
» par l'heureuse fécondité de son divin
» génie. Car, pour me servir d'une ex-
» pression de Pindare, il ne ramasse pas
» les eaux du ciel pour remédier à sa sé-
» chereste naturelle, mais il trouve dans
» son propre fonds une source d'eau vi-
» ve, qui coule sans cesse à gros bouil-
» lons: & vous diriez que les dieux l'ont
» accordé à la terre, afin que l'éloquen-
» ce fît l'essai de toutes ses forces en la

cùm se totum ad imitationem Græcorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. Nec verò quod in quoque optimum fuit studio consecutus est tantùm, sed plurimas vel potiùs omnes ex se ipso virtutes extulit immortalis ingenii beatissimâ ubertate. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit, sed vivo gurgite exundat, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur.

» la perſonne de ce grand homme.

» * Qui eſt-ce en effet qui peut inſ-
» truire avec plus d'exactitude, & tou-
» cher avec plus de véhémence; Et quel
» orateur à jamais eu plus de charmes?
» juſques-là, que ce qu'il vous arrache,
» vous croiez le lui accorder; & que les
» Juges, emportés par ſa violence com-
» me par un torrent, s'imaginent ſuivre
» leur mouvement propre, quand ils
» ſont entraînés. D'ailleurs il parle avec
» tant de raiſon & de poids, que vous
» avez honte de être de ſentiment con-
» traire. Ce n'eſt pas le zéle d'un avocat
» que vous trouvez en lui, mais la foi
» d'un témoin & d'un Juge. Et toutes
» ces choſes, dont une ſeule couteroit
» des peines infinies à un autre, coulent
» en lui naturellement & comme d'elles-
» mêmes: en ſorte que ſa manière d'é-
» crire ſi belle & ſi inimitable, a néan-
» moins un air ſi aiſé & ſi naturel, qu'il
» ſemble qu'elle n'ait rien couté à cet
» heureux génie.

* Nam quis docere diligentius, movere vehementius poteſt? Cui tanta unquam jucunditas affuit? ut ipſa illa quæ extorquet, impetrare eum credas: & cùm tranſverſum vi ſua judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, ſed ſequi. Jam in omnibus quæ dicit tanta auctoritas ineſt, ut diſſentire pudeat; nec advocati ſtudium, ſed teſtis aut judicis afferat fidem. Cùm interim hæc omnia, quæ vix ſingula quiſquam intentiſſimâ curâ conſequi poſſet, fluunt illaborata: & illa, quâ nihil pulchrius auditu eſt, oratio præ ſe fert tamen feliciſſimam facilitatem,

„ C'eſt pourquoi ce n'eſt pas ſans fon-
„ dement que les gens de ſon tems ont
„ dit qu'il exerçoit une eſpèce d'empire
„ au Barreau : comme c'eſt avec juſtice
„ que ceux qui ſont venus, depuis l'ont
„ tellement eſtimé, que le nom de Ci-
„ céron eſt moins aujourd'hui le nom
„ d'un homme, que celui de l'éloquen-
„ ce même. Aions donc les yeux conti-
„ nuellement ſur lui, qu'il ſoit notre
„ modèle : & tenons-nous ſûrs d'avoir
„ beaucoup profité, quand nous aurons
„ pris de l'amour & du goût pour Ci-
„ céron.

Quintilien n'oſe décider entre ces deux grands orateurs, quoique pourtant il ſemble laiſſer entrevoir quelque prédilection & un penchant ſecret pour Cicéron.

Le P. Rapin, dans la comparaiſon qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout ſon traité, ſi je voulois ici raporter tout ce qu'il dit de beau ſur ce ſujet. Quelques courts extraits ſuffiront pour faire connoître la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

* Quare non immeritò ab hominibus ætatis ſuæ regnare in judiciis dictus eſt ; apud poſteros vero id conſecutus, ut Cicero jam non hominis ſed elo-quentiæ nomen habeatur. Hunc igitur ſpectemus : hoc propoſitum nobis ſit exemplum. Ille ſe profeciſſe ſciat cui Cicero valde placebit.

„ Outre cette solidité, dit-il en parlant „ de Cicéron, qui renfermoit tant de sens „ & de prudence, il avoit un certain „ agrément, & comme une fleur d'es- „ prit, qui lui donnoit l'art d'embellir „ tout ce qu'il disoit : & il ne passoit rien „ par l'imagination de cet orateur, à quoi „ il ne donnât le tour le plus beau & les „ couleurs les plus agréables du monde. „ Tout ce qu'il traitoit, jusques aux mà- „ tières les plus sombres de la dialectique, „ tout ce que la physique a de plus sec, „ ce que la jurisprudence a de plus épi- „ neux, & ce qu'il y avoit de plus embar- „ rassé dans les affaires ; tout cela, dis-je, „ prenoit en son discours cet enjouement „ d'esprit & toutes ces graces qui lui „ étoient si naturelles. Car il faut avouer „ que jamais personne n'a eu le talent de „ parler si judicieusement ni si agréable- „ ment de toutes choses.

„ Démosthéne, dit-il ailleurs, d'é- „ couvre dans chaque raison qui se pré- „ sente à son esprit tout ce qu'il y a de „ réel & de solide, & a l'art de l'exposer „ dans toute sa force. Cicéron, outre ce „ solide qui ne lui échape pas, voit tout „ ce qu'il y a d'agréable & d'engageant, „ & il en suit la trace sans s'y méprendre....

„ Ainsi pour distinguer les caractères „ de ces deux orateurs par leur véritable „ différence, il me semble qu'on peut dire „ que Démosthéne par l'impétuosité de

„ ſon tempérament, par la force de ſes
„ raiſonnemens, & par la véhémence de
„ ſa prononciation, étoit plus preſſant que
„ Cicéron : de même que Cicéron par ſes
„ manières tendres & délicates, par ſes
„ mouvemens doux, pénétrans, paſſion-
„ nés, & par toutes ſes graces naturelles,
„ étoit plus touchant que Démoſthéne.
„ Le Grec frapoit l'eſprit par la force de
„ ſon expreſſion, & par l'ardeur & la vio-
„ lence de ſa déclamation : le Romain
„ alloit au cœur par de certains charmes
„ & de certains agrémens imperceptibles
„ qui lui étoient naturels, & auſquels il
„ avoit joint tout l'artifice dont l'éloquen-
„ ce peut être capable. L'un ébloüiſſoit
„ l'eſprit par l'éclat de ſes lumières, &
„ jettoit le trouble dans l'ame, qui n'é-
„ toit gagnée que par l'entendement : &
„ le génie inſinuant de l'autre pénétroit
„ par des douceurs & des complaiſances
„ juſques dans le fond du cœur. Il avoit
„ l'art d'entrer dans les intérêts, dans les
„ inclinations, dans les paſſions, & dans
„ les ſentimens de tous ceux qui l'écou-
„ toient.

M. DE FÉNELON, plus hardi que les deux témoins que je viens de citer, ſe déclare nettement pour Démoſthéne. Cependant ce n'eſt pas un écrivain qu'on puiſſe ſoupçonner d'être ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du diſcours. Voici comme il s'en explique

dans sa lettre sur l'éloquence. „ Je ne „ crains pas de dire que Démosthéne „ me paroît supérieur à Cicéron. Je pro- „ teste que personne n'admire Cicéron „ plus que je fais. Il embellit tout ce „ qu'il touche. Il fait honneur à la pa- „ role. il fait des mots ce qu'un autre „ n'en sauroit faire. Il a je ne sai com- „ bien de sortes d'esprit. Il est même „ court & véhément toutes les fois qu'il „ veut l'être, contre Catilina, contre „ Verrès, contre Antoine. Mais on re- „ marque quelque parure dans son dis- „ cours. L'art y est merveilleux, mais „ on l'entrevoit. L'orateur, en pensant „ au salut de la république, ne s'oublie „ pas, & ne se laisse point oublier. „ Démosthéne paroit sortir de soi, & ne „ voir que la patrie. Il ne cherche point „ le beau : il le fait sans y penser. Il est „ au-dessus de l'admiration. Il se sert de „ la parole, comme un homme modeste „ de son habit pour se couvrir. Il tonne, „ il foudroie. C'est un torrent qui en- „ traine tout. On ne peut le critiquer, „ parce qu'on est saisi. On pense aux „ choses qu'il dit, & non à ses paroles. „ On le perd devûe. On n'est occupé „ que de Philippe qui envahit tout. Je „ suis charmé de ces deux orateurs : „ mais j'avoue que je suis moins tou- „ ché de l'art infini & de la magnifi- „ que éloquence de Cicéron, que de la

„ rapide ſimplicité de Démoſthéne.

On ne peut rien de plus ſenſé ni de plus judicieux que ce qui dit ici M. de Fénelon : & plus on approfondit ſon ſentiment, plus on reconnoît qu'il eſt fondé dans le bon ſens, dans la droite raiſon, & dans les régles les plus exactes de la bonne rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démoſthéne à à celles de Cicéron, il me ſemble qu'il faudroit preſque avoir autant de ſolidité, de force, & d'élévation d'eſprit, qu'il en a falu à Démoſthéne pour les compoſer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, ſoit habitude & accoutumance à un ſtile qui eſt plus dans nos manières & plus à notre portée, nous ne pouvons gagner ſur nous de préférer la ſévère auſtérité de Démoſthéne à l'inſinuante douceur de Cicéron, & nous aimons mieux ſuivre notre panchant & notre goût pour un écrivain en quelque ſorte ami & familier, que de nous déclarer, ſur la bonne foi d'autrui, je dirois preſque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoiſſoit bien tout le prix de l'éloquence de Démoſthéne : il en ſentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais perſuadé que l'orateur, ſans s'écarter des bonnes régles, peut juſqu'à un certain point former ſon ſtile

ſur le goût de ceux qui l'écoutent ; (on comprend aſſez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu ; (il ne crut pas que ſon ſiécle fut ſuſceptible d'une ſi rigide exactitude *, & il jugea à propos d'accorder quelque choſe aux oreilles & à la délicateſſe de ſes auditeurs, qui demandoient dans les diſcours plus d'élégance & plus de grace. Ainſi, quoiqu'il ne perdit jamais de vûe l'utilité de la cauſe qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque choſe à l'agrément : & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de ſa patrie ; & il y travailloit en effet, puiſqu'un des plus ſûrs moiens de perſuader eſt de plaire.

LE CONSEIL donc le plus ſage que l'on puiſſe donner aux jeunes gens qui ſe deſtinent au Barreau, eſt de prendre pour modèle du ſtile qu'ils y doivent ſuivre, le fond ſolide de Démoſthéne orné & embelli par les graces de Cicéron : § auxquelles, ſi nous en croions

* Quapropter ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum putant nonnihil eſſe temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatiùs poſtulantibus . . . Atque id feciſſe M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret : cùm & ipſam ſe rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipſo proderat, quòd placebat. *Q. l.* 12 *c* 10.

§ Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi poſſit, invenio niſi ut ſenſus nos quidem dicamus plures. *ibid.*

Quintilien, il n'y a rien à ajouter, si ce n'est peut-être, dit-il de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étoient fort en usage alors, & par lesquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit presque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois, mais rarement: * & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission & une condescendance que semble lui arracher malgré lui le mauvais goût de son siécle, § où, comme le remarque l'auteur du dialogue sur les orateurs, l'auditeur se croioit comme en droit d'exiger un stile orné & fleuri, où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque sorte corrompu par l'amorce du plaisir & par le brillant des pensées & des descriptions, ne daignoit pas même écouter l'avocat.

„ ¶ Mais, ajoute Quintilien, qu'on ne

* Cicero primus excoluit orationem .. locosque lætiores attentavit, & quasdam sententias invenit *Dial. de Or. n* 22.

§ Auditor assuevit jam exigere lætitiam & pulcritudinem orationis ..... Judex ipse, nisi .... aut colore sententiarum, aut nitore & cultu descriptionum invitatus & corruptus est, aversatur dicentem. *ibid. n.* 20.

¶ Sed me hactenus cedentem nemo insequatur ultra, Do tempori, ne crassa toga sit, non serica: ne intonsum caput, non in gradus atque annulos totum comptum, cùm in eo qui se non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem speciosiora quoque sint, quæ honestiora. *l.* 12. *c.* 10.

„ prétende pas abuſer de ma complai-
„ ſance, ni la pouſſer plus loin. J'ac-
„ corde au ſiécle où nous ſommes que
„ la robe dont on ſe ſert ne ſoit pas
„ d'une étoffe groſſière, mais non pas
„ qu'elle ſoit de ſoie; que les cheveux
„ ſoient proprement faits & bien entre-
„ tenus, mais non friſés par étages &
„ par boucles : la parure la plus honnê-
„ te étant auſſi la plus belle, quand on
„ ne porte pas le déſir de plaire juſqu'au
„ déréglement & à l'excès.

§. V.

De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athénes & à Rome.

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans de juſtes bornes & dans une ſage ſobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra à Athénes & à Rome.

A Athénes on peut dire que le beau ſiécle de l'éloquence fut celui de Démoſthéne, * où parut tout à la fois cette

* Hæc ætas effudit hanc copiam : & ut opinio mea fert, ſuccus ille & ſanguis incorruptus uſque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis ineſſet non fucatus nitor. *Brut. n.* 16.

Demoſthenes, Hyperides, Lycurgus, Æſchines, Dinarchus, aliique complures, etſi inter ſe pares non fuerunt, tamen ſunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere verſati. Quorum quandiu manſit imitatio, tandiu genus illud dicendi ſtudiumque vixit. Poſteaquam, extinctis his, omnis eorum memoria ſenſim obſcurata eſt & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remiſſiora genera viguerunt, 2. *de Orat. n.* 94. 95.

foule d'excellens orateurs, dont le caractère commun fut une beauté naturelle & sans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même stile : mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du simple ; & ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais après leur mort le souvenir s'en étant peu à peu obscurci, & enfin entièrement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relâchée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit pu voir & entendre Démosthéne, suivit une autre route que lui. Il donna entièrement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égaier l'éloquence, & la tirer de cet air sombre & austère, qui, selon lui, la rendoit trop sérieuse. Il y jetta beaucoup plus de pensées : il y répandit des fleurs: &, pour me servir d'une expression de Quintilien, au lieu de ce vêtement majestueux, mais modeste, qu'elle avoit eu sous Démosthéne, * il lui donna une robe toute brillante & bigarrée de diverses couleurs, peu séante à la vérité pour la poussière du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

§ Aussi, comme Cicéron le remarque

* Meminerimus versicolorem istam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem pulverem facere. Q. l. 10. c. 1.

§ Phalereus successit eis senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non

plus propre pour des actions de pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféroit la douceur à la force, songeoit plus à charmer les esprits qu'à les vaincre, se contentoit d'y laisser le souvenir agréable d'un discours coulant & harmonieux, sans vouloir, comme Périclès, y laisser aussi des aiguillons perçans mélés avec les attraits du plaisir.

Orat. n. 91. 96. Il ne paroit pas par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans son stile d'outré & d'excessif; puisqu'il dit * qu'on auroit pu l'estimer & l'approuver si on ne l'avoit pas comparé avec la force & la majesté du stile noble & sublime. § Cependant il fut le premier qui fit dégénérer l'éloquence: & peut-être *Quint. l. 2. c. 4.*

tam armis institutus quã palestra Itaque delectabat magis Athenienses, quàm inflammabat. Processerat enim in solem & pulverem, non ut è militari tabernaculo, sed ut e Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, videri maluit, quàm gravis, sed suavitate ea qua perfunderet animos, non qua perfringeret; & tantum ut memoriam concinnitatis suæ (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus esset auditus. *Brut. n.* 37. 38.

* Et nisi coràm erit comparatus ille fortior, per se hic, quem dico, probabitur. *Orat. n.* 95.

§ Primus inclinasse eloquentiam dicitur. *Q. l. 10. c. 1.*

que les déclamations, dont l'usage fut introduit de son tems dans les écoles, si lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuérent beaucoup à cette funeste décadence, comme il est certain qu'elles le firent aussi dans la suite chez les Romains.

Mais les choses n'en demeurérent pas dans cet état. * Quand l'éloquence sortie du Pirée, eut commencé à respirer un autre air que celui d'Athénes, elle perdit bientôt cette santé & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conservé, & gâtée par les manières étrangères : elle désapprit en quelque sorte à parler, & devint entièrement méconnoissable. C'est ainsi que par degrès, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que du médiocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excès & de défauts.

J'ai déja fait observer ailleurs, en parlant de Sénéque, que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur : d'autant plus que ce change-

* Ut semel è Pirzo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata totâ Asiâ est, ut se externis oblineret moribus; omnemque illam salubritatem Atticæ dictionis & quasi sanitatem perderet, ac loqui pene dedisceret. *Brut. n.* 51.

ment ne s'eſt introduit chez l'un & l'autre peuple que par le déſir exceſſif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne ſai par quelle fatalité il eſt toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il eſt parvenu à un certain point de maturité & de perfection, a preſque auſſitôt dégénéré, & par des déclins imperceptibles, mais quelquefois aſſez promts, eſt deſcendu du plus haut comble au plus bas degré. J'excepte pourtant la poéſie grecque, qui depuis Homère juſqu'à Théocrite, & ſes contemporains, c'eſt-à-dire, pendant ſix ou ſept ſiécles, a toujours conſervé en tout genre la même pureté, la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un ſiécle le goût, par raport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'eſt encore. Mais il eſt remarquable que ces illuſtres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, & dont chacun en ſon genre peut être conſidéré comme original, ſe ſont tous fait un devoir de regarder les Anciens comme leurs maîtres, & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, & qui ſelon toutes les apparences paſſeront juſqu'à la poſtérité la plus reculée, ſont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là auſſi no-

tre régle, & nous devons craindre de nous écarter de la perfection à mesure que nous nous écarterons du goût des Anciens.

Pour revenir à mon sujet, & finir cet article, le modèle le plus sûr que les jeunes gens destinés au Barreau puissent se proposer, est, comme je l'ai déja dit le stile de Démosthéne adouci & orné par celui de Cicéron; en sorte que les graces du dernier tempérent l'austérité de l'autre, & que la précision & la vivacité de Démosthéne corrigent la trop grande abondance & la manière d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron. *Dial. de Orat. n. 18.*

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'est celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoiers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son tems nommé Callidius, sans y reconnoître presque en tout les principaux caractères de M. Fléchier; & la réflexion qu'il y ajoute me paroit convenir extrêmement à la matière que je traite. * „ Ce n'est point,

* Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus è multis: potiùs inter multos propè singularis fuit: ita reconditas exquisitasque sententias mollis & pellucens vestiebat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehensio verborum: nihil tam flexibile: nihil quod magis ipsius arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris æque in potestate fuerit. Quæ primum ita pura erat, ut

» dit-il, un orateur du commun, mais » d'un mérite rare & singulier. Ses pen- » sées sont nobles & exquises, & il sait » les revêtir d'expressions fines & déli- » cates. Il fait du discours tout ce qu'il » lui plait: il sait lui donner telle for- » me qu'il veut: jamais orateur n'en » fut plus le maître que lui, & ne le » mania avec tant d'art. Rien de plus » pur, rien de plus coulant que son » langage. Chaque mot est en son lieu, » & comme artistement enchassé où il » doit. Il n'en admet point de dur, » d'inusité, de bas, ou qui puisse dé-

nihil liquidius: ita libere fluebat, ut nusquam adhæresceret. Nullum nisi loco positum, & tanquam in vermiculato emblemate, ut ait Lucilius, structum verbum videres. Nec vero ullum aut durum, aut insolens, aut humile, aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum, sed plerasque tralata: sic tamen ut ea non irruisse in alienum locum, sed immigrasse in suum diceres. Nec vero hæc soluta, nec diffluentia, sed adstricta numeris, non aperte nec eodem modo semper, sed varie dissimulanterque conclusis. Erant autem & verborum & sententiarum lumina, quibus tanquam insignibus in ornatu distinguebatur omnis oratio. Accedebat ordo rerum plenus artis, totum que dicendi placidum & sanum genus. Quod si est optimum suaviter dicere, nihil est quod melius hoc quærendum putes. Sed, cum à nobis paulo ante dictum sit, tria videri esse quæ orator efficere deberet ut doceret, ut delectaret, ut moveret: duo summè tenuit, ut & rem illustraret differendo, & animos eorum qui audirent demulceret voluptate. Aberat tertia illa laus qua permoveret atque incitaret animos, quàm plurimum pollere diximus *Brut. n.* 274. 275. 276.

ranger

„ ranger le discours. La métaphore chez
„ lui est si fréquente, mais si naturelle
„ qu'elle paroit n'avoir point usurpé
„ la place d'un autre mot, mais être
„ entrée dans la sienne. Tout cela est
„ accompagné d'un nombre, d'une ca-
„ dence, qui a une merveilleuse variété,
„ & ne montre aucune affectation. Les
„ plus belles figures sont emploiées à
„ propos, & y jettent un grand éclat.
„ L'ordre & le plan de l'ouvrage sont
„ pleins d'art & de justesse ; & par tout
„ régne un stile doux, tranquille, &
„ d'un goût exquis. En un mot, si l'é-
„ loquence consistoit dans l'agrément,
„ il n'y auroit rien au dessus de cet ora-
„ teur. Des trois parties qui la compo-
„ sent, il a les deux premières dans un
„ souverain degré, je veux dire celles
„ qui tendent à instruire & à plaire :
„ mais la troisiéme, qui est la plus im-
„ portante, & qui consiste à toucher & à
„ émouvoir les esprits, lui manque ab-
„ solument.

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre : mais de quel prix doit-elle paroître en comparaison du grand & du sublime qui fait le caractère de celle de Démosthéne ? Cette dernière ressemble à ces beaux & magnifiques bâtimens, construits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettoit que des orne-

mens ſimples : dont le premier coup d'œil, & encore bien plus le plan, l'économie, & la diſtribution des parties, ont quelque choſe de grand, de noble & de majeſtueux, qui frape & ſaiſit les connoiſſeurs. L'autre pourroit être comparée à ces maiſons bâties dans un goût d'élégance & de délicateſſe, où l'art & l'opulence ont amaſſé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre ſe montrent de toutes parts, & où les yeux ne ſauroient tomber ſur aucun endroit qui ne leur préſente quelque choſe de rare & d'exquis.

Il eſt un troiſiéme genre d'éloquence, encore inférieur, ce me ſemble, au ſecond, & qui pourroit inſenſiblement nous conduire à quelque choſe de pis : c'eſt celui où régnent ces jeux d'eſprit, ces penſées brillantes, ces eſpèces de pointes, qui deviennent aſſez à la mode. Elles ſont ſoutenues dans quelques-uns de nos écrivains par la ſolidité des choſes, par la force du raiſonnement, par l'ordre & la ſuite du diſcours, & par une beauté de génie qui leur eſt naturelle. Mais comme ces dernières qualités ſont rares, il eſt à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur ſtile que ce qu'il a de moins eſtimable : comme ſi-

rent ceux de Sénéque, * qui n'aiant copié que ſes défauts, ſe trouvérent autant au deſſous de leur modèle, que Sénéque lui-même étoit au deſſous des Anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce ſtile éblouiſſant & plein d'une affectation vicieuſe, & il l'eſt encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves diſcours de ces judicieux Magiſtrats qui chaque année, en preſcrivant aux Avocats les régles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modèles, ſont de fortes barrières contre le mauvais goût, & ne contribuent pas peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuſe tradition de bon goût, auſſi bien que de bons ſentimens, qui s'y conſervent depuis ſi lontems.

§. VI.

Courtes réflexions ſur la manière de faire des Raports.

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matière dont pluſieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour beſoin d'être inſtruits : c'eſt de marquer le ſtile dont il convient de ſe ſervir en faiſant un *Raport*. Cette

* Amabant eum magis, quàm imitabantur; tantumque ab illo defluebant, quantum ille ab antiquis deſcenderat. Q. *l.* 10. *c.* 1.

partie eſt d'un uſage bien plús fréquent, & a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du Barreau : puiſqu'elle embraſſe tous les emplois de la Robe, & qu'elle a lieu dans toutes les Cours ſouveraines ou ſubalternes ; dans toutes les Compagnies, dans tous les Bureaux & toutes les Commiſſions. Le ſuccès de ces ſortes d'actions attire autant de gloire qu'aucun plaidoier, & il eſt d'un auſſi grand ſecours pour la défenſe de la juſtice & de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matière que très légérement, & je ne ferai qu'en indiquer les principes ſans les approfondir.

Je ſai que chaque Compagnie, chaque juriſdiction a ſes uſages particuliers pour la manière de raporter les procès : mais le fond eſt le même pour toutes, & le ſtile qu'on y emploie doit par tout être le même. Il y a une ſorte d'éloquence propre à ce genre de diſcours, qui conſiſte, ſi je ne me trompe, à parler avec clarté & avec élégance.

Le but que ſe propoſe un Raporteur eſt d'inſtruire les Juges ſes confreres de l'affaire ſur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il eſt chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occaſion, pour ainſi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui préte & lui communique ſes lumières & ſes connoiſſances. Or, pour le faire avec ſuccès, il faut

que la distribution méthodique de la matière qu'il entreprend de traiter, & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves, y répandent une si grande netteté, que tous puissent sans peine & sans effort entendre l'affaire qu'on leur raporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les pensées, les expressions, les tours, & même la manière de prononcer, qui doit être distincte, tranquille, & sans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il faloit joindre quelque agrément, parce que souvent pour instruire il faut plaire. Les Juges sont hommes comme les autres, & quoique la vérité & la justice les intéressent par elles-mêmes, il est bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obscures pour l'ordinaire & épineuses, causent de l'ennui & du dégoût, & celui qui fait le Raport n'a soin de l'assaisonner d'un sel fin & délicat, qui sans chercher à paroître se fasse sentir, & qui par une certaine pointe d'agrément & de grace réveille & pique l'attention de auditeurs.

Les mouvemens, qui font ailleurs la plus grande force de l'éloquence, sont ici absolument interdits. Le Raporteur ne parle pas comme avocat, mais comme Juge. En cette qualité il tient quelque chose de la loi, qui tranquille &

paisible se contente de montrer la régle & le devoir : & comme il lui est commandé d'être lui-même sans passions, il ne lui est pas permis non plus de songer à exciter celles des autres.

Cette manière de s'exprimer, qui n'est soutenue ni par le brillant des pensées & des expressions, ni par la hardiesse des figures, ni par le pathétique des mouvemens, mais qui a un air aisé, simple, naturel, est la seule qui convienne aux Raports, & elle n'est pas si facile qu'on se l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Raporteur ce que dit Cicéron de celle de Scaurus ; laquelle n'étoit pas propre à la vivacité de la plaidoierie, mais convenoit extrêmement à la gravité d'un Sénateur, qui avoit plus de solidité & de dignité, que d'éclat & de pompe ; & où l'on remarquoit, avec une prudence consommée, un fond merveilleux de bonne foi, qui entrainoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de son éloquence, & l'idée qu'on a de sa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à son discours. *In Scauri oratione, sapientis hominis & recti, gravitas summa & naturalis quadam inerat auctoritas : non ut causam, sed ut testimonium dicere putares, cum pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur ; ad senatoriam*

Brut. n. III. & 112.

verò sententiam, cujus erat ille princeps, vel maximè: significabat enim non prudentiam solùm, sed, quòd maximè rem continebat, fidem.

Ainsi l'on voit que pour réussir dans les *Raports*, il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui est le simple, en bien prendre le caractère & le goût, & s'en proposer les plus parfaits modèles : être très réservé & très sobre à faire usage du second genre, qui est l'orné & le tempéré ; n'en emprunter que quelques traits & quelques agrémens avec une sage circonspection, dans des occasions rares : mais s'interdire très sévérement le troisième stile qui est le sublime.

Ce que l'on pratique au Collége, en Rhétorique sur tout & en Philosophie, peut servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la manière de bien faire un Raport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron, on les oblige d'en rendre compte, d'en exposer toutes les parties, d'en distinguer les différentes preuves, & d'en marquer le fort ou le foible. De même en philosophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vû avec eux quelques traités, comme de Descartes, ou du P. Mallebranche, à en faire l'analyse, à réduire des raisonnemens, souvent fort abstraits & fort étendus, à quelque chose de

précis & de net; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les solutions qu'on en apporte. J'ai vû des jeunes conseillers avouer que de tous les exercices du Collége c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faisoient le plus d'usage en raportant les procès.

ARTICLE SECOND.

Par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoierie.

DÉMOSTHÉNE & Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, sont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver aussi. Je vais donc raporter en abrégé ce que l'histoire nous apprend de leurs premières années, de leur éducation, des différens exercices par lesquels ils se sont préparés à la plaidoierie, & de ce qui a fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainsi ces deux grands orateurs serviront en même tems de modèles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétens pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout : mais quand ils ne feroient que les suivre de loin, ils avanceroient beaucoup.

DÉMOSTHÉNE.

DÉMOSTHÉNE aiant perdu son pere dès l'âge de sept ans, & étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés & avares, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien, ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien : outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé, jointe à l'excessive tendresse d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude. *Plut. in vit. Demosth.*

Leur aiant un jour entendu parler d'une cause célébre qui devoit se plaider, & qui faisoit beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoierie. L'orateur, qui s'appelloit Callistrate, fut écouté avec une grande attention, & aiant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoiens illustres qui s'empressoient à l'envi de lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre de l'orateur, & encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue.

Il en sentit lui même l'effet, & ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, & renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate, * d'où sortirent tant de grands orateurs, étoit pour lors à Athénes la plus renommée. Mais soit que la sordide avarice des tuteurs de Démosthéne ne lui permit pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisoit paier fort * cher, soit que l'éloquence douce & paisible d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût, il étudia sous Isée, § dont le caractère étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enseignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthéne : ¶ & il est aisé de reconnoître dans les écrits du disciple le stile noble & sublime du maître.

* *Dix mines, c'est-à dire, cinq cens livres.*

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le peuple.

* Isocrates ... cujus è ludo, tanquàm ex equo Trojano, innumeri principes exierunt. 2. *de Or.* n. 94.

§ Sermo promptus, & Isæo torrentior. *Juven.*

¶ Illud jusjurandum per cæsos in Marathone ac Salaminé propugnatores Reip. satis manifesto docet præceptorem ejus Platonem fuisse. *Quintil. lib.* 12. c. 10.

Il y réuſſit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarraſſée, & une fort courte haleine : & cependant ſes périodes étoient ſi longues, qu'il étoit ſouvent obligé de les interrompre pour reſpirer. Il fut donc ſifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entièrement découragé, & réſolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il ſe croioit incapable. Un de ſes auditeurs, qui au travers de ſes défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence aſſez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, & par les ſalutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une ſeconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baiſſée, & plein de confuſion, un des plus excellens acteurs de ce tems, qui étoit ſon ami, nommé Satyrus, le rencontra; & aiant appris de lui-même la cauſe de ſon chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point ſans remède, & que tout n'étoit pas ſi déſeſpéré qu'il le croioit. Il lui demanda ſeulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle : ce qu'il fit ſur le champ. Satyrus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geſte, & la vivacité avec leſquels il les prononça, en ſorte que Démoſthé-

ne lui-même les trouva tout différens. Il sentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoit fait connoître le prix, paroissent presque incroiables, & font bien voir qu'un travaille opiniâtre surmonte tout. * Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cail-

* Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi concedi tur, Athenienſem Demoſthenem, in quo tantum ſtudium fuiſſe tantuſque labor dicitur, ut Primùm impedimenta naturæ diligentia induſtriaque ſuperaret : cùmque ita balbus eſſet, ut ejus ipſius artis, cui ſtuderet, primam literam non poſſet dicere, perfecit meditando ut nemo planiùs eo locutus putaretur. Deinde cùm ſpiritus ejus eſſet anguſtior, tantum continenda anima in dicendo eſt aſſecutus, ut una continuatione verborum (id, quod ſcripta ejus declarant) bina ei contentiones vocis & remiſſiones continerentur. Qui etiam (ut memoriæ proditum eſt) conjectis in os calculis, ſuimmta voce verſus multos uno ſpiritu pronuntiare conſueſcebat : neque id conſiſtens in loco, ſed inambulans atque adſcenſu ingrediens arduo. L. de Or. n. 260. 261.

loux, & prononçant ainſi pluſieurs vers de ſuite à haute voix ſans s'interrompre & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort eſcarpés : en ſorte que dans la ſuite nulle lettre ne l'arréta, & que les plus longues périodes n'épuiſoient plus ſon haleine. Il fit plus. * Il alloit ſur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues pour s'apprivoiſer par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des aſſemblées. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit ſon maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Il fut bien paié de toutes ſes peines, puiſque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puiſſe aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reſte. Pour être plus éloigné du bruit, & moins ſujet aux diſtractions, il ſe fit faire un cabinet ſouterrain, qui ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, ſe faiſant raſer exprès la moitié de la tête pour ſe

* Propter quæ idem ille tantus amator ſecreti Demoſthenes, in littore in quod ſe maximo cum ſono fluctus illideret; meditans conſueſcebat concionum fremitus non expaveſcere. *Quinct.* lib. 10. c. 3.

mettre hors d'état de sortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables, dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas tant couté de peines. Il se levoit extrêmement matin, & * il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre son stile plus familier.

CICÉRON.

CICÉRON apporta en naissant un excellent naturel, & rien ne lui manqua du côté de l'éducation : en quoi il fut plus heureux que Démosthéne. Son pere en prit un soin particulier, & n'épargna rien pour cultiver son esprit. Il paroit que le célébre Crassus, dont il parle si souvent dans ses ouvrages, voulut bien lui-même régler le plan de ses études, & qu'il lui donna des maîtres capables d'entrer dans ses vûes. § Ce fut

2. *de Orat.* n. 3.

* Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ ? qui dolere se aiebat, si quando opificum antelucana victus esset industria. 4. *Tusc. Quæst. n.* 44.

§ Quoad longissimè potest mens mea respicere

le poéte Archias qui jetta dans son esprit encore tendre les premières semences du goût pour la belle litérature, comme Cicéron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent discours qu'il fit pour la défense de son maître.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit alors que des Grecs qui enseignassent la jeunesse : & ils le faisoient dans leur langue, ce qui est digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume, & qui fit ses leçons en latin. Il étoit de Gaule. * Son école devint fort célébre. On y courut de toutes parts & ceux qui avoient le plus de goût approuvoient fort sa manière. Cicéron brûloit du désir d'entendre un tel maître : mais ceux qui présidoient à son éducation, & qui régloient ses études, ne le jugérent pas à propos. C'est que cette manière d'enseigner, inouie & inusitée

spatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriam recordari ultimam, inde usque repetens hunc video mihi principem & ad suscipiendam, & ad ingrediendam rationem horum studiorum extitisse. *Orat. pro Arch. n. 1.*

* Equidem memoria teneo, pueris nobis primum latinè docere cœpisse Lucium Plotium quemdam : ad quem cùm fieret concursus, quòd studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant græcis exercitationibus ali melius ingenia posse. *Ep. Cicer. apud Suet. de claris Rhetoribus.*

jusques-là, parut aux Magistrats une nouveauté dangereuse ; & les Censeurs, dont Crassus étoit l'un, firent un décret pour l'interdire, sans en apporter d'autre raison sinon que cette coutume étoit contraire à l'usage établi par les ancêtres.

3. de Orat. n. 93, 95. Crassus dans le troisiéme livre de l'Orateur, ou plutôt Cicéron sous son nom, tâche de justifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avoit fort blessé les personnes sensées, & il laisse entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit été condannée, que la manière dont les maîtres s'y prenoient. En effet * cette méthode prit enfin le dessus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suétone, qui nous a conservé & la lettre où Cicéron parle de Plotius, & le décret des Censeurs, aussi bien que l'arrêt du Sénat.

Plut. in vita Cicer. Cicéron cependant faisoit de grands progrès sous ses maîtres. Aussi avoit-il un génie tel que Platon le désire, avide d'apprendre, propre pour toutes les sciences, & qui embrassoit tout. La poésie fut une de ses premières passions, & l'on dit qu'il y réussissoit assez. Dès ses premières années il se distingua parmi ceux de son âge d'une manière si marquée, que les parens de

* Paulatim & ipsa utilis honestaque apparuit: multique eam præsidii causa & gloriæ appetierunt. *Sueton. ibid.*

ceux qui étudioient avec lui, sur le récit merveillux qu'on leur faisoit du génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournoient charmés de ce qu'ils avoient vû & entendu. Il faloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modestie, puisque ses compagnons étoient les premiers à le faire valoir, & qu'ils lui rendoient des honneurs qui allérent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parens.

A l'âge de seize ans, qui étoit le tems où l'on faisoit prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus sérieuses. * C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont nous parlons, le pere ou le plus proche parent de celui qu'on destinoit à la plaidoierie, allât le présenter à quelqu'un des plus célébres orateurs du tems, & le mît sous sa protection. Le jeune homme après cela

* Ergo apud majores nostros juvenis ille, qui foro & eloquentiæ parabatur, imbutus jam domestica disciplina, refertus honestis studiis, deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omnibus dictionibus intereſſe .... Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judicierum, eruditus & assuefactus, alienis experimentis ..... solus statim & unus cuicumque causæ par erat. *Dial. de Orat.* n. 34.

s'attachoit à lui d'une manière particulière, alloit régulièrement l'entendre quand il plaidoit, le consultoit sur ses études, & ne faisoit rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du Barreau, qui est la meilleure école pour un jeune avocat; devenu le disciple des plus grands maîtres, & formé sur les plus parfaits modéles, il étoit bientôt en état de les imiter.

* Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route, & qu'il se rendit l'auditeur assidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles avocats. Il donnoit dès lors chaque jour un tems considérable à la lecture & à la composition: & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'orateur, étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans sa jeunesse, savoir de traduire en latin les plus belles harangues des orateurs grecs, afin de mieux prendre leur stile & leur genie.

1. *de Orat.* n. 155

Il ne se renferma pas dans la seule étude de l'éloquence. Celle du droit lui parut une des plus nécessaires, & il y donna une singulière application. Il apprit aussi à fond la philosophie dans toutes ses parties, § & il témoigne en plusieurs en-

Brut. n. 306.

* Reliquos frequenter audiens acerrimo studio tenebar, quotidieque & scribens, & legens, & commentans, oratoris tantum exercitationibus contentus non eram *Brut.* n. 305.

§ Ego fateor, me oratorem, si modò sim, aut

droits de ſes ouvrages, que cette étude lui ſervit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique. Il eut pour maîtres en ce genre tout ce qu'il y avoit alors de plus ſavans hommes. *Brut. n.* 308, & 309.

Cicéron ne commença à plaider, qu'à l'âge environ de vingt-ſix ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plutôt. * Ses premiers eſſais furent des coups de maître, & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala preſque celle des plus anciens avocats. Son plaidoier pour Roſcius d'Amérie, & ſurtout l'endroit de ce diſcours qui regarde le ſupplice des parricides, eut un ſuccès extraordinaire, & lui attira de grands applaudiſſemens: d'autant plus que perſonne n'avoit oſé ſe charger de cette affaire à cauſe du crédit énorme de Chryſogonus affranchi du Dictateur Sylla, qui étoit alors tout puiſſant dans la République.

» § Cette joie ſi ſenſible d'une réputation naiſſante fut troublée par l'inquiétude que lui cauſa ſa ſanté. Il étoit d'une com-

etiam quicumque ſim, non ex rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpatiis extitiſſe. *Or. n.* 12.

* Prima cauſa publica pro Sexto Roſcio dicta, tantum commendationis habuit, ut non illa eſſet, quæ non noſtro digna patrocinio videretur. *Brut. n.* 312.

Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum? *Orat. n.* 107.

§ Erat eo tempore in nobis ſumma gracilitas & infirmitas corporis: procerum & tenue collum; qui habitus & quæ

plexion fort délicate. Le travail du Barreau, joint à sa manière d'écrire & de prononcer fort vive & fort véhémente, fit craindre qu'il n'y succombât : & tous ses amis, aussi bien que les médecins, le condannoient au silence & à la retraite. C'eut été pour lui une espèce de mort, que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flateuse que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il suffiroit de modérer un peu la véhémence de son stile & de sa prononciation, & qu'un voiage pourroit rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire, pour éviter les suites du ressentiment de Chrysogonus.

Brut. n. 315. Il passa par Athénes, & s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur comme il étoit pour l'étude, on juge aisément à quoi il emploia ce tems dans une

figura non procul abesse putatur à vitæ periculo, si accedit labor, & latè rum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quòd omnia sine remissione, sine varietate, vi summa vocis, & totius corporis contentione dicebam. Itaque cùm me & amici & medici hortarentur, ut causas agere desisterem : quodvis potiùs periculum mihi adeundum, quàm à sperata dicendi gloria discendendum putavi. Sed cùm conferem remissione & moderatione vocis, & commutato genere dicendi, me & periculum vitare posse, & temperatiùs dicere ; ea causa mihi in Asiam proficiscendi fuit. *Brut. n.* 313-314.

ville, qui étoit encore alors regardée comme le siége & le domicile de la plus fine litérature, & de la plus solide philosophie. D'Athénes il alla en Asie, où il consulta avec soin tout ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avoit amassées, il passa à Rhodes, pour y entendre le célébre Molon. Déja fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, & de devenir une seconde fois son disciple. * Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, réforma dans son stile ce qui y restoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette superfluité excessive, qui semblable à un fleuve qui se déborde ne connoissoit ni borne ni mesure. *Brut. n.* 315 & 316.

§ Après deux années d'absence Cicéron

* Is (Molo) dedit operam, si modò id conse-qui potuit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate, & licentia reprimeret, & quasi extra ripas diffluentes coerceret. *Brut. n.* 316.

M. Tullius, cum jam clarum meruisset inter patronos qui tum erant nomen . . . . . Apollonio Moloni, quem Romæ quoque adierat, Rhodi se rursus formandum ac velut recoquendum dedit. *Q. l.* 12. *c.* 6.

§ Ita recepi me biennio post, non modò exercitatior, sed prope mutatus. Nam & contentio nimia vocis reciderat, & quasi deferbuerat oratio, lateribusque vires & corporis mediocris habitus accesserat. *Brut. n.* 316.

revint à Rome, non seulement plus formé qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux : son stile étoit devenu plus châtié & moins étendu : son corps même s'étoit fortifié. * Il y trouva deux orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort désiré d'égaler, savoir Cotta & Hortensius : mais le dernier sur-tout, qui étoit à peu près de son âge, & dont la manière d'écrire avoit plus de raport à la sienne. Ce n'est pas une curiosité inutile aux jeunes gens qui se destinent au Barreau de voir ces deux grands orateurs en venir aux prises comme deux athlétes, & poussés par une noble émulation se disputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je raporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

* RIEN de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortensius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande

* Duo tum excellebant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta & Hortensius .... Cum Hortensio mihi magis arbitrabar rem esse, quòd & dicendi ardore ropior, & ætate conjunctior. *Brut. n.* 317.

§ Nihil isti, neque à natura, neque à doctrina defuit... Erat ingenio peracri, & studio flagranti, & doctrina eximia, & memoria singulari. 3. *de Or. n.* 229. 230.

étendue de science, une mémoire prodigieuse, & une manière de prononcer si accomplie, que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

* Mais après son Consulat, n'aiant plus rien qui piquât son ambition, & désirant mener une vie, comme il le pensoit, plus heureuse, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amassés, il commença à se négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première, la seconde, la troisième année apportérent dans sa manière de plaider quelque changement, mais presque encore imperceptible, & dont les seuls connoisseurs pouvoient s'apercevoir : comme il arrive à des tableaux,

* Post consulatum.... summum illud suum studium remisit, quo à puero fuerat incensus: atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipse putabat, remissiùs certè vivere. Primus, & secundus annus, & tertius tantum quasi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo sed existimator doctus & intelligens posset cognoscere. Longius autem procendens, & in ceteris elocquentiæ partibus, tum maximè in celeritate & continuatione verborum adhærescens : sui dissimilior videbatur fieri quotidie, *Brut. n.* 320.

dont le vif éclat diminue & s'amortit insensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à mesure qu'il avançoit en âge ; & son feu & sa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoissable.

* Cicéron cependant redoublant ses efforts avançoit à grands pas, & tâchoit d'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de devancer son rival dans cette noble carrière de la gloire, où il est permis aux avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence, également pleine d'agrément & de force qu'il introduisit dans le Barreau, attiroit sur lui les yeux, & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une manière fine & délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, & laissant par-là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je raporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

» * Il n'y avoit alors personne, dit-il,

* Nos autem non desistebamus, cùm omni genere exercitationis, tum maximè stilo, nostrum illud quod erat augere, quantumcumque erat,.... Nam cùm propter assiduitatem in causis & industriam, tum propter exquisitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram, *n.* 321.

* Nihil de me dicam : dicam de ceteris, quorum nemo erat qui videretur exquisitius quàm vulgus

qui

» qui eût fait une étude particulière des
» belles-lettres, sans lesquelles il n'y a
» point de parfaite éloquence : personne
» qui eût étudié à fond la Philosophie,
» qui seule enseigne en même-tems à bien
» vivre & à bien parler : personne qui
» eût appris le droit civil, connoissance
» absolument nécessaire à l'orateur pour
» le mettre en état de bien plaider les
» causes particulières, & de juger saine-
» ment des affaires : personne qui possé-
» dât bien l'histoire Romaine, ni qui
» sût en faire usage dans ses plaidoiers :
» personne qui, après avoir pressé vive-
» ment son adversaire par la force & la
» solidité des argumens, pût égaier l'es-
» prit des Juges & comme les dérider par

hominum studuisse literis, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur; nemo, qui philosophiam complexus esset, matrem omnium bene factorum beneque dictorum: nemo, qui jus civile didicisset, rem ad privatas causas, & ad oratoris prudentiam, maxime necessariam: nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua si quando opus esset, ab inferis locupletissimos testes excitaret: nemo, qui breviter argutèque inclusò adversario, laxaret judicum animos, atque à severitate paulisper ad hilaritatem risumque traduceret: nemo, qui dilatare posset, atque à propria ac definita disputatione hominis ac temporis ad communem quæstionem universi generis orationem traduceret: nemo, qui delectandi gratiâ digredi parumper à causa: nemo, qui ad iracundiam magnopere judicem, nemo, qui ad fletum posset adducere: nemo, qui animum ejus, (quod unum est oratoris maximè proprium) quocumque res postularet, impelleret. *Brut. n.* 322.

» des railleries placées à propos : perſon-
» ne qui connût l'art de tirer une affaire
» des circonſtances particulières de la
» cauſe à une queſtion commune & gé-
» nérale : perſonne qui par de ſages di-
» greſſions pût quelquefois ſortir de ſon
» ſujet, pour jetter de l'agrément dans
» ſa plaidoierie : perſonne enfin qui ſût
» porter les Juges tantôt à la colère, tan-
» tôt à la compaſſion, & leur inſpirer
» tels ſentimens qu'il lui plairoit, en
» quoi pourtant conſiſte le principal mé-
» rite de l'orateur.

* Le grand ſuccès de Cicéron réveilla Hortenſius de ſon aſſoupiſſement, ſurtout quand il le vit arrivé au Conſulat; craignant ſans doute que celui qui l'avoit égalé par les dignités, ne le ſurpaſsât par le mérite. Ils plaidérent encore enſemble pendant douze ans, vivant dans une grande union, pleins d'eſtime l'un pour l'autre, & chacun mettant ſon collégue beaucoup au-deſſus de lui-même. Mais le public donna ſans balancer la préférence à Cicéron.

§ Celui-ci nous apprend pourquoi Hor-

* Itaque, cum jam penè evanuiſſet Hortenſius, & ego conſul factus eſſem, revocare ſe ad induſtriam cœpit, ne, cùm pares honore eſſemus, aliqua re ſuperior videretur. Sic duodecim poſtleſcens magis floruerit de meum conſulatum annos in maximis cauſis, cùm ego mihi illum, ſibi me ille anteferret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Brut. n.* 323.

§ Si quærimus cur ado-

tenſius fut plus goûté dans ſa jeuneſſe, que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie, où regnoit une heureuſe richeſſe d'expreſſions : une grande beauté & délicateſſe de penſées, ſouvent néanmoins plus brillantes que ſolides ; une exactitude, une juſteſſe, une élégance de compoſition non communes. Ses diſcours, travaillés ainſi avec un ſoin & un art infini, & ſoutenus par un beau ſon de voix, un geſte très-agréable, & une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, & en-

cendo, quàm ſenior, Hortenſius: cauſas reperiemus veriſſimas duas. Primùm, quod genus erat orationis Aſiaticum, adoleſcentiæ magis conceſſum, quàm ſenectuti... Itaque Hortenſius hoc genere florens, clamores faciebat adoleſcens. . . . (Erat in verborum ſplendore elegans, compoſitione aptus, facultate copioſus.... Vox canora & ſuavis, motus & geſtus etiam plus artis habebat quàm erat oratori ſatis.) Habebat illud ſtudium crebrarum venuſtarúmque ſententiarum : in quibus erant quædam magis venuſtæ dulceſque ſententiæ, quàm aut neceſſariæ, aut interdum utiles. Et erat oratio cùm incitata & vibrans, tùm etiam accurata & polita... Etſi genus illud dicendi auctoritatis habebat parum, tamen aptum eſſe ætati videbatur. Et certè, quod ingenii quædam forma lucebat... ſummam hominum admirationem excitabat. Sed cùm jam honores, & illa ſenior auctoritas, gravius quiddam requireret, remanebat idem, nec decebat idem. Quodque exercitationem ſtudiumque dimiſerat, quod in eo fuerat accerrimum, concinnitas illa crebritaſque ſententiarum priſtina manebat, ſed ea veſtitu illo orationis, quo conſueverat, ornata non erat. *Brut.* 325. 326. 327. & 330.

levérent d'abord tous les suffrages. Mais dans la suite, comme le poids des charges par où il avoit passé, & la maturité de l'âge demandoient quelque chose de plus grave & de plus sérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. C'étoit toujours le même orateur, & le même stile, mais non le même succès. D'ailleurs, comme son ardeur pour le travail s'étoit beaucoup rallentie, & qu'il ne se donnoit plus la même peine qu'autrefois pour composer, les pensées qui jusques-là avoient fait briller son discours, n'aiant plus leur ancienne parure, mais paroissant sous un air négligé, perdirent presque tout leur éclat, & firent perdre aussi à l'orateur une grande partie de sa réputation.

REFLEXIONS
Sur ce qui vient d'être dit.

LE SIMPLE récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenus les plus grands orateurs de l'antiquité, montre assez aux jeunes gens qui se distinguent au Barreau, la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car, quoiqu'il ne conduise plus aux premières places de l'Etat, comme cela étoit autrefois ordinaire à Athénes & à Rome, quelle considération n'attire-

t-il point encore à ceux qui s'y distinguent soit pour la plaidoierie, soit pour la consultation? * Y a-t-il rien de plus flateur pour un simple particulier que de voir sa maison fréquentée par les personnes les plus qualifiées, & par les Princes mêmes: qui tous dans leurs doutes & dans leurs besoins viennent à lui comme à un oracle faire hommage à sa science & à ses rares talens, & reconnoître en lui une supériorité de lumières & de prudence que toutes les richesses & toute la grandeur ne peuvent donner? Est-il un plus beau spectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, & comme suspendu à la bouche d'un avocat, qui sait manier avec tant d'habileté la parole, commune ce semble à tous, qu'il charme & enleve les esprits, & s'en rend absolument le maître? Mais

* Quid est præclarius, quàm honoribus & reip. muneribus perfunctum senem, posse suo jure dicere idem, quod apud Ennium dicat ille Pythius Apollo, se eum esse, UNDE sibi, si non POPULI ET REGES, at omnes sui cives CONSILIUM EXPETANT,

SUARUM RERUM INCERTI: QUOS EGO MEA OPE EX INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILI DIMITTO, UT NE RES TEMERE TRACTENT TURBIDAS

Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis. 1 *de Orat.* n. 166. 200.

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas, quàm spectare homines veteres & senes & totius urbis gratia subnixos, in summa omnium rerum abundantia confitentes id quod optimum sit se non habere. *Dialog. de Orat.* n. 6.

indépendamment de cette gloire, qui par soi-même pourroit être un motif assez frivole, quelle solide joie pour un homme de bien de penser qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'asyle des malheureux, le protecteur de la justice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ses freres?

2. Une suite naturelle de cette première réflexion, est de se bien préparer à un emploi si important, & de suivre, au moins de loin, le zèle & l'ardeur infatigable de Démosthéne & de Cicéron. * Je sai que le fonds de génie est la première qualité & la plus nécessaire pour un avocat: mais je sai aussi que le travail peut beaucoup. Il est comme une seconde nature; & s'il ne donne pas l'esprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redresse, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir: & ce n'est point sans raison que Cicéron insiste extrêmement sur cet article, & déclare qu'en matière d'éloquence tout dépend du

* Cùm ad inveniendum in dicendo tria sint, acumen, ratio, diligentia: non possum equidem non ingenio primas concedere: sed tamen ipsum ingenium diligentia etiam ex tarditate incitat.... Hæc præcipuè colenda est nobis: hæc semper adhibenda; hæc nihil est quod non assequatur..., Reliqua sunt in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, assiduitate, labore: complectar uno verbo, quo sæpe jam usi sumus, diligentia; qua una virtute omnes virtutes reliquæ continentur. 2. *de Or.* n. 147. 148. 150.

soin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

3. La connoissance des loix, des différentes coutumes, de la jurisprudence ancienne & nouvelle, est proprement la science de l'avocat. Prétendre être en état de plaider sans ce secours, c'est vouloir élever un édifice sans avoir posé de fondement.

4. C'est le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle est comme l'instrument commun qui le met en état de faire usage de tout le reste. Il me semble qu'on ne s'y applique point assez. Soit paresse, soit confiance en soi-même, on croit que pour y exceller il suffit d'avoir de l'esprit. Cicéron ne pensoit pas ainsi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroîtroit incroiable, si lui-même ne l'attestoit en plusieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre chose, le modèle des jeunes gens. Puiser la rhétorique dans les sources mêmes, consulter d'habiles maîtres, lire avec grand soin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la composition & dans la traduction, & faire une étude particulière de sa langue : tels furent les exercices que Cicéron crut nécessaires pour devenir habile orateur.

5. Mais ce qui est le plus négligé, est l'action, la prononciation : & cependant c'est ce qui contribue davantage au suc-

cès de la parole. * Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Cicéron, qui est à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux sens, a quelque chose de si séduisant & de si capable d'éblouir, que souvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au-dessus des plus habiles. * Tout le monde sait la fameuse réponse de Démosthéne sur la qualité qu'il jugeoit plus nécessaire à l'orateur, dont le défaut pouvoit moins se couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Aussi fit-il des efforts incroiables pour y réussir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reste : & il s'y trouva en quelque sorte forcé par le désir d'atteindre son rival Hortensius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi, ce me semble, plusieurs avocats une certaine fleur dà belles lettres & d'érudition, qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'esprite

* Est actio quasi corporis quædam eloquentia. Nam & infantes actionis dignitate eloquentiæ sæpe fructum tulerunt: & diserti, deformitate agendi, multi infantes putati sunt. *Or. n.* 55. 56.

* Actio in dicendo una dominatur. Sine hac summus orator esse in numero nullo potest : mediocris, hac instructus, summos sæpe superare. Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo esset primum : huic secundas, huic tertias. 3. *de Orat. n.* 213.

& qui répand dans la compoſition une fineſſe, une délicateſſe, & des graces qui ne ſe puiſent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, & ſur-tout des Grecs, eſt trop négligée. Combien Cicéron les avoit-il étudiés! Orateurs, poétes, hiſtoriens, philoſophes, tout lui étoit connu, tout lui ſervoit; & les derniers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devroient ne ſe livrer pas de ſi bonne heure à la plaidoierie, & prendre dans les premières années, du tems pour amaſſer ce fonds ſi néceſſaire & ſi précieux de connoiſſances, auquel on ne revient point dans la ſuite. J'avoue que l'uſage du Barreau eſt le meilleur maître pour eux, & le plus capable de les former; mais il ne doit pas conſiſter d'abord à plaider ſouvent. On y entend aſſiduement les grands orateurs, on étudie leur génie, on obſerve leurs manières, on eſt attentif au jugement qu'en portent les connoiſſeurs; & l'on tâche ainſi de profiter également & de leurs perfections, & de leurs défauts.

7. Quel eſt l'âge propre à entrer au Barreau, & à y exercer la plaidoierie? C'eſt ſur quoi l'on ne peut point établir de régle fixe; & le conſeil que donne Quintilien ſur ce ſujet, eſt tout-à-fait ſage. » * Il faut, dit-il, garder un cer-

* Modus mihi videtur quidam tenendus, ut ne

» tain tempérament, & tenir un certain
» milieu, enſorte qu'un jeune homme
» n'aille pas s'expoſer au grand jour
» avant que d'être capable de le ſoute-
» nir, ni faire montre de ſes études lorſ-
» qu'elles ſont encore, pour ainſi dire,
» toutes crues. Car par là il s'accoutu-
» me à mépriſer le travail : l'impudence
» s'enracine en lui : &, ce qui eſt un
» grand mal, la confiance & la hardieſ-
» ſe devancent les forces. Il ne faut pas
» auſſi, d'un autre côté, qu'il différe
» ſon apprentiſſage à un âge trop avancé :
» car la timidité augmente tous les jours,
» & à meſure qu'on différe, on ſent plus
» de peine à ſe hazarder de parler en
» public. Ainſi, à force de délibérer s'il
» eſt tems de commencer, il ſe trouve
» qu'il n'en eſt plus tems.

8. Il ſeroit fort à ſouhaiter que la coutume obſervée autrefois parmi les Romains, eût lieu parmi nous; & que la maiſon des anciens avocats devint comme l'école de la jeuneſſe deſtinée au même emploi. Quoi en effet de plus

quæ præproperè diſtringatur immatura frons, & quidquid eſt illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde & contemptus operis innaſcitur, & fundamenta jaciuntur impudentiæ, & (quod eſt ubique pernicioſiſſimum) prævenit vires fiducia. Nec rurſus differendum eſt tyrocinium in ſenectutem. Nam quotidie metus creſcit, majuſque fit ſemper quod auſuri ſumus : & dum deliberamus quando incipiendum ſit, incipere jam ſeruæ eſt. *Q. l.* 12. *c.* 6.

digne d'un orateur, que de terminer la glorieuſe carrière du Barreau par une ſi utile & ſi honorable fonction ? * On verra, dit Quintilien, une troupe de jeunes gens ſtudieux fréquenter ſa maiſon, & le venir conſulter comme un oracle ſur la vraie manière de bien parler. Il les formera, comme s'il étoit le pere de l'éloquence : & ſemblable à un vieux pilote inſtruit par une longue expérience, les voiant prêts à ſortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir, & les écueils qu'ils doivent éviter.

ARTICLE TROISIÉME.

Des Mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, ſans dire auſſi quelque choſe des mœurs de l'avocat, & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matière traitée avec toute l'étendue qu'elle mé-

* Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit quaſi eloquentiæ parens, &, ut vetus gubernator, littora, & portus, & quæ tempeſtatum ſigna, quid ſecundis flatibus, quid adverſis ratis poſcat, docebit. Q. l. 12. c. 11.

rite dans le douziéme livre des institutions de Quintilien, qui est la partie de son ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

1. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établissent en plusieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe inconteſtable, que l'éloquence ne doit point être séparée de la probité : que le talent de bien parler suppose & exige celui de bien vivre : & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton : *Orator, vir bonus dicendi peritus.* * Sans cela, dit Quintilien, l'éloquence qui est le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, & par où elle l'a particulièrement distingué du reste des animaux, deviendroit pour lui un présent bien funeste ; & la nature en cela, bien loin de le favoriser, l'auroit plus traité en marâtre & en ennemie qu'en mere, en lui faisant part d'un talent qui ne serviroit

* Si vis illa dicendi malitiam instruxerit, nihil sit publicis privatisque rebus pernicioſius eloquentiâ... Rerum ipſa natura, in eo quod præcipuè indulciſſe homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus ſeparaſſe, non parens ſed noverca fuerit, ſi facultatem dicendi ſociam ſceleſtum, adverſam innocentiæ, hoſtem veritatis invenit. Mutos enim naſci, & egere omni ratione ſatius fuiſſet quàm Providentiæ munera in mutuam perniciem convertere. *Q. l.* 12. *c.* 1.

qu'à opprimer l'innocence, & à combattre la vérité, en mettant, pour ainsi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudroit bien mieux, ajoute-t-il, que l'homme fût destitué de la parole, & même de la raison, que de les emploier à un si pernicieux usage.

La plus légère attention suffit pour reconnoître combien la probité est nécessaire à un avocat. Tout son but est de persuader : & * le moien le plus sûr de le faire, est que le Juge soit prévenu en sa faveur, qu'il le regarde comme un homme vrai & sincère, plein d'honneur & de bonne foi, à qui l'on peut se fier pleinement, qui est ennemi capital du mensonge, & incapable d'user de fraude & d'artifice. Il doit en plaidant apporter non seulement le zèle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il se sera faite, ajoutera beaucoup de poids à ses raisons ; au lieu qu'un orateur décrié dans l'esprit des Juges, ou même suspect, est un fâcheux préjugé pour la cause.

* Plurimum ad omnia momenti est in hoc positum, si vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non studium advocati videatur afferre, sed penè testis fidem & *l.* 4. *cap.* 1.

Sic proderit plurimum causis, quibus ex sua bonitate faciet fidem. Nam qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit. *l.* 6. *c.* 2.

Videtur talis advocatus malæ causæ argumentum. *l.* 12. *c.* 1.

2. *Désintéressement.*

Quintil. lib. 12. cap. 7.

La question que traite Quintilien dans le dernier livre de sa Rhétorique, si l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre usage : mais les principes qu'il y établit sont de tous les tems.

* Il commence par déclarer qu'il seroit infiniment plus beau, & plus digne d'une si honorable profession, de ne pas vendre un tel ministère, & de ne pas avilir ainsi le mérite d'un si grand bienfait; vû que la plûpart des choses peuvent sembler viles dès qu'on y met un prix.

§ Il avoue ensuite que si l'avocat n'a pas par lui-même un revenu suffisant, il lui est permis, selon les loix de tous les sages, de souffrir que la partie pour

* Quis ignorat quin id longè sit honestissimum ac liberalibus disciplinis & illo quem exigimus animo dignissimum, non vendere operam nec elevare tanti beneficii auctoritatem, cùm pleraque hoc ipso possint videri vilia, quòd pretium habent.

§ At si res familiaris amplius aliquid ad usus necessarios exiger, secundùm omnes sapientium leges patietur sibi gratiam referri . . . . Neque enim video quæ justior acquirendi ratio, quàm ex honestissimo labore, & ab iis de quibus optimè meruerint, quique, si nihil invicem præstent, indigni fuerint defensione Quod quidem non justum modò, sed necessarium etiam est, cùm hæc ipsa opera, tempusque omne alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi recidant.

qui il a plaidé lui marque sa reconnoissance, puisqu'il ne peut y avoir de bien plus justement acquis que celui qui vient d'un travail si honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de si grands services, & qui certainement en seroient très indignes s'ils ne savoient les reconnoître : outre que le tems qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moien de songer aux siennes, il est non seulement juste, mais nécessaire, que sa profession ne lui soit pas infructueuse.

* Mais il veut, même dans ce cas, que l'avocat garde de grandes mesures, & qu'il soit fort réservé, en observant de qui, combien, & jusqu'à quel tems il recevra. Par où il paroit insinuer que par raport aux pauvres son travail doit être absolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande somme; enfin, qu'après un certain tems, lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable, qu'il renferme dans les bornes d'un honnête nécessaire, l'avocat doit cesser de rien recevoir.

§ Il ne doit même jamais regarder ce

* Sed tum quoque tenendus est modus: ac plurimum refert & à quo accipiat, & quantum, & quousque. ... Nec quisquam, qui sufficientia sibi (modica autem hæc sunt) possidebit, hunc quæstum sine crimine sordium fecerit.

§ Nihil ergo acquirere volet orator ultra quàm

que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un salaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnoissance, sachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui : & il en usera ainsi, parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu, ni être perdu.

§ Pour ce qui est de cette coutume de faire des conventions avec les parties, & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent; c'est, dit Quintilien, un trafic abominable, plus digne d'un corsaire que d'un orateur, & dont ceux même qui ne se piqueront que médiocrement de vertu, seront fort éloignés.

Loin donc du Barreau, & d'une si glorieuse profession, insinue-t-il ailleurs, ces ames basses & mercénaires, qui faisant de l'éloquence une vile marchandise, ne s'occupent que d'un gain sordide. Les préceptes que je donne sur cet

satis erit : ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet, sed mutua benevolentia utetur, cùm sciat se tanto plus præstitisse : quia nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.

§ Pascisci quidem ille piraticus mos, & imponentium periculis pretia procul abominanda negotio, etiam à medio criter improbis aberit.

Neque enim nobis operis amor est : nec, quia sit honesta atque pulcherrima rerum eloquentia, petitur ipsa, sed ad vilem usum & sordidum lucrum accingimur.... Ne velim quidem lectorem dari mihi, quid studia referant computaturum, Q. *l.* 1, *cap.* 11.

art, ne ſont point, dit-il, pour quiconque ſeroit capable de compter combien ſon travail & ſes études lui pourront raporter.

Si un payen penſe & parle ainſi, combien plus, ſelon les principes du chriſtianiſme, un avocat doit-il apporter à cette profeſſion des vûes pures, nobles, déſintéreſſées ? Auſſi eſt-ce là l'eſprit qui régne dans le corps de nos avocats. Ils portent ſur ce point la délicateſſe juſqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires ; ce qui va ſi loin, qu'ils déſavoueroient pour confrere celui qui auroit formé quelque demande en juſtice, ou qui retiendroit ſeulement les piéces de ſa partie, pour l'engager à reconnoître les ſecours qu'il lui a prêtés. Il importe infiniment aux avocats de ſe conſerver dans la poſſeſſion de ce noble déſintéreſſement qui fait la gloire de leur profeſſion. C'eſt à ceux qui tiennent le premier rang dans le Barreau d'en donner l'exemple aux autres ; il leur ſera facile de le faire, tant qu'ils ſe tiendront dans les juſtes bornes d'une dépenſe modeſte & conforme à leur état, ſans ſe laiſſer entraîner au torrent du luxe, qui corrompt & pervertit toutes les conditions.

3. *Délicateſſe dans le choix des cauſes.*

* Dès qu'on ſuppoſe l'orateur homme de bien, il eſt clair qu'il ne peut jamais ſe charger d'une cauſe qu'il ſaura être injuſte. Il ne doit le ſecours de ſa voix qu'à la juſtice & à la vérité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il ſoit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence eſt un aſyle, mais pour la vertu. C'eſt un port ſalutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

§ Il faut donc, avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il faſſe celle de juge, qu'il s'érige dans ſon cabinet comme un tribunal domeſtique, où il péſe & examine avec ſoin & ſans prévention, les raiſons de ſes parties, & où il prononce ſévèrement contre elles s'il eſt beſoin.

¶ Si même, dans le cours de l'affai-

* Non convenit ei quem oratorem eſſe volumus, injuſta tueri ſcientem. Neque defendet omnes orator: idemque porrum illum eloquentiæ ſuæ ſalutarem, non etiam piratis patefaciet, ducetur-que in advocationem maximè cauſa. *Q. l.* 12. *c.* 7.

§ Sic cauſam perſecutatus, propoſitis ante oculos omnibus quæ proſint noceant-ve, perſonam deinde induat judicis, ſingatque apud ſe agi cauſam. *ibid. c.* 8.

¶ Neque verò pudor obſter quominus ſuſceptam, cùm melior videretur, litem, cognita inter diſceptandum iniquitate, dimittat, cùm prius litigatori dixerit verum. Nam & in hoc maximum, ſi æqui judices ſumus, beneficium eſt, ut non fallamus vana ſpe litigantem. Neque eſt dignus operâ patroni, qui non utitur conſilio. *ibid. c.* 7.

re, il vient à découvrir par une discussion plus exacte des piéces que la cause, dont il s'étoit chargé la croiant bonne, est injuste, il doit en avertir sa partie, ne la pas abuser plus lontems par de vaines espérances, & lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendroit très-funeste. Si elle se rend à ses avis, il lui aura rendu un grand service. Si elle les mépriſe, dès-là elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministère.

4. *Sagesse & modération en plaidant.*

C'est sur-tout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu est nécessaire. Il y a sur cette matière des régles d'honnêteté & de bienséance, que tout orateur, & même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y * auroit de l'inhumanité d'insulter à des personnes tombées dans la disgrace, que leur état même rend dignes de compassion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuses sans être criminelles. § Il faut en général avoir soin que nos jeux soient in-

* Adversùs miseros inhumanus est jocus.

§ * Lædere nunquam velimus, longe que absit propositum illud, potiùs amicum quàm dictum perdidi *Q. l. 6. c. 4.*

¶ *Je croi qu'il faut lire ainsi, au lieu de* ludere, *qui est dans toutes les éditions.*

nocens, & ne bleſſent perſonne ; & ſe bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

¶ Il n'y a que la ſobriété avec laquelle on uſe des bons mots, & la ſageſſe des ménagemens qu'on y garde, qui diſtinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout tems & ſans ſujet : au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raiſon eſſentielle à la cauſe, & jamais ſimplement pour faire * rire, ſatisfaction bien frivole, & fruit de l'eſprit bien peu eſtimable.

§ Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle eſt plus courte, & qu'elle eſt comme un trait qui part ſur le champ, & qui perce avant preſque

* Temporis ratio, & ipſius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas dictorum, diſtinguet oratorem à ſcurra : & quod nos cum cauſa dicimus, non ut ridiculi videamur, ſed ut proficiamus aliquid : illi totum diem, & ſine cauſa. 2. *de Or* n 247.

§ Riſum quæſivit : quid eſt, mea ſententia, vel tenuiſſimus ingenii fructus *ibid.*

¶ Dicacitas poſita eſt in hac veluti jaculatione verborum, & incluſa breviter urbanitate, *Quintil. l.* 6. *c.* 4.

Ante illud facere dictum hærere debet, quàm cogitari poſſe videatur. 2. *de Orat. n.* 219.

Omnia probabiliora ſunt, quæ laceſſiti dicimus, quàm quæ priores. Nam & ingenii celeritas major eſt quæ apparet in reſpondendo, & humanitatis eſt reſponſio. Videremur enim quieturi fuiſſe, niſi eſſemus laceſſiti. 2. *de Orat. n.* 230.

Quæſita nec ex tempore ficta, ſed domo allata, plerumque ſunt frigida. *Orat. n.* 89.

qu'on aît pu l'aperçevoir. Ces plaisanteries qui ne sont point étudiées ni préparées ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui souvent par cette raison paroissent froides & puériles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence. * *Pourquoi aboiez-vous* ? dit un jour Philippe à Catulus, en faisant allusion à son nom, & au grand bruit qu'il faisoit en plaidant. *C'est que je vois un voleur*, répondit Catulus.

* Ces sortes de répliques demandent beaucoup de présence & de célérité d'esprit, s'il est permis de s'exprimer ainsi: car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sagesse & de modération. § Car à quel point faut-il être maître de soi, pour supprimer dans le feu même de l'action & de la dispute un bon mot qui

* Catulus dicenti Philippo : QUID LATRAS ? FUREM, inquit, VIDEO. 2. *de Orat. n.* 220.

§ Opus est imprimis ingenio veloci ac mobili animo præsenti & acri. Non enim cogitandum, sed dicendum statim est, & propè sub conatu adversarii manus erigenda. *Q. l. 6. c.* 5.

¶ Hominibus facetis & dicacibus difficillimum est habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cùm falsissimè dici possint, tenere. 2. *de Orat. n.* 221.

se présente sur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui blesseroit des personnes qu'on doit ménager ? Le moien d'y réussir est de ne pas faire grand cas, ni trop se piquer d'un talent si dangereux, & de s'accoutumer dans l'usage ordinaire de la vie, & dans les conversations, à retenir & modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un avocat d'user de railleries dures & offensantes, à combien plus forte raison les injures grossières doivent-elles lui être interdites ? C'est un plaisir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un sage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à se vanger bien plus qu'à se défendre, exigent de l'orateur cette sorte d'éloquence, & ne sont point contens de lui s'il ne trempe sa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel est l'avocat, s'il conserve encore quelque sentiment d'honneur & de probité, qui voulût servir ainsi aveuglément la colère & le ressentiment de sa partie, devenir à son gré

* Turpis voluptas, & inhumana, & nulli audientium bono grata : à litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quàm defensionem. . . Hoc quidem quis hominum liberi modò sanguinis sustineat, petulans esse ad alterius arbitrium ? . . . Orator à viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compositus, non ad animum judicis, sed ad stomachum litigatoris. *Quintil. l. 12. c. 9.*

violent & emporté, & par un vil esprit d'intérêt, ou par un désir mal entendu de fausse gloire, se rendre l'indigne ministre de la passion d'autrui ?

5. *Sage émulation, éloignée d'une basse jalousie.*

Il n'y a point de lieu, ce me semble, plus propre à exciter & à entretenir une vive & sage émulation, que le Barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui se trouvent réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté & force de génie, délicatesse d'esprit, solidité de jugement, finesse de goût, vaste étendue de connoissances, longue expérience des affaires. Là chaque jour se renouvellent des combats entre de fameux athlétes, sous les yeux de savans & judicieux Magistrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de spectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre sous toutes ses formes : grave & sérieuse dans l'un, enjouée & plus gaie dans l'autre ; quelquefois sans préparatif & avec un air négligé, d'autrefois avec toute sa parure & ses ornemens ; étendue ou serrée, pleine de douceur, ou de force, sublime & majestueuse, ou plus simple & plus familière, selon la diversité des causes.

Là nul mot n'eſt perdu. Nulle beauté, nul défaut n'échape à des auditeurs attentifs & intelligens. Et pendant que d'un côté les Juges, la balance à la main, en préſence & au nom de la Juſtice ſouveraine, décident du ſort des particuliers: d'un autre côté le public, dans un tribunal non moins inacceſſible à la faveur, décide du mérite & de la réputation des avocats, & porte de leurs plaidoiers un jugement qui eſt ſans appel.

Rien, ce me ſemble, ne reléve davantage la gloire du Barreau, que lorſqu'au milieu de tous ces exercices ſi capables de piquer l'amour propre, il y régne dans le corps des avocats un eſprit d'équité & de modération, qui rend à chacun la juſtice qui lui eſt due, & qui en bannit toute envie & toute jalouſie: lorſque les anciens avocats, près de ſortir d'une carrière, où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel eſſain de jeunes orateurs, qui vont ſuccéder à leurs travaux, & ſoutenir l'honneur d'une profeſſion qui leur eſt toujours chère, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéreſſer: lorſque ceux-ci de leur côté, bien loin de ſe laiſſer éblouir à l'éclat d'une réputation naiſſante, mettent toujours un grand intervalle entr'eux & les anciens, & les reſpectent ſincérement comme leurs peres & leurs maîtres: enfin

enfin lorsqu'entre les jeunes régne cette émulation qui étoit entre Hortensius & Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait. * J'étois bien éloigné, dit-il, en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'estimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je sentois quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit son ami au-dessus de lui-même.

Le Barreau peut donc être pour les jeu-

* Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum sed socium potius & consortem gloriosi laboris amiseram. Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere? cùm præsertim non modo nunquam fuit, aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contrà semper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo *Brut. n.* 7. 1.

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus, *Ibid. n.* 323.

nes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont jeunes & sans expérience, & par conséquent ils doivent peu juger, peu décider; mais écouter & consulter beaucoup. Quelque esprit & quelque talent qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paroissant cacher leur mérite, ne servira qu'à le relever. Mais sur-tout ils doivent éviter une basse jalousie pour qui la gloire & la réputation d'autrui est un tourment, au lieu * qu'elle devroit être le lien de l'amitié & de l'union; ils doivent, dis-je, éviter la jalousie comme le vice le plus honteux, le plus indigne d'un homme d'honneur, & le plus ennemi de la société.

* Æqualitas vestra, & artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantum abest ab obtrectatione invidiæ, quæ solet lacerare plerosque, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. *Brut. n.* 156.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

SAINT AUGUSTIN, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne*, & dont on ne peut trop recommander la lecture aux maîtres de Rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien; ce qu'il dit, & comment il le dit; le fond des choses mêmes, & la manière de les traiter, ce qu'il appelle *sapienter dicere, eloquenter dicere*. Je commencerai par la dernière de ces deux parties, & finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la manière dont un Prédicateur doit parler.

SAINT AUGUSTIN, en suivant le plan que Cicéron nous a tracé des devoirs de l'orateur, dit qu'ils consistent à instruire, à plaire, à toucher. *Dixit quidam eloquens, & verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat.* Il répète la même chose en d'autres termes, en disant

De doctr. chr. l. 4. n. 17.

n. 30.

que l'orateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté *intelligenter*, *libenter*, *obedienter* : c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces trois fins : Que la vérité nous soit connue ; Que la vérité soit écoutée avec plaisir ; Que la vérité nous touche : *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien.

PREMIER DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le Prédicateur parle pour instruire, & qu'il est redevable à tous, aux ignorans & aux pauvres, autant & peut-être encore plus qu'aux savans & aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, & dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue : l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains orateurs, * que de croire qu'ils ont beaucoup

* Tunc demum ingenioſi ſcilicet, ſi ad intelligendos nos opus ſit ingenio. *Quint. in Proœm. lib.* 8.

Otioſum (*ou*, vitioſum) ſermonem dixerim, quem auditor ſuo ingenio non intelligit. *Quintil. lib.* 2. *cap.* 2.

d'esprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout discours qui a besoin d'interprête, est un très mauvais discours. * La souveraine perfection du stile d'un Prédicateur, seroit que, plein de graces pour les savans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, § S. Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour se faire entendre : parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence, qui n'est pas sans esprit & sans art, comme il le remarque après ¶ Cicéron, & qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas & rampant, mais seulement plus clair & plus intelligible.

* Ita & sermo doctis probabilis & planus imperitis erat. *Ibid.*

§ Cujus evidentiæ diligens appetitus aliquando negligit verba cultiora nec curat quid bene sonet, sed quid bene indicet atque intimet quod ostendere intendit. Unde ait quidam, cùm de tali genere locutionis ageret esse in ea quandam diligentem negligentiam. Hæc tamen sic detrahit ornatum, ut sordes non contrahat. *S. Aug. de doctrist. l. 4. n. 24.*

Melius est reprehendant nos grammatici, quàm non intelligant populi. *In Psal 138.*

¶ Indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis laborantis.... Quædam etiam negligentia est diligens. *Or. n. 77. & 78.*

Saint Auguſtin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un ſtile plus orné & plus ſublime, qui faiſoit que ceux qui avoient peu de ſcience n'entendoient pas ſes écrits, ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. * On lui repréſenta que s'il vouloit que ſes ouvrages fuſſent utiles à un plus grand nombre de perſonnes, il devoit demeurer dans le ſtile ſimple & ordinaire, qui a cet avantage au-deſſus de l'autre, d'être intelligible en même-tems aux ſavans & aux ignorans. Le Saint reçut cet avis avec ſon humilité ordinaire, & il en fit uſage dans les livres qu'il compoſa depuis contre les hérétiques, & dans les diſcours qu'il prononça devant ſon peuple. Son exemple doit être une régle pour tous ceux qui inſtruiſent.

Comme l'obſcurité eſt le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de ſoin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque choſe d'obſcur : § Saint

* Me benevolentiſſimè monuerunt, ut communem loquendi conſuetudinem non deſererem, ſi errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim ſermonem uſitatum & ſimplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt. *De gen. contra Manich. l. 1. c 1.*

§ Ubi omnes tacent ut audiatur unus, & in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quiſque quod non intellexerit, nec moris eſt, nec decoris : ac per hoc debet maxime tacenti ſubveni-

Auguſtin veut qu'il liſe dans les yeux & dans la contenance de ſes auditeurs s'ils l'entendent ou non, & qu'il répéte la même choſe en lui donnant différens tours, juſqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il eſt parvenu à ſe faire entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui ſervilement attachés à leur mémoire apprennent leurs ſermons mot à mot, & les récitent comme une leçon.

* Ce qui cauſe ordinairement l'obſcurité du diſcours, c'eſt de vouloir toujours s'expliquer avec briéveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un ſtile qui ſeroit par tout vif & concis, tel par exemple que celui de Salluſte, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés laiſſent au lecteur le loiſir & la liberté de revenir ſur ſes pas, mais non à une prédication, qui par ſa rapidité échaperoit à l'audi-

re cura dicentis. Solet autem motu ſuo ſignificare utrum intellexerit cognoſcendi avida multitudo : quod donec ſignificet, verſandum eſt quod agitur multimoda varietate dicendi : quod in poteſtate non habent, qui præparata & ad verbum memoriter retenta pronuntiant. S. *Aug. de doct. chriſt. l.* 4. *n.* 25.

* Cavenda, quæ nimium corripientes omnia ſequitur, obſcuritas, ſatiuſque eſt aliquid (orationi) ſupereſſe, quàm deeſſe. . . Vitanda illa Saluſtiana (quanquam in ipſo virtutis locum obtinet) brevitas, & abruptum ſermonis genus, quod otioſum fortaſſe lectorem minùs fallit, audientem tranſvolat, nec dum repetatur expectat. *Quintil. l.* 4. *c.* 2.

teur le plus attentif. * Il ne faut pas même supposer qu'il le soit toujours, & la clarté du discours doit être telle qu'elle puisse porter la lumière dans les esprits les plus inappliqués, comme le soleil frape nos yeux sans que nous y songions, & presque malgré nous. L'effet souverain de cette qualité n'est pas qu'on puisse entendre ce que nous disons, mais qu'on ne puisse pas ne point l'entendre.

Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes.

LA NÉCESSITÉ du principe que je viens d'établir paroît dans toute son évidence par raport aux premières instructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une première espèce de prédication, plus difficile qu'on ne pense, & souvent plus utile que les discours les plus travaillés & les plus brillans. On convient qu'un Catéchiste, qui apprend aux enfans les premiers élémens de la religion, ne peut parler trop clairement.

* Idipsum in consilio est habendum non semper tam esse acrem (auditoris) intentionem, ut obscuritatem apud se ipse discutiat, & tenebris orationis ipse at quodam intelligentiæ suæ lumen; sed multis cum frequenter cogitationibus avocari, nisi tam clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut sol in oculos, etiamsi non intendatur, incurrat. Quare, non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere curandum. S. *l.* 8. *c* 2.

Aucune penſée, aucune expreſſion, qui ſoit au-deſſus de leur portée, ne lui doit échaper. Tout doit être meſuré ſur leur force, ou plutôt ſur leur foibleſſe. Il faut leur dire peu de choſes; le dire en termes clairs, & le répéter pluſieurs fois; ne point prononcer rapidement; articuler toutes les ſyllabes; leur donner des définitions nettes & courtes, & toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités ſenſibles par des exemples connus, & par des comparaiſons familières; leur parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui eſt un des devoirs les plus eſſentiel du Catéchiſte, & des moins pratiqués; & ſurtout ſe ſouvenir, comme le dit ſi bien Quintilien, * qu'il en eſt de l'eſprit des enfans comme d'un vaſe dont l'entrée eſt étroite; où rien n'entre ſi l'on y verſe l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il ſe remplit inſenſiblement ſi l'on y verſe de cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette première ſim-

* Magiſtri hoc opus eſt, cum adhuc rudia tractabit ingenia, non ſtatim onerare infirmitatem diſcentium, ſed temperare vires ſuas, & ad intellectum audientis deſcendere. Nam ut vaſcula oris anguſti ſuperfuſam humoris copiam reſpuunt, ſenſim autem influentibus vel etiam inſtillaris, complentur; ſic animi puerorum quantum accipere poſſint videndum eſt. Nam majora intellectu velut paratum aptos ad percipiendum animos non ſubibunt. Q. l. 1. c. 3.

plicité le Catéchiſte paſſera peu à peu & par degrés à quelque choſe de plus fort & de plus relevé, ſelon le progrès qu'il remarquera dans les enfans : mais il aura toujours ſoin de s'accommoder à leur portée, de ſe proportionner à leur foibleſſe, & de deſcendre juſqu'à eux, parce qu'ils ne ſont point en état de s'élever juſqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importans qui ſoient dans le miniſtère eccléſiaſtique, n'eſt pas ordinairement aſſez eſtimé ni aſſez reſpecté. Il eſt rare qu'on s'y prépare avec tout le ſoin qu'il mérite ; & comme on en connoît peu la difficulté & l'importance, on néglige aſſez ſouvent les moiens qui pourroient en faciliter le ſuccès. Quiconque eſt chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Auguſtin ſur la méthode d'inſtruire les Catéchuménes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes régles ſur cette matière, ne dédaigne pas de propoſer un modèle de la manière dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me ſemble que ce ſeroit une choſe fort utile, que dans les différens Catéchiſmes qui ſe font dans une paroiſſe, il y eût un plan général & commun, qui ſervît de fondement à toutes les inſtructions, & qui en réglât la matière & l'or-

dre, de sorte que dans tous les catéchismes ce fussent toujours les mêmes instructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, selon que les enfans seroient plus ou moins avancés. On peut les diviser en trois classes, dont la première seroit des enfans qui commencent; la seconde de ceux qui ont déja reçu quelque instruction; la troisième enfin des plus forts, que l'on prépare à la première communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ, pendant lesquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fut, (car il est bien juste de le laisser au choix & à la prudence de celui qui est à la tête des Catéchistes,) en y joignant toujours le catéchisme du Diocèse. D'abord les matières sont traitées plus brièvement & en général, parce que ce sont des enfans. Le catéchisme de M. Fleury est excellent pour les commencemens, & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que S. Augustin donne dans son traité. Dans la seconde & la troisième classes on répète les mêmes matières, mais d'une manière nouvelle, qui enchérit toujours sur le passé, en y ajoutant de nouveaux éclaircissemens, & des vérités plus fortes. Ne seroit-ce pas-là un moien d'apprendre la religion à fond? J'ai vû des

enfans même parmi les pauvres, répondre sur des matières très-difficiles avec une netteté merveilleuse : ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de la méthode que le maître avoit emploiés en les enseignant, & ce qui montre que les jeunes gens sont capables de tout, quand ils sont bien instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuieux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers élémens de la religion à des enfans qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas falu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'est agi de nous faire connoître les lettres, apeller les syllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchisme ? * Est-ce une chose bien agréable pour un pere, dit S. Augustin, que de balbutier des demi-mots avec son fils, pour lui apprendre à parler ? cepen-

* Num delectat, nisi amor invitet, decurtata & mutilata verba immurmurare ? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant, & suavius est matri minuta mansa inspuere parvulo filio, quàm ipsam mandere ac devotare grandiora. Non ergo recedat de pectore etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fetus operit : & susurrantes pullos confracta voce advocat : cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus. *De catechis. rudib. c.* x & xii.

dant il en fait sa joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment, proportionné à sa foiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient? Il faut nous rappeller sans cesse dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses plumes traînantes ses petits encore tendres, & qui entendant leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enleve impitoyablement ceux qui ne se réfugient pas sous les aîles de leur mere. La charité de Jesus-Christ qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin: & ce n'est qu'à son imitation que S. Paul *se rendoit foible avec les foibles, pour gagner les foibles*, & qu'il avoit pour tous les fidéles *la douceur & la tendresse d'une nourrice & d'une mere.* *Matth.* 13. 37. 1. *Cor.* 9. 22. 1. *Thess.* 2. 7.

* Voilà, dit S. Augustin, ce qu'il faut se représenter à soi-même quand on se sent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse & la foiblesse des enfans, & à leur répéter sans cesse des choses fort com-

* Si usitata, & parvulis congruentia sæpe repetere fastidimus... si ad infirmitatem discentium piget descendere... cogitemus quid nobis prærogatum sit ab illo... *qui, cùm in forma Dei esset, semetipsum exinanivit, formam servi accipiens.* Ibid. cap. 10.

munes, & cent fois rebatues. Il arrive souvent, continue le même pere, que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui sans cela nous paroîtroient infiniment ennuieuses, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. * Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié: sur-tout quand il s'agit de montrer & de faire connoître aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoissances & de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la manière de faire les catéchismes, qui n'est pas étrangère au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a raport à l'éloquence de la chaire. Il est tems de passer au second devoir des prédicateurs.

* Quanto ergo magis dunt, propter quem delectari nos oportet, discenda sunt quæcumque cum ipsum Deum jam discenda sunt? *Ibid.* cap. discere homines acce- XII.

SECOND DEVOIR

DU PRÉDICATEUR.

Plaire, & pour cela parler d'une manière ornée & polie.

SAINT AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout & sur-tout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du discours, qu'elle seule a droit d'emploier. * Il veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il sait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. C'est une excellente qualité, selon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choses mêmes, & non les mots : mais il avoue en même tems que cette qualité est fort rare ; que si la vérité est montrée nuement & simplement, elle touche peu de personnes ; * qu'il en est

* Nec doctor verbis serviat, sed verba doctori. *De doct. christ. l. 4. n. 61.*

§ Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare, non verba. Quòd tamen si fiat insuaviter, ad paucos quidem studiosissimos suus pervenit fructus. *Ibid. n. 24.*

¶ Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem vescentes atque discentes, propter

de la parole, comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir ; & que par raport à l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes, & donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appellés au ministère de la parole la lecture des anciens auteurs, & l'érudition profane. Saint Augustin dit que toutes les vérités qui se trouvent dans les auteurs payens nous appartiennent, & que par conséquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injustes possesseurs pour en faire un meilleur usage. * Il veut qu'à l'exemple des Israélites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillérent l'Egypte de son or & de ses plus précieux vêtemens sans toucher à ses idoles, nous laissions aux auteurs payens leur profane langage &

De doctr. chr. l. 2. n. 6.

fastidia plurimorum etiam ipsa, sine quibus vivi non potest, alimenta condienda sunt. *Ibid*

* Sic doctrinæ omnes gentilium, non solùm simulata & superstitiosa figmenta... quæ unusquisque nostrum duce Christo de societate gentilium exiens debet abominari atque devitare : sed etiam liberales disciplinas usui veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utilissima continent... quæ tanquam aurum & argentum debet ab eis auferre christianus ad usum justum prædicandi evangelii. Vestem quoque illorum... accipere atque habere licuerit in usum convertenda christianum. *De doctr. chr. l. 2. n. 60.*

leurs superstitieuses fictions, que tout bon chrétien doit avoir en horreur; & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve; qui sont comme de l'or & de l'argent, & les graces du discours qui sont comme les vêtemens des pensées, pour faire servir les unes & les autres à la prédication de l'Evangile.

* Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet usage, à l'exemple de Moyse même, qui fut instruit avec soin dans toute la sagesse des Egyptiens.

Saint Jérôme traite la même matière avec encore plus d'étendue dans une belle lettre, § où il se défend contre les reproches de ses adversaires, qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il employoit dans ses écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué plusieurs passages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs payens, il fait un long dénombrement des écrivains ecclésiastiques qui en ont aussi fait valoir les témoignages pour la défense de la religion chrétienne. Entre les écrivains sacrés il avoit nommé S. Paul, qui cite plusieurs endroits des

* Nonne aspicimus quanto auro & argento & veste suffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor suavissimus, & martyr beatissimus? *Ibid. n.* 91. Vir eloquentia pollens & martyrio. S. *Hieron.*

§ Quæris cur in opusculis nostris secularium literarum interdum ponamus exempla, & candorem Ecclesiæ Ethnicorum sordibus polluamus. S. *Hieron. Epist. ad Magnum.*

poétes grecs. * » C'eſt, dit-il qu'il avoit » appris du véritable David a arracher » d'entre les mains des ennemis leurs » armes pour les combattre, & à cou- » per la tête du ſuperbe Goliath de ſa » propre épée.

Il eſt donc fort à ſouhaiter que ceux qui ſont deſtinés au miniſtère de la prédication, aient d'abord puiſé l'éloquence dans les ſources mêmes, c'eſt-à-dire, dans les auteurs grecs & latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. § L'orateur ſacré doit avoir appris deux à diſpenſer à propos les ornemens du diſcours, non pour plaire ſimplement à l'auditeur, & encore moins pour ſe faire de la réputation, motifs que la rhétorique payenne même a jugé indignes de ſon orateur : mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant

* Didicerat à vero David extorquere de manibus hoſtium gladium, & Goliæ ſuperbiſſimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

§ Illud, quod agitur genere temperato, id eſt ut eloquentia ipſa delectet, non eſt propter ſe ipſum uſurpandum, ſed ut rebus quæ utiliter honeſteque dicuntur..., aliquanto prompriùs & delectatione ipſa elocutionis accedat, vel tenaciùs adhæreſcat aſſenſus. Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, ſed prudenter utamur, non ejus fine contenti, quo tantummodo delectatur auditor: ſed hoc potiùs agentes, ut etiam ipſo ad bonum, quod perſuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de doct. chriſt. l. 4. n. 55.*

plus agréable ; & pour les engager par cette eſpèce d'appas innocent à en goûter plus volontiers la ſainte douceur, & à en pratiquer plus fidélement les ſalutaires leçons.

Tout le monde ſait que l'éloquence de S. Ambroiſe produiſit cet effet ſur l'eſprit d'Auguſtin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. * Ce grand Evêque prêchoit à ſon peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes, que tous les auditeurs, comme par une ſainte ivreſſe, étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. § Auguſtin ne cherchoit dans ſes prédications que les agrémens du diſcours, & non la ſolidité des choſes : mais il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire cette ſéparation. Il croioit n'ouvrir ſon eſprit & ſon cœur qu'à la beauté de la diction : mais la vérité y entroit en même tems, & elle s'en rendit bientôt la maîtreſſe abſolue.

Il fit lui-même dans la ſuite un pareil uſage de l'éloquence. On voit dans la

* Veni ad Ambroſium Epiſcopum.... cujus tunc eloquia ſtrenuè miniſtrabant adipem frumenti tui... & ſobriam vini ebrietatem populo tuo. *Conf. l. 5 c. 13.*

§ Cùm non ſatagerem diſcere quæ dicebat, ſed tantùm quemadmodum dicebat audire... veniebant in animum meum ſimul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam : neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperitem ad excipiendũ quàm diſerte diceret, pariter intrabat & quàm verè diceret, *lb. c. 14.*

plupart de ſes ſermons, que le peuple ravi en admiration ſe récrioit & applaudiſſoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudiſſemens : ſon humilité ſincère & profonde en étoit véritablement affligée, & lui faiſoit craindre la contagion ſecrette & ſubtile de cette vapeur empoiſonnée.

* Mais d'où peuvent venir de ſi fréquentes acclamations, ſinon de ce que la vérité miſe ainſi en évidence, & placée dans tout ſon jour par un homme ſolidement éloquent, charme & enléve les eſprits?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à ſe donner la peine de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre : *Réflexions ſur l'éloquence des prédicateurs.* Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois ſon ami avoit miſe à la tête de ſa Traduction des ſermons de S. Auguſtin, où il prétendoit montrer que la manière de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ſaint Docteur, en ce qu'on y faiſoit trop d'uſage de l'éloquence humaine, qu'il croioit ne devoir pas être emploiée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de per-

* Unde autem crebrò & multum acclamatur ira dicentibus, niſi quia veritas ſic demonſtrata, ſic defenſa, ſic invicta, delectat? *De doct. chr. l.* 4. *n.* 56.

ſonnes, & avoit reçu de grands applaudiſſemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit preſque toute entière fondée ſur de faux principes, & ſur de faux raiſonnemens. Il eſt utile & agréable de comparer enſemble ces deux ouvrages, en liſant d'abord la Préface, pour voir ſi l'on y remarquera ſoi-même quelques défauts, & en examinant enſuite la réfutation, pour juger ſi elle eſt ſolide & appuiée ſur de bonnes raiſons.

Le principe que j'ai établi en ſuivant les régles de S. Auguſtin, que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur, a beſoin d'être renfermé dans de certaines bornes, & demande quelque éclairciſſement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter : dont l'un eſt de trop rechercher les ornemens & les graces du diſcours, & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque choſe de l'un & de l'autre de ces défauts.

PREMIER DÉFAUT.

Trop rechercher les ornemens du diſcours.

C'EST une diſpoſition bien condannable dans un orateur chrétien, que de ſonger davantage à plaire à ſon auditeur qu'à l'inſtruire ; de plus s'occuper des

mots que des choſes; de trop compter ſur ſon travail & ſur ſa préparation; d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de penſées brillantes; enfin de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornemens.

* Saint Jérôme, dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du diſcours eſt connu, ne pouvoit ſouffrir que l'orateur chrétien, négligeant de s'inſtruire lui-même & d'inſtruire les autres du fond même des vérités de la religion, s'occupât uniquement comme un déclamateur, du ſoin de plaire; ni que l'auguſte éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudiſſemens. Saint Ambroiſe penſoit comme lui, & vouloit qu'on bannît abſolument de la prédication cette ſorte de parure qui n'eſt propre qu'à affoiblir les penſées. *Auſer mihi lenocinia fucumque verborum, quia ſolent enervare ſententias.* *Comment. lib. 8.*

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il déteſtoit la malheureuſe diſpoſition des Iſraélites captifs à Babylone,

* Nolo te declamatorem eſſe & tabulam, garrulumque ſine ratione... Verba volvere, & ceritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem ſui facere, indoctorum hominum eſt. S. Hier. Ep. ad Nep.

* qui, au lieu de profiter des triſtes prédictions que ſon prophéte leur faiſoit de ſa part, & d'en être utilement effraiés, alloient l'entendre uniquement pour le plaiſir, comme on va à un concert de muſique. Quels reproches n'eût-il point fait au Prophéte même, ſi par ſa faute il eût donné lieu à un ſi indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flater l'oreille de ſes auditeurs par une douce harmonie & un vain ſon de paroles? C'eſt la peinture naïve de ces ſermons, dont il ne reſte rien que le ſtérile ſouvenir du plaiſir qu'on a eu en les écoutant.

Un payen ſe plaignoit de ce que de ſon tems ces ſortes de délices & d'aménités du ſtile, qui doivent être réſervées pour des matières moins graves & moins ſérieuſes, avoient fait une eſpèce de violence au bon ſens & à la droite raiſon, & s'étoient emparé comme par force des cauſes même, où il s'agiſſoit des biens & de la vie des hommes : *In ipſa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.* *Quintil. lib. 4. cap. 2.*

Combien plus ce même abus ſeroit-il condannable dans des diſcours de religion, où l'on traite les matières les plus graves en même tems & les plus effraiantes? où l'on ſe propoſe, par exemple, d'intimider ſalutairement & d'abattre le pécheur, en lui repréſentant les horreurs

* Et es eis quaſi carmen muſicum, quod ſuavi dulcique ſono canitur: & audiunt verba tua, & non faciunt. *Ezech.* 33. 32.

d'une mort plus prochaine peut-être qu'il ne penſe, le cri du ſang de Jeſus-Chriſt qui demande vengeance d'avoir été ſi lontems profané, la colère d'un Dieu juſtement irrité prête à éclater ſur ſa tête, & l'enfer ouvert ſous ſes piés pour l'engloutir ? * Au milieu de ſi grandes vérités, un prédicateur eſt-il excuſable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des penſées brillantes, à arrondir des périodes, à entaſſer de vaines figures ? Que deviennent cependant cette douleur & cette triſteſſe dont il doit être pénétré en parlant de tels ſujets, & qui devroient ne faire de tout ſon diſcours qu'un continuel gémiſſement ? N'auroit-on pas lieu de s'indigner s'il ſe mettoit en peine de montrer de l'eſprit, & s'il avoit le loiſir de ſonger à faire le beau parleur, dans un tems où il ne faut que tonner, foudroier, & emploier les mouvemens les plus vifs & les plus animés ?

* An quiſquam tulerit reum in diſcrimine capitis, decurrentibus periodis, quam lætiſſimis locis ſententiiſque dicentem ? . . Quo fugerit interim dolor ille ? Ubi lacrymæ ſubſtiterint ? Unde ſe in medium tam ſecura obſervatio artium miſerit ? Non ab exordio uſque ad ultimam vocem continuus quidam gemitus, & idem triſtitiæ vultus ſervabitur ? . . . Commoveatur ne, quiſquam ejus fortuna quem tumidum, aut ſui jactantem, & ambitioſum inſtitorem eloquentiæ in ancipiti ſorte videat ? Non imo oderit reum verba aucupantem, & anxium de fama ingenii, & cui eſſe diſerto vacet ? *Quinct.* l. 11. c. 1.

plus

SECOND DÉFAUT.

Trop négliger les ornemens du discours.

IL Y A un autre défaut en matière de prédication, beaucoup plus commun que le premier, & qui a des suites infiniment plus pernicieuses : c'est de trop négliger le talent de la parole ; de ne point assez respecter son auditoire ; de se présenter devant lui presque sans aucune préparation ; de dire les choses comme elles viennent sur le champ, souvent sans ordre, sans choix, sans justesse ; & par cette négligence affectée d'inspirer à ses auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu, qui est si digne par elle-même de s'attirer l'estime & le respect des hommes, & qui devroit faire leur plus solide gloire & leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidéles, est de les persuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moiens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit S. Augustin, le font grossièrement, désagréablement, froidement, *obtusè, deformiter*, *De doctr. chr. c. 4 n. 7.*

frigidè : les autres le font ingénieuſement, agréablement, fortement; *acutè, ornatè, vehementer.*

Le ſalut de la plupart des chrétiens, auſſi bien que la foi, eſt attachée à la parole : mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les eſprits. L'ornement du diſcours eſt un des moiens propres à produire cet effet; & la raiſon en eſt bien claire. Il faut que l'auditeur non ſeulement entende ce
p. 56. qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers: *volumus non ſolùm intelligenter, verùm etiam libenter audiri.* Or comment écoutera-t-il volontiers, s'il n'eſt attiré & gagné par l'amorce du plaiſir? *Quis te-*
p. 58. *netur ut audiat, ſi non delectatur?...*
p. 56. *Quis eum (oratorem) velit audire, niſi auditorem nonnulla etiam ſuavitate detineat?* Cet ornement n'exclud point la ſimplicité du diſcours : car il ne faut pas une ſimplicité rude & groſſière, qui re-
Ibid. bute & qui fatigue : *Nolumus faſtidiri etiam quod ſubmiſsè dicimus.* Il y a un milieu entre un ſtile recherché, fleuri, brillant; & un ſtile bas, rampant, négligé : & ce milieu eſt l'éloquence qui
p. 57. convient à un paſteur. *Illa quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem Eccleſiaſticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.*

Les fidèles ſeroient tout autrement

instruits qu'ils ne le sont, s'ils assistoient régulièrement aux prônes de leurs paroisses, ce qui est pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne pense ; & si les prônes se faisoient comme il faut, ce qui n'en est pas un moins essentiel pour les pasteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce ministère, de voir le plus souvent leur auditoire vuide, ou très peu rempli, & d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur manière de parler froide, languissante, ennuieuse, & souvent trop longue, qui rebute & écarte les auditeurs? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, & qui sont obligés de s'en retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la manière négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonorent la majesté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils sont les ambassadeurs ; & ne font point d'attention qu'un envoié d'un Prince qui en useroit ainsi, seroit regardé avec raison par son maître comme un prévaricateur. *Legatione funguntur.*

Ils sont bien éloignés de la disposition de cet orateur grec, qui ne parloit *Périclès.*

jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux avant que de sortir de sa maison de ne pas permettre qu'il lui échapât une seule parole qui fût indigne de son auditoire : & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare * qu'il ne plaidoit jamais aucune cause sans s'y être disposé avec tout le travail nécessaire. Je n'oserois marquer clairement de quels termes se sert § Quintilien pour condamner la négligence d'un avocat qui manqueroit à ce devoir essentiel à sa profession, & qui l'est beaucoup plus à celle d'un ministre de la parole, d'où dépend le salut des peuples.

Je sai que l'accablement des affaires presque inévitable aux pasteurs sérieusement appliqués à leurs devoirs, leur laisse quelquefois peu de tems pour préparer leur discours. Mais il ne s'agit pas ici de piéces d'éloquence travaillées & polies avec un extrême soin, qui demandent un long travail, & par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fond d'esprit a de l'étude & de

* Ad illam causarum operam nunquam nisi paratus & meditatus accedo. *Lib.* 1. *De Leg.* n. 12.

§ Afferet ad dicendum curæ semper quantū plurimum poterit. Neque enim solùm negligentis, sed & mali, & in suscepta causa perfidi, ac proditoris est, pejùs agere quàm possit. *Quintil. lib.* 12. *c.* 9.

la lecture, & qui joint à ces qualités un grand zèle pour le salut des fidèles, ne manque jamais de réussir, & d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides & touchantes, qu'il les appuye de passages tirés de l'Ecriture, & qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems; & elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministère ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zèle pastoral, que le soin des pauvres, & celui d'administrer les Sacremens? Cependant d'un côté nous voions que les Apôtres, assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait naître parmi les fidèles se croient obligés de renoncer à ce ministère, quelque saint qu'il fût, plutot que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étoient chargés spécialement & préférablement à tout le reste: & de l'autre, S. Paul, si instruit des devoirs de l'Apostolat, & si infatigable dans le travail, déclare nettement que *Jesus-Christ ne l'a point envoié pour batiser, mais pour prêcher l'Evangile.* Le ministère de la prédication est donc la principale fonction

Act. 6. 2.

1. *Cor.* 1. 17.

des Apôtres, des Evêques, & de tous les Pasteurs; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils sont capables, en écartant avec une sévérité inflexible tout ce qui est incompatible avec ce premier & ce plus essentiel de leurs devoirs.

C'est le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints qui ont fait tant d'honneur au christianisme par leurs savantes & éloquentes prédications, quoique la plupart fussent placés dans les plus grands siéges de l'Eglise, & fussent occupés à la défendre contre les hérésies.

Orat. 3. Saint Grégoire de Naziance, plein de mépris pour l'arrangement des paroles & pour les vaines délicatesses du discours qui ne servent qu'à flater l'oreille, étoit bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvoit avoir d'utile, comme il le marque en plus d'un endroit.

Orat. 15. * » Je ne me suis réservé, dit-il, que » l'éloquence; & je ne me répens point » des peines & des fatigues que j'ai souf- » fertes sur mer & sur terre pour l'ac- » quérir. Je souhaiterois pour mes amis » & pour moi que nous en possédassions » toute la force.... C'est de tous mes

Orat. 12. » biens le seul qui me soit resté. Je l'of-

* *Saint Grégoire de Naziance avoit fait plusieurs voyages, pour aller étudier l'éloquence sous les plus habiles maîtres,*

» fre, je le dévoue, je le consacre à
» mon Dieu. La voix de son comman-
» dement, & le mouvement de son es-
» prit, m'ont fait abandonner toutes les
» autres choses, pour faire avec la pierre
» précieuse de l'Evangile un échange de
» tout ce que je possédois. Je suis donc ain-
» si devenu, ou, pour mieux dire, je dé-
» sire ardemment de devenir cet heureux
» marchand, qui avec des choses viles
» & périssables, en achette d'excellentes
» & d'éternelles. Mais comme ministre de
» la parole, je m'attache uniquement à
» l'art de parler. J'en fais mon partage,
» & je ne l'abandonnerai jamais... »
Dans un autre endroit il remercie son peuple de ce que par son ardeur incroiable pour la parole de Dieu, il le consoloit des discours injurieux & pleins de malignité que la jalousie de ses ennemis répandoit contre son éloquence, qu'il avoit acquise dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres sacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'étoit pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui vouloient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation; qui couvroient leur paresse ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adversaires; & qui prétendoient *Orat. 17.*

en cela imiter les Apôtres, sans considérer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

* Saint Ambroise, dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur, simple, clair, plein de poids & de gravité; ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas aussi y mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enseigné.

Y eut-il jamais un pasteur plus occupé que S. Augustin, & plus dévoué aux bonnes œuvres? Mais son zèle, non moins éclairé que fervent, ne déroboit rien du tems qu'il lui faloit pour préparer les choses nécessaires à l'instruction des fidéles. Il paroit que dans les commencemens ses sermons étoient écrits mot à mot, & appris par cœur, parce qu'il avoit alors plus de tems, & plus de besoin d'user de cette précaution. Dans la suite il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit dessein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenoient, & de trouver les passages nécessaires pour les appuier & les éclaircir : & cette recherche ne laissoit pas de lui couter beaucoup, aussi

Epist. 73.

* Oratio sit pura, simplex, dilucida, atque manifesta, plena gravitatis & ponderis : non affectatâ elegantiâ, sed non intermissâ gratiâ. *Offic. l. 1. c. 22.*

bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatrième discours qu'il fit sur le pseaume 103. *Magno labore quæsita & inventa sunt, magno labore nuntiata & disputata sunt : sit labor noster fructuosus vobis, & benedicat anima nostra Dominum.* L'ardeur insatiable de ses auditeurs pour l'écouter, est un garand bien sûr du talent qu'il avoit pour la parole, & du soin qu'il y donnoit.

J'ai réservé exprès S. Chrysostome pour le dernier de mes témoins, parce qu'il est l'un des Peres qui ont le plus insisté sur la matière que je traite. Dans son beau traité sur le sacerdoce, qui est regardé avec raison comme son chef-d'œuvre, il établit comme un principe incontestable, que la principale partie du devoir des Evêques, & par conséquent de tous les pasteurs, consiste dans l'instruction qui se donne par la parole : parce que c'est par elle seule qu'ils sont en état d'enseigner aux fidéles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, & de les soutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à souffrir, & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur salut. Sans ce secours, une pauvre église est semblable à une ville attaquée de toutes parts, & qui se trouve sans défenses ; ou à un vaisseau battu de la

tempête, & qui eſt ſans pilote. La parole dans la bouche du paſteur, eſt comme l'épée dans la main d'un capitaine ; mais cette épée demande d'être maniée avec art & avec adreſſe : c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, * qu'un paſteur doit ſe préparer avec beaucoup de ſoin aux prédications & aux autres diſcours qu'il eſt obligé de faire en public, & qu'il doit emploier tous ſes efforts pour acquérir ce talent, puiſque c'eſt de là que dépend le ſalut de la plupart des ames qui lui ſont confiées.

Mais dit-on, ſi cela eſt ainſi, pourquoi S. Paul ne s'eſt-il point ſoucié d'acquérir ce talent, & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'*il eſt ignorant, & peu inſtruit pour la parole* : & cela en écrivant aux Corinthiens, qui faiſoient tant de cas de l'éloquence ?

Imperitus ſermone 2 Cor. 11. 6.

Cette parole, dit S. Chryſoſtome, dont on n'a point pénétré le ſens, ni connu la profondeur, en a trompé pluſieurs, & a ſervi de prétexte & de voile à leur pareſſe. Si S. Paul étoit ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'aiant point encore fait de miracles ? Comment a-t-il terraſſé les Grecs, & pourquoi ſe retira-t-il à Tarſe ? ne fut-ce pas après en être demeuré tellement

* Χρὴ τὸν ἱερέα πάντα ποιεῖν ὑπὲρ τῆ ταύτην κτήσασθαι τὴν ἰσχύν.

victorieux par la puissance de la parole, que ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus, ils résolurent de le faire mourir? De quoi se servit-il pour combattre & pour disputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçoient d'embrasser les cérémonies des Juifs? Ce Sénateur de l'Aréopage, qui demeuroit dans la ville du monde la plus superstitieuse & la plus savante, ne le suivit-il pas avec sa femme, après avoir ouï seulement un de ses discours?... Que fit cet Apôtre à Thessalonique, à Corinthe, à Ephése, & à Rome même? Ne passa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les écritures divines? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens?... De quel front ose-t-on encore après cela l'appeller ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, & dans ses disputes & dans ses sermons; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence?

Il se peut faire que des pasteurs, pleins de zèle, de charité, & très propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne puissent pas instruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Valère, évêque d'Hippone, qui pour suppléer au peu d'usage qu'il avoit de la langue latine, fit prêcher S. Augustin en sa place & en

sa présence, devient pour eux une régle; & les autorise à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur marque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le secours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus grossiers qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix; ou au moins leur en faire la lecture. Saint Augustin ne blâmeroit point cette pratique, * lui qui croit qu'un pasteur, incapable de composer lui-même un bon discours, peut le faire composer par un autre, & après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'est que, de quelque manière que ce soit, il est d'une indispensable nécessité que les peuples soient instruits.

M. l'Abbé Lambert.

TROISIÉME DEVOIR

DU PRÉDICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.

QUOIQU'ON DOIVE fort estimer un discours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cepen-

* Sunt quidam, qui bene pronuntiare possunt, quid autem pronuntient excogitare non possunt. Quod si ab aliis sumant eloquenter sapienterque conscriptum, memoriæque commendent, atque ad populum proferant; si eam personam gerunt, non improbè faciunt. *De doctr. chr. l. 4. n. 61.*

dant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'eſt ni le genre ſimple & médiocre, ni le genre orné & fleuri ; mais le ſublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'inſtruire & de plaire : & il peut ſe contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités ſpéculatives qu'il ſuffit de croire, qui ne demandent que notre conſentement, & qui regardent plutôt l'eſprit que le cœur, ſi pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en eſt pas ainſi quand on propoſe des vérités de pratique, qui doivent être miſes en exécution. Que ſerviroit en effet que l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit juſqu'à aimer, embraſſer, pratiquer les maximes qu'on lui prêche ? Si l'orateur n'arrive à ce troiſième degré, il demeure en chemin. Il n'a dû ſonger à inſtruire & à plaire, que pour toucher. C'eſt en cela que S. Auguſtin, après Cicéron, fait conſiſter la pleine victoire de l'éloquence. Tout diſcours qui laiſſe l'auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas juſqu'à le troubler, l'abattre, le renverſer, & vaincre ſon opiniâtre réſiſtance, quelque beau qu'il paroiſſe, n'eſt point un diſcours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inſpirer de l'horreur de ſes péchés & de la

crainte des jugemens de Dieu ; de diſſiper le charme ſéducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux ; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïſſoit ; de déraciner de ſon cœur des paſſions vives, ardentes, enflammées, dont il n'eſt plus le maître, & qui ont pris ſur lui un empire abſolu ; en un mot, de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ſes déſirs, à ſes joies, à tout ce qui fait ſa vie & ſon bonheur.

Je ſais qu'il n'y a que la grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt qui ſoit capable de toucher ainſi les cœurs, & d'y faire des changemens ſi merveilleux. Penſer autrement, & attendre en quelque degré que ce ſoit l'efficace de la parole ou des graces du diſcours, ou de la ſolidité des raiſons, ou de la force des mouvemens, ce ſeroit, ſelon le langage de S. Paul, * anéantir la Croix de Jeſus-Chriſt, & lui dérober l'honneur de la converſion du monde, pour l'attribuer à la ſageſſe humaine. § C'eſt pour cela que S. Auguſtin veut que l'orateur chrétien

* Miſit me Chriſtus evangelizare, non in ſapientia verbi, ut non evacuetur crux Chriſti. 1. *Cor.* 1. 17

§ Noſter iſte eloquens... hæc ſe poſſe, pietate magis orationum, quam oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro ſe, ac pro illis quos eſt allocuturus, ſit orator, antequam dictor. .. Et quis facit ut quod oportet, & quemadmodum oportet, dicatur à nobis, niſi IPSE CUJUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI ?

compte beaucoup plus sur la prière que sur ses talens ; & qu'avant que de parler aux hommes il s'adresse à Dieu, qui peut seul nous inspirer & ce qu'il faut dire, & la manière dont il le faut dire. * Mais comme on ne laisse pas d'emploier les remédes naturels que prescrit la médecine, quoiqu'on sache que leur effet dépend uniquement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des maladies, sans pourtant s'y astreindre lui-même : ainsi l'orateur chrétien peut & doit mettre en usage tous les moiens, tous les secours que lui fournit la rhétorique, mais sans y mettre sa confiance, & étant bien persuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, si Dieu ne parle au cœur.

Or c'est le stile sublime & pathétique, ce sont les grandes & vives figures, les passions fortes & véhémentes, qui emportent le consentement, & entraînent les cœurs. § L'instruction, les raisons ont

* Sicut enim corporis medicamenta quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonnisi eis prosunt, quibus, Deus operatur salutem, qui & sine illis mederi potest cùm sine ipso illa non possint, & tamen adhibentur .... ita & adjumenta doctrinæ tunc prosunt animæ adhibita per hominem, cùm Deus operatur ut prosint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. *S. Aug. de doctr. ch. l. 4. c. 15. & 16.*

§ Oportet igitur eloquentem ecclesiasticum, quando suadet aliquid quod agendum est, non solùm docere ut instruat, & delectare ut teneat, verum etiam flectere ut via-

éclairé & convaincu l'esprit. Les graces du discours l'ont gagné, & par leur plaisir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maître. C'est ce qui est reservé à la grande & forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le sublime. Je me contenterai de raporter ici quelques extraits des Peres, qui seront plus instructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire sur ce sujet.

EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

S. August. Epist. 29. ad Alypium.

CE GRAND SAINT mit en usage les préceptes de cette éloquence victorieuse dans une occasion importante, dont il nous a lui-même conservé l'histoire. Ce fut à Hippone, dans le tems qu'il n'étoit encore que prêtre, & que l'évêque Valère le faisoit parler à sa place. La fête de S. Léonce évêque d'Hippone étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouissances ordinaires, c'est-à-dire, de faire dans l'Eglise des festins qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. S. Augustin sachant le murmure du peuple, com-

cat. Ipse quippe jam remanet ad consensionem flectendus eloquentiæ granditate, in quo id non egit usque ad ejus confessionem demonstrata veritas, adjuncta etiam suavitate dictionis. *Ib.* c. 13.

mença dès le mercredi, veille de l'Ascension, à lui parler sur ce sujet à l'occasion de l'Evangile du jour où l'on avoit lu ce passage : *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, & ne jettez pas vos perles devant les pourceaux.* Matth. 7. 6.

Comme ce premier discours avoit eu peu d'auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant fête de l'Ascension dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lu l'Evangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jesus-Christ auroit eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui causoit sa charité : & après l'avoir interrompu par quelques prières qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable, leur représentant le péril commun des peuples & des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs. » Je vous con-
» jure, leur dit-il, par ses humiliations,
» ses souffrances, sa couronne d'épines,
» sa croix, & son sang : aiez du moins
» pitié de nous, & considérez la chari-

» té du vénérable Valère, qui par sa » tendresse pour vous m'a chargé du re- » doutable ministère de vous annoncer » la parole de la vérité. Il vous a té- » moigné plusieurs fois la joie qu'il a- » voit de ce que j'étois venu ici : mais » c'étoit dans la vûe que je serois le mi- » nistre de votre salut, & non le témoin » de votre perte & de votre damnation. « S. Augustin ajouta qu'il espéroit que ce malheur n'arriveroit pas, & que s'ils ne cédoient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avoit annoncée, ils céderoient aux châtimens dont il ne pouvoit douter que Dieu ne les punît en ce monde, pour ne les pas damner en l'autre. Il dit cela d'une manière si touchante, qu'il tira les larmes des yeux de ses auditeurs, & ne put retenir les siennes. » Ce ne fut point, dit-il, en pleu- » rant sur eux que je les fis pleurer : » mais pendant que je parlois, leurs » larmes prévinrent les miennes. J'avoue » que je ne pus point alors me retenir. » Après que nous eumes pleuré ensem- » ble, je commençai à espérer forte- » ment leur correction.

Le lendemain, * qui étoit le jour du festin, il apprit que quelques-uns murmuroient encore, & disoient : » De » quoi s'avise-t-on maintenant ? Ceux

* Cùm illuxisset dies, cui solebant fauces ventresque se parare.

» qui ont ſouffert juſqu'ici cette coutu-
» me n'étoient-ils pas chrétiens ? » S. Auguſtin * ne ſachant quel reſſort faire jouer pour les ébranler, ſe trouva fort embarraſſé. Il avoit pris la réſolution de lire à ces obſtinés l'endroit du prophéte Ezéchiel, où il eſt dit que la Sentinelle eſt déchargée quand elle a annoncé le péril ; & enſuite de ſecouer ſes vétemens ſur le peuple, & de ſe retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna cette douleur, & les murmurateurs ne purent réſiſter plus lontems à une charité ſi vive & ſi éloquente. *Ezech.* 33. 9.

La ſolidité & l'agrément du diſcours ſervirent ſans doute à préparer ce changement, & à ébranler les eſprits. Mais ce qui terraſſa pour ainſi dire les murmurateurs, & ce qui procura à Saint Auguſtin une pleine victoire, fut le ſublime & le pathétique, mêlé à ces manières douces & tendres dont nous avons parlé ailleurs. § Les deux autres parties peuvent exciter des acclamations, le ſublime, le pathétique, accablent com-

* Quo audito, quas majores commovendi eos machinas præparatem, omnino neſciebam

§ Non ſanè, ſi dicenti crebriùs & vehementiùs acclametur, ideo granditer putandus eſt dicere : hoc enim & acumina ſubmiſſi generis, & ornamenta faciunt temperati. Grande autem genus plerumque pondere ſuo voces premit, ſed lacrymas exprimit. *Sanct. Auguſt. de doctr. chriſt. l. 4. c. 24.*

me par leur poids, & au lieu d'applaudissemens, arrachent des pleurs.

EXTRAIT DE S. CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici est tiré de la belle lettre de ce grand Evêque au Pape Corneille au sujet de ceux qui étant tombés pendant la persécution demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'usage des Sacremens, sans avoir fait une pénitence convenable, & emploioient même pour cela les menaces.

» Si ces pécheurs, dit S. Cyprien, » veulent être reçus dans l'Eglise, voions » quel sentiment ils ont de la satisfac- » tion qu'ils doivent faire, & quels fruits » de pénitence ils apportent. L'Eglise » n'est ici fermée à personne : l'Evêque » ne rejette personne. Nous sommes » prêts à recevoir avec patience, avec » indulgence, & avec douceur tous » ceux qui se présentent à nous. Je dési- » re que tous retournent à l'Eglise. Je » désire que tous ceux qui combattoient » avec nous se rallient sous les enseignes de Jesus-Christ, & reviennent » dans son camp céleste & dans la mai- » son de Dieu son pere. Je me relâche » dans tout ce que je puis. Je dissimule beaucoup de choses, dans l'ardent » désir que j'ai de réunir nos freres avec » nous. Je n'examine pas même avec » toute la sévérité que la piété & la re- » ligion chrétienne demanderoient, les

» offenſes qu'on a commiſes contre Dieu » & je péche peut-être moi-même, en » remettant trop facilement les péchés des » autres. J'embraſſe avec l'ardeur & avec » la tendreſſe d'une entière charité ceux » qui retournent avec des ſentimens de » pénitence, ceux qui confeſſent leurs pé- » chés, & en font ſatisfaction avec hu- » milité & ſimplicité de cœur. Que s'il » y en a qui croient pouvoir rentrer dans » l'Egliſe par les menaces, & non par » les prières ; & qui ſongent à en forcer » les portes par la terreur, & non pas » à ſe les ouvrir par la ſatisfaction & » par les larmes : qu'ils ſachent que l'E- » gliſe demeure toujours fermée à des » perſonnes de cette ſorte, & que le » camp invincible de Jeſus-Chriſt, for- » tifié par la toute-puiſſance de Dieu » qui en eſt le protecteur, ne ſe force » point par l'inſolence des hommes. Le » prêtre du Seigneur qui ſuit la régle de » l'Evangile, & qui garde les préceptes » de Jeſus-Chriſt, peut être tué, mais il » ne peut être vaincu. *Sacerdos Dei evangelium tenens, & Chriſti præcepta cuſtodiens, occidi poteſt, non poteſt vinci.*

Il me ſemble que cet extrait, qui ne reſſent pas moins la douceur paternelle d'un ſaint Evêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être propoſé comme un modèle parfait de la plus forte & de la plus ſublime éloquence, qui ne le céde en rien à celle de Démoſthéne.

EXTRAITS
DE S. JEAN CHRYSOSTOME
Contre les Sermens.

SAINT CHRYSOSTOME, dans ſes homélies au peuple d'Antioche, parle ſouvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeoient leurs freres à prêter ſerment ſur l'autel, & par là ſouvent leur donnoient lieu de ſe parjurer. » Que faites-vous, malheureux, dit-il ? Vous » exigez un ſerment ſur la ſainte table, & » vous immolez cruellement votre frere » ſur le même autel où répoſe J. C. qui » s'eſt immolé pour vous ? Les voleurs » commettent des meurtres, mais c'eſt en » ſecret : & vous en préſence de l'Egliſe, notre mere commune, vous égorgez un de ſes enfans, pire en cela que » Caïn. Car enfin il cacha ſon crime dans » le déſert, & ne ravit à ſon frere qu'une vie de peu de durée : & vous au » milieu du temple, & ſous les yeux de » Dieu, vous cauſez à votre prochain » une mort éternelle ! Eſt-ce donc pour » jurer que la maiſon du Seigneur eſt » établie, & non pour prier ? L'autel » ſacré eſt-il deſtiné à donner occaſion » aux crimes, & non à les expier ? Si » tout autre ſentiment de religion eſt » étouffé en vous, reſpectez au moins

Homil. XV. ad pop. Antioch.

„ le livre sacré que vous présentez à vo-
„ tre frere pour jurer. Ouvrez le saint
„ Evangile sur lequel vous êtes prêts de
„ lui faire prêter serment, & écoutant
„ ce qu'y dit Jesus-Christ sur les jure-
„ mens, tremblez, & retirez vous. Et
„ qu'y dit Jesus-Christ ? *Il a été dit aux* Math. 5. 33.
„ *anciens : Vous ne vous parjurerez point...* 34.
„ *Et moi je vous dis que vous ne juriez*
„ *en aucune sorte.* Quoi ! vous faites ju-
„ rer sur ce même livre, qui vous in-
„ terdit les juremens ? O impiété, ô étran-
„ ge sacrilége ! C'est comme si l'on pre-
„ noit pour complice d'un meurtre le
„ Législateur même qui le condanne.

„ Je répans moins de larmes quand
„ j'apprens que quelqu'un a été assassiné
„ dans le grand chemin, que lorsque je
„ voi un homme approcher de l'autel
„ porter sa main sur le saint livre des
„ Evangiles, & prononcer à haute voix
„ le serment. Car pour lors je ne puis
„ m'empêcher de pâlir, de trembler, de
„ frissoner, autant pour celui qui exige
„ le serment que pour celui qui le pré-
„ te. Misérable ! pour t'assurer quelque
„ somme d'argent douteuse, tu perds
„ ton ame ! Le gain que tu fais peut-il
„ entrer en comparaison avec la perte de
„ ton frere & la tienne ? Si tu sçais que
„ celui dont tu exiges le serment est hom-
„ me de bien, pourquoi ne te pas con-
„ tenter de sa parole ? Et s'il ne l'est pas

„ pourquoi le forces-tu à faire un par-
„ jure ?

„ Mais sans cela, dites-vous, votre
„ preuve étoit imparfaite, & l'on ne
„ vous croioit point. Hé ! que vous im-
„ porte ? C'est en craignant d'exiger le
„ serment que vous paroitrez véritable-
„ ment digne de foi, & que vous vous
„ mettrez l'esprit en repos. Car enfin,
„ quand vous êtes de retour chez vous,
„ votre conscience ne vous fait-elle point
„ de reproches ? Ne dites-vous point en
„ vous-même ; Ai-je eu raison de lui faire
„ prêter serment ? N'a-t-il point fait un
„ parjure ? N'ai-je point donné lieu à un
„ crime si horrible ? Au contraire, quel-
„ le consolation n'est-ce point pour vous
„ quand de retour dans votre maison
„ vous pouvez dire : Dieu soit béni, je
„ me suis retenu, j'ai épargné à mon
„ frere l'occasion d'un crime, & lui ai
„ peut-être sauvé un faux serment ? Que
„ tout l'or, que toutes les richesses de
„ la terre périssent, plutôt que de m'o-
„ bliger à enfreindre la loi, & à forcer
„ les autres de la violer.

Homil. XIV. Dans l'homélie précédente S. Chrysostome après avoir raconté à ses auditeurs comment le saint Précurseur avoit été mis à mort à cause du serment d'Hérode, les exhorte à conserver la mémoire d'un si tragique événement, & à profiter d'un si terrible exemple : & il emploie

ploie pour cela les figures les plus vives & les plus ſublimes. » Je vous dis hier „ d'emporter chacun en votre maiſon la „ tête de Jean-Baptiſte encore toute ſan„ glante, & de vous repréſenter ſes yeux „ animés d'un ſaint zèle contre les ſer„ mens, & ſa voix qui s'élevant encore „ contre cette habitude criminelle, ſem„ ble vous dire : Fuiez & déteſtez le ju„ rement qui a été mon meurtrier, & „ qui eſt la cauſe des plus grands cri„ mes. En effet, continue S. Chryſoſ„ tome, ce que ni la généreuſe liberté „ du ſaint Précurſeur, ni la violente „ colère du Roi qui ſe voioit repris pu„ bliquement, n'avoient pu faire, la „ crainte mal entendue du parjure le „ fit, & la mort de Jean-Baptiſte fut „ l'effet & la ſuite du jurement. Je vous „ répéte encore aujourd'hui la même cho„ ſe. Enviſagez toujours cette tête ſacrée, „ qui fait de continuels reproches aux „ blaſphémateurs; & cette ſeule penſée „ ſera comme un frein ſalutaire qui ar„ rêtera votre langue, & la détournera „ du blaſphême.

EXTRAIT

Du diſcours de ſaint Chryſoſtome, ſur la diſgrace d'Eutrope.

EUTROPE étoit un favori tout-puiſſant auprès de l'Empereur Arcade, & qui gouvernoit abſolument l'eſprit de ſon

Maître. Ce Prince, auſſi foible à ſoûtenir ſes Miniſtres, qu'imprudent à les élever, ſe vit obligé malgré lui d'abandonner ſon favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la miſère. Il ne trouva de reſſource que dans la pieuſe généroſité de S. Jean Chryſoſtome, qu'il avoit ſouvent maltraité, & dans l'aſyle ſacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverſes loix, & où il ſe réfugia dans ſon malheur. Le lendemain, jour deſtiné à la célébration des ſaints myſtères, le peuple accourut en foule à l'Egliſe pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foibleſſe des hommes, & du néant des grandeurs humaines. Le ſaint Evêque parla ſur ce ſujet d'une manière ſi vive & ſi touchante, qu'il changea la haine & l'averſion qu'on avoit pour Eutrope en compaſſion, & fit fondre en larmes tout ſon auditoire. Il faut ſe ſouvenir que le caractère de S. Chryſoſtome étoit de parler aux grands & aux puiſſans, même dans le tems de leur plus grande proſpérité, avec une force & une liberté vraiment épiſcopale.

Eccleſ. 1. 2. „ Si l'on a dû jamais s'écrier, „ *Vanité* „ *des vanités; & tout n'eſt que vanité,* certainement c'eſt dans la conjoncture „ préſente. Où eſt maintenant cet éclat des „ plus hautes dignités? Où ſont ces marques d'honneur & de diſtinction? Qu'eſt

„ devenu cet appareil des festins & des
„ jours de réjouissance ? Où se sont termi-
„ nées ces acclamations si fréquentes &
„ ces flateries si outrées de tout un peuple
„ assemblé dans le cirque pour assister au
„ spectacle ? Un seul coup de vent à dé-
„ pouillé cet arbre superbe de toutes ses
„ feuilles, & après l'avoir ébranlé jusques
„ dans ses racines, l'a arraché en un mo-
„ ment de la terre ? Où sont ces faux amis,
„ ces vils adulateurs, ces parasites si empres-
„ sés à faire leur cour, & à témoigner par
„ leurs actions & leurs paroles un servile
„ dévouement ? tout cela a disparu & s'est
„ évanoui comme un songe, comme une
„ fleur, comme une ombre. Nous ne pou-
„ vons donc trop répéter cette sentence du
„ Saint-Esprit : *Vanité des vanités, & tout*
„ *n'est que vanité*. Elle devroit être écrite en
„ caractères éclatans dans toutes les places
„ publiques, aux portes des maisons, dans
„ toutes nos chambres : mais elle devroit
„ encore bien plus être gravée dans nos
„ cœurs, & faire le continuel sujet de nos
„ entretiens.

„ N'avois-je pas raison, dit S. Chry-
„ sostome en s'adressant à Eutrope, de
„ vous représenter l'inconstance & la fra-
„ gilité de vos richesses ? Vous connoissez
„ maintenant par votre expérience que
„ comme des esclaves fugitifs elles vous
„ ont abandonné, & qu'elles sont même
„ en quelque sorte devenues perfides &

„ homicides à votre égard, puisqu'elles „ sont la principale cause de votre désastre. „ Je vous répétois souvent que vous deviez „ faire plus de cas de mes reproches, quel- „ que amers qu'ils vous parussent, que de „ ces fades louanges dont vos flateurs ne „ cessoient de vous accabler, parce que „ *les blessures que fait celui qui aime valent* Proverb. 27. 6. „ *mieux que les baisers trompeurs de celui* „ *qui hait.* Avois-je tort de vous parler „ ainsi ? Que sont devenus tous ces cour- „ tisans ? Ils se sont retirés : ils ont renoncé „ à votre amitié : ils ne songent qu'à leur „ sureté, à leurs intérêts, aux dépens mê- „ me des vôtres. Il n'en est pas ainsi de „ nous. Nous avons souffert vos emporte- „ mens dans votre élévation : & dans „ votre chute nous vous soutenons de tout „ notre pouvoir. L'Eglise à qui vous avez „ fait la guerre, ouvre son sein pour vous „ recevoir, & les théatres, objet éternel „ de vos complaisances, qui nous ont si „ souvent attiré votre indignation, vous „ ont abandonné & trahi.

„ Je ne parle pas ainsi pour insulter au „ malheur de celui qui est tombé, ni pour „ r'ouvrir & aigrir des plaies encore tou- „ tes sanglantes ; mais pour soutenir ceux „ qui sont debout, & leur faire éviter de „ pareils maux. Et le moien de les éviter, „ c'est de se bien convaincre de la fragili- „ té & de la vanité des grandeurs humai- „ nes. De les appeller une fleur, une herbe,

„ une fumée, un ſonge, ce n'eſt pas encore
„ en dire aſſez, puiſqu'elles ſont au-deſ-
„ ſous même du néant. Nous en avons
„ une preuve bien ſenſible devant les yeux.
„ Qui jamais eſt parvenu à une plus haute
„ élévation ? N'avoit-il pas des biens im-
„ menſes ? Lui manquoit-il quelque di-
„ gnité ? N'étoit-il pas craint & redouté
„ de tout l'empire ? Et maintenant plus
„ abandonné & plus tremblant que les
„ derniers des malheureux, que les plus
„ vils eſclaves, que les priſonniers enfer-
„ més dans de noirs cachots ; n'aiant de-
„ vant les yeux que les épées préparées
„ contre lui, que les tourmens & les bour-
„ reaux, privé de la lumière du jour au
„ milieu du jour même, il attend, à cha-
„ que moment la mort, & ne la perd
„ point de vûë.

„ Vous fûtes témoins hier, quand on
„ vint du palais pour le tirer d'ici par
„ force, comment il courut aux vaſes ſa-
„ crés, tremblant de tout le corps, le vi-
„ ſage pâle & défait, faiſant à peine en-
„ tendre une foible voix entrecoupée de
„ ſanglots, & plus mort que vif. Je le ré-
„ péte encore, ce n'eſt point pour in-
„ ſulter à ſa chute que je dis tout ceci,
„ mais pour vous attendrir ſur ſes maux,
„ & pour vous inſpirer des ſentimens
„ de clémence & de compaſſion à ſon
„ égard.

„ Mais, diſent quelques perſonnes du-

„ res & impitoiables, qui même nous ſa-
„ vent mauvais gré de lui avoir ouvert
„ l'aſyle de l'Egliſe ; n'eſt-ce pas cet hom-
„ me-là qui en a été le plus cruel ennemi ,
„ & qui a fermé cet aſyle ſacré par diver-
„ ſes loix ? Cela eſt vrai, répond ſaint
„ Chryſoſtome : & ce doit être pour nous
„ un motif bien preſſant de glorifier Dieu ,
„ de ce qu'il oblige un ennemi ſi formida-
„ ble de venir rendre lui-même hommage,
„ & à la puiſſance de l'Egliſe , & à ſa clé-
„ mence. A ſa puiſſance , puiſque c'eſt la
„ guerre qu'il lui a faite , qui lui a attiré
„ ſa diſgrace : à ſa clémence , puiſque mal-
„ gré tous les maux qu'elle en a reçus ,
„ oubliant tout le paſſé, elle lui ouvre ſon
„ ſein , elle le cache ſous ſes ailes , elle le
„ couvre de ſa protection comme d'un
„ bouclier , & le reçoit dans l'aſyle ſacré
„ des autels , que lui-même avoit pluſieurs
„ fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de
„ victoires , point de trophées , qui puſ-
„ ſent faire tant d'honneur à l'Egliſe. Une
» telle généroſité , dont elle ſeule eſt capa-
» ble , couvre de honte & les Juifs & les
» infidéles. Accorder hautement ſa protec-
» tion à un ennemi déclaré , tombé dans
» la diſgrace , abandonné de tous , deve-
» nu l'objet du mépris & de la haine pu-
» blique ; montrer à ſon égard une ten-
» dreſſe plus que maternelle ; s'oppoſer en
» même tems & à la colère du Prince , &
» à l'aveugle fureur du peuple : voilà ce

» qui fait la gloire de notre sainte religion.

» Vous dites avec indignation, qu'il » a fermé cet asyle par diverses loix. O » homme, qui que vous soiez, vous est- » il donc permis de vous souvenir des in- » jures qu'on vous a faites; Ne sommes- » nous pas les serviteurs d'un Dieu cruci- » fié, qui dit en expirant: *Mon Pere, par-* Luc. 23. 34. » *donnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils* » *font*? Et cet homme, prosterné aux piés » de l'autel, & exposé en spectacle à tout » l'univers, ne vient-il pas lui-même abro- » ger ses loix, & en reconnoitre l'injus- » tice? Quel honneur pour cet autel, & » combien est-il devenu terrible & respe- » ctable, depuis qu'à nos yeux il tient ce » lion enchaîné? C'est ainsi que ce qui » rehausse l'éclat & l'image d'un Prince, » n'est pas qu'il soit assis sur un trône, re- » vétu de pourpre, & ceint du diadême; » mais qu'il foule aux piés les barbares » vaincus & captifs...

» Je voi dans notre temple une assemblée » aussi nombreuse qu'à la grande fête de » Pâque. Quelle leçon pour tous que le » spectacle qui vous occupe maintenant, » & combien le silence même de cet hom- » me réduit en l'état où vous le voiez, » est-il plus éloquent que tous nos dis- » cours. Le riche en entrant ici n'a qu'à » ouvrir les yeux pour reconnoitre la véri- » té de cette parole: *Toute chair n'est que* Isai 40. 6. » *de l'herbe, & toute sa gloire est comme*

„ *la fleur des champs. L'herbe s'eſt ſéchée &*
„ *la fleur eſt tombée, parce que le Seigneur*
„ *l'a frapée de ſon ſouffle.* Et le pauvre ap-
„ prend ici à juger de ſon état tout autre-
„ ment qu'il ne fait, & loin de ſe plain-
„ dre, à ſavoir même bon gré à ſa pau-
„ vreté, qui lui tient lieu d'aſyle, de
„ port, de citadelle, en le mettant en re-
„ pos & en ſureté & le délivrant des crain-
„ tes & des allarmes dont il voit que les
„ richeſſes ſont la cauſe & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chryſoſtome en tenant tout ce diſcours, n'étoit pas ſeulement d'inſtruire ſon peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faiſoit une peinture ſi vive. Auſſi eut-il la conſolation, comme je l'ai dit, de faire fondre en larmes tout ſon auditoire, quelque averſion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardoit avec raiſon comme l'auteur de tous les maux publics & particuliers. Quand il s'en aperçut, il continua ainſi : » Ai-je calmé vos eſ-
» prits ? Ai-je chaſſé la colére ? Ai-je
» éteint l'inhumanité ? Ai-je excité la
» compaſſion ? Oui ſans doute : & l'état
» où je vous voi, & ces larmes qui cou-
» lent de vos yeux en ſont de bons ga-
» rands. Puiſque vos cœurs ſont attendris,
» & qu'une ardente charité en a fondu
» la glace, & amolli la dureté ; allons
» donc tous enſemble nous jetter aux
» piés de l'Empereur : ou plutôt prions

» le Dieu de miséricorde de l'adou-» cir, ensorte qu'il nous accorde la gra-» ce entière.

Ce discours eut son effet, & S. Chrysostome sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après aiant eu l'imprudence de sortir de l'Eglise pour se sauver, il fut pris, & banni en Cypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine, & il y fut décapité.

EXTRAIT

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. Chrysostome avoit un ami intime, nommé Basile, qui lui avoit persuadé de quitter la maison de sa mere, pour mener avec lui une vie solitaire & retirée. Dès que cette mere désolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit S. Chrysostome, me mena dans sa chambre, & m'aiant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avoit mis au monde, elle commença à pleurer, & à me parler en des termes qui me donnérent encore plus de pitié que ses larmes. » Mon fils, me dit-elle, » Dieu n'a pas voulu que je jouisse long-» tems de la vertu de votre pere. Sa » mort, qui suivit de près les douleurs » que j'avois endurées pour vous mettre » au monde, vous rendit orphelin, &

» me laissa veuve, plutôt qu'il n'eût été » utile à l'un & à l'autre. J'ai souffert » toutes les peines & toutes les incom- » modités du veuvage, lesquelles certes » ne peuvent être compriſes par les per- » sonnes qui ne les ont point éprouvées. » Il n'y a point de discours qui puisse » représenter le trouble & l'orage où se » voit une jeune femme, qui ne vient » que de sortir de la maison de son pe- » re, qui ne sait point les affaires, & » qui étant plongée dans l'affliction, » doit prendre de nouveaux soins, dont » la foiblesse de son âge, & celle de son » sexe, sont peu capables. Il faut qu'elle » suplée à la négligence de ses serviteurs, » & se garde de leur malice; qu'elle se » défende des mauvais desseins de ses » proches : qu'elle souffre constamment » les injures des partisans, & l'insolence » & la barbarie qu'ils exercent dans la » levée des impôts.

» Quand un pere en mourant laisse » des enfans, si c'est une fille, je sai que » c'est beaucoup de peine & de soin » pour une veuve : ce soin néanmoins » est supportable, en ce qu'il n'est pas » mêlé de crainte, ni de dépense. Mais » si c'est un fils, l'éducation en est bien » plus difficile, & c'est un sujet conti- » nuel d'appréhensions & de soins, sans » parler de ce qu'il coute pour le faire » bien instruire. Tous ces maux pour-

» tant ne m'ont point portée à me re-
» marier. Je ſuis demeurée ferme par-
» mi ces orages & ces tempêtes, & me
» confiant ſur-tout en la grace de Dieu,
» je me ſuis réſolue de ſouffrir tous ces
» troubles que le veuvage apporte avec
» ſoi.

» Mais ma ſeule conſolation dans ces
» miſères, a été de vous voir ſans ceſſe,
» & de contempler dans votre viſage
» l'image vivante & le portrait fidéle de
» mon mari mort. Conſolation qui a
» commencé dès votre enfance, lorſque
» vous ne ſaviez pas encore parler, qui
» eſt le tems où les peres & les meres
» reçoivent plus de plaiſir de leurs en-
» fans.

» Je ne vous ai point auſſi donné ſu-
» jet de me dire, qu'à la vérité j'ai ſou-
» tenu avec courage les maux de ma
» condition préſente, mais auſſi que j'ai
» diminué le bien de votre pere pour
» me tirer de ces incommodités; qui eſt
» un malheur que je ſai arriver ſouvent
» aux pupilles. Car je vous ai conſervé
» tout ce qu'il vous a laiſſé, quoique je
» n'aie rien épargné de tout ce qui vous
» a été néceſſaire pour votre éducation.
» J'ai pris ces dépenſes ſur mon bien,
» & ſur ce que j'ai eu de mon pere en
» mariage. Ce que je ne vous dis point,
» mon fils, dans la vûe de vous repro-
» cher les obligations que vous m'avez.

» Pour tout cela je ne vous demande
» qu'une grace ; ne me rendez pas veu-
» ve un seconde fois. Ne r'ouvrez pas
» une plaie qui commençoit à se fermer.
» Attendez au moins le jour de ma
» mort : peut-être n'est-il pas éloigné.
» Ceux qui sont jeunes peuvent espérer
» de vieillir : mais à mon âge je n'ai
» plus que la mort à attendre. Quand
» vous m'aurez ensevélie dans le tom-
» beau de votre pere, & que vous au-
» rez réuni mes os à ses cendres, entre-
» prenez alors d'aussi longs voiages, &
» navigez sur telle mer que vous vou-
» drez, personne ne vous en empéchera.
» Mais pendant que je respire encore,
» supportez ma présence, & ne vous
» ennuiez point de vivre avec moi. N'at-
» tirez pas sur vous l'indignation de
» Dieu, en causant une douleur si sensi-
» ble à une mere qui ne l'a point méri-
» tée. Si je songe à vous engager dans
» les soins du monde, & que je veuille
» vous obliger de prendre la conduite
» de mes affaires qui sont les vôtres,
» n'aiez plus d'égard, j'y consens, ni
» aux loix de la nature, ni aux peines
» que j'ai essuiées pour vous élever, ni
» au respect que vous devez à une mere,
» ni à aucun autre motif pareil : fuiez-
» moi comme l'ennemie de votre repos,
» & comme une personne qui vous tend
» des piéges dangereux. Mais si je fais

» tout ce qui dépend de moi, afin que » vous puissiez vivre dans une parfaite » tranquilité, que cette considération » pour le moins vous retienne, si tou- » tes les autres sont inutiles. Quelque » grand nombre d'amis que vous aiez, » nul ne vous laissera vivre avec autant » de liberté que je fais. Aussi n'y en a- » t-il point qui ait la même passion que » moi pour votre avancement & pour » votre bien.

S. Chrysostome ne put résister à un discours si touchant, & quelque sollicitation que Basile son ami continuât toujours à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mere si pleine de tendresse pour lui, & si digne d'être aimée.

L'antiquité payenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple & naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant? Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté? Ne voit-on pas que tout y coule de source, & que c'est la nature même qui l'a dicté? Mais, ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une mere affligée à l'excès, & pénétrée de douleur, à qui dans un état si violent il n'échape pas un seul mot ni d'emportement, ni même

de plainte contre l'auteur de ſes peines & de ſes allarmes, ſoit par reſpect pour la vertu de Baſile, ſoit par la crainte d'irriter ſon fils, qu'elle ne ſongeoit qu'à gagner & à attendrir.

ARTICLE SECOND.

Du fond de ſcience néceſſaire à l'Orateur chrétien.

CE QUE j'ai dit juſqu'ici ne regarde encore que le ſtile & la manière de parler dont l'orateur chrétien doit ſe ſervir, ce que S. Auguſtin appelle, *eloquenter dicere*. Il me reſte à traiter de ce qui fait la ſcience indiſpenſablement néceſſaire à un prédicateur, ce que le même Saint appelle, *ſapienter dicere*.

Sans ce fonds de ſcience, * un prédicateur, quelque éloquent qu'il parût, ne ſeroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ſes auditeurs, qu'il leur ſeroit plus agréable, & qu'en les éblouiſſant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain ſon de paroles pour la vérité, qui ſeule eſt la nourriture ſolide de l'eſprit. On ſait, dit S. Auguſtin, combien les payens mêmes, qui n'étoient point éclairés des

* Qui affluit inſipienti eloquentia, tanto magis cavendus eſt quanto magis ab eo in iis quæ audire inutile eſt, delectatur auditor, & eum, quòniam diſertè dicere audit, etiam verè dicere exiſtimat. S. *Aug. lib.* 4. *de doctr. chriſt. cap.* 5.

lumières de la sagesse divine, mais guidés par la seule raison & par le bon sens, ont témoigné de mépris pour cette fausse éloquence : que devons-nous donc en penser, nous qui sommes les enfans & les ministres de cette même sagesse ?

Il n'est que trop ordinaire à plusieurs de ceux qui se préparent à la prédication, d'être plus occupés du soin d'embellir leurs discours, que de celui de les remplir de vérités solides. Cependant c'est un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moien de bien parler est de bien penser : & pour bien penser, il faut être instruit, posséder bien son sujet, avoir l'esprit orné de beaucoup de connoissances.

Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.

C'étoit dans la philosophie, & sur-tout dans celle de Platon, que les Anciens croioient qu'on pouvoit puiser ce fonds de connoissances, seules capables de former un bon orateur :

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

De là vient que Ciceron en recommande l'étude avec tant de soin ; * & il avoue, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, que s'il a acquis quelque éloquen-

* Fatear me oratorem, si modo sim, aut etiam quicumque sim ; non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis exstitisse. *Orat. n.* 12.

ce, il en eſt moins redevable à la rhétorique qu'à la philoſophie.

Les orateurs chrétiens ont des ſources infiniment plus pures & plus abondantes, où ils doivent puiſer ce fonds de ſcience. Ces ſources, ſont l'Ecriture & les Peres. Quelles richeſſes n'y trouve-t-on point! Et combien ſeroit-on condannable de négliger un ſi précieux tréſor? Quiconque ſera bien verſé dans cette lecture, ne ſera pas après cela beaucoup embarraſſé de l'élocution. Les penſées ſolides, & les grandes vérités dont il ſera plein, entraîneront après elles des expreſſions qui y répondent; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur:

Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

§. I.

De l'étude de l'Ecriture Sainte.

C'EST la lecture des livres ſaints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur: & S. Auguſtin avance comme un principe inconteſtable, que l'orateur chrétien eſt plus ou moins en état de parler ſolidement, ſelon qu'il eſt plus ou moins verſé dans les Saintes Ecritures: *Sapienter dicit homo tanto magis vel minus, quanto in ſcripturis ſanctis magis minuſve profecit.*

De doctrin. chriſt. l. 4. c. 5.

Toute la religion, toute la ſcience de l'homme pour la vie préſente auſſi

bien que pour l'autre, consiste à connoître le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ qu'il a envoié : *Hac est vita aeterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum.* Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connoissance ? Et dans quelle autre source peut-elle être puisée que dans les Saintes Ecritures ? *Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui a pénétré la profondeur des tresors de sa sagesse & de sa science ?* Qui peut se vanter *d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence ferme & assurée pour connoître le mystére de Dieu le Pere & de Jesus-Christ ?* Il n'y a que ceux *a qui Dieu a bien voulu faire connoître quelles sont les richesses de la gloire de ce* double *mystére*, c'est-à-dire, les Evangélistes, & les Apôtres, qui puissent dire, *Nous avons reçu l'esprit de Dieu : nous connoissons les sentimens & les pensées de J. C.* On sait que ce don a été accordé à Saint Paul dans un degré éminent. *Il fait profession de ne savoir autre chose que Jesus Christ, & Jesus-Christ crucifié.... Tout* le reste *lui semble une perte au prix de cette haute & sublime connoissance.* Il déclare en plus d'un endroit que sa vocation est *d'annoncer & de découvrir à tous les hommes les richesses incomprehensibles du mystére de Jesus-Christ, dont il a reçu une intelligen-*

Joan. 17. 3.

Rom. 11. 34. & 33.

Coloss. 2. 2.

Coloss. 1. 27.

1. Cor. 2. 12. & 16.

1. Cor. 2. 2.

Philip. 3. 8.

Coloss. 4. 3. & 4.

Ephes. 3. 8. & 9.

ce particulière, & de les éclairer en leur découvrant *combien est admirable l'économie de ce mystère caché avant tous les siécles en Dieu.*

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'Evangile, à proprement parler, sinon un député & un ambassadeur que Dieu envoie vers les hommes, pour leur parler de sa part, pour leur expliquer ses intentions, pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, & de la paix qu'il veut bien leur accorder selon cette majestueuse parole de S. Paul : *pro Christo legatione fungimur* ? Or de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions, de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, sinon du maître qui l'envoie ? C'est pour cela que saint Paul exhortoit les Ephésiens à offrir pour lui de continuelles prières, *afin que le Dieu dont il exerçoit la légation & l'ambassade lui ouvrît la bouche, & lui donnât des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Evangile.*

2. Cor. 5. 20.

Ephes. 6. 19.

Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'est Dieu lui-même qui a mis dans sa bouche, & dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation : *Posuit in nobis verbum reconciliationis.*

2. Cor. 5. 19.

Quand les prédicateurs peuvent-ils dire véritablement aux peuples qui les é-

coutent : *Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jesus-Christ* ; *& c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche* : *Nous vous parlons devant Dieu en Jesus-Christ*, ou plutôt, *c'est Jesus-Christ qui parle en nous* ; sinon lorsque les vérités qu'ils annoncent, & les preuves dont ils les appuient, sont tirées de l'Ecriture sainte, & ont pour garand la parole de Dieu même ? Elle est d'ailleurs d'une fécondité infinie, soit qu'on veuille enseigner le dogme, ou expliquer les mystères : soit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les vices. *Toute écriture qui est inspirée de Dieu est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la piété & à la justice.*

2. Cor 5. 20. ibid. 12. 19. ibid. 13. 3. 1. Timot. 3. 16.

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux fidéles ont toute une autre force, & font toute une autre impression, quand elles sont ainsi revêtues de l'autorité divine, parce que naturellement tout homme avec l'idée de la divinité, porte dans son cœur un fonds de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les esprits, lorsqu'elles sont attachées à quelques passages de l'Ecriture sainte, dont on a soin d'approfondir le sens, & de faire sentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui

le rend bien plus attentif : du moins il le retrouve chez lui, & en le lisant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation, souvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, passe rapidement, ne laisse aucune trace, & se confond avec le reste du discours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'instructions qui ne sont fondées que sur des raisonnemens humains.

On suivroit, dit M. de Fénelon dans ses dialogues sur l'éloquence, où il établit d'excellentes régles sur la manière de prêcher, » On suivroit vingt ans » bien des prédicateurs, sans apprendre » la religion comme on la doit savoir... » J'ai souvent remarqué, ajoute-t-il dans » un autre endroit qu'il n'y a ni art ni » science dans le monde, que les maîtres n'enseignent de suite par principes & avec méthode. Il n'y a que la » religion qu'on n'enseigne point de » cette manière aux fidéles. On leur donne dans l'enfance un petit catéchisme » sec, & qu'ils apprennent par cœur, sans » en comprendre le sens : après quoi ils » n'ont plus pour instruction que des sermons vagues & détachés. Je voudrois » qu'on enseignât aux chrétiens les premiers élémens de leur religion, & » qu'on les menât avec ordre jusqu'aux » plus hauts mystères. C'est ce que l'on

„ faiſoit autrefois. On commençoit par „ les catéchèſes, après quoi les paſteurs „ enſeignoient de ſuite l'Evangile par „ des homélies. Cela faiſoit des chré- „ tiens très-inſtruits de toute la parole „ de Dieu.

C'eſt ainſi que les paſteurs inſtruiſoient anciennement leurs peuples : & la principale préparation qu'ils croioient devoir apporter à cet important miniſtère qui leur paroiſſoit très redoutable, étoit l'étude de l'Ecriture ſainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage & l'exemple de S. Auguſtin. Valére ſon évêque l'avoit ordonné prêtre malgré lui, dans le deſſein principalement de lui faire exercer le miniſtère de la prédication. En effet il l'en chargea peu de tems après. Qui pourroit exprimer les craintes, les inquiétudes, les allarmes de S. Auguſtin à la vûe de cette fonction, que pluſieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faiſoit trembler ce grand homme ? Que lui manquoit-il néanmoins, ou du côté des talens naturels, ou par rapport au fonds de ſcience néceſſaire à un prédicateur ? Et c'eſt ce que lui repréſentoit ſon Evêque. Lui-même avoue qu'il ſavoit aſſez toutes les choſes qui regardent la religion : mais il croioit n'avoir pas encore appris comment il faloit diſtribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur

Epiſt. 21. Valer.

ſalut ; & c'eſt pour cela qu'il demandoit avec tant d'inſtance qu'au moins on lui accordât quelque eſpace de tems pour s'y préparer par l'étude de l'Ecriture ſainte, par la prière, & par les larmes. „ Que ſi, diſoit-il dans la belle requête qu'il préſenta à ſon Evêque, „ après „ que j'ai connu par expérience ce qui „ eſt néceſſaire à un homme chargé de „ la diſpenſation des ſacremens & de „ la parole de Dieu, vous ne voulez „ pas me donner le tems d'acquérir ce „ que je voi qui me manque, vous vou- „ lez donc que je périſſe ? Valére mon „ cher pere, où eſt votre charité ?.... „ Car qu'aurai-je à répondre au Sei- „ neur quand il me jugera ? Lui dirai-je „ qu'étant déja embarqué dans les em- „ plois eccléſiaſtiques, il ne m'a plus été „ poſſible de m'inſtruire de ce qui m'é- „ toit néceſſaire pour m'en bien ac- „ quitter ?

Ce que S. Auguſtin a penſé ſur ce ſujet, tous les Peres qui ont été chargés du miniſtère de la prédication l'ont penſé & l'ont pratiqué comme lui : ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Naziance, ſaint Chryſoſtome ; & ils ont marqué cette route à leurs ſucceſſeurs. Cette étude eſt donc néceſſaire à tous, & peut ſuffire à beaucoup. Il y a une infinité d'eccléſiaſtiques, peu habiles d'ailleurs, deſtinés cependant à inſtruire les enfans &

les perſonnes du peuple ou de la campagne, que la ſeule lecture des Livres ſaints, & ſur tout du Nouveau Teſtament, mettra en état de s'acquitter avec ſuccès de leur emploi, & en qui cette lecture faite avec quelque ſoin ſuppléera à ce qui peut leur manquer du coté de la ſcience & de la facilité de parler. * Saint Auguſtin veut que plus ils ſe ſentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richeſſes de l'Ecriture; qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuiant leurs paroles de ſon témoignage; & qu'ils trouvent dans ſa grandeur & dans ſa force le moien de croître en quelque ſorte & de ſe fortifier avec elle.

§. II.

De l'Étude des Peres.

MAIS pour remplir plus dignement un miniſtère ſi ſublime & ſi important, il faut ajouter à l'étude de l'Ecriture ſainte celle des docteurs de l'Egliſe, qui en ſont les véritables interprétes, & que Jeſus-Chriſt, l'unique Maître des hommes, a daigné s'aſſocier dans cette ho-

* Quanto ſe pauperiorem cernit in ſuis, tanto eum oportet in iſtis eſſe ditiorem: ut quod dixerit ſuis verbis, probet ex illis: & qui propriis verbis minor erat, magnorum teſtimonio quodammodo creſcat. *De doctr. Chriſt. l. 4 c. 5.*

norable qualité, en les éclairant particulièrement de ſes lumières.

L'éloquence de la Chaire a au-deſſus de celle du Barreau un avantage & un ſecours qu'on n'eſtime pas aſſez, & dont il me ſemble qu'on ne fait point aſſez d'uſage. Dans la dernière l'orateur tire preſque tout ce qu'il a à dire de ſon propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques penſées, de quelques tours, que lui fourniront les Anciens : mais il ne lui eſt pas permis de les copier ; & quand il le pourroit, ſon ſujet pour l'ordinaire ne le comporteroit pas. Il n'en eſt pas ainſi d'un prédicateur. Quelque matière qu'il ait à traiter, il a un vaſte champ ouvert dans les écrits des Peres grecs & des Peres latins, où il eſt sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus ſolide ſur cette matière ; non ſeulement les principes & leurs conſéquences, les vérités & leurs preuves, les regles & leur application ; mais encore très ſouvent les penſées & les tours : en ſorte qu'un orateur aſſez médiocre par lui-même, ſe trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain ſens ſon propre bien par l'uſage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puiſſe lui faire un crime de ſe parer ainſi de ces précieuſes dépouilles, on devroit au contraire lui ſavoir très mauvais gré s'il oſoit préférer ſes propres penſées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilége

vilége particulier d'instruire après leur mort tous les pays & tous les siécles.

On ne prétend pas, quand on parle ainsi, borner le travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Peres, & à les débiter de la sorte à leurs auditeurs. Quand pourtant cela seroit ainsi, les peuples n'en seroient pas moins bien instruits, & ils ne seroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maîtres & pour pasteurs Saint Ambroise, Saint Augustin, Saint Chrysostome. J'ai entendu un Curé de Paris, qui étoit fort goûté & fort suivi, dont les prônes n'étoient presque composés que de morceaux de M. le Tourneux & de M. Nicole. En effet qu'importe au peuple d'où soit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il soit excellent, & propre à l'instruire? Mais rien n'empêche un prédicateur de prêter, ou plutot de joindre son éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fonds des preuves & du raisonnement, & le tournant à sa manière, sans s'en rendre esclave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les justes soient affligés dans cette vie, S. Chrysostome, dans sa première homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raisons différentes, toutes appuiées de passages de l'Ecriture sainte, & en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres discours. S. Augus-

tin dit aussi des choses merveilleuses sur cette matière dont il parloit souvent, parce que de tout tems cette instruction & cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'esprit & du talent pour la parole, se trouvant au milieu de ces richesses immenses, dont il lui est permis de prendre tout ce qu'il lui plaira, peut-il manquer de parler d'une manière grande, noble, majestueuse, & en même tems instructive & solide ? Quand on est un peu versé dans la lecture des Peres, on sent bien si un discours est puisé dans ces sources, si les preuves & les principes en sont tirés; & quelque éloquent, quelque solide même qu'il soit d'ailleurs, il lui manque quelque chose d'essentiel, si cette partie lui manque.

Je le répéte encore, cet avantage est d'un prix inestimable, & ne demande pas un travail ni un tems infini. Quelques années de retraite suffiroient pour cette étude, quelque vaste qu'elle paroisse : & si un homme possédoit bien seulement les homélies de saint Jean Chrysostome & les sermons de S. Augustin sur l'Ancien & le Nouveau Testament, avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere, il y trouveroit tout ce qui est nécessaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres suffiroient seuls pour lui apprendre comment il faut instruire les peuples, en leur ensei-

gnant à fond & par principes la religion, en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale : mais sur tout en leur faisant bien connoître Jesus-Christ, sa doctrine, ses actions, ses souffrances, ses mystères ; & attachant toutes ces instructions sur le texte même de l'Ecriture, dont l'explication est à la portée & au goût des ignorans comme des savans, & fixe les vérités dans l'esprit d'une manière & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de S. Augustin, la nécessité où ils seront un jour, si Dieu les appelle au ministère ecclésiastique, de faire des études solides, d'apprendre la religion dans les sources, de se rendre familière l'Ecriture, & de prendre pour maitres & pour guides les Saints Peres, avant que d'entreprendre d'instruire les autres.

CHAPITRE TROISIÉME.

DE L'ÉLOQUENCE DE L'ECRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propose ici de faire quelques réflexions sur l'éloquence des livres sacrés, je suis bien éloigné

de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flate l'oreille & l'esprit, & ce qui peut les former au bon gout. Le but que Dieu s'est proposé en parlant aux hommes dans ses Ecritures, n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil & leur curiosité, ni d'en faire des orateurs & des savans, mais de les rendre meilleurs. Son dessein, dans ces livres sacrés, n'est pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres; mais de nous purifier, de nous convertir, & de nous rappeller du dehors où nos sens nous conduisent, à notre cœur où la grace nous éclaire & nous instruit.

Il est vrai que la Sagesse divine méne à sa suite tous les biens, & qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siécle respecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne seroit-elle pas éloquente, elle * qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquentes les langues des petits enfans? § *Qui a fait la bouche de l'homme*, dit-elle ailleurs en répondant à Moyse, qui croioit manquer du talent de la parole; *Qui a formé le muet*

* Sapientia aperuit os mutorum, & linguas infantium fecit disertas. *Sap.* 10. 21.

§ Obsecro, Domine: non sum eloquens ab heri & nudius tertius.... Quis fecit os hominis? aut quis fabricatus est mutum & surdum, videntem & cæcum? Nonne ego? *Exod.* 4. 10. & 11.

& le ſourd ; celui qui voit, & celui qui eſt aveugle ? N'eſt ce pas moi ?

Mais cette divine Sageſſe, pour ſe rendre plus acceſſible & plus intelligible, a bien voulu ſe rabaiſſer juſqu'à notre langage, prendre notre ton, & balbutier, pour ainſi dire, avec les enfans. De là vient que le caractère dominant des Ecritures, & qui s'y fait ſentir preſque partout, eſt la ſimplicité.

Cela eſt encore plus ſenſible dans les Ecritures du Nouveau Teſtament, & S. Paul nous en découvre une raiſon bien ſublime. D'abord le deſſein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à ſa connoiſſance par l'uſage de leur raiſon, & par la conſidération de la ſageſſe de ſes ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette première manière d'enſeigner, tout étoit grand & magnifique, tout répondoit & à la majeſté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit inſtruit. Le péché a renverſé cet ordre, & a fait prendre une voie toute oppoſée. *Dieu voiant que le monde avec la ſageſſe humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la ſageſſe divine : il lui a plu de ſauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui.* Or une partie de cette folie conſiſte dans la ſimplicité de la parole & de la doctrine évangelique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la 1. Cor. 1. 21.

ſcience, & de l'eſprit des philoſophes, & rendre mépriſables le faſte & l'enflure de l'orgueil humain, en faiſant écrire les Livres ſaints, ſeuls deſtinés à convertir les hommes, d'un ſtile tout différent de celui des auteurs payens. Au lieu que ceux-ci ne paroiſſent preſque occupés que du ſoin de relever leurs diſcours par des ornemens, les auteurs ſacrés ne ſongent jamais à faire paroître de l'eſprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jeſus-Chriſt l'honneur de la converſion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raiſonnement humain.

Si donc, malgré cette ſimplicité, qui eſt le vrai caractère des Ecritures, on y trouve des endroits ſi beaux & ſi éclatans; il eſt très remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fond même des choſes qu'on y traite, qui ſont par elles-mêmes ſi grandes & ſi élevées, qu'elles entraînent néceſſairement la magnificence du ſtile.

D'ailleurs, il en eſt de la manière dont la Sageſſe divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a converſé avec eux par l'incarnation, & dont elle a opéré leur ſalut. Elle étoit voilée à la vérité & obſcurcie par les déhors rebutans de l'enfance, du ſilence, de la pauvreté, des contra-

dictions, des humiliations, des souffrances: mais au travers de tous ces voiles elle laissoit toujours échaper des traits & des raions de majesté & de puissance, qui annonçoient clairement sa divinité. Ce double caractère de simplicité & de grandeur éclate aussi par tout dans les livres sacrés: & quand on examine avec attention & ce que cette Sagesse a souffert pour nôtre salut, & ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction, on reconnoit également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat verbum*, voilà la source de sa grandeur; mais qui s'est fait chair pour nous, *& Verbum caro factum est*, voilà la cause de ses foiblesses.

Il étoit nécessaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car sans cela, en faisant trop valoir ces sortes de beautés, on exposeroit les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, & qu'elle y cache souvent de plus grandes profondeurs; ou on les exposeroit à un autre danger non moins à craindre, qui est de négliger les choses mêmes que nous dit la Sagesse, & de n'être atten-

tifs qu'à la manière dont elle les dit ; & ainſi d'eſtimer moins les avis ſalutaires qu'elle nous donne, que les traits d'éloquence qui lui échapent. Or c'eſt lui faire injure que d'admirer ſa ſuite & ſon cortége, & de ne la pas regarder ; ou d'être plus touché des préſens qu'elle fait ſouvent à ſes ennemis, que des graces qu'elle réſerve pour ſes enfans & ſes diſciples.

Je parcourrai différentes matières, mais ſans y garder un ordre bien exact. J'ai déja averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici ſur l'écriture ſainte ne ſont pas de moi, & la beauté du ſtile le fera aſſez remarquer.

§. I. SIMPLICITÉ

DES ECRITURES MYSTERIEUSES.

Luc. 23. 33. *Ibi crucifixerunt eum.* „ Là ils crucifiérent Jeſus-Chriſt.

PLUS on fait attention au caractère inimitable des Evangéliſtes, plus on y reconnoit la conduite d'un autre eſprit que celui de l'homme. Ils ſe contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié, ſans marquer ni étonnement, ni compaſſion, ni reconnoiſſance. Qui parleroit ainſi d'un ami qui auroit donné ſa vie pour lui ? Quel fils raporteroit d'une manière ſi courte & ſi ſimple

comment ſon pere l'auroit exemté du dernier ſupplice, en le ſouffrant à ſa place ? Mais c'eſt en cela que le doigt de Dieu eſt évident : & moins l'homme paroit dans une conduite ſi peu humaine, plus l'opération de Dieu eſt manifeſte.

* Les Prophétes décrivent les ſouffrances de Jeſus-Chriſt d'une manière vive, touchante, pathétique. Ils ſont pleins de ſentimens & de réflexions. Mais les Evangéliſtes les racontent d'une manière ſimple, ſans mouvemens, ſans réflexions, ſans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoiſſance, ſans paroitre avoir aucun deſſein de charger leurs lecteurs en diſciples de Jeſus-Chriſt. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de ſiécles de celui du Meſſie, fuſſent ſi touchés de ſes ſouffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de ſa croix, & ſi zélés pour ſa gloire, parlaſſent d'une manière ſi modérée du crime inoui commis contre ſa perſonne. Le zèle des Evangéliſtes eût été ſuſpect : celui des Prophétes ne pouvoit l'être. Mais ſi les Evangéliſtes & les Prophétes n'avoient été inſpirés, les premiers euſſent écrit d'une manière plus animée, & les ſeconds d'une manière plus indifférente. Les uns euſſent marqué un deſſein de perſuader, & les autres une timidité & une héſitation dans leurs conjectures qui n'eût

* *David pſ. 21. & 68. Iſaie. ch. 50. & 53. Jerem. ch. 11. &c.*

touché perſonne. Tous les Prophétes ſont ardens, zèlés, pleins de reſpect & de vénération pour les myſtères qu'ils annoncent : tous les Evangéliſtes ſont tranquilles, & avec un zèle égal à celui des Prophétes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoitre la main qui a conduit les uns & les autres? & quelle preuve peut être plus ſenſible de la divinité des Ecritures, que de ne reſſembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même tems, combien un tel exemple, & il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à reſpecter l'auguſte ſimplicité des livres ſaints, qui ſouvent cache les plus ſublimes vérités, & les plus profonds myſtères ?

(*In ch. 22.* C'eſt ainſi à peu près que l'Ecriture raporte qu'Iſaac fut mis par Abraham ſur le bois qui lui devoit ſervir de bucher, & qu'il fut lié avant que d'être immolé, ſans nous dire un ſeul mot ni des diſpoſitions de ce fils, ni du diſcours que ſon pere lui tint : ſans nous préparer à un tel ſacrifice par quelques réflexions, & ſans nous dire avec quels ſentimens le fils & le pere s'y étoient ſoumis. L'hiſtorien Joſéphe met dans la bouche d'Abraham un diſcours aſſez long, qui eſt fort beau & fort touchant : Moyſe lui fait garder le ſilence, & le garde lui-même. C'eſt que l'un écrivoit

en homme, & par ſon propre eſprit; & que l'autre n'étoit que l'inſtrument & la plume de l'eſprit de Dieu, qui lui dictoit toutes ſes paroles.

§. II. SIMPLICITÉ ET GRANDEUR

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre. Quel homme ayant à parler de ſi grandes choſes, eût commencé comme Moyſe? Quelle majeſté, & en même tems quelle ſimplicité! Ne ſent-on pas que c'eſt Dieu lui-même qui nous inſtruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au deſſus de laquelle il eſt? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ſes expreſſions à la grandeur de ſon ſujet: & il n'auroit montré que ſa foibleſſe. La Sageſſe éternelle, qui * s'eſt jouée en faiſant le monde, en fait le récit ſans s'émouvoir. Gen. 1. 1.

Les Prophétes, dont le but eſt de nous faire admirer les merveilles de la création en parlent d'un ton bien différent.

§ *Le Seigneur prend poſſeſſion de ſon empire: il s'eſt revêtu de gloire. Le Seigneur s'eſt revêtu de force: il s'eſt armé de ſon pouvoir.* Pſ. 92. 1.

Le ſaint Roi, tranſporté en eſprit à la première origine du monde, dépeint

* Ludens in orbe terrarum. *Prov* 8. 31.

§ Dominus regnavit: decorem indutus eſt. Indutus eſt Dominus fortitudinem & præcinxit ſe.

en termes magnifiques comment Dieu, qui jusques-là étoit demeuré inconnu, invisible, & caché dans le secret impénétrable de son Etre, s'est tout d'un coup manifesté par une foule de merveilles incompréhensibles.

Le Seigneur, dit-il, sort enfin de sa solitude. Il ne veut plus être seul heureux, seul juste, seul saint. Il veut régner par sa bonté & par ses largesses. Mais de quelle gloire ce Roi immortel est-il revêtu ! Quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux ! De quelle source partent tant de lumières, & tant de beautés ? Où étoient cachés ces trésors & cette riche pompe, qui sortent du sein des ténébres ? Quelle est la majesté même du Créateur, si celle qui l'environne imprime un tel respect ? Que doit-il être, puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?

Le même Prophéte, dans un autre psaume, sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnoissance, s'exhorte lui-même à louer & à bénir une majesté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits l'accablent. * *O mon ame, bé-*

Ps 103. 1. 2.

* Benedic anima mea Domino. Domine Deus meus, magnificatus es vehementer. Confessionem (heb gloriam) & decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento.

niſſez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire: Vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau. Ne ſemble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des ſiécles s'eſt revêtu de magnificence & de gloire, & qu'en ſortant du ſecret de ſon palais, il s'eſt fait voir tout brillant de lumière? Mais tout cela n'eſt que ſa parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre majeſté, ô mon Dieu, eſt bien au-deſſus de la lumière qui l'environne. J'arrête mes regards ſur vos habits, ne pouvant les fixer ſur vous. Je puis diſcerner la riche broderie de votre pourpre: mais je ceſſerois de vous voir ſi j'oſois élever mes yeux juſqu'à votre viſage.

Il n'eſt pas inutile de comparer ainſi la ſimplicité de l'hiſtorien, avec la ſublime magnificence des Prophétes. Ils parlent du même objet, mais dans des vûes toutes différentes. Il en eſt ainſi de toutes les circonſtances de la création. J'en raporterai ſeulement quelques unes, qui feront juger des autres.

2. * *Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour préſider au jour, & l'autre moindre pour préſider à la nuit: il fit auſſi les étoiles.*

* Fecit Deus duo luminaria magna: luminare majus, ut præeſſet diei: & luminare minus, ut præeſſet nocti; & ſtellas. Gen. 1. 16.

Y a-t-il rien en même tems de plus grand de plus ſimple ? Je ne parlerai que du ſoleil & des étoiles, & je commencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant ſpectacle dont il avoit orné l'univers : *Et ſtellas.* Il dit en un mot, ce qui ne lui a couté qu'une parole. Mais qui peut ſonder la vaſte étendue de cette parole ? Faiſons-nous réflexions que ces étoiles ſont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes, excepté les planettes, une ſource inépuiſable de lumière ? * Mais quel eſt l'ordre qui a fixé leurs rangs ? Et à qui obéit ſi ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les ſentinelles ſont ſi vigilantes ? Le firmament, parſemé de ce nombre infini d'étoiles, § eſt le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puiſſant : & pour rendre tous les hommes inexcuſables, il ne faut que ce livre écrit en caractères de lumière.

Pour le ſoleil, qui peut l'enviſager fixement, & ſoutenir quelque tems l'é-

* Stellæ dederunt lumen in cuſtodiis ſuis, & lætatæ ſunt. Vocatæ ſunt, & dixerunt, Adſumus, & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. *Baruch.* 3. 34. 35.

§ Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Pſ.* 18. 2.

clat de ſes raiſons. * *C'eſt l'ouvrage admirable du Très-haut. Il brule la terre en ſon midi : & qui peut ſupporter ſes vives ardeurs ? Il conſerve une fournaiſe de feu toujours agiſſante. Il brûle les montagnes d'une triple flamme : il élance des raions de feu, & la vivacité de ſa lumière éblouit les yeux. Le Seigneur qui l'a fait eſt grand, & il hâte ſa courſe pour lui obéir.* Eſt-ce donc là le même ſoleil, dont la Genèſe parle d'une manière ſi ſimple : *Fecit luminare majus, ut præeſſet diei* ? Que de beautés renfermées & comme voilées ſous ce petit nombre de paroles ? Peut-on concevoir avec quelle pompe & qu'elle profuſion le ſoleil commence ſa courſe, de quelles couleurs il embellit la nature, & de quelle magnificence il eſt lui-même revêtu en s'élevant ſur l'horiſon, comme l'époux que le ciel & la terre attendent, & dont il fait les délices ? *Ipſe tamquam ſponſus procedens de thalamo ſuo.* Mais voiez comme il allie avec la majeſté & les graces d'un époux, la courſe rapide d'un géant, qui ſonge moins à plaire, qu'à porter par tout la nouvelle du Prince qui l'envoie, & qui eſt Eccli. 43. 2. 3.

* Sol.., vas admirabile, opus excelſi. In meridiano exurit terram, in conſpectu ardoris ejus quis poterit ſuſtinere ? Fornacem cuſtodiens in operibus ardoris ; triplici ter ſol exurens montes, radios igneos exſufflans, & refulgens radiis ſuis obcæcat oculos. Magnus Dominus qui fecit illum, & in ſermonibus ejus feſtinavit iter.

moins occupé de sa parure que de son devoir. *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A summo cœlo egressio ejus ; & occursus ejus usque ad summum ejus ; nec est qui se abscondat à calore ejus.* Sa lumière est encore aussi vive & aussi abondante qu'au premier jour, sans que ce déluge continuel de feu qui se répand de toutes parts, ait affoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine & si précipitée. Le Prophète a bien raison de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum!* Quelle est la majesté du Créateur, & que doit-il être lui-même, puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?

3. J'ajouterai encore ce qui regarde
Gen. 1 9. la formation de la mer. *Dieu dit que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, & que l'élement aride paroisse.*

Si les Prophètes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées sous la surface de ces paroles, leur profondeur seroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici qu'une simple parole, est une menace terrible, & un tonnerre selon le Pro-
Ps 103 6. 7 phète. * *Les eaux avoient surpassé les montagnes. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre*

* Super montes stabunt aquæ Ab increpatione tua fugient ; à voce tonitrui tui formidabunt.

elles se sont retirées avec empressement & frayeur. Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante : elles se hâtérent de se précipiter, & de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble usurpé, puisque Dieu les en chassoit. Il arriva quelque chose de semblable, quand Dieu fit passer à son peuple la mer rouge & le Jourdain : *Increpuit mare rubrum, & exsiccatum est.* Ce qui donne lieu à un autre * Prophéte, de demander à Dieu, si c'est donc contre la mer & contre les fleuves qu'il est irrité.

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effraiées paroissoient devoir porter le désordre par tout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gouverne & manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit alors. § *Qui prit* *Job.* 38. 8. 10.

* Numquid in fluminibus iratus es Domine ? vel in mari indignatio tua ? *Habac.* 3. 8.

§ Quis conclusit ostiis mare, dit-il à *Job.* *Heb* Quis protexit in valvis mare, cùm ex utero prodiens exiret ?) quando erumpebat, quasi de vulva procedens : cùm ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud, quasi pannis infantiæ, obvolverem ? Circumdedi illud terminis meis. (*Hel.* decrevi super eo decretum meum) & posui vectem & ostia. Et dixi : Usque huc ve-

ſoin de la mer, lorſqu'elle ſortoit du ſein où elle avoit été retenue ? lorſque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obſcures comme de langes & de bandelettes ? lorſque je lui donnai mes ordres, & que je lui oppoſai des portes & des barrières, en lui diſant : Tu viendras juſqu'ici, mais tu n'iras pas au delà ; & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots. Il n'eſt pas néceſſaire de relever la beauté de ces dernières paroles : à qui ne ſe fait-elle pas ſentir ? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'oſa les paſſer. * Ce qu'il avoit écrit ſur ſon rivage, l'empêcha d'aller au delà ; & l'élément qui paroit le plus indocile, fut également obéiſſant dans ſa fuite, & dans ſon repos. Cette obéiſſance eſt toujours la même depuis tant de ſiécles, & quelque agités que paroiſſent les flots, dès qu'ils approchent du bord, la défenſe de Dieu les tient en reſpect, & les arrête tout court.

§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choſes.*

ON SAIT que les auteurs les plus

nies, & non procedes amplius, & hic confringes tumentes fluctus tuos. (*Heb.* meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum.)

* Poſui arenam terminum mari, præceptum ſempiternum, quod non præteribit. Et commovebuntur, & non poterunt, & intumeſcent fluctus ejus, & non tranſibunt illud. *Jerem* 5. 22.

excellens, soit grecs, soit latins, perdent presque toutes leurs graces lorsqu'ils sont traduits litéralement, parce que l'expression fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres saints consiste plus dans les choses mêmes que dans les termes, nous voions qu'elle subsiste & se fait sentir dans les traductions les plus simples & les plus litérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture sainte, pour se convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en raporter deux ou trois passages.

1. * *Malheur à vous qui joignez maison à maison; qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre? J'entens le Seigneur: sa voix est à mes oreilles. Je vous déclare*, dit-il, *que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes & si embellies seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite.* Isaïe. 5. 8.

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproche que fait ici le Prophéte aux riches

* Væ qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis usque ad terminum loci. (*Heb.* Donec deficiat locus.) Numquid habitabitis vos soli in medio terræ? In auribus meis * Dominus exercituum; Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes & pulcræ absque habitatore.

* *C'est ainsi que porte l'hébreu: au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, & non au Prophéte.* In auribus meis sunt hæc: dixit Dominus exercituum.

de ſon tems, qui perdant de vûe la loi de Dieu, laquelle avoit aſſigné à chaque particulier une portion de la terre promiſe avec défenſe de l'aliéner pour toujours, engloutiſſoient dans leurs vaſtes parcs la vigne, le champ, la maiſon de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voiſins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Prophéte, ne me ſemble pas moins éloquente, quelque ſimple qu'elle paroiſſe. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entens le Seigneur : ſa voix eſt à mes oreilles. Pendant que tout le monde n'eſt attentif qu'à ſes plaiſirs, & que perſonne n'écoute la loi de Dieu, j'entens déja gronder ſon tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne penſent qu'à bâtir, & qu'à s'établir ſur la terre. Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entrepriſes, & une eſpèce de jurement plus effraiant encore que la menace, parce qu'il eſt une preuve qu'elle eſt prête à éclater, & qu'elle eſt irrévocable : *Si non domus multæ desertæ fuerint ! &c.*

2. Le même Prophéte dans un autre endroit peint avec des traits merveilleux le caractère du Meſſie. * *Un petit enfant*

Iſai. 9. 6.

* Parvulus natus eſt nobis, & filius datus eſt nobis : & factus eſt (*Heb.* & erit) principatus ſuper humerum ejus, & vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Conſiliarius, Deus Fortis, Pater futuri ſæculi, Princeps pacis.

nous est né, & un fils nous a été donné. Sa principauté sera sur son épaule ; & il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Prince du siecle futur, le Prince de la paix.

Je ne m'arrête qu'à cette expression : *Et erit principatus super humerum ejus* ; » Sa principauté sera sur son épaule ; qui a un sens merveilleux, & une énergie toute particulière quand on l'approfondit.

Jesus-Christ naitra enfant, mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour régner. Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets, ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles. Il sera lui-même sa force, sa puissance, sa roiauté. Il sera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un Etat qui les reconnoisse ; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux : elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naitra, lors même qu'il paroitra avoir besoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majesté divine & de la roiauté. * Il soutien-

* Portans omnia verbo virtutis tuæ. *Heb.* 1. 3. Ecce Deus vester : ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, & brachium suum dominabitur *Isai.* 40. 10.

dra tout par son efficace & sa puissance, & la souveraine autorité résidera pleinement & solidairement sur lui. *Et erit principatus super humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choisira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moiens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, & pour convertir l'instrument de son suplice en l'instrument de sa victoire, & en la marque la plus éclatante de sa roiauté. » Sa principauté sera sur son épaule.

Quand on étudie avec quelque soin les Ecritures, on reconnoit que c'est toujours la force des pensées & la grandeur des sentimens qui en font la beauté,

§. IV. DESCRIPTIONS.

1. Cyrus a été le plus grand conquérant, & le Prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Ecriture nous en découvre la raison. C'est que Dieu avoit pris plaisir à le former lui-même pour l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple. Deux cens ans avant sa naissance il l'appelle par son nom, & avertit que c'est lui qui lui mettra la couronne sur la tête,

& l'épée en main pour le rendre le libérateur de son peuple.

* *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je briserai les portes d'airain & de bronze... Je suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre : il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.* Isai. 45. 1. 2. 5.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus Roi des Perses, appellés pour lors Elamites, de partir avec les Médes : il donne les ordres pour le siége, & Babylone tombe. § *Marche, Elam ; Méde, assiége la ville. Enfin Babylone ne fera plus soupirer les autres.* Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'unisse aux Médes. Qu'il assiége une ville ennemie de mon culte & de mon peuple. Qu'il m'obéisse sans me connoitre, qu'il Isaie 21. 2.

* Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & glorioſos terræ humiliabo : portas æreas conteram, & vectes ferreos confringam... Ego Dominus, & non est ampliùs : extra me non est Deus. Accinxi te : & non cognovisti me.

§ Ascende, Ælam ; obside, Mede : omnem gemitum ejus cessare feci.

me ſuive les yeux fermés : qu'il exécute mes volontés ſans être ni de mon conſeil, ni dans ma confiance : & qu'il apprenne à tous les princes & même à tous les hommes, combien je ſuis maître des empires, des événemens, des volontés mêmes, puiſque je me fais également obéir par les rois, & par chaque ſoldat de leur armée, ſans avoir beſoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'emploier d'autres moiens que ma volonté, qui eſt auſſi ma puiſſance. *Ut ſciant hi qui ab ortu ſolis, & qui ab occidente, quoniam abſque me non eſt. Ego Dominus, & non eſt alter.*

Iſaie. 45. 6.

Qu'il y a de gandeur dans ce peu de paroles : *Aſcende Ælam* : Prince des Perſes, partez. *Obſide, Mede* : Et vous Prince des Médes, formez le ſiége. *Omnem gemitum ejus ceſſare feci* : Babylone eſt priſe & pillée. Elle eſt ſans pouvoir. Sa tyrannie eſt finie.

2. Comme Dieu eſt extrêmement ſenſible à l'oppreſſion des pauvres & des foibles, auſſi bien qu'à l'injuſtice des Juges & des grands de la terre, c'eſt ce que l'Ecriture a peint avec les couleurs les plus vives.

Iſai. 59. 14. 16.

* Iſaïe nous repréſente la vérité foible

* Converſum eſt retrorſum judicium, & juſtitia longe ſtetit : quia corruit in platea veritas, & equitas non potuit ingredi. Et facta eſt veritas in oblivionem : & qui receſſit à malo, prædæ

&

& tremblante, qui implore en vain le secours des Juges, & qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par tout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux piés. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. *Le Seigneur l'a vû*, dit le Prophéte, *& ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice* au monde. *Il a vû qu'il ne restoit plus d'homme* sur la terre, *& il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposoit à ces maux.*

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le Prophéte dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, sans que les hommes y pensent. * Le Juge invisible est présent. Il est debout pour prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre ; & pour prononcer contre les injustes, & pour les foibles & les pauvres, un jugement très diffé- *Isai.* 3. 13. 15.

patuit : & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non est judicium. Et vidit quia non est vir : & aporiatus est, quia non est qui occurrat.

* Stat ad judicandum (*Heb.* concertandum) Dominus, & stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui, & principibus ejus. Vos enim (*Heb.* & vos) depasti estis vineam. Rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, & facie paupetum commolitis dicit Dominus Deus exercituum ?

rent. *Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens & les princes de ſon peuple. Quoi c'eſt vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre paroit dans vos maiſons. Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple ? pourquoi briſez-vous les pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées ?* Rien n'eſt plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges & aux princes de ſon peuple. Quoi ! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde ; vous qui deviez lui ſervir de haie & de rempart : c'eſt vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, & qui l'avez ruinée, comme ſi le * feu y avoit paſſé. *Et vos depaſti eſtis vineam.* Encore ſi vous aviez la modération de ménager vos freres, & de ne pas les ruiner entièrement. Mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez ſous le preſſoir, pour tirer de ſes os quelque ſuc, *atteritis* ; & vous le briſez ſous le moulin pour achever de le mettre en poudre, *commolitis.* Vous prétendez peut-être me déguiſer vos vols & vos rapines, en les convertiſſant en de ſuperbes ameublemens dont vous ornez vos maiſons. J'ai ſuivi avec des yeux attentifs & jaloux tout ce qui étoit à votre frere, & que vous lui avez enlevé. Je le voi, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in do-*

* *C'eſt la force du texte original.*

mo vestra. Tout demande vengeance, & l'obtiendra. Elle tombera sur vous & sur vos enfans; & le fils d'un pere injuste, en héritant de son crime, héritera aussi de ma colère.

* *Malheur à vous*, dit-il ailleurs, *qui bâtissez vos maisons du sang du peuple. La pierre criera contre vous du milieu de la muraille: & le bois qui sert à lier le bâtiment, rendra témoignage contre vous.* Habac. 2. 11. 12.

On voit un caractère tout opposé dans la personne de Job, qui étoit le modèle d'un bon Juge & d'un bon Prince. § *La compassion*, dit-il, *m'a élevé & m'a nourri dès mon enfance, & je l'ai eue pour guide dès le sein de ma mere... Mon vêtement étoit la justice, & elle me servoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadême. Je délivrois le pauvre qui demandoit justice par ses cris, & l'orphélin qui étoit sans protecteur. Celui qui étoit prêt de périr, me combloit de bénédictions; & je consolois le cœur de la veuve. J'étois l'œil* Job cap. 31. 18. & cap. 29. 12. 17.

* Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus.... Quia lapis de pariete clamabit: & lignum, quod inter junctúras ædificiorum est, respondebit.

§ Ab infantia mea crevit mecum miseratio, (*Heb.* educavit me) & ab utero matris deduxi illam.... Liberabam pauperem vociferantem & pupillum cui non erat adjutor. Benedictio perituri super me veniebat, & cor viduæ consolatus sum Justitia indutus sum: & vestivi me, sicut vestimento & diademate, judicio meo. Oculus fui cæco, & pes claudo. Pater eram pauperum.... Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auferebam prædam.

de l'aveugle, & le pié du boiteux. J'étois le pere des pauvres... Je briſois les machoires de l'injuſte, & je lui arrachois ſa proie d'entre les dents.

5. Je finirai par une deſcription d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'eſt pas moins remarquable : c'eſt celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

Job. 39. 19. 25. * *Eſt-ce vous*, dit Dieu à Job, *qui avez donné au cheval la force & le courage ; qui l'avez rendu terrible par un frémiſſement ſemblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une ſauterelle, dans le tems que la fierté qui paroit dans le mouvement de ſes narines inſpire la terreur ? Il creuſe du pié la terre ; il eſt plein de confiance en ſa force : il va au devant des hommes armés. Il ſe rit de la peur, & il en eſt incapable, & la vûe de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir ſon inquiétude & ſon ardeur, il frape la terre & l'enfonce ; & il ne devient*

* Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum ? Numquid ſuſcitabis eum quaſi locuſtas ? Gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit : exultat audacter : in occurſum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipſum ſonabit pharetra, vibrabit haſta & clypeus. Fervens & fremens ſorbet terram, nec reputat tubæ ſonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.

point tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle donne un signal décisif, alors il dit : Courage. Il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, avant qu'il se donne. Il entend ce semble le commandement des Généraux, & il prend part au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé, pour en faire sentir la beauté : je ne m'arrêterai qu'aux derniers, qui donnent une espèce d'entendement & de parole au cheval.

Les armées sont longtems à se mettre en ordre de bataille, & elles sont quelquefois longtems en présence sans s'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers, & les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pié, & se plaint en sa manière qu'on perde inutilement le tems à se regarder sans rien faire. *Fervens & fremens sorbet terram.* Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, & qui ne font que mar-

quer quelque détail dont il n'eſt point occupé : *nec reputat tubæ ſonare clangorem.* Mais quand c'eſt tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il diſtingue, comme par l'odorat, que le combat va ſe donner, & qu'il a entendu diſtinctement l'ordre du Général : & il répond aux cris confus de l'armée par un frémiſſement qui marque ſon allégreſſe & ſon courage. *Ubi audierit buccinam, dixit, Vah ! Procul adoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.*

Qu'on compare les admirables deſcriptions qu'Homére & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci eſt ſupérieure.

§. V. FIGURES.

CE SEROIT une choſe infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes eſpèces de figures qui ſe rencontrent dans l'Ecriture. Les paſſages que j'ai déja cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, ſur-tout de celles qui ſont les plus communes, telles que ſont la Métaphore, la Similitude, la Répétion, l'Apoſtrophe, la Proſopopée.

1. *Métaphore & Similitude.*

* *J'ai toujours craint la colère de Dieu, comme des flots suspendus sur ma tête, & je n'en ai pu supporter le poids.* Quelle idée de la colère de Dieu ! des flots qui engloutissent tout, un poids qui accable & qui brise. *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité ? *Job. 31. 23.* *Mich. 7. 9.*

La magnificence de Dieu à l'égard de ses élus n'est pas moins difficile à comprendre & à exprimer. § *Il les enivrera de ses biens, il les inondera d'un torrent de délices.* *Ps. 35. 9.*

Il est une autre ivresse bien terrible, réservée aux impies. * *Tu seras enivrée de douleurs*, dit un Prophète à Jérusalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta sœur Samarie a bu, qui n'est pleine que de désolation & de tristesse. Tu la boiras jusqu'à la lie. Tu seras même contrainte d'en manger les fragmens : & dans l'excès de ton désespoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'est moi qui l'ai ainsi ordonné, dit le Seigneur.* Voila une affreuse peinture *Ezech. 23. 33. & 34.*

* Semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui.

§ Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ : & torrente voluptatis tuæ potabis eos.

¶ Ebrietate & dolore replebetis : calice mœroris & tristitiæ, calice fororis tuæ Samariæ. Et bibes illum, & epotabis usque ad fæces, & fragmenta ejus devorabis, & ubera tua lacerabis : quia ego locutus sum, ait Dominus Deus.

de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au dessous de la vérité.

2. *Répétition.*

Jer. 31. 28. * *Comme je me suis appliqué à les arracher, & à les détruire; & à les dissiper, & à les perdre, & à les affliger : ainsi je m'appliquerai à les édifier, & à les planter, dit le Seigneur.* La conjonction répétée ici plusieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colère de Dieu.

Apoc. 14. 8. § *Babylone est tombée, elle est tombée cette grande ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution.* Cette répétition, qui est aussi Isai. 21. 9. dans Isaïe, marque que la chute de cette grande ville paroitra incroiable, & que pour y ajouter foi, on se fera répéter plusieurs fois cette étonnante nouvelle.

Isai. 33. 10. ¶ *C'est maintenant; dit le Seigneur, que je me leverai : c'est maintenant que je signalerai ma grandeur : c'est maintenant que je ferai éclater ma puissance.* C'est-à-dire, qu'après avoir lontems paru endormi, il sortira enfin de son sommeil, pour prendre avec éclat la défense de

* Sicut vigilavi super eos ut evellerem, & demolirer, & dissipārem, & disperderem, & affligerem: sic vigilabo super eos ut ædificem, & plantem, ait Dominus.

§ Cecidit, cecidit Babylon illa magna : quæ à vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.

¶ Nunc consurgam, dicit Dominus: nunc exaltabor : nunc sublevabor.

son peuple ; & que le moment en est venu : *nunc*, *nunc*. Dieu s'explique encore d'une manière plus vive dans le même Prophéte : * *Je me suis tû jusqu'à cette heure ; je suis demeuré dans le silence, j'ai été patient : mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement : je détruirai tout, j'abimerai tout.* Isai. 42. 14.

3. *Apostrophe. Prosopopée.*

Ces deux figures sont souvent mélées ensemble. La dernière consiste principalement à personifier des choses inanimées, à leur donner du sentiment & de la parole, ou bien à leur adresser son discours.

Dans le Pseaume 136. c'est un citoien de Jérusalem relégué à Babylone, qui tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosoit cette ville, exhale sa douleur & ses plaintes, en tournant les yeux vers sa chère patrie. Ses maîtres qui le tenoient captif, le pressoient de chanter pour les réjouir quelques airs de musique sur ses instrumens. Pénétré de douleur & d'indignation, il s'écrie : * *Comment chanterions-nous le cantique du* Ps. 136. 4. 5.

* Tacui semper, silui, patiens fui : sicut parturiens loquar : dissipabo & absorbebo simul.

§ Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ? Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur (*Heb.* oblivisca tur) dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non memi nero tui.

Seigneur dans une terre étrangère ? Si je viens à t'oublier, ô Jéruſalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle ſait : que ma langue demeure attachée à mon palais, ſi je ne me ſouviens plus de toi. Combien cette apoſtrophe à Jéruſalem rend-elle tendre & touchant le diſcours de ce Juif exilé ! Il croit la voir, l'entretenir, lui proteſter avec ſerment qu'il conſent à perdre la voix & l'uſage de la langue auſſi bien que de ſes inſtrumens, plutôt que de l'oublier en prenant part aux fauſſes joies de Babylone.

Les Ecrivains ſacrés font un merveilleux uſage de la Proſopopée, & Jéruſalem en eſt ſouvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un ſeul exemple tiré de Baruch, où ce Prophéte décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jéruſalem comme une mere déſolée, mais ſoumiſe aux ordres de ſon Dieu, quelque rigoureux qu'ils ſoient, qui exhorte ſes enfans d'obéir à l'arrêt qui les condamne à l'exil ; qui déplore ſa ſolitude & leurs miſéres ; qui leur repréſente que c'eſt la juſte peine de leurs prévarications & de leur ingratitude ; qui leur donne des avis ſalutaires pour leur apprendre à faire un ſaint uſage de leur dure captivité, & qui enfin, pleine de confiance en la bonté & en la promeſſe de Dieu, les aſſure de leur retour glorieux. Le Prophéte enſuite adreſ-

Baruch. c. 4. & 5.

se la parole à cette même Jérusalem, & la console par la vûe du rappel de ses enfans, & de tous les avantages qui le suivront. *Exue te, Jerusalem, stola luctus, & vexationis tuæ, & indue te decore, & honore ejus, quæ à Deo tibi est, sempiternæ gloriæ... Nominabitur enim nomen tuum à Deo in sempiternum: Pax justitiæ, & honor pietatis.*

Rien n'est plus ordinaire dans les Ecritures, que de personifier l'épée du Seigneur. * Dieu lui commande : elle s'éguise, elle se polit, elle se prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de leur sang, elle s'échaufe dans le carnage, & quand elle a exécuté les ordres de son maître, elle revient dans son lieu. Le Prophéte Jérémie réunit presque toutes ces idées dans un seul endroit, & y en ajoute encore de plus vives. § *O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais ? Rentre en ton fourreau,* Jerem 47. 6. 7.

* Mucro, mucro, evagina te ad occidendum; lima te ut interficias & fulgeas.... Gladius exacutus est, & limatus. Ut cædat victimas, exacutus est: ut splendeat, limatus est; *Ezech.* 21. v. 28. & 9. 10.

Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe. *Isai.* 34. 6.

Devorabit gladius, & saturabitur, & inebriabitur sanguine eorum. *Jerem* 46. 10.

§ O mucro Domini, usquequo non quiesces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & sile. Quomodo quiescet, cùm Dominus præceperit ei adversus Ascalonem..., ibique condixerit illi ?

refroidis-toi & demeure en silence. Comment se reposeroit-elle, réplique le Prophéte, *puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, & que c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre.*

§. VI. ENDROITS SUBLIMES.

Gen. 1. 3. *Dixit Deus, Fiat lux; & facta est lux.* L'original porte: *Dixit Deus, Sit lux; & fuit lux*: ce qui est bien plus vif. *Dieu dit: Que la lumière soit; & la lumière fut.*

Où étoit-elle un moment auparavant? Comment a-t-elle pu naitre du sein même des ténébres? Avec la lumière, toutes les couleurs, dont elle est la mere, embellirent la nature. Le monde, plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé.

Longin. Voila ce que produisit une simple parole, dont la majesté s'est fait sentir même aux infidèles, qui ont admiré que Moyse eût fait parler Dieu en maître; & qu'au lieu d'emploier des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques, il se soit contenté de celle-ci: *Dieu dit, Que la lumière soit; & la lumière fut.*

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette manière de penser. Pour créer la lumière, (& il en est ainsi

de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler : c'eſt encore trop dire ; il n'a eu qu'à vouloir. * La voix de Dieu, eſt ſa volonté. Il parle en commandant, & il commande par ſes décrets.

La Vulgate diminue quelque choſe de la vivacité de l'expreſſion : *Dieu dit, Que la lumière ſoit faite ; & la lumière fut faite.* Car le mot de *faire*, qui parmi les hommes a différens degrés, & ſuppoſe une ſucceſſion de tems, ſemble en quelque ſorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, & eut tout d'un coup toute ſa perfection.

C'eſt dans ce même ſtile que le Prophéte Iſaïe fait parler Dieu, lorſqu'il prédit la priſe de Babylone par Cyrus. § *Je ſuis le Seigneur qui fais toutes choſes ; c'eſt moi ſeul qui ai étendu les cieux ; & perſonne ne m'a aidé quand j'ai affermi la terre... C'eſt moi qui dis à l'abyme* ¶ : *Epuiſe-toi, je mettrai tes eaux à ſec. Qui*

* Dicere Dei, voluiſſe eſt. *S. Eucher.*

Naturæ opifex lucem locutus eſt, & creavit. Sermo Dei, voluntas eſt : opus Dei, natura eſt. *S. Ambroiſe.*

§ Ego ſum Dominus, faciens omnia : extendens cœlos ſolus, ſtabiliens terram, & nullus mecum.... Qui dico profundo : Deſolare, & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Paſtor meus es, & omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jeruſalem; Ædificaberis ; & templo ; Fundaberis. *Iſai.* 44. 24. 27. 28.

¶ (*Il marque l'Euphrate que Cyrus deſſecha pour prendre Babylone.*)

dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dis à Jérusalem : Vous serez rebâtie ; & au temple : Vous serez fondé de nouveau.

Le roi de Syrie, & celui d'Israel, avoient juré la perte de Juda, & les mesures qu'ils avoient prises pour détruire ce roiaume paroissoient immanquables. Un seul mot les dissipe. * *Voici ce que dit le Seigneur : Ce dessein ne subsistera pas, il n'aura point d'effet.*

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit ; & le Prophéte, qui sait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au tems du Messie qui en doit naitre, brave avec une sainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le trône de David. § *Assemblez-vous, peuples, & vous serez vaincus. Peuples éloignés, peuples de toute la terre, écoutez : réunissez vos forces & vous serez vaincus ; prenez vos armes, & vous serez vaincus ; formez des desseins, & ils seront dissipés ; donnez des ordres, & ils ne s'exécuteront point : par ce que*

* Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit, & non erit istud. *Is.* 7 7.

§ Congregamini, populi, & vincimini : & audite universæ procul terræ ; confortamini, & vincimini : accingite vos, & vincimini : inite consilium, & dissipabitur ; loquimini verbum, & non fiet : quia nobiscum Deus. *Isai. c.* 8. *v.* 9. 10.

Dieu eſt avec nous. Iſaïe prédit ici en termes dignes de la puiſſance infinie de Dieu, que tous les hommes enſemble ne retarderont pas un ſeul moment des promeſſes immuables ; que les confédérations, les conſpirations, les deſſeins ſecrets, les armées nombreuſes, ſeront inutiles : que tous ceux qui attaqueront le foible roiaume de Juda, ſeront vaincus ; que l'univers entier ne pourra rien contre lui : & que ce qui le rendra invincible, c'eſt que *Dieu eſt avec lui*, ou, ce qui eſt la même choſe, parce qu'Emmanuel eſt ſon protecteur & ſon roi, & que c'eſt de ſes intérêts qu'il s'agit, plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obſtacles infinis s'oppoſoient au deſſein qu'avoit Zorobabel, de faire rebâtir le temple de Jéruſalem ; & ces obſtacles, comme une montagne, étoient inſurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître, & la montagne diparoit. * *Quis tu, mons magne, coram Zorobabel ? In planum.*

Tout le monde ſait avec quelle énergie l'Ecriture fait diſparoître par une ruine ſubite l'impie, qui un moment auparavant, ſemblable au cédre, portoit ſa tête orgueilleuſe juſques dans le

* *Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel ? ſois applanie.* Zach. 4. 7.

Ps. 36. v. 35. 36. ciel. *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani : & transivi, & ecce non erat ; & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu & anéanti, que le lieu même où il étoit ne subsiste plus. M. Racine a traduit cet endroit :

Esther. Act. v. scene. dernière.

J'ai vû l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cédre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux piés ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

Voilà ce qu'est toute la grandeur des princes les plus formidables, quand eux-mêmes ne craignent point Dieu ? une fumée, une vapeur, une ombre, un songe, une vaine image. *In imagine pertransit homo.*

Ps. 38. 7. Quelle noble idée au contraire l'Ecriture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu. *Il est celui qui est. Son nom est l'Eternel ; le monde entier son ouvrage. Le ciel est son trône, & la

* Ego sum, qui sum. *Exod.* 3. 14.

Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum *Isai.* 66. 1.

Quis mensus est pugillo aquas, & cœlos palmo ponderavit ? quis appendit tribus digitis molem terræ, & liberavit in pondere montes, & colles in statera ? . . . Ecce gentes quasi stilla situlæ, & quasi momentum stateræ reputatæ sunt : ecce insulæ quasi pulvis exiguus. . . Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, & quasi nihilum & inane reputatæ sunt ei. *Isai.* 40. 12. 15. 17.

terre son marchepié. Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de poussière. Tout l'univers est devant Dieu comme n'étant point. Sa puissance & sa sagesse le conduisent, & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. * Il dispose des roiaumes en maître souverain, & les donne à qui il lui plait : mais son empire, aussi bien que son pouvoir, est sans bornes.

Tout cela nous paroit grand & sublime, & l'est en effet par raport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils soient capable d'entendre, que peut-on dire qui soit digne de Dieu ? L'Ecriture elle-même succombe sous le poids de sa majesté, & les expressions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles soient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'est ce que Job nous marque d'une manière admirable. Après avoir raporté les merveilles de la création, il termine

* Donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum, & cuicumque voluerit, dabit illud, . . . Potestas ejus potestas sempiterna, & regnum ejus in generationem & generationem. *Dan.* 4. 14. 31.

ce récit par une réflexion très simple & Job. 26. 14. en même tems très sublime. * *Ce que nous venons de dire, n'est qu'une petite partie de ses œuvres : que si ce que nous avons entendu est seulement comme une goutte en comparaison de ce que l'on en peut dire, qui pourroit donc soutenir le tonnerre de ses merveilles & de sa toute-puissance* ? Le peu qu'il nous découvre de sa grandeur infinie, n'a aucune proportion avec ce qu'il est, & surpasse néanmoins notre intelligence. Il se rabaisse, & nous ne saurions atteindre jusqu'à lui dans le tems même qu'il descend jusqu'à nous. Il est contraint d'emploier notre langage & nos pensées pour se rendre intelligible, & alors même nous sommes plutôt éblouis de sa lumière, que véritablement éclairés. Que seroit-ce donc s'il se montroit dans toute sa majesté ? s'il levoit les voiles qui en tempérent l'éclat ? s'il vouloit nous dire tout ce qu'il est ? Quelles oreilles seroient à l'épreuve d'un tel tonnerre ? Quels yeux ne seroient point aveuglés par une lumière si disproportionnée à leur foiblesse ? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri* ?

§. VII. *Endroits tendres & touchans.*

ON NE pourroit croire qu'une telle

* Ecce, hæc ex parte dicta sunt viarum ejus; & cùm vix parvam stillam sermonis ejus audierimus, quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?

majesté fût capable de se rabaisser comme elle fait en parlant aux hommes, si l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves presque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'est pas encore assez pour son amour.

* *J'ai nourri des enfans*, dit-il par la bouche d'Isaïe, *& je les ai élevés; & après cela ils m'ont mépriſé. Le bœuf connoit celui à qui il est, & l'âne l'étable de son maître : mais Israel ne m'a point connu.* Isa. 1. v. 2. 3.

§ *Maintenant donc, vous habitans de Jérusalem, & vous hommes de Juda, soiez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait ? Est-ce* que je lui ai fait tort *d'attendre qu'elle portât des bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais ?* Isai. 5. 3. 4.

¶ *On dit d'ordinaire : si une femme, après avoir été répudiée par son mari, &* Jerem. 3. 1.

* Filios enutrivi, & exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, & asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit.

§ Nunc ergo, habitatores Jerusalem, & viri Juda, judicate inter me & vineam meam. Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, & non feci ei ? An quod expectavi ut faceret uvas, & fecit labruscas ?

¶ Vulgò dicitur : si dimiserit vir uxorem suam, & recedens ab eo duxerit virum alterum ; numquid revertetur ad eam multrà ? numquid non polluta & contaminata erit mulier illa ? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen revertere ad me, dicit Dominus, & ego suscipiam te,

l'avoir quitté en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il encore : & cette femme n'est-elle pas considérée comme impure & comme deshonorée ? Mais pour vous, ô fille d'Israël, *vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous aimoient : & néanmoins revenez à moi, dit le Seigneur, & je vous recevrai.*

Isai. 46. 3. 4. * *Ecoutez-moi, maison de Jacob, & vous tous qui êtes restés de la maison d'Israel, vous que je porte dans mon sein, que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieillesse, je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, & je vous soutiendrai : je vous porterai, & je vous sauverai.*

Isai. 66. 13. § *Comme une mere caresse son petit enfant, ainsi je vous consolerai, & vous trouverez votre paix dans Jérusalem.*

Isai. 49. 14. & ¶ *Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée ; le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier son enfant, & n'avoir*

* Audite me, domus Jacob, & omne residuum domûs Israel, qui portamini à meo utero, qui gestamini à mea vulva. Usque ad senectam ego ipse, & usque ad canos ego portabo. Ego feci, & ego feram ; ego portabo, & salvabo.

§ Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos, & in Jerusalem consolabimini.

¶ Dixit Sion : Dereliquit me Dominus, & Dominus oblitus est mei. Numquid obliviscì potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.

point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.

Toutes ces comparaisons quelque tendres qu'elles soient, ne suffisent pas encore à Dieu, pour nous témoigner jusqu'où va sa tendresse & sa solicitude pour des hommes qui le méritent si peu. Ce souverain maître de l'univers ne dédaigne pas de se comparer à une poule, qui tient toujours ses ailes étendues pour y recevoir ses petits, & il déclare que le plus petit de ses serviteurs lui est aussi cher & aussi précieux que nous l'est la prunelle de l'œil. * *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, & qui lapides ceux qui sont envoiés vers toi; combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, & tu ne l'as pas voulu* ? Il dit lui-même en parlant de son peuple ; *Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil.* Mat. c. 37. Zach. 2. 8.

De là viennent ces expressions si ordinaires dans l'Ecriture, dont il est étonnant que des créatures osent se servir à l'égard de Dieu : § *Gardez-moi comme* Ps. 16. 8.

* Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, & lapidas eos qui ad te missi sunt: quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, & noluisti ?

§ Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.

¶ Custodi me ut pupillam oculi : sub umbra alarum tuarum protege me.

la prunelle de votre œil : Couvrez-moi sous l'ombre de vos ailes. A qui des hommes, ô mon Dieu, oserois-je parler de la sorte, & à qui pourrois-je dire que je lui suis précieux comme la prunelle de ses yeux ? Mais c'est vous-mêmes qui m'inspirez & me commandez cette confiance. Rien n'est plus délicat ni plus foible que la prunelle. En cela elle est mon image. Qu'elle le soit aussi, ô mon Dieu, dans tout le reste ; & multipliez les secours à mon égard, comme vous avez multiplié les précautions par raport à elle, en l'environnant de paupières & de défenses. *Custodi me utpupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiseaux de proie, & je ne puis échaper, si je ne me réfugie dans votre sein. Vous avez appris à des petits encore foibles à se retirer sous les ailes de leurs meres, & vous avez donné aux meres cette solicitude & cette tendresse pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous êtes peint dans vos ouvrages, & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'ose, ô mon Dieu, avoir autant de confiance en vous, que vous avez de bonté pour moi ! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'est plus tendre ni plus tou-

chant que l'hiſtoire admirable de Joſeph; & il eſt difficile de retenir ſes larmes, * lorſqu'on le voit obligé de ſe détourner ou de ſe retirer pour eſſuier les ſiennes, parce que ſes entrailles étoient attendries par la préſence de Benjamin; ou lorſqu'après s'être fait connoître, il ſe jette au cou de ce cher frere, & le tenant étroitement embraſſé, mêle ſes larmes aux ſiennes, & en fait autant à l'égard de ſes autres freres, ſur chacun deſquels il eſt dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parle; & ce ſilence eſt infiniment plus éloquent que tous les diſcours. La ſurpriſe, la douleur, le ſouvenir du paſſé, la joie, la reconnoiſſance, étoufent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui ſignifient tout ce qu'ils penſent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les * triſtes lamentations

* Feſtinavitque, quia commota fuerant viſcera ejus ſuper fratre ſuo, & erumpebant lacrymæ, *Gen* 43. 30.

En oculi veſtri, & oculi fratris Benjamin, vident quòd os meum loquatur ad vos.... Cùmque amplexatus recidiſſet in collum Benjamin fratris ſui, flevit, illo quoque ſimiliter flente ſuper collum ejus. Oſculatuſque eſt Joſeph omnes fratres ſuos, & ploravit ſuper ſingulos. Poſt quæ auſi ſunt loqui ad eum, *Gen.* 45. 12. 14. 15.

§ Quomodo ſedet ſola civitas plena populo! facta eſt quaſi vidua domina gentium.... Viæ Sion lugent, eo quòd non ſunt qui veniant ad ſolemnitatem.. Sacerdotes ejus gementes: virgines ejus ſqualidæ.... Sederunt in

de Jérémie sur la ruine de Jérusalem ; qu'on voit cette ville, autrefois si peuplée, réduite en une affreuse solitude ; la maîtresse des nations, devenue comme une veuve désolée ; les rues de Sion pleurer, parce qu'il n'y a plus personne qui aille à ses solemnités ; ses prêtres & ses vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour & nuit ; ses viellards couverts de cendre & de cilices, soupirer sur les tristes ruines de leur patrie ; ses enfans affamés demander du pain, & n'en pouvoir obtenir : on est prêt à s'écrier avec le Prophéte : **Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jérusalem ?*

Jerem. 9. 1.

C'est cet état de Jérusalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophétes des plaintes si tendres, & des prières si vives. § *Seigneur, regardez-nous du ciel : jettez les yeux sur nous de votre demeure sainte, & du trône de votre gloire. Où est maintenant votre zèle & votre force ? Où est la tendresse de vos entrailles & de vos miséricordes ? Elle ne se répand plus*

Isai. 63. 15.

terra, conticuerunt senes filiæ Sion : conspersérunt cinere capita sua, accincti sunt ciliciis,.. Parvuli perierunt panem, & non erat qui frangeret eis. *Lament. cap. 1. v. 1. 4. c 2. v. 10. c. 4. v. 4.*

* Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum ? & plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei.

§ Attende de cœlo, & vide de habitaculo sancto tuo & gloriæ tuæ. Ubi est zelus tuos & fortitudo tua : multitudo viscerum tuarũ super & miserationũ tuã me continuerũt se.

sur

*sur moi... * Cependant, Seigneur, vous êtes notre pere... C'est vous qui nous avez formés, & nous sommes les ouvrages de vos mains... Jettez les yeux sur nous, & considérez que nous sommes tous votre peuple. La ville de votre Saint a été changée en un désert; Sion est déserte : Jérusalem est désolée. Le temple de notre sanctification & de notre gloire, où nos peres avoient chanté vos louanges, a été réduit en cendre, & tous nos bâtimens les plus somptueux ne sont plus que des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore? Demeurerez-vous dans le silence, & nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité?* Isai. 64. 8. 12.

§. VIII. CARACTÈRES.

IL N'EST pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caractères des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent; & il connoit mieux que nous-mêmes ceux que notre

* Et nunc, Domine, pater noster es tu,.... & fictor noster tu, & opera manuum tuarum omnes nos... Ecce respice, populus tuus omnes nos. Civitas sancti tui facta est deserta : Sion deserta facta est : Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis & gloriæ nostræ, ubi laudaverunt te patres nostri, facta est in exustionem ignis; & omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine; tacebis, & affliges nos vehementer?

propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoit pas la candeur ingénue, & l'innocente simplicité de l'enfance, dans le * récit que fait Joseph à ses freres de songes qui devoient allumer leur jalousie & leur haine contre lui, & qui l'allumérent en effet ?

Quand le même Joseph se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fonds même de la nature : § *Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore* ? Voilà de ces traits d'éloquence qui sont inimitables. L'historien Joséphe n'a pas senti cette beauté ; du moins il ne l'a pas conservée dans son récit. Le long discours qu'il y substitue, quoique beau en lui-même, n'est pas en sa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractère d'une joie subite & impétueuse. S. Pierre avoit été mis en prison. En aiant été tiré miraculeusement, il vint à la maison de Marie mere de Jean, où les fidéles étoient assemblés & en prières. ¶

* Hæc ergo causa somniorum atque sermonum, invidiæ & odii fomitem ministravit. *Gen.* 37. 8.

§ Elevavit vocem cum fletu... & dixit fratribus suis ; Ego sum Joseph. Adhuc pater meus vivit ? *Gen.* 45. 2. 3.

¶ Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, sed introrò currens nuntiavit stare Petrum ante januam. *Act.* 12. 14.

Quand il eut frapé à la porte, une fille nommée Rhode, aiant reconnu sa voix, au lieu de lui ouvrir, dans le transport où elle étoit, courut vers les fidéles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & sur-tout d'une mere, a aussi un langage & un caractère qui sont particuliers. Je ne sai s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voiage, sa mere qui l'aimoit tendrement, ne le voiant plus, fut inconsolable; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. * *Ah, mon fils, mon fils, s'écria-t-elle baignée de larmes, pourquoi vous avons-nous envoié si loin, vous qui étiez la lumiere de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, & l'esperance de notre postérité? Nous ne devions* ob. 10. 4. 5. 7.

* Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ, spem posteritatis nostræ? Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere à nobis. . . Illa autem nullo modo consolari poterat. sed quotidie exiliens circumspiciebat, & circuibat vias omnes per quas spes ejus ambulandi videbatur, ut procul videret eum, si veniret, venientem.

pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes les choses. Rien ne la pouvoit consoler, & sortant tous les jours de sa maison, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par lesquels elle espéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendroit. On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie & de Raphael. *Le chien qui les avoit suivis durant le chemin, courut devant eux; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il sembloit témoigner sa joie par le mouvement de sa queue, & par ses caresses. Le pere de Tobie tout aveugle qu'il étoit se leva & se mit a courir, s'exposant à tomber à chaque pas; & donnant la main à un serviteur, il s'en alla au-devant de son fils. L'aiant rencontré, il l'embrassa & sa mere ensuite, & ils commencérent tous deux à pleurer de joie. Puis aiant adoré Dieu, & lui aiant rendu graces, ils s'assirent.* Il ne manque rien à ce récit, & l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonstance même du chien, qui est tout-à-fait dans la nature.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman, nous découvre tout ce qui se passe dans l'ame de ceux qui sont livrés à l'insatiable désir des honneurs. Il étoit arrivé au plus haut comble de fortune où puisse parvenir un mortel, & tout le mon-

de fléchissoit le genou devant lui, à l'exception du seul Mardochée. * *Mais* dit-il en confidence à ses amis en leur ouvrant son cœur, *Quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du roi quand je passe.* Ce trait n'est pas échapé à M. Racine, & il a bien su en profiter. *Esth.* 5. 13.

Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant, des mortels aveuglement fatal :
De ces amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte legère.
Mais Mardochée assis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits :
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Ecriture, où la suppression d'un seul mot nous peint d'une manière merveilleuse le caractère d'une personne fortement occupée d'un objet. L'esprit de Dieu avoit révélé à David que l'arche auroit enfin une demeure fixe sur la montagne de Sion, où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers,

* Cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias.

* Ce saint Roi tout transporté hors de lui-même, & comme dans une sainte ivresse, sans rendre compte de ce qui s'est passé en lui, ni de qui il parle, & supposant que les autres, aussi bien que lui, ne sont occupés que de Dieu, & du mystère qui vient de lui être révélé, *Ps.* 86 1. 2. s'écrie : § *Sa demeure stable & ferme est sur les saintes montagnes. Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob.* Il n'y aura donc plus de variation dans les promesses, & le Seigneur ne s'éloignera plus d'Israel. Sa demeure est désormais fixe parmi nous. Son arche ne sera plus errante. Son sanctuaire ne sera plus incertain : & Sion sera dans tous les siécles le lieu de son repos. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.*

C'est par le même sentiment que Madeleine, lorsqu'elle cherchoit Jesus-Christ dans le tombeau, toute occupée de l'objet de son amour & de ses désirs, croiant voir un jardinier, lui dit, sans *Joan.* 20. 15. l'avertir de qui elle parloit : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi*

* Repletus spiritu sancto civis iste, & multa de amore & desiderio civitatis hujus volvens secum, tanquam plura in-tus apud se meditatus; erumpit in hoc FUNDAMENTA EJUS. *S. Augustin. in Psalm.* 86.

§ Fundamenta ejus (ou

où vous l'avez mis, & je l'emporterai. * Transportée hors d'elle-même par l'ardeur de son amour, elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur, & que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les Pseaumes seuls fourniſſent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence: pour le stile simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet Evêque de Meaux dans le second chapitre de sa préface sur les Pseaumes, qui a pour titre, *De grandiloquia & suavitate Psalmorum.* On y reconnoit par tout le génie vif & sublime de ce grand homme. J'en raporterai ici un seul endroit, qui suffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Ecriture sainte: c'est celui où David fait la description d'une tempête *Ps. 106, 25. &c.*

„ Sit exempli loco illa tempestas: *Di-*
„ *xit, & adstitit spiritus procellæ: intu-*
„ *muerunt fluctus: ascendunt usque ad cœ-*

plutôt, fundatio ejus, sedes ejus fundata, firma) in montibus sanctis. Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

* Vis amoris hoc agere solet in animo, ut quem ipse semper cogitat, nullum alium ignorare credat. *S. Gregoir. Pap.*

„ *los*, *& descendunt usque ad abyssos.* Sic
„ undæ susque deque volvuntur. Quid
„ homines ? *Turbati sunt & moti sunt*
„ *sicut ebrius* : *& omnis eorum sapientia*
„ *absorpta est* : quam profectò fluctuum
„ animorumque agitationem non Vir-
» gilius, non Homerus, tanta verborum
» copia æquare potuerunt. Jam tranquil-
» litas quanta : *statuit procellam ejus in*
„ *auram*, *& siluerunt fluctus ejus.* Quid
„ enim suavius, quàm mitem in auram
» desinens gravis procellarum tumultus,
» ac mox silentes fluctus post fragorem
» tantum ? Jam quod nostris est pro-
» prium, majestas Dei quanta in hac vo-
» ce : *Dixit & procella adstitit* ? Non hîc
» Juno Æolo supplex : non hîc Neptu-
» nus in ventos tumidis exaggeratisque
» vocibus sæviens, atque æstus iræ suæ
» vix ipse interim premens. Uno ac sim-
» plici jussu statim omnia peraguntur.

Dieu commande, & la mer s'enfle, & s'agite : les flots s'élévent jusqu'aux cieux, & descendent jusqu'au fond des abymes. Le même Dieu parle, & d'un mot il change la tempête en un doux Zéphire, & l'agitation tumultueuse des flots en un profond silence. Quelle vivacité & quelle variété d'images !

§. IX. *Cantique de Moyſe, après le paſſage de la mer rouge, expliqué ſelon les régles de la Rhetorique.*

L'explication de ce Cantique eſt de M. HERSAN, ancien profeſſeur de Rhétorique au Collége du Pleſſis. Son nom & ſa réputation doivent faire attendre quelque choſe d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changemens, que l'Auteur adopteroit ſans peine, s'il étoit encore vivant.

CANTICUM MOYSIS.

℣. 1. a *CANTEMUS Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare.*

a *Heb.* Cantabo.

℣. 2. *Fortitudo mea & laus mea Dominus, & factus est mihi in salutem. Iste Deus meus, & glorificabo eum : Deus patris mei, & exaltabo eum.*

℣. 3. *Dominus quasi vir pugnator ; Omnipotens, nomen ejus. Heb.* Jehova, vir belli : Jehova nomen ejus.

℣. 4. *Currus Pharaonis & exercitum ejus projecit in mare : electi principes ejus submersi sunt in mari rubro.*

℣. 5. *Abyssi operuerunt eos : descenderunt in profundum quasi lapis.*

℣. 6. *Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum.*

℣. 7. *Et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. Misisti iram tuam,* b *quæ devoravit eos sicut stipulam.*

b Il n'y a dans l'original ni *quæ*, ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.

CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur est ma force, & le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut (*ou*, mon Sauveur.) C'est lui qui est mon Dieu, & je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon pere, & je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon, & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abymes : Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance & de votre gloire, vous avez terrassé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoié votre colère : elle les a dévorés comme une paille.

℣. 8. *Et in spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ* : a *stetit unda fluens* : b *congregatæ sunt abyssi in medio mari.*

a *Heb.* Steterunt, sicut acervus, fluenta
b *Heb.* Coagulatæ sunt.

℣. 9. *Dixit inimicus* : *Persequar, & comprehendam ; dividam spolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum* ; c *interficiet eos manus mea.*

c *Heb.* Possidebit, ou possidere faciet.

℣. 10. d *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.*

d *Heb.* Sufflasti spiritu tuo.

℣. 11. *Quis similis tui in* e *fortibus, Domine ; quis similis tui, magnificus in sanctitate,* f *terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia ?*

e Le mot hébreu signifie également *Dieux* & *forts.*
f *Heb.* Terribilis laudibus.

℣. 12. *Extendisti manum tuam,* g *& devoravit eos terra.*

g *&* n'est point dans l'Hébreu.

℣. 13. *Dux fuisti in misericordia tua populo quem redemisti : &* h *portasti eum in fortitudine tua ad habitaculum sanctum tuum.*

h *Heb.* deduxes.

Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes désirs (*ou* je satisferai ma vengeance) je tirerai mon épée, ma main me les assujettira [de nouveau.]

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les Dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroitre avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles.

Vous avez étendu votre main, [&] la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté ; & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

℣. 14. a *Ascenderunt populi, & irati sunt : dolores obtinuerunt habitatores Philisthiim.*

a *Heb.* Audient populi.

℣. 15. *Tunc conturbati sunt principes Edom : robustos Moab obtinuit tremor* : b *obriguerunt omnes habitatores Chanaan.*

b *Heb.* dissolventur.

℣. 16. *Irruat super eos formido & pavor ; in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus, Domine, donec pertranseat populus tuus iste, quem possedisti.*

℣. 17. *Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tuæ, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine : Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.*

℣. 18. *Dominus regnabit in æternum, & ultra.*

℣. 19. *Ingressus est enim eques Pharao cum curribus & equitibus ejus in mare ; & reduxit super eos Dominus aquas maris : filii autem Israel ambulaverunt per siccum in medio ejus.*

Les peuples l'apprendront, & en ſeront conſternés : les habitans de la Paleſtine en ſeront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée ſeront dans le trouble : les chefs de Moab trembleront de fraieur : tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fondront ſur eux. La grandeur [& la force] de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, juſqu'à ce que votre peuple ſoit paſſé, Seigneur ; juſqu'à ce que ſoit paſſé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez, & vous les * établirez ſur la montagne de votre héritage, dans ce lieu que vous conſtruirez, Seigneur, pour vous ſervir de demeure ; dans ce ſanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

a Lett. vous les planterez.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au delà de tous les ſiécles.

Car Pharaon eſt entré dans la mer avec ſes chariots & ſa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner ſur eux les eaux de la mer : mais les enfans d'Iſrael ont paſſé au milieu d'elle à pié ſec.

CANTIQUE DE MOYSE.

Expliqué selon les régles de la Rhétorique.

CET EXCELLENT Cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes piéces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le stile sublime & magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses & d'idées qui frapent l'esprit, & saisissent l'imagination. Cette piéce, qui selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moyse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguste au commencement du troisiéme livre des Géorgiques, & à la fin du huitiéme de l'Enéide ; & ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre : quoique ces endroits soient très beaux, je les trouve

p. 16. 39.

p. 675. 728. *p.* 287. 302.

rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paroit tout de glace, & Moyſe tout de feu. Il en eſt de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatriéme livre, & dans la dernière des Epodes.

Ce qui ſemble favoriſer ces deux poétes & les autres profanes, c'eſt qu'ils ont le nombre, l'harmonie, & l'élégance du ſtile, qu'on ne trouve point dans l'Ecriture ſainte. Mais auſſi l'Ecriture ſainte que nous avons, n'eſt qu'une traduction : & l'on ſait combien les meilleures traductions françoiſes de Cicéron, de Virgile, & d'Horace, défigurent ces auteurs. Or Il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture, puiſqu'il nous en reſte encore plus dans ſes copies, que dans tout le latin de l'ancienne Rome, & dans tout le grec d'Athénes. Elle eſt ſerrée, conciſe, dégagée des ornemens étrangers, qui ne ſerviroient qu'à ralentir ſon impétuoſité & ſon feu. Ennemie des longs circuits, elle va à ſon but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de penſées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, & à rendre ſenſibles les objets les plus éloignés des ſens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majeſtueuſe ſimplicité, qui la mettent au deſſus de toute l'éloquence

payenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, & l'on sera convaincu de ce que je dis.

OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au passage de la mer rouge est l'occasion de ce Cantique. Le dessein du Prophéte est de s'abandonner aux transports de joie, d'admiration, de reconnoissance sur ce grand miracle : de chanter les louanges du Dieu libérateur : de lui rendre des actions de graces publiques & solennelles, & d'inspirer au peuple les mêmes sentimens.

EXPLICATION
DU CANTIQUE.

℣. 1. *Cantemus* (Heb. *cantabo*) *Domino : glorioſe enim magnificatus eſt. Equum & aſcenſorem dejecit in mare.* „ Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le » cheval & le cavalier.

Moyse plein d'admiration, de reconnoissance, & de joie, pouvoit-il mieux

déclarer les mouvemens de son cœur, que par cet exorde impétueux, qui marque la vive reconnoissance du peuple délivré, & la grandeur terrible du Dieu libérateur?

Cet exorde est la proposition simple de toute la piéce. Il est comme l'abrégé & le point de vûe, où toutes les parties du tableau se raportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le Cantique, pour comprendre avec quel artifice le Prophéte tire tant de beautés & tant de richesses d'une proposition qui paroit si simple & si stérile.

Cantabo, est bien plus énergique, plus intéressant, plus tendre, que ne seroit le pluriel, *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Egyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple, & dont le fruit est général, vague, commun, presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israélite, tout est personnel. Dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus, chacun croit voir son cruel maître noié, chacun sent le prix de sa propre liberté qui lui est assurée pour toujours. Car il est naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeller tout à soi, & de se compter seul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval &

le cavalier. Ce ſingulier, *le cheval*; *le cavalier*, qui embraſſe la généralité, la totalité des chevaux & des cavaliers, eſt bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs, ce ſingulier eſt bien plus propre à marquer la facilité & la promptitude de la ſubmerſion. La Cavalerie Egyptienne étoit nombreuſe, formidable, & couvroit des plaines entières. Il auroit falu une victoire continuée pendant pluſieurs jours pour la défaire & pour la mettre en piéces. Mais à Dieu ſa défaite n'a couté qu'un inſtant, qu'un effort, qu'un ſeul coup. Il l'a toute renverſée, noiée, abymée, comme ſi ce n'avoit été qu'un ſeul cheval, & qu'un ſeul cavalier. *Equum & aſcenſorem dejecit in mare.*

Le Seigneur eſt ma force, & le ſujet de mes louanges, &c. Voila l'amplification du premier mot du Cantique : *cantabo.* Voions comment cela eſt dévelopé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'eſt par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure eſt énergique, pour *cauſa fortitudinis*, qui eſt plat & languiſſant : outre que *fortitudo mea* fait ſentir que Dieu tint ſeul lieu de courage aux Iſraélites, & les diſpenſa de faire aucun uſage du leur.

Laus mea. Le ſujet de mes louanges. Même figure, & de même énergie. Il eſt

l'unique ſujet de mes louanges. Aucun inſtrument ne les partage avec lui. La puiſſance, la ſageſſe, l'induſtrie humaine n'y peuvent être aſſociées. Il mérite ſeul toute ma reconnoiſſance, puiſqu'il a ſeul tout fait, tout ordonné, & tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus eſt mihi in ſalutem. Le ſiécle d'Auguſte auroit dit, *me ſervavit.* L'Ecriture dit bien plus. Le Seigneur s'eſt chargé de faire lui-même tout ce qu'il faloit pour me ſauver, il a fait de mon ſalut ſon affaire propre & perſonnelle : & ce qui eſt bien plus expreſſif, *il eſt devenu mon ſalut.*

Iſte Deus meus. Iſte, eſt emphatique, & ſignifie beaucoup plus qu'il ne paroit. *Iſte*, non pas les dieux des Egyptiens & des nations : des dieux ſans force, ſans parole, ſans vie : mais celui qui a fait tant de prodiges en Egypte & dans notre paſſage, celui-là eſt mon Dieu : c'eſt lui ſeul que je glorifierai.

Deus meus. Ce, *meus*, peut avoir un double raport : l'un à Dieu, l'autre à l'Iſraélite. Dans le premier : Dieu paroit n'être grand, n'être puiſſant, n'être Dieu que pour moi. Diſtrait ſur le reſte de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls & de ma ſûreté : & il eſt prêt à ſacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le ſecond raport : *Iſte Deus*

meus. C'eſt lui qui eſt mon Dieu : Je n'en aurai jamais d'autre. Je réunis en lui ſeul tous mes vœux tous mes déſirs, toute ma confiance. Il eſt ſeul digne de mon culte & de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

C'eſt le Dieu de mon pere, & je releverai ſa grandeur. Cette répétition eſt la choſe du monde la plus tendre. Celui dont je reléve la grandeur, n'eſt point un Dieu étranger, inconnu juſqu'à ce jour, protecteur pour une occaſion paſſagère & prêt à accorder le même ſecours à tout autre. Non : c'eſt l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté eſt héréditaire. J'ai mille preuves domeſtiques de ſon amour conſtant, perpétué de race en race juſqu'à moi. Ses anciens bienfaits étoient des titres & des gages qui m'en aſſuroient de pareils. C'eſt le Dieu de mon pere. C'eſt le Dieu qui s'eſt montré tant de fois à Abraham, à Iſaac, à Jacob. C'eſt le Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promeſſes qu'il a faites à mes ayeux.

Qu'a-t-il fait pour cela ? *Il a paru comme un guerrier. Dominus quaſi vir pugnator.* Dans l'hébreu, *Jehova vir belli.* Il pouvoit dire : comme il eſt le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'armée de Pharaon : mais c'étoit trop peu dire. Il regarde ſon Dieu comme un ſoldat, comme un capitaine : Il lui met, pour

parler ainſi, les armes à la main, & le fait combattre pour les enfans de Jacob.

Dominus quaſi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehova vir belli : Jehova nomen ejus.* Moyſe inſiſte ſur le terme *Jehova*, pour mieux faire ſentir par cette répétition, quel eſt ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Iſrael. Comme s'il diſoit : *Jehova, le Seigneur a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui, je le répéte : C'eſt le Dieu ſuprême en perſonne, c'eſt le Dieu unique, c'eſt, pour tout dire, celui qui s'appelle *Jehova*, qui porte le nom incommunicable, qui poſſéde ſeul toute la plénitude de l'être : c'eſt celui-là qui s'eſt rendu le champion d'Iſrael. Lui-même leur a tenu lieu de ſoldat. Il s'eſt chargé ſeul de tout le poids de la guerre. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis & vos tacebitis*, diſoit Moyſe aux Iſraélites avant l'action. *Le Seigneur (Jehova) combattra pour vous, & vous demeurerez dans le ſilence* : c'eſt-à-dire, vous vous tiendrez en repos ſans combattre.

Qui eſt. Ego ſum, qui ſum.

Exod. 14. 14.

Il a renverſé dans la mer les chariots de Pharaon & ſon armée : les plus diſtingués d'entre ſes officiers ont été ſubmergés dans la mer rouge. Ils ont été enſévelis dans les abymes. Ils ſont deſcendus au fond des eaux comme une pierre.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui eſt contenu dans ces deux mots, *Equum & aſcenſorem*, *le cheval & le cavalier.*

1. *Currus Pharaonis.* 2. *exercitum ejus.* 3. *electi principes ejus.* Belle gradation.

Que dirons nous de cette admirable amplification: *Projecit in mare. Submerſi ſunt in mari rubro. Abyſſi operuerunt eos. Deſcenderunt in profundum quaſi lapis?* Tout cela pour expliquer, *Dejecit in mare.* Vous voiez dans tous ces mots une ſuite d'images qui ſe ſuccédent & ſe groſſiſſent par degrès. 1. *Projecit in mare.* 2. *ſubmerſi ſunt in mari rubro.* Tous ſubmergés dans la mer rouge. *Submerſi ſunt*, enchérit ſur *projecit... In mari rubro*, eſt une circonſtance qui fixe plus que *mari* ſimplement. Heb. *in mari Suph. Il* ſemble que Moyſe veuille relever la grandeur de la puiſſance que Dieu a fait paroitre dans une mer qui faiſoit partie de l'empire Egyptien, & qui étoit ſous la protection des dieux * d'Egypte. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les principes de Pharaon: c'eſt-à-dire, les plus ſuperbes, & peut-être les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Iſrael: enfin les plus capables de ſe ſauver du naufrage, ſont ſubmergés comme les moindres ſoldats. 4. *Abyſſi operuerunt eos.* Quelle image! Ils ſont couverts, abymés, diſparus pour toujours. 5. Pour achever

* Bélſeghon

cette

cette peinture, il finit par une similitude, qui est comme le gros trait qui figure la chose : *descenderunt in profundum quasi lapis.* Tout fiers qu'ils sont, ils ne font pas plus de résistance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela que devoit penser Moyse ? que devoit-il dire ? C'est une des plus importantes régles de Rhétorique, & à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action surprenante, ou même d'une circonstance extraordinaire, il faut sortir de l'air tranquille & paisible de la narration, pour se répandre dans des mouvemens plus ou moins impétueux selon la nature du sujet : ce qui se fait presque toujours par des apostrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le discours & l'auditeur. C'est ce que Moyse fait dans tout ce Cantique d'une manière inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum ; & in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. ℣. 6.

Il y a ici plusieurs choses à remarquer.

1. Moyse pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem suam percutiendo Pharaonem.* Mais que cela seroit foible & lan-

guissant, pour exprimer une si grande action! Il s'élance vers Dieu, & lui dit par une espèce d'enthousiasme: *Dextera tua, Domine, magnificata est, &c.*

2. Il pouvoit dire: *O Domine, magnificasti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point assez d'idée, & n'a rien de sensible: au lieu que dans l'expression de Moyse, vous voiez, vous distinguez pour ainsi dire, la main de Dieu, qui s'étend & qui écrase les Egyptiens. D'où je conclus tout à la fois, que la veritable éloquence est celle qui persuade: qu'elle ne persuade ordinairement qu'en touchant: qu'elle ne touche que par des choses & par des idées palpables: & que par toutes ces raisons l'éloquence de l'Ecriture sainte est la plus parfaite de toutes, puisque les choses les plus spirituelles & les plus métaphisiques y sont représentées sous des images vives & sensibles.

3. *Dextera tua, Domine, percussit inimicum.* Belle répétition, & nécessaire pour mieux faire sentir la puissance du bras de Dieu. Le premier membre, *votre droite a fait éclater sa force*, n'aiant désigné l'événement qu'en général & confusément, le Prophéte croit n'en avoir pas assez dit; & pour marquer la manière de cette action, il répéte aussitôt: *Votre droite a brisé l'ennemi.* C'est le génie des grandes passions, de répéter ce qui sert à les entretenir. Nous

voions cela dans tous les endroits paſſionnés des meilleurs auteurs. Et c'eſt ce qui régne particulièrement dans l'Ecriture, ſur-tout dans les Pſeaumes.

4. *In multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos.* L'hébreu porte : *In multitudine elationis (celſitudinis) tuæ deſtruxiſti inſurgentes contra te.* Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu développées.

1. Par ces mots : *in multitudine elationis tuæ*, l'Auteur ſacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui ſe redreſſe, qui prend un air haut & fier, qui s'éléve à proportion de ce qu'un petit inférieur oſe s'élever contre lui, & qui ſe plait à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens ſe comptoient pour quelque choſe de grand : ils s'attaquoient à Dieu même : ils demandoient fièrement, *Quel eſt donc ce Seigneur* ? Mais à meſure que ces inſolens, s'élevoient ſelon toute leur étendue, Dieu s'élevoit auſſi, & prenoit contre eux toute l'élévation de ſa grandeur infinie, toute la hauteur de ſa majeſté ſuprême : *alta à longe cognoſcit.* Et c'eſt de là qu'il a renverſé ſes ennemis ſi pleins d'eux-mêmes, & les a rabaiſſés non-ſeulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer. *Exod.* 5. 8. *Pſ.* 137. 6

2. *Inſurgentes contra te.* Ce n'eſt pas

contre Israel que les Egyptiens se sont déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer : c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre : c'est à vous qu'ils faisoient la guerre : *contra te.* Ce tour est délicat & touchant, pour intéresser Dieu même dans la cause d'Israel.

7. 8. *Vous avez envoyé votre colère : elle les a dévorés comme une paille. Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenue élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer.*

9. *L'ennemi disoit : je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes désirs* ; ou, *je satisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma main me les assujettira* de nouveau.

10. *Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb.*

Moyse revient à sa narration, non pas comme aux versets 4 & 5, par une description toute pure, mais en continuant son apostrophe à Dieu ; ce qui passionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce Cantique me paroit au dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la proposition simple qui lui sert d'exorde, plus on voit augmenter la force de ses amplifications.

Misisti iram tuam. Quelle figure ! Quelle expression ! le Prophéte donne à

la colère divine de l'action & de la vie. Il la transforme en un miniſtre ardent & zèlé, que le Juge tranquille envoie du haut de ſon trône exécuter les arrêts de ſa vengeance. Les rois ont beſoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes d'armes, & d'un grand attirail de guerre. A Dieu, ſa colère ſeule lui ſuffit pour punir des coupables. *Vous avez envoié votre colère.* Que de choſes renfermées dans un ſeul mot, qui laiſſe au lecteur le plaiſir de compter lui-même dans ſon imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, & tous les autres inſtrumens de cette colère? On ſent mieux la beauté de cette expreſſion, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, & un je ne ſai quoi, qui occupe & qui remplit l'eſprit. Horace a eu en vûe cette figure par ſon *Iracunda fulmina.* Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuſe compoſition de la foudre qu'il décrit au huitiéme livre de l'Enéide: *Od. 3. liv. 1.*

Sonitumque, metumque
Miſcebant operi, flammiſque ſequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colère? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette penſée. Nous verrons la colère de Dieu qui dévore une armée épouvanta-

ble. Hommes, chevaux, chariots, tout cela eſt broié, conſumé, abymé : foibles ſynonymes. Tout cela eſt dévoré : ce ſeroit tout dire. Mais la ſimilitude qui vient après, achéve le portrait. Car dans le mot de *dévorer*, vous concevez une action qui dure quelque tems : mais *ſicut ſtipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc une armée ſi nombreuſe eſt dévorée comme une paille ! Peſez bien ces idées.

Mais comment cela s'eſt-il fait ? Dieu par un vent furieux a raſſemblé les eaux, qui ſe ſont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Iſrael y ont paſſé à ſec. Les Egyptiens les y ont pourſuivis, & ils ont été envelopés dans les flots. Voila un récit ſimple & ſans ornement. Mais que de beautés, que de richeſſes dans le tour de l'Ecriture ! Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme : mais cet endroit m'enléve.

In ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ. Le Prophéte annoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe ; & il anime les eaux, en les repréſentant ſuſceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ſes effets, il emprunte l'image de la colére humaine, dont les vifs tranſports ſont accompagnés d'une reſpiration précipitée, qui cauſe un ſouffle

impétueux & violent. Et lorsque cette colère, dans une personne puissante, se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place, & de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'*au souffle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & se sont entassées à la hâte les unes sur les autres, pour laisser passer cette colère sans y mettre obstacle : au lieu que les Egyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture de la colère divine se trouve souvent dans les Ecritures. * *La mer l'a vû, & a pris la fuite. On a vû les abymes des eaux s'entr'ouvrir... par le bruit de vos menaces, Seigneur, & par la respiration du souffle de votre colère. La fumée de sa colere s'est élevée : un feu dévorant est sorti de sa bouche ; des charbons en ont été allumés.* Faut-il s'étonner qu'une telle colère renverse & abime tout ?

Ps. 113. 3. *Ps.* 17. 16. *Ibid. v.* 9.

Congregatæ sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition, & tout ensemble l'amplification de *congregatæ sunt aquæ.*

* Mare vidit, & fugit. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua Domine ab inspiratione spiritus iræ tuæ. ... Ascendit fumus in ira ejus, & ignis a facie (*Heb.* ex ore) ejus exarsit : carbones succensi sunt ab eo.

1. Au lieu de *congregatæ*, le texte original porte *coagulatæ*, c'eſt-à-dire, les eaux ſe ſont priſes & épaiſſies comme de la glace. 2. *Abyſſi* donne une idée beaucoup plus affreuſe que *aquæ*. 3. *In medio mari*. Cette circonſtance a beaucoup d'emphaſe. Elle attache l'imagination, & fait concevoir de montagnes d'eau ſolides dans le centre des choſes liquides.

Les deux verſets ſuivans ſont d'une beauté qu'on ne peut aſſez admirer. Au lieu de dire ſimplement, comme nous l'avons déja remarqué, les Egyptiens ſont entrés dans la mer, en pourſuivant les Iſraélites : le Prophéte entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il ſe met à leur place, il prend leurs paſſions, & les fait parler, non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le déſir de vengeance, & la chaleur à pourſuivre les Iſraëlites, étoiént le langage de leurs cœurs, que Moyſe leur a mis dans la bouche pour varier & paſſionner ſa narration.

Dixit inimicus, pour, *dixerunt Ægyptii*. Ce ſingulier, cet *inimicus*, tout cela eſt de ſi bon goût !

Perſequar... comprehendam... dividam ſpolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on ſe ſent preſque animé en liſant. L'auteur ſacré n'a point mis de conjon-

ction à aucun des ſix verbes qui compoſent le diſcours du ſoldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la diſpoſition d'un homme plein de paſſion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne ſe met pas en peine de mettre des liaiſons & des conjonctions dans ſes penſées, qui demandent de la liberté.

Un autre en ſeroit demeuré-là : mais Moyſe va plus loin. *Implebitur anima mea.* Il pouvoit dire : *Dividam ſpolia, & iis me implebo.* Mais *implebitur anima mea*, nous les repréſente regorgeant de dépouilles, & nageant dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'eſt ainſi que porte la vulgate. *Evaginabo gladium meum ; interficiet eos manus mea.* La réflexion qui ſuit, ſuppoſe ce ſens, & eſt fort belle. Le plaiſir d'égorger leurs ennemis n'eſt pas moins ſenſible, que celui de les dépouiller. Voions comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam ; je les égorgerai* ; mais cela auroit paſſé trop vîte : il leur ménage le plaiſir d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum ; je tirerai mon épée.* Quelle image ! Elle frape même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea ; ma main les égorgera.*

Ce *manus mea*, eſt d'une beauté que

je ne puis exprimer. On voit dans cette expreſſion un ſoldat ſûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui meſure ſon bras. Je tremble pour les enfans d'Iſrael. Grand Dieu! que ferez-vous pour les ſauver? Voilà un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colère peuvent-ils ſuffire pour arrêter vos ennemis? Dieu ſouffle, & la mer les a déja envelopés. *Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion eſt bien vive, bien éloquente, & bien propre à former le goût: & c'eſt pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je ſuis obligé d'avertir que le texte Hébreu, au lieu de, *interficiet eos manus mea*: a *poſſidere faciet eos manus mea, poſſeſſioni reſtituet eos manus mea.* Ce qu'on pourroit traduire; *ma main me les aſſujettira* de nouveau. *Ma main s'en rendra maîtreſſe. Ma main me remettra en poſſeſſion* de ces fugitifs. En effet, c'étoit-là le véritable motif de la pourſuite ſi ardente des Egyptiens: l'hiſtoire y eſt formelle. *On vint dire au Roi des Egyptiens, que les Hébreux s'en étoient enfuis. En même tems le cœur de Pharaon & de ſes ſerviteurs fut changé à l'égard de ce peuple: & ils dirent: A quoi avons-nous penſé, de laiſſer ainſi aller*

Exod. 14. 5.

les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis? L'intention de Pharaon & de ses Officiers, n'étoit donc pas de tuer & d'exterminer les Israélites : ils auroient agi contre leurs intérêts. Mais ils songeoient à les forcer les armes à la main à rentrer dans l'esclavage, & à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression, *Ma main me les assujettira de nouveau.* Le Dieu des Israélites s'étoit vanté de tirer son peuple de la prison des Egyptiens : & de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras : *Educam vos de ergastulo Ægyptiorum, & eruam de servitute, ac redimam in brachio excelso.* Il avoit fait dire plusieurs fois à Pharaon qu'il étendroit sa main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses campagnes, sur ses bestiaux : qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Egypte, & en tirant son peuple de l'esclavage : *Scient Ægyptii quia ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Ægyptum, & eduxerim filios Israel de medio eorum.* Ici l'Egyptien, qui se croit déjà vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la foiblesse de son bras, & la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu ; il se

Exod. 6. 6.

ibid. 9. 3. & 15.

Exod. 7. 5.

dit à lui-même, dans l'enivrement d'une joie insolente, & dans les transports d'une folle confiance : Quoiqu'en ait dit le Dieu d'Israel, *ma main me les assujettira de nouveau.*

℣. 10. *Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes, comme une masse de plomb.*

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Moyse pouvoit-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu? Il ne fait que souffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle le véritable sublime. Le *fiat lux, & facta est lux* a-t-il rien de plus grand?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots! *operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes! quelle foule d'idées! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quàm pingitur.... ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moyse auroit donné l'essor à son imagination. Il nous auroit fait un long détail, & de grandes descriptions fades & inutiles. Il auroit épuisé tout le sujet, & avec un pompeux verbiage, & une stérile abondance, il auroit appauvri sa matière, & fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Egyptiens :

les voilà tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein, de si vif, ni de si animé? Vous ne voiez point d'espace entre le souffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, & achève le tableau.

Qui d'entre les dieux est semblable à vous? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles? Vous avez étendu votre main, & la terre les a dévorés. ℣. 11. ℣. 12.

Cet admirable recit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de sentiment & de reconnoissance. Et quel moien de ne pas se récrier & de ne pas sortir comme hors de soi-même à la vûe d'une telle merveille? Interrogation, comparaison, répétition: toutes figures propres à l'admiration & à l'extase.

Magnificus in sanctitate, &c. Il est impossible ici d'approcher du stile vif & concis du texte, qui a trois petits membres, séparés les uns des autres, sans liaison; & dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabi-*

lia. Il n'eſt pas plus facile d'en rendre le ſens, quelque étendue qu'on donne à la verſion, ce qui d'ailleurs la rend froide & languiſſante, au lieu que l'Hébreu eſt plein de feu & de vivacité.

℣. 13. 17. *Vous vous êtes rendu par votre miſéricorde le guide de ce peuple.... & vous le conduirez par votre puiſſance juſqu'au lieu, &c.*

Ces cinq verſets ſont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à ſon peuple après l'avoir tiré d'Egypte. Tout y eſt plein d'images vives & touchantes. On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendreſſe de Dieu pour ſon peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide & le conducteur, en le conſervant pendant tout le voiage, ſelon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de ſon œil, & le portant ſur ſes épaules, comme l'aigle ſe charge de ſes aiglons: ou ſa formidable puiſſance, qui faiſant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'oppoſer au paſſage des Iſraélites, & les rend immobiles comme une pierre: ou enfin l'attention merveilleuſe de Dieu à les établir d'une manière fixe & permanente dans la terre promiſe, ou plutôt à les y planter: *plantabis in monte hæreditatis tuæ*, expreſſion éner-

Deut. 32. 10. li.

gique, & qui seule rappelle tout ce que l'Ecriture dit en tant d'endroits du soin que Dieu avoit pris de planter cette vigne chèrie, de l'arroser, de la faire croître de l'environner de fossés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ses branches fécondes.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au delà de tous les siécles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie, & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer; mais les enfans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec. ℣. 18. 19.

C'est ici la conclusion de tout le Cantique, par laquelle Moyse promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnoissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de le délivrer.

Cette conclusion paroitra peut-être trop simple en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité, que dans tout le reste. En effet, après avoir remué & enlevé les esprits par tant de grandes expressions, & de si violentes figures, la justesse de l'art vouloit qu'il terminât son Cantique, par une exposition simple & naïve, tant pour délasser les esprits, que pour leur faire comprendre sans figures, sans détours, & sans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La sortie du peuple Juif de l'Egypte

est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Testament. Il le rapelle en mille occasions : il en parle, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, avec une espèce de complaisance : il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet, ce n'est pas un seul prodige, mais une longue suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juste que la beauté du Cantique, destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement : & cela ne pouvoit pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit aussi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrions-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans les sens mystérieux cachés sous le voile & sous l'écorce de ce grand événement ? Car on ne peut disconvenir, que la sortie de l'Egypte ne couvre & ne représente d'autres délivrances. L'auto-
1. Cor. c. 10. rité de S. Paul, & de toute la tradition, & les prières de l'Eglise, nous obligent d'y voir la liberté que le Chrétien acquiert par les eaux du batême, & son affranchissement du joug du Prince du
Apoc. 15 2. 4. monde. L'Apocalypse fait un autre usage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la

main les harpes de Dieu, & chantant le Cantique de Moyſe ſerviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en diſant : Seigneur Dieu, vos œuvres ſont grandes & merveilleuſes, &c. Or comme, ſelon l'Ecriture, les merveilles de la ſeconde délivrance ſurpaſſeront infiniment celles de la première, & en aboliront entièrement la mémoire : ainſi l'on peut juger que les beautés du ſens ſpirituel de ce Cantique effaceroient celles du ſens hiſtorique.

Cantantes Cantic. Moyſi ſervi Dei.

De telles merveilles paſſent de beaucoup mes forces, & n'entrent point dans le deſſein de cet ouvrage, où je me ſuis propoſé de former le goût des jeunes gens par raport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moyſe peut y contribuer plus que toute autre choſe. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un préſent qui lui ſeroit agréable. La modeſtie de l'Auteur l'avoit tenu juſqu'ici comme enſevéli dans les ténébres : on ne ſera point fâché que la juſte reconnoiſſance d'un diſciple plein de reſpect pour la mémoire de ſon maître, le faſſe paroître au jour. A la qualité de maître, il avoit joint à mon égard celle de pere, m'aiant toujours aimé comme ſon enfant. Il avoit pris dans les claſſes un ſoin particulier de me former, me deſtinant dès-lors pour ſon ſucceſſeur :

& je l'ai été en effet en Seconde, en Rhétorique, & au Collége Roial. Je puis dire sans flaterie que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs, & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraison funébre de M. le Chancellier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne, & qui est la seule piéce de prose qu'il ait permis qu'on imprimât, suffit pour montrer jusqu'où il avoit porté la délicatesse du goût : & les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modèle en ce genre. Mais il étoit encore plus estimable par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit. Bonté, simplicité, * modestie, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée presque jusqu'à l'excès, c'étoit-là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un puissant * Ministre avoit en lui, que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit Principal au Collége de Beauvais, il sacrifia par bonté pour moi, & par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des réparations & des embellissemens nécessaires. Mais les dernières années de sa vie, quoique passées dans la retraite & l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'étoit retiré à Compiégne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occu-

** Il n'a jamais voulu consentir à être élu Recteur dans l'Université.*

** M. de Louvois.*

pé de l'étude de l'Ecriture sainte, qui avoit toujours fait ses délices, aiant continuellement dans l'esprit la pensée de la * mort & de l'éternité, il se consacra entièrement au service des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui soit dans le Roiaume; & fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenoit lieu lui-même: il assistoit très souvent à leurs leçons: il en avoit presque toujours quelques-uns à sa table: il en habilloit plusieurs: il leur distribuoit à tous dans des tems marqués diverses récompenses pour les animer: & sa plus douce consolation étoit de penser qu'après sa mort ces enfans feroient pour lui la même prière que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avoit demandée par son testament à ceux dont il avoit pris soin: *Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson.* Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque sorte au milieu des pauvres, ce qui lui restoit de bien aiant à peine suffi pour une dernière fondation qu'il avoit faite des Sœurs de la Charité

* *Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avoit faits sur ce sujet, intitulé*, Pensées édifiantes sur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture sainte & des saints Peres.

pour instruire les filles, & pour prendre soin des malades. Je prie le lecteur de me pardonner cette digression, que ma tendre reconnoissance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excusable.

FIN.

TABLE.

LIVRE TROISIÉME.

DE LA RHÉTORIQUE. p. 1.

CHAPITRE PREMIER.

Des Préceptes de Rhétorique. p. 6.

CHAPITRE SECOND.

De la Compoſition. p. 13.

ART. I. *DES matières de compoſition.* p. 14

ART. II. *Eſſai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la compoſition, ſoit de vive voix, ſoit par écrit: où l'on apporte des modèles tirés des auteurs anciens & modernes.* 25

CHAPITRE TROISIÉME.

De la lecture & de l'explication des Auteurs. 66

ART. I. *DES trois différens genres ou caractères d'Eloquence.* 71

§. I. *Du genre ſimple.* 74

§. II. *Du genre ſublime.* 89

§. III. *Du genre tempéré.* 102

§. IV. *Réflexions générales ſur les trois genres d'Eloquence.* 113

ART. II. *De ce que l'on doit principale-*

ment observer en lisant ou en expliquant les Auteurs. 125
§. I. *Du Raisonnement & des Preuves.* ibid.
Explication d'une Harangue de Tite-Live. 137
§. II. *Des pensées.* 144
Combat des Horaces & des Curiaces. 146
Différentes réflexions du P. Bouhours sur les pensées. 155
Des pensées brillantes : où l'on examine quelques endroits de Sénéque. 171
§. III. *Du choix des mots.* 190
§. IV. *De l'arrangement des mots.* 202
§. V. *Des Figures.* 218
§. VI. *Des précautions oratoires.* 263
§. VII. *Des passions.* 274

LIVRE QUATRIÉME.

Des trois genres d'Eloquence.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eloquence du Barreau. 295
ART. I. *DES modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.* 296
§. I. *Démosthéne & Cicéron modèles de l'Eloquence les plus parfaits.* 297
§. II. *Extraits de Démosthéne & d'Eschine.* 300
§. III. *Jugement des anciens sur Démosthé-*

ne & sur Eschine. 332
§. IV. *De l'Eloquence de Cicéron comparée avec celle de Démosthéne.* 342
§. V. *De ce qui a fait dégénérer l'Eloquence à Athénes & à Rome.* 354
§. VI. *Courtes réflexions sur la manière de faire des rapports.* 363
ART. II. *Par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie.* 368
Court récit de ce que Démosthéne & Cicéron ont fait pour s'y préparer. 414
ART. III. *Des Mœurs de l'Avocat.* 395

CHAPITRE SECOND.

De l'Eloquence de la Chaire.

ART. I. *DE la manière dont un Prédicateur doit parler.* 411
I. *Devoir du Prédicateur : Instruire, & pour cela parler avec clarté.* 412
Combien la clarté est nécessaire pour ceux qui sont chargés de faire des Catéchismes. 416
II. *Devoir du Prédicateur : Plaire, & pour cela parler d'une manière ornée & polie.* 423
1. *Défaut à éviter : Trop rechercher les ornemens du discours.* 429
2. *Défaut : Trop négliger les ornemens du discours.* 433
III. *Devoir du Prédicateur : Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.* 444

Extrait de S. Auguſtin. 448
Extrait de S. Cyprien. 452
Extrait de S. Jean Chryſoſtome. 454
ART. II. *Du fond de ſcience néceſſaire à l'Orateur chrétien.* 470
§. I. *De l'étude de l'Ecriture ſainte.* 472
§. II. *De l'étude des Peres.* 481

CHAPITRE TROISIEME.

DE l'Eloquence de l'Ecriture ſainte. 485
§. I. *Simplicité des Ecritures myſtérieuſes.* 490
§. II. *Simplicité & grandeur.* 493
§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient pas des mots, mais des choſes.* 500
§. IV. *Deſcriptions.* 504
§. V. *Figures.* 512
§. VI. *Endroits ſublimes.* 518
§. VII. *Endroits tendres & touchans.* 524
§. VIII. *Caractères.* 531
§. IX. *Cantique de Moyſe expliqué ſelon les régles de la Rhétorique.* 539

FIN.

Rare
Book
Room